

INSTRUCTIONS DE CHAPITRE

Cum permissu Superiorum

© Religieuses de l'Assomption
Maison Générale
17, rue de l'Assomption
75016 Paris
Année 2005
ISBN : 2-7549-0057-8

MÈRE MARIE-EUGÉNIE DE JÉSUS
FONDATRICE DES RELIGIEUSES DE L'ASSOMPTION
1817-1898

INSTRUCTIONS DE CHAPITRE

VOLUME V
1883-1886

RELIGIEUSES DE L'ASSOMPTION

INTRODUCTION

Ce cinquième Volume des Chapitres de mère Marie-Eugénie de Jésus regroupe les années 1883 (25 Chapitres édités, 1 inédit), 1884 (26 Chapitres édités, 2 inédits), 1885 (18 Chapitres édités, 2 inédits) et 1886 (22 Chapitres édités, pas d'inédits). La source de cette publication est toujours la série MO1 G des Archives, en divers documents¹.

Pour l'année 1884, plusieurs Chapitres, relevés par les sœurs, comportent de nombreuses corrections de la main de mère Marie-Eugénie, certaines sur le texte lui-même, d'autres dans la marge, d'autres sous forme de renvois, d'autres encore sur des papiers insérés en supplément à l'intérieur des feuilles². En 1885, le Chapitre du 8 février a été aussi longuement retravaillé par mère Marie-Eugénie. Nous pouvons juger par là de l'importance qu'elle attribuait à ces enseignements.

Les Annales de ces années signalent parfois un Chapitre dont les notes n'ont pas été retrouvées – et un Chapitre des coupes, sans instruction, « Notre Mère n'ayant pas eu le temps de préparer. » D'autre part, la date imprimée (édition de 1899) n'est pas toujours celle qu'indiquent les Annales ; c'est cette dernière cependant, écrite au moment même, qui paraît exacte ; elle est signalée en note.

1. Dans les notes chronologiques, les faits de la vie de mère Marie-Eugénie, les événements de la Congrégation, la relation au père d'Alzon constituent le fond de chaque année. Les événements généraux de l'Église, ceux qui concernent le diocèse de Paris, les Supérieurs ecclésiastiques et leur action, les Congrégations Assomption et la famille de mère Marie-Eugénie sont notés en retrait. Les événements politiques sont notés en retrait et en italique.

2. 25 janvier ; 1^{er} février ; 2 mai, 16 mai, 23 mai (ces trois derniers très travaillés), 30 mai ; 13 juin ; 10 août, 18 août, 31 août ; 7 septembre, 14 septembre, 28 septembre ; 10 octobre, 26 octobre ; 7 novembre, 14 novembre.

Le Volume précédent (1880-1882) nous a laissé percevoir la montée de l'anticléricalisme et les inquiétudes pour l'avenir des Congrégations religieuses.

L'année 1883 s'ouvre par la mort, dans la nuit du 1^{er} janvier, de Gambetta (1838-1883), chef de l'« union républicaine ». La gauche radicale se voit affermie avec Jules Ferry (1832-1899) comme président du Conseil. Il a déjà été question de son rôle en 1882. Le projet est de créer « une société sans Dieu et sans roi ». En juillet et en août, la maladie puis la mort d'Henri de Bourbon, comte de Chambord, met fin aux espoirs de restauration monarchiste, déjà déçus en 1873³.

En avril, la visite de Don Bosco à Auteuil laisse une impression profonde de sainteté. Le rayonnement de son œuvre d'éducation s'étend déjà au-delà de l'Italie.

Le grand souci de cette année est la maladie de mère Thérèse-Emmanuel, une fluxion de poitrine compliquée par un grand état de faiblesse. Mère Marie-Eugénie écrit au père Picard : « Mon âme est bien brisée ; c'est la moitié de ma vie que je perdrais avec mère Thérèse-Emmanuel. Elle souffre, elle est bien mal. Cependant, j'espère encore... Dans mon émotion et ma douleur, mon âme n'a pas cessé d'être soumise à la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit » (Vol. 15 n° 3684). Et ailleurs : « Je supplie notre Seigneur de me la laisser, rien que pour moi, si elle ne peut plus rien faire ; mais j'en ai besoin pour me soutenir. » L'établissement d'un second noviciat à Cannes pour ménager la santé de mère Thérèse-Emmanuel crée des liens nouveaux entre Auteuil et cette maison, qui se considère désormais comme « une seconde maison-mère ».

L'année 1884 est marquée par de nouvelles lois : autorisation de syndicats professionnels, rétablissement du divorce supprimé par la

3. Henri de Bourbon, comte de Chambord (1820-1883), petit-fils du roi Charles X, chassé par la Révolution de 1830, est le prétendant légitime au trône de France. En 1873, la restauration de la monarchie à son profit a échoué devant son refus intransigeant du drapeau tricolore comme emblème national.

Restauration, après 1815. Face à la montée de la laïcité, la mission éducatrice des sœurs paraît de plus en plus nécessaire.

Comme il est dit plus haut, mère Marie-Eugénie fait une série de Chapitres importants, dont le cœur est celui du 2 mai, pour l'anniversaire de la fondation. Elle évoque le souvenir de « ces premiers jours », dans la relecture de « tout ce que notre Seigneur a fait pour nous », avec l'affirmation de ce qui fonde la Congrégation :

*tout est de Jésus-Christ,
tout est à Jésus-Christ,
tout doit être pour Jésus-Christ.*

Elle revient souvent « sur les commencements » et sur l'exigence de fidélité. « Il ne faut pas croire que ce sont les toutes premières sœurs qui ont la charge de bâtir cette cité de l'Assomption. Vous en avez toutes la charge. Il faut bâtir sur la pierre qui est Jésus-Christ » (13 juin). Ou encore : « Gardez toujours ce que j'appellerai notre *ancien esprit*, celui qui régnait parmi nous dans nos commencements ; c'était une certaine bonhomie, simplicité et bienveillance⁴ » (18 août).

Pour mère Marie-Eugénie, la santé de mère Thérèse-Emmanuel est toujours l'objet de bien des inquiétudes, tandis que s'approfondit leur amitié et leur union spirituelle.

Le premier Chapitre de 1885, sur le renoncement et l'humilité, rejoint les notes de retraite de mère Marie-Eugénie en janvier de cette année. « Prendre des mains de notre Seigneur comme part de sa pauvreté, de ses humiliations et de ses souffrances, les peines qu'on pourra me faire, l'état des miens, les paroles qu'on pourra me dire ou dire de moi, l'impuissance à secourir les miens, enfin tout ce qui pourrait me soulever. J'ai besoin pour le faire d'une grande grâce et d'une grande lumière, je les ai demandées. » (*Notes Intimes* n° 235/01).

4. En exergue au chapitre *De la vie communautaire* dans la *Règle de Vie* 1982 et cf. *Partage Auteuil* n° 37.

Les soucis portés par mère Marie-Eugénie au long des années précédentes sont loin de diminuer : tensions internes à la Congrégation, difficultés avec les Pères de l'Assomption, problèmes familiaux, financiers et autres.

Au cœur de cette année où les Chapitres parlent de la simplicité (1^{er} février), de la réparation (15 février), de la conformité à la volonté de Dieu (26 avril), de la nécessité de travailler à sa perfection (16 mai), trois instructions ouvrent sur un horizon de sérénité : de l'élan de l'âme vers Dieu (17 juillet), de la vraie paix de l'âme (7 août), de l'action de grâces (21 août).

Mais, dès le mois d'octobre, le départ de la supérieure de Cannes, mère Marie de la Nativité, est le début d'une douloureuse « affaire⁵ », aux graves conséquences pour la Congrégation et la relation avec le père Picard⁶.

L'année 1886 commence et se poursuit dans l'épreuve. Mère Thérèse-Emmanuel, toujours malade, est plus que jamais l'appui de mère Marie-Eugénie. Celle-ci, brisée par les souffrances morales, trouve sa force dans la prière et l'humilité. Mais il faut s'acheminer vers un Chapitre général spécial, en juillet, pour régler les problèmes de gouvernement. Ce Chapitre réaffirme l'unité autour de la fondatrice, mais creuse la distance entre le père Picard et la Congrégation ; d'où une nouvelle étape d'incompréhensions, d'autant plus pénibles qu'elles portent atteinte à une longue amitié. Les instructions du 18 juillet et du 20 et 29 août (avant et après le Chapitre) sont, au milieu de la souffrance, un écho de la confiance de mère Marie-Eugénie et de son désir d'unité pour la Congrégation.

Sr Thérèse-Maylis
Archiviste
2002-2006

5. Cf. *Partage Auteuil* n° 12.

6. Cf. *Partage Auteuil* n°11 et *Actes* du Colloque inter-Assomption de janvier 2004.

ANNÉE 1883

- 1^{er} janvier : Journée de communauté. La politique défraie les conversations.
 - *Gambetta, chef de « l'union républicaine », est mort dans la nuit.*
- 14 janvier : Fête du Saint Nom de Jésus. Mère Marie-Eugénie parle de Madrid, de Malaga, des sœurs défuntées.
- 28 janvier : Mère Marie-Eugénie rappelle au noviciat que cette date avait été choisie par monsieur de Bérulle pour la fête des « Grandeurs de Jésus », chère à l'Oratoire.
 - 7 mars : Le pèlerinage de Jérusalem, conduit par le père Vincent de Paul Bailly, part de Marseille.
- 15 mars : Mère Thérèse-Emmanuel est très malade. On fait une neuvaine pour sa guérison. Le père Picard est condamné à un repos complet après son accident de l'année dernière.
 - *Malaise économique. Le gouvernement doit céder les lignes de chemin de fer à des compagnies privées.*
- 21 avril : Retour du pèlerinage de Jérusalem.
- 24 avril : Visite de Don Bosco à Auteuil.
- 26 avril : Mère Marie-Eugénie part pour l'Espagne, avec arrêt à Poitiers, Bordeaux, puis San Sebastian, Madrid, Grenade (où doit se faire une fondation) et Malaga.
- 7 juin : Retour de mère Marie-Eugénie.
 - 16 juin : Fondation par les assomptionnistes du journal quotidien *La Croix*.
- 6-14 août : Retraite de la Communauté, prêchée par le père Laurent A.A. Lübeck se joint à Auteuil.

- 12 septembre : Départ pour la fondation de Grenade.
- 18 septembre : Mort de mère Marie de Jésus (Antoinette Fage), cofondatrice, avec le père Pernet, des *Petites Sœurs de l'Assomption*, « si connues et aimées à Auteuil ».
- 30 septembre : Mère Marie-Eugénie annonce l'Indult permettant d'établir un second noviciat à Cannes.
- 9 octobre : Mère Thérèse-Emmanuel revient pour la première fois au noviciat, depuis le début de sa maladie.
- 10 octobre : Départ des sœurs pour le noviciat de Cannes.
- 15 octobre : Départ de mère Thérèse-Emmanuel pour Cannes.
- 20-28 octobre : Retraite de mère Marie-Eugénie avec l'aide du père Picard.
 - 28 octobre : Visite du Nonce Apostolique, M^{gr} di Rende.
- 2-19 novembre : Mère Marie-Eugénie est à Saint-Dizier, Reims et Sedan. Elle fait un voyage à Metz et Thionville. Il est question d'une nouvelle fondation près de Metz ou au Luxembourg, mais rien n'est décidé.

5 janvier 1883

LA JOIE, ESPRIT DES FÊTES DE NOËL

Mes chères filles,

Je veux vous rappeler aujourd'hui que ce temps de Noël est, dans la pensée de l'Église, un temps de joie. Noël et Pâques sont deux temps que l'Église consacre à la joie spirituelle.

La joie de Noël est tout entière dans la grotte de Bethléem. Pour la trouver, pour la sentir, pour y participer, il faudrait, non seulement dans la méditation, mais pendant la journée et dans le cours de la vie habituelle, revenir par le souvenir à ce lieu sacré, humble, caché, pauvre où se trouve Jésus avec Marie et Joseph.

Là l'Enfant Jésus est la source de la joie. Ce serait une chose précieuse pour nous de pouvoir nous mettre dans l'esprit, dans l'âme, dans la pensée, dans l'imagination, une image de l'Enfant Jésus. Dans cet enfant, nous pouvons contempler, non seulement la divinité, mais encore une âme parfaite, une intelligence parfaite : tout ce que la nature humaine peut posséder de parfait lui était, de droit, accordé. Comme son regard, son sourire, l'expression de sa physionomie était bonne, simple, douce, remplie des lumières surnaturelles et des grâces qu'il venait apporter à la terre ! La plénitude de sa divinité, la sainteté de son humanité, toutes les pensées qu'il formait pour notre salut, tout l'amour infini qu'il nous portait, tout cela se voyait dans la douce physionomie de l'Enfant Jésus.

Le charme des choses sensibles a une grande force pour attirer notre cœur. Quand nous voyons seulement une créature qui a

quelque perfection, un noble aspect, une grande élévation d'esprit, beaucoup de pureté, de bonté, nous nous sentons attirées vers elle. Que serait-ce donc, si nous pouvions nous retracer l'image de l'Enfant Jésus avec tous ses charmes ? Comment ne pas se sentir rempli d'un amour suprême devant la perfection suprême de cet Enfant divin ? Contrairement à ce qu'on raconte dans une vie de sainte Catherine d'Alexandrie qui vient d'être publiée, on a toujours cru que c'était sous la forme d'un enfant que notre Seigneur s'est fiancé à sainte Catherine, lorsqu'il lui apparut dans les bras de sa Mère et lui demanda de devenir son épouse. Elle fut tellement ravie de la bonté, de la beauté, des charmes de cet Enfant, que son âme aussitôt le choisit. Elle se donna à lui et se fit baptiser pour lui appartenir.

C'est ce divin Enfant qui, en ce temps, doit faire toute notre joie. Il serait bon de nous le représenter souvent délaissé et inconnu, de chercher près de sa crèche à le connaître davantage, à nous embraser d'amour pour lui afin de l'aimer, non pas à la façon de la très Sainte Vierge, ce qui serait trop élevé pour nous, mais comme les saints et les saintes qui ont été le plus épris d'amour pour l'Enfant Jésus et l'ont choisi pour Époux. Voilà donc la source de la vraie joie, Jésus Enfant dans l'étable.

Il y en a une autre : à côté de Jésus se trouve la très Sainte Vierge. Nous devons considérer qu'auprès de la crèche, non seulement Marie aime et entoure Jésus, mais encore qu'elle est dans la joie au milieu du dénuement le plus absolu, de la pauvreté la plus grande, cette pauvreté qui est si souvent une joie pour l'âme.

Ce qui était le principe de la joie de la Sainte Vierge, c'est qu'elle avait Jésus. Elle le possédait, l'aimait, jouissait de lui, adorait ses perfections les plus intimes, et les adorait non seulement pour elle, mais pour tous ceux qui devaient être ses enfants. Si elle éprouvait de la joie de posséder Jésus, elle en avait aussi de devenir notre mère. Son divin Fils lui inspirait déjà cet amour pour nous, qui devait ensuite remplir son cœur toute sa vie.

Si Marie est devenue véritablement notre mère au pied de la croix, elle l'était déjà à la crèche. Mais il me semble qu'à la crèche, elle est devenue surtout la mère des âmes pures, des âmes

consacrées à Jésus-Christ, tandis qu'à la croix, elle est plutôt la mère des pécheurs. C'est plus douloureux : un glaive de douleur déchire son cœur. C'est au milieu des souffrances les plus grandes, des plus cruelles angoisses qu'elle devient la mère des pécheurs, de ceux qui devaient crucifier son Fils.

Pour nous, représentons-nous aujourd'hui que son cœur est plein de joie en devenant notre mère, puisque nous sommes les épouses de son Fils. S'il est des créatures sur la terre qui doivent être une consolation pour Jésus et Marie, ce sont bien les religieuses. Nous devons très spécialement nous efforcer de l'être, nous filles de l'Assomption, qui avons le caractère particulier d'appartenir à la très Sainte Vierge, de l'honorer, de porter son nom avec respect, de la suivre et de l'imiter dans sa tendresse pour notre Seigneur. Il faut donc venir à la crèche et se mettre près d'elle pour participer à son amour, apprendre d'elle à mieux connaître l'Enfant Jésus, trouver l'Enfant dans le cœur de la mère et prendre le cœur de la mère pour aimer ce divin Enfant.

Ce ne sont là que quelques pensées de dévotion que vous avez certainement eues déjà. Il est bon de s'en entretenir et de se rappeler la beauté de ce regard de l'Enfant-Dieu. Se dire combien il est bon pour les cœurs qui veulent l'aimer. Considérer toutes les grâces qu'il possède et qu'il tient dans ses petites mains pour les répandre toutes sur nous, ne voulant rien se réserver. Contempler ses pieds sacrés, si beaux, si purs, qui devaient toujours marcher dans le sentier de la justice, mais aussi être attachés à la croix avec de si grandes douleurs. Ses pieds si beaux doivent attirer nos baisers et nos regards, et ses perfections si aimables embraser d'amour notre cœur.



12 janvier 1883

L'ENFANT JÉSUS, MODÈLE D'OBÉISSANCE

Mes chères filles,

Nous nous tenons toutes dans ce temps-ci autour du saint Enfant Jésus, maître de toutes les vertus. Je désire vous parler aujourd'hui d'une de ces vertus : c'est la sainte obéissance.

Il n'est pas besoin de beaucoup de paroles, quand on s'entretient avec des religieuses de cette vertu essentielle dont elles font vœu, et que la sainte Église a établie comme fondement de l'état religieux. Je parle du vœu, parce que c'est sur cette obligation précise que s'établit la vertu d'obéissance qui rapidement mène l'âme à la perfection.

Notre Seigneur est ici notre modèle : il a été le plus obéissant de tous les hommes. Il a voulu naître et mourir par obéissance. Cette vertu est comme l'explication de toute sa vie. Quand il entre dans le monde, c'est pour *faire la volonté de son Père*⁷. Toute sa vie, c'est la volonté de son Père qui est sa nourriture, comme il le dit lui-même : *Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé*⁸. Ce qu'il enseigne aux hommes, c'est à accomplir la volonté de son Père. S'il se soumet aux juifs qui le couvrent d'ignominies, c'est par amour pour la volonté de son Père. Enfin, lorsqu'il meurt, il jette encore un dernier regard pour voir s'il a bien accompli tout ce qui avait été figuré et prédit de lui par les prophètes. Seulement alors, il

7. Cf. Jn 6, 38.

8. Jn 4, 34.

dit : *Tout est accompli*⁹. Il expire, *obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix*¹⁰.

Je ne chercherai pas à vous développer toutes les raisons qui nous obligent à pratiquer l'obéissance. Je vous ferai seulement remarquer qu'il faut avoir le sens de l'Église dans l'ordre des vertus, comme nous l'avons dans l'ordre de la foi. L'esprit propre de la foi est justement de nous faire accepter le sens, l'esprit des enseignements de l'Église dans les choses qu'elle nous propose de croire. Dans l'acte de foi vous dites : « Mon Dieu, je crois fermement tout ce que croit et enseigne la sainte Église. »

Aussi, dans ce qu'elle vous fait connaître des mystères de la sainte Trinité, de l'Incarnation, vous croyez, non à cause de ce que vous comprenez et de ce que votre raison vous en dit, mais selon ce que l'Église vous enseigne. De même il faut, dans l'ordre des vertus, leur donner l'importance, la place que l'Église leur donne, les estimer, les préférer selon que l'Église les estime et les préfère. Or, voyez quelle place la sainte obéissance occupe dans l'esprit de l'Église et dans l'enseignement des docteurs. Elle a toujours été aussi la vertu la plus chère aux saints.

Il est une autre raison de nous attacher à l'obéissance. Cette raison est tirée de nous-mêmes. Nous sommes obligées de travailler à notre perfection. En quoi consiste-t-elle ? N'est-ce pas à faire, à souffrir avec générosité tout ce que Dieu veut, tout ce que Dieu demande de nous ? Plus une âme supporte généreusement les peines, les souffrances et les contradictions que Dieu permet qu'il lui arrive, plus elle marche sûrement vers la perfection, plus elle est parfaite.

Quand vous vous faites une idée de la perfection d'une personne, après sa mort, par exemple, vous remarquez quelle a été sa patience dans les souffrances, son humilité dans le travail, son obéissance, sa charité : voilà ce qui vous donne une plus haute idée de sa perfection ; et c'est aussi ce qui a fait sa plus grande union avec notre Seigneur.

9. Jn 19, 30.

10. Ph 2, 8.

Mais faites attention : pour être toujours prêtes à faire et à souffrir ce que Dieu veut, il faut que notre volonté soit dépendante de la volonté divine et lui soit entièrement soumise. Nous avons assez la connaissance de nous-mêmes pour savoir que c'est toujours notre amour-propre, notre volonté propre, nos répugnances, nos attraits, nos inclinations qui viennent se mettre en travers¹¹ de ce que Dieu veut de nous, pour la plus parfaite observance de la Règle et pour notre perfection. Les choses qui nous plaisent, nous les mettons trop facilement à la place de ce qui plaît à Dieu.

Le grand remède à ce mal, c'est l'obéissance. L'obéissance est le grand moyen, pour les âmes désireuses de correspondre aux desseins de Dieu. En étant esclave de l'obéissance, en faisant des actes continuels d'obéissance, l'âme ne raisonne plus sur ce qui lui plaît ou lui déplaît. Elle s'habitue à aller au-delà d'elle-même pour faire la volonté de Dieu.

Pour les personnes du monde, c'est déjà un grand acte d'obéissance que l'accomplissement des commandements de Dieu. En religion, il faut davantage. L'ordre établi est que plus on se quitte, plus on se livre à l'obéissance, plus on devient généreux et fort pour accomplir toutes les volontés de Dieu et jusqu'à ses moindres désirs. On tient sa volonté si souple, qu'on est prêt à embrasser aussi bien l'amer que le doux, à se porter aussi bien à droite qu'à gauche. On est vis-à-vis des vouloirs divins dans cette disposition que saint François de Sales appelle une sainte indifférence. On n'a pas de choix, excepté celui de Dieu.

Demandez à l'Enfant Jésus, qui vous donne un si grand exemple d'obéissance, l'amour de l'obéissance, la ferveur, la fidélité constante à cette vertu qui vous fera préférer la mort plutôt que de ne pas obéir. C'est la vertu des novices. Si elles n'ont pas encore fait le vœu, cette vertu leur est nécessaire pour entrer dans l'esprit du vœu qu'elles feront. Pour les professes, elle est nécessaire pour arriver à la perfection du vœu qu'elles ont fait. Ne vous persuadez jamais quelque chose de meilleur que cela.

11. « À la traverse » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

Sainte Thérèse déclare que même la solitude, l'oraison, les grâces reçues dans l'oraison, et des grâces très réelles, les ravissements même, rien n'équivaut aux actes d'obéissance et de charité. Elle disait avoir, après quinze ans, revu une personne qui n'avait pas eu un seul jour à sa disposition, tant elle était constamment prise par l'obéissance et par des occupations diverses. Elle n'avait pas un moment à elle, mais elle avait soin d'élever souvent son âme à Dieu et de conserver sa conscience pure. Sainte Thérèse la trouva plus avancée dans la perfection, le détachement d'elle-même et des choses de ce monde, plus remplie de vertus, que beaucoup d'autres qui avaient passé ces quinze ans, retirées dans leur cellule.

Ceci est très consolant pour nous. Nous ne pouvons pas être dans notre cellule du matin au soir. Peu d'entre vous, je crois, sont favorisées, dans l'oraison, de lumières extraordinaires. Vous ne pouvez peut-être pas atteindre l'oraison de quiétude, mais vous pouvez être plus parfaites que si vous aviez tous ces dons ; car, dans ces choses merveilleuses, il peut y avoir de l'illusion : dans l'obéissance, il n'y en a jamais. En remplissant vos journées des œuvres de la charité et de l'obéissance, en ayant soin d'élever souvent votre âme à Dieu et de garder votre conscience pure, vous pouvez avancer beaucoup plus que par les contemplations les plus merveilleuses. C'est sainte Thérèse qui le dit.



21 janvier 1883¹²

FAIRE CHAQUE JOUR QUELQUES PROGRÈS
DANS LA PERFECTION DE L'AMOUR

Mes chères filles,

Une des méditations qui fait le plus de bien à l'âme, c'est de se rappeler quelquefois les voies par lesquelles notre Seigneur nous a appelées. Les premières lumières, les premières grâces, puis les grâces plus grandes encore par lesquelles il nous a amenées à la vie religieuse. C'est l'étoile (j'y pensais souvent pendant ce temps de l'Épiphanie), c'est l'étoile qui, du monde, nous a appelées à Dieu et qui, par des voies mystérieuses, nous a conduites jusqu'à ce que nous soyons à son service. Mais être appelée, ce n'est pas tout. Il faut, à tous les âges et en tous temps, chercher ce que l'on peut faire pour correspondre à cet appel.

À quoi sommes-nous appelées ? À la perfection de l'amour. C'est bientôt dit. Bien des âmes se disent : « Je suis appelée à la perfection », puis elles se tiennent tranquilles. Mais, il y a des progrès dans l'ordre de la perfection. Il faut un travail continuel de l'âme pour avancer. C'est sur ce travail qu'il faut souvent se questionner devant Dieu. Chacune de nous a un défaut dominant qui la fait tomber dans beaucoup d'imperfections. Eh bien, depuis six mois, un an, deux ans, dix ans, quinze ans, vingt ans peut-être, quels progrès avons-nous faits dans la correction de ce défaut dominant ? Il ne faut pas se faire illusion, se laisser tromper par d'autres choses.

12. Dans les Annales, ce Chapitre est indiqué le 19, un vendredi comme les deux Chapitres précédents.

On se dit quelquefois : « J'aime le bon Dieu ; il me semble que je l'aime tous les jours davantage ; il m'aime, je prie beaucoup, je fais oraison. » Et l'on vit dans ces douces pensées. Vous comprenez que la vie religieuse en elle-même est une vie bonne, une vie en dehors du mal. Cela ne suffit pas : il faut avancer dans la pratique de la vertu. Quels progrès y faisons-nous ?

Je prends par exemple un des maux les plus communs à la race humaine, l'orgueil ; je suppose qu'il y ait en nous de l'orgueil, de la vanité et tous les enfants de ce malheureux vice. Quels progrès avons-nous faits depuis un an, dix ans, vingt ans, trente ans ? Plus nous sommes âgées et plus nous avons de responsabilité à ce point de vue. Quels progrès avons-nous faits dans la véritable et sincère humilité ? Dans quelle mesure sommes-nous persuadées de notre néant ? Dans quelle mesure surtout acceptons-nous que les autres en soient persuadées ? Voulons-nous être comptées pour rien, mises au dernier rang ? Acceptons-nous facilement d'avoir tort ?

Il faut que ce soit là un point bien essentiel dans la vie spirituelle, puisque je connais un confesseur qui conseillait à ses pénitentes de conjuguer le verbe *avoir tort* à la première personne de tous les temps : *J'ai eu tort, j'aurai tort*, etc. Beaucoup de gens trouvaient très difficile de se dire tous les jours pendant un certain temps : « J'ai tort, etc. » Vous comprenez que ce n'est pas pour le verbe, mais pour la pensée. Le premier point est donc de se persuader de son néant. Une fois ce point acquis, alors nous consentirons volontiers, à raison de cela, à ce que les autres nous donnent tort, à ce qu'on nous compte pour rien.

Appliquez cela à tous les autres degrés de l'humilité, car je ne veux pas vous faire ici un traité sur l'humilité. Vous trouverez dans Rodriguez et ailleurs des traités admirables sur cette vertu. Je tiens seulement à vous dire que, lorsqu'on a un défaut dominant, il faut le poursuivre constamment et pouvoir constater qu'on fait des progrès, non seulement dans la correction de ce défaut lui-même, mais encore dans tout ce qui en dépend.

Ainsi, pour l'orgueil, il faut voir si l'on a encore un certain désir d'être chargée de quelque chose, de se produire en quelque chose, d'avoir quelque autorité. Quand on a ces tendances, on voit si bien

ce qui, dans les emplois des autres, ne va pas, et l'on se persuade si facilement que l'on ferait beaucoup mieux ! S'il s'agit par exemple des enfants, on dit : « Ces enfants font du tapage, elles bavardent. On ne sait pas les garder, elles sont là comme de petites guêpes autour de la maîtresse. Les miennes sont bien autrement ; si c'était moi, je saurais bien les mener. » C'est pour cela ou pour autre chose, pour la peinture, le dessin, ou le chant. Nous avons une inclination qui nous vient de l'orgueil, à penser toujours que nous ferions mieux que les autres.

Mais je vais vous dire une chose que j'ai souvent remarquée : c'est que cette opinion que l'on a de soi est ordinairement juste en proportion inverse de la capacité. Je suis vieille et j'ai de l'expérience. J'ai souvent vu que les gens capables croient toujours faire moins bien que les autres. Les gens qui croient faire mieux sont des gens très incapables. C'est, pour une supérieure expérimentée, une pierre de touche à laquelle elle ne peut pas être trompée. Quand une sœur dit : « Ma Mère, je pourrais très bien faire ceci ou cela », la supérieure se prend à penser : « Je suis sûre que si je l'en charge, tout va aller de travers. » Si au contraire une autre dit : « Je ne sais pas bien faire cela, une autre le ferait mieux que moi ; il faudrait que j'apprenne : qui pourrait donc me montrer ce qu'il faut faire ? » Alors on pense : « Voilà une personne que l'on pourra former, et c'est de plus une personne de bon sens ». La réflexion que l'on fait est juste en opposition avec l'estime que chacune a de soi-même. L'expérience le dit, mais l'Esprit de Dieu le dit aussi.

Plus il y a d'Esprit de Dieu dans une personne, moins elle s'estime, plus elle est disposée à se mettre au-dessous des autres, plus elle désire qu'on l'enseigne, plus elle a une petite idée d'elle-même. Je dis l'Esprit de Dieu. C'est aussi une question d'intelligence : il faut avoir peu d'intelligence pour se croire plus de capacité que les autres.

Avez-vous vu quelquefois dans un village un homme qui a un jardin deux fois grand comme cette chambre : il est tellement absorbé dans ce jardin, tellement occupé de toutes les espèces de poiriers et de pommiers qu'il y cultive, qu'il ne voit rien au-delà.

Le monde entier est dans ce jardin. Cependant, après ce jardin, il y en a un autre, puis un autre encore et enfin, il y a le monde entier.

J'applique cela à l'esprit. L'esprit rétréci est celui qui ne voit rien au-delà de ses propres conceptions, qui n'admet pas que d'autres puissent avoir plus d'intelligence. Il ne saisit pas les immensités qui sont au-delà de ce qu'il est et de ce qu'il voit, soit pour la vertu, soit pour la capacité ou pour les talents. Il se dit : « On ne voit pas tout ce qu'il y a en moi. On ne se rend pas compte de tout ce que je pourrais faire. On ne se sert pas de tous les trésors qu'il y a dans mon jardin. On regarde le jardin des autres et on ne s'occupe pas du mien. »

Je ris, mes sœurs ; croyez-moi bien, quand on se persuade que ce qu'on a, ce qu'on est, ce qu'on possède, c'est peu de chose et qu'il y a toujours, à côté de nous, des personnes infiniment plus capables, plus parfaites, c'est du bon sens. Or le bon sens est une chose qui aide beaucoup à la perfection.

J'ai commencé par la pensée de la perfection, j'arrive maintenant au bon sens. Qu'est-ce que le bon sens ? « C'est un sens juste et modéré des choses. » Saint François de Sales disait à sainte Jeanne de Chantal : *Quand il s'agit de recevoir des religieuses, nous n'avons pas besoin de filles de grand esprit, mais de filles de bon sens, qui comprennent les préceptes de la perfection et ne se fassent pas une idée exagérée d'elles-mêmes.* Vous comprenez qu'en usant de la grâce de Dieu, en faisant de bonnes méditations, on peut toujours arriver à ce bon sens qui fait qu'on ne s'exagère pas les dons, les facultés qui sont en nous.

Puis il faut avoir notre Seigneur Jésus-Christ toujours devant les yeux. Si la sagesse était quelque part, c'était en lui, Dieu et homme tout ensemble. On pouvait tout voir en lui. Comme Dieu, il possède toutes choses ; le ciel, la terre, le monde, l'éternité, tout est à lui. Considérons sa sainte humanité, regardons l'âme de notre Seigneur. Quelle en est l'immensité, la portée, les dons, la sagesse ! Il a cependant toujours procédé avec humilité, obéissance, silence dans son enfance. Puis il a grandi en âge et en sagesse dans la soumission. Plus tard, dans sa vie publique, sa parole n'était pas personnelle, c'était celle de son Père. Toujours humble : l'anéantissement de soi-

même, la soumission était la forme sous laquelle notre Seigneur s'est présenté à nous, afin de pouvoir dire : *Devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur*¹³.

Je dis cela pour l'humilité, parce que l'orgueil est l'inclination la plus naturelle à l'esprit humain. On le voit même chez les enfants de cinq ou six ans. Une petite fille de cinq ans répondait à son frère qui lui disait qu'elle n'était rien : « Comment ! moi rien ! Je suis beaucoup de monde. » C'était le cri de la nature. C'est pour cela que je prends ce point. Mais pour d'autres, c'est l'impatience. Pour d'autres encore, tel ou tel défaut. Chacune connaît le sien. Si on travaille constamment, on arrive à s'établir dans quelque chose qui donne la joie. On peut se rendre compte qu'on lutte contre ce défaut, qu'on ne le défend jamais. Lorsqu'il se produit, on en est désolé et on prend une nouvelle résolution de le combattre généreusement. Les âmes qui agissent ainsi sont des âmes qui travaillent réellement à leur perfection.



13. Mt 11, 29.

26 janvier 1883

LA VIE CACHÉE DE NOTRE SEIGNEUR À NAZARETH

Mes chères filles,

Dans le temps où nous sommes, plusieurs personnes commencent déjà à méditer la Passion de notre Seigneur. D'autres n'en sont pas encore occupées et méditent la vie cachée de notre Seigneur à Nazareth, qui est placée entre la sainte Enfance et le moment où il s'est manifesté au monde. Je vous dirai seulement un mot sur cette vie cachée en ce qui regarde le travail.

Avez-vous réfléchi sérieusement sur cet exemple de travail incessant que notre Seigneur Jésus-Christ nous donne ? Il faudrait cependant y penser souvent, parce que c'est une grande chose pour nous que de devenir laborieuses. En devenant laborieuses, nous sommes sûres de nous corriger plus vite de nos défauts, de venir plus facilement à bout des tentations et de nous rendre des religieuses humbles, pauvres, soumises.

Mais pour que notre travail soit méritoire, il ne faut pas que ce soit celui que nous choisissons nous-mêmes, celui qui nous plaît davantage. Et là-dessus, on se fait souvent beaucoup d'illusions. On se dit : « Je sens que j'ai besoin d'occupations. J'aimerais faire tel genre de travail, c'est là ce qui me sanctifierait. » On est plus souvent occupé de savoir si ce travail nous convient, que si nous convenons à ce travail. Cela, les autres seules peuvent en juger.

Si le travail que nous faisons en religion était celui de notre choix, il serait absolument sans mérite, parce qu'il ne serait pas réglé par l'obéissance, qu'on n'y trouverait pas le sacrifice et qu'il ne

ressemblerait pas à celui de notre Seigneur Jésus-Christ. Il y a d'autres choses qui peuvent donner du mérite. Une personne bonne qui est en état de grâce, qui prie souvent, a certainement quelque mérite. Mais dans le travail qu'elle a voulu elle-même, elle n'a certes pas celui de l'obéissance.

Ce n'est pas une chose très facile de se mettre dans la disposition de faire toujours et constamment toute espèce de travail, même lorsqu'il déplaît à la nature, pour faire uniquement ce que notre Seigneur attend de nous. Pour nous y aider, jetons les yeux sur notre modèle, notre Seigneur Jésus-Christ. Qu'est-ce qu'il a fait pendant trente ans ? Peu de chose dans son enfance. Dès qu'il a été assez grand, il s'occupait probablement à balayer la maison, à aller chercher de l'eau, aidait, comme il le pouvait, la Sainte Vierge et saint Joseph. Ce n'est pas là un travail bien relevé pour celui qui est la Sagesse divine. Plus tard, quand ses forces lui ont permis de faire davantage, que faisait-il encore ? Des jougs de charrue. On en conservait dans la primitive Église qui avaient été faits par saint Joseph et l'Enfant Jésus. Il faisait donc le travail d'un charpentier, coupait du bois, travaillait pour gagner sa vie, pendant que la Sainte Vierge faisait la cuisine (sans doute c'était une bien petite cuisine), nettoyait le linge, tenait la maison propre.

Voilà l'ouvrage de la sainte Famille, voilà à quoi Jésus, Marie, Joseph ont été occupés pendant trente ans, l'ouvrage le plus humble, le plus grossier, le plus fatigant ! Cependant, notre Seigneur était venu sur la terre pour nous sauver tous, pour prêcher la doctrine de son Père, pour enseigner l'humanité. Jusqu'à trente ans, sauf un jour dans le temple, où on le trouve au milieu des docteurs, voilà ce qu'il a fait. C'est une raison d'accepter l'humilité du travail. C'est un exemple à avoir devant les yeux, même dans l'enseignement. Partout on trouve des choses qu'on aime et d'autres qu'on n'aime pas. Des emplois plaisent, d'autres ne plaisent pas : chacune a sa nature. Telle sœur, si on l'employait à coudre du matin au soir, trouverait cela dur. Telle autre, si on la faisait aller et venir tout le jour, trouverait cela dur aussi.

Prenons maintenant l'enseignement : les unes aiment mieux la surveillance que l'enseignement ; les autres aimeront mieux les

petites que les grandes. Une autre dira : « Pour moi, ce n'est rien de tout cela ; mon attrait serait de préparer les enfants à la première communion. » Vous représentez-vous ce que serait un monastère de trente religieuses, s'il y en avait trente qui voulaient préparer les enfants à la première communion ? Que deviendrait la pauvre supérieure ? C'est une fort belle œuvre, c'est vrai ; mais il faut y être appelée, il faut qu'on vous en charge.

On dira encore : « J'aimerais donner des conseils, diriger les enfants. » Mais en général il est à remarquer que ces personnes, qui aiment tant à diriger, en trouvent peu qui veuillent se laisser diriger par elles. J'ai connu des religieuses qui pensaient avoir un don très particulier pour la direction ; mais les supérieures y trouvaient beaucoup d'inconvénients. Les enfants avaient besoin de leur parler à toutes les heures, cela désorganisait le pensionnat ; on aurait préféré que les enfants gardent mieux le silence, qu'elles fassent mieux leurs devoirs et que l'ordre soit observé dans les rangs. Mais, si tout est désorganisé quand on veut faire ce qui plaît, au contraire tout s'arrange quand le travail est réglé par l'obéissance.

Je vous donne là une raison humaine. Il y a aussi une raison divine. Ferait-on les plus belles choses, les plus relevées, si on ne les fait pas dans la volonté divine, elles ne sont rien. Il est dit dans *l'Imitation* que *Dieu ne regarde pas les choses que nous faisons, mais l'amour avec lequel nous les faisons*. Il est dans les monastères des personnes qui ne paraissent pas faire grand-chose et qui se trouvent, à la mort, avoir de grands mérites devant Dieu, parce qu'elles ont mené une vie toute d'obéissance, de simplicité, d'oubli d'elles-mêmes, de dévouement. Il faut arriver à être de ces âmes-là, et vous serez sûres alors d'être agréables à Dieu.

Souvent une illusion se présente à notre esprit, non pas peut-être dès les commencements, mais un peu plus tard. On est tenté de se dire : « Ceci me va ou ne me va pas, j'aimerais faire telle chose ». C'est une pure illusion qu'il ne faut pas écouter. Il faut se dire au contraire : « Qu'est-ce qui me vient de Dieu, qu'est-ce qu'il veut de moi ? » Croire que nos supérieures ont plus de sagesse que nous. Elles voient d'autant plus clair que leur amour-propre n'est pas engagé dans la question, tandis que le nôtre vient souvent se mettre

en travers. Vous comprenez qu'il est parfaitement indifférent aux supérieures que ce soit sœur Marthe ou sœur Marguerite qui fasse cet emploi. En cela comme en toutes autres choses, elles ne cherchent que l'intérêt général, le bien de la communauté.

Ayons donc toujours une très petite opinion de nous-mêmes, et croyons que ce sera un grand bien pour nos âmes si, pendant toute notre vie, nous nous appliquons à imiter le travail pauvre et laborieux, le travail humble et caché, le travail pénitent de la sainte Famille à Nazareth.



11 février 1883

LA SAINTE VIERGE, NOTRE MODÈLE DANS LE MYSTÈRE
DE LA PRÉSENTATION DE NOTRE SEIGNEUR AU TEMPLE

Mes chères filles,

J'avais eu la pensée, au moment de la fête de la Présentation de notre Seigneur au temple, de vous parler de ce mystère au point de vue du sacrifice immense qu'a fait la Sainte Vierge en offrant son Fils, et de la manière dont cette divine victime a été déposée sur l'autel, séparée de tout.

Pour les religieuses, il y a là un grand exemple. Elles aussi, le jour de leur profession, ont été déposées par leur volonté, leur choix, leur demande, sur l'autel, comme victimes s'offrant à notre Seigneur. C'est là ce qu'elles ont demandé à l'Église, et c'est par les mains de cette Mère qu'elles ont été déposées sur l'autel.

Nous entrons maintenant dans le Carême¹⁴ et, pendant ce temps, c'est cet esprit de sacrifice, de détachement et d'immolation qui fera le mérite de nos œuvres. Nous pouvons chercher dans cet esprit un supplément à ce que nos santés ne nous permettent pas de faire. Autrefois on était plus fort, et le travail de l'éducation comportait en lui-même moins de fatigue. L'enseignement était une chose extrêmement simple. Quand on avait des enfants à élever dans les monastères, il semblait qu'il était suffisant de leur apprendre à prier, à coudre, pourvu qu'elles connaissent très bien leur religion et qu'elles écrivent un peu de français, c'était assez. Alors on ne trouvait pas que les fautes d'orthographe soient un

14. Le mercredi des Cendres était le 7 février.

grand inconvénient, si l'on savait s'exprimer en bon français : c'était l'avis de madame de Maintenon elle-même. Aujourd'hui on a renversé la proposition : on ne cherche pas à s'exprimer en bon français, mais on est très sévère pour les fautes d'orthographe d'usage. J'avoue que je suis un peu de l'avis de madame de Maintenon et que je préfère quelques fautes d'orthographe d'usage avec un style pur, irréprochable, un français où chaque mot est à sa place, où les expressions sont toujours heureusement choisies, à une orthographe très soignée, quand le français fait défaut. Mais ceci est un détail.

Il n'en est pas moins vrai que ce que l'on a aujourd'hui, dans notre vie d'enseignement, à apprendre et à faire apprendre aux enfants, constitue une fatigue véritable, et qu'à cause des tempéraments affaiblis, nous ne sommes plus en état de pratiquer les austérités auxquelles on se livrait autrefois. Quelques-uns pensent aussi que les révolutions, les troubles et la vie moderne ont affaibli les santés. Enfin, l'un portant l'autre, dans l'ordre du jeûne et de l'abstinence et des mortifications corporelles de toute espèce, nous pouvons très peu de chose. Mais dans l'ordre que je vais aborder, il n'y a pas de limites.

Quand il s'agit de se donner à Dieu, de se regarder comme une chose qui lui appartient, de se placer sur l'autel dans un détachement absolu, aucune raison de santé ne peut être un obstacle. Si nos esprits sont plus cultivés, nous devons d'autant plus comprendre l'étendue de ce que Dieu demande, et mettre d'autant plus de générosité dans le don que nous lui faisons. Je veux surtout insister sur deux choses auxquelles nous avons à renoncer souvent, parce qu'elles reviennent sans cesse et qu'elles peuvent se rapporter à l'esprit de sacrifice : sacrifier ses aises et sacrifier ses amusements.

Vous serez peut-être étonnées au premier abord, car nous n'avons pas beaucoup d'amusements et nous avons encore moins nos aises. Et cependant, dans une vie comme la nôtre, il est facile d'introduire une certaine disposition à rechercher ses aises, soit d'un côté, soit d'un autre, soit pour une chose, soit pour une autre. Si vous connaissez une religieuse qui, jusque dans les plus petites choses, ne recherche jamais ses aises, prend toujours la place la plus

incommode, ne se laisse aller en rien, vous la trouvez édifiante, mortifiée. C'est dans un examen sérieux avec soi-même, que chacune peut voir où elle en est sur ce point.

Quant à rechercher ses amusements, cela vous paraît encore plus extraordinaire. Dans le monde, on ne vit que d'amusements, on croit avoir perdu sa journée quand on l'a passée sans s'amuser. Le matin on se demande : « Qu'est-ce que nous pourrions bien faire pour nous amuser ? Quels plaisirs aurons-nous aujourd'hui ? » Ceci est tout ce qu'il y a de plus opposé à l'esprit chrétien : il n'y a pas d'alliance entre l'esprit chrétien et l'esprit d'amusement.

Autrefois, une famille chrétienne était une famille sérieuse dans laquelle on menait une vie occupée de devoirs : devoirs envers les personnes âgées, devoirs envers les personnes jeunes qu'on avait à élever. Enfin c'était une vie de dévouement et de devoir. Il y a deux ou trois siècles, on aurait été profondément étonné si, dans une famille chrétienne, on avait entendu dire : « Que ferons-nous aujourd'hui pour nous amuser ? » ; on aurait répondu : « Comment, s'amuser ? Ce n'est pas là le but de la vie. » Je parle ici des familles chrétiennes, telles que celle de madame de Chantal, quand elle était encore dans le monde ; celle de madame Acarie, etc. Il est facile de voir, en regardant autour et à côté de ces familles, dans les rangs élevés comme dans les rangs inférieurs, que dans ce temps-là, s'amuser n'était pas l'occupation de la vie. C'est une des tristes choses de notre époque que de voir les amusements prendre tant de place.

Quant à vous, vous avez renoncé à tout ce qui s'appelle amusements. Mais est-ce qu'il n'y a pas encore des choses qui vous amusent et d'autres qui vous ennuiant ? On entend quelquefois des sœurs dire : « Cela est ennuyeux » ou : « C'est une occupation amusante. Cela m'amuserait de faire telle chose. » Je ne crois pas qu'on aurait entendu, il y a deux siècles, une religieuse dire : « Ceci est ennuyeux ; cela m'ennuie ».

Il y a aussi les amusements de l'esprit : on ferait volontiers des lectures qui amusent. Prenez garde, c'est une des choses auxquelles on a le plus à renoncer. Vous avez tout donné à notre Seigneur ; vous avez fait le sacrifice de tous les amusements extérieurs. Il reste les amusements de l'esprit. On peut très bien s'amuser avec son

propre esprit, soit par l'imagination, soit en se rappelant telle ou telle chose qui nous a amusées, soit en se créant des amusements au-dedans de soi-même.

Dans les conversations, dans les rapports, ne cherche-t-on pas quelquefois ses amusements ? On aime mieux telle personne amusante. Parmi les enfants, on préfère la conversation de celle-ci ou de celle-là, moins ennuyeuse. Considérez donc si la question de l'amusement ou de l'ennui n'a pas encore quelque action sur vous, si vous n'avez pas besoin de renoncer aux amusements extérieurs ou intérieurs, aux amusements de l'esprit et à ceux qu'on peut trouver dans les occupations.

Ce qu'il faut chercher toujours, ce n'est pas ce qui plaît, ce qui est agréable, ce qui convient, ce qui amuse, mais c'est notre Seigneur Jésus-Christ, son imitation, sa volonté, à l'exemple de saint Vincent de Paul qui disait souvent : *Que voulez-vous de moi, maintenant, Seigneur* ?¹⁵ Ce qu'il faut encore chercher, c'est le devoir, ce qu'on pourrait faire pour mieux accomplir le service de Jésus-Christ. Si vous êtes très ferventes, vous irez plus loin et vous chercherez le sacrifice, offrant un visage paisible à toutes les choses qui se présentent dans la vie, aux choses même qui offrent de l'ennui. On peut avoir affaire à des personnes ennuyeuses, à des enfants désagréables ; il faut préférer, par esprit de sacrifice et d'immolation, ce qui vous coûte le plus sous ce rapport à ce qui vous plairait davantage.

Réfléchissez-y, mes sœurs, et appliquez cela à toute votre vie. C'est un point extrêmement pratique et consolant en même temps. Une fois qu'on s'est immolé à notre Seigneur, on s'est placé sur l'autel, se détachant de tout, on a accepté de renoncer à ses aises, à ses amusements, on peut trouver encore une infinité d'occasions de renouveler son sacrifice, en faisant en tout juste le contraire de ce qu'on aimerait faire. Mais remarquez que plus on a eu l'esprit du monde, plus on a vécu dans le monde tel qu'il est aujourd'hui, plus on a d'efforts à faire pour renoncer à ses amusements et à ses aises.

15. *Quid nunc Christus ?*

Voilà ce que je vous propose pendant ce Carême. Vous imitez la très Sainte Vierge offrant à Dieu ce qu'elle avait de plus cher, et notre Seigneur Jésus-Christ se présentant comme victime pour nous. Vous le prendrez comme but de votre vie. Vous irez à lui au lieu d'aller à vous-mêmes. Vous porterez ainsi à votre amour-propre le plus rude coup que vous puissiez lui porter, et vous serez plus avancées à la fin de ce Carême, que si vous aviez fait les plus grandes mortifications corporelles¹⁶.



16. Les Annales indiquent, à la date du 18 février, un Chapitre sur le silence de parole et d'action pour favoriser le silence intérieur. Aucune note n'en a été retrouvée.

2 mars 1883

FÊTE DES CINQ PLAIES DE NOTRE SEIGNEUR

Mes chères filles,

Nous célébrons aujourd'hui la fête des cinq plaies de notre Seigneur et je veux vous en dire au moins un mot. Quand nous honorons les cinq plaies de notre Seigneur, l'élan de notre cœur nous porte tout naturellement vers la plaie du cœur de Jésus. C'est de là que sont sortis les sacrements. Là également est la révélation de son amour. Cependant, si cette plaie doit nous occuper, il faut aussi penser aux autres. Il n'y a pas une dévotion qui soit une plus grande force dans les tentations de cette vie et un plus grand secours à l'heure de la mort, que l'habitude de se réfugier dans les plaies de notre Seigneur Jésus-Christ.

Je me rappelle un confesseur qui disait : « Toutes les fois que la tentation passe, il ne faut pas parlementer, discuter avec elle. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de se réfugier dans les plaies de notre Seigneur, d'aller de l'une à l'autre, de s'y cacher et de s'y tenir en dehors de toutes les pensées qui se rapportent à cette tentation, jusqu'à ce que l'orage s'apaise. » Chacune a de ces orages-là. Que faire contre l'orage ? On ne se met pas à parlementer avec le vent et la tempête. Plus sage est donc de les laisser passer et de se tenir, par la foi, dans une grande confiance en Dieu, lui demandant son secours.

En vous parlant des plaies de notre Seigneur, je voulais aussi vous faire remarquer que les pieds représentent en général l'activité, l'apostolat, le zèle, le travail, la peine que l'on peut se donner quand

on va et vient pour le service des âmes. Ils symbolisent l'apostolat de ceux qui portent au loin la parole de Dieu, ainsi qu'il est dit : *Qu'ils sont beaux les pieds des messagers de bonnes nouvelles!*¹⁷ Là encore, notre Seigneur est la source des grâces et de la sanctification. Nous sommes apostoliques ; nous avons à travailler au salut des âmes ; nous trouverons donc dans les pieds de notre Seigneur cloués à la croix une source ouverte pour la sanctification de nos œuvres.

Il y a là aussi pour nous une grande leçon. Il ne faut pas croire qu'on se sanctifie en ne faisant rien. Il y a cependant des gens qui se figurent que, s'ils étaient bien tranquilles, bien dégagés de tout embarras (ne se dégageant pas d'eux-mêmes pour cela), s'ils n'avaient aucun des petits ennuis, aucune des contrariétés que l'on rencontre souvent dans la vie, tout marcherait comme sur des roulettes, et qu'ils se sanctifieraient beaucoup. Croyez pourtant que ce n'est pas comme cela qu'on se sanctifie.

Regardez notre Seigneur. Que de voyages, que de courses à travers la Judée ! Il marche de village en village, de lieu en lieu. Il est pressé par la foule, et l'Évangile nous le montre fatigué, à l'heure où il rencontre la Samaritaine. Combien il se fatigue à la recherche des âmes ! *Tu t'es fatigué à me chercher*¹⁸. Le bon Pasteur ne cherche pas son repos. Ce n'est pas non plus dans le repos que nous pouvons nous élever à la sainteté.

Sainte Thérèse dit quelque part qu'elle avait été étonnée de trouver des personnes qui étaient plus unies à la volonté de Dieu, qui s'étaient plus sanctifiées dans ce travail incessant, au milieu de ces embarras, que beaucoup d'autres qui étaient restées dans leur cellule.

Toutefois, dans le travail de l'apostolat, il peut se rencontrer des défauts. Il peut s'y produire des fautes. Ce qui nous purifie de ces fautes que nous pouvons commettre dans notre travail, c'est la souffrance que nous y rencontrons. Il faut donc s'attendre à souffrir dans ce qu'on fait, et il faut accepter de souffrir : c'est là ce qui sanctifie le travail et lui fait porter des fruits. C'est aussi le moyen

17. Is 52, 7 et Ro 10, 15.

18. *Quærens me sedisti lassus*, dans le *Dies iræ*, séquence de la messe des funérailles.

de suivre de plus près notre Seigneur qui, pendant qu'il était sur la terre, ne s'est pas contenté, dans ses marches continuelles à travers la Judée, de faire éprouver la fatigue à ses pieds divins. Il a voulu encore qu'ils soient crucifiés sur la croix, et qu'on y enfonce des clous.

Les mains figurent un travail plus élevé. C'est par les mains que les sacrements nous sont appliqués. Les mains de notre Seigneur ont été les premières qui aient élevé l'hostie sainte, lorsqu'il a pris le pain et le vin en disant : *Ceci est mon corps... Ceci est mon sang*¹⁹. C'est là sans doute l'ouvrage de la parole, mais c'est aussi l'ouvrage des mains. Un homme qui n'aurait pas de mains ne pourrait pas être prêtre, ne pourrait pas changer le pain au corps de notre Seigneur Jésus-Christ. Il en est de même du sacrement de pénitence.

On ne pense pas assez que c'est la main invisible de notre Seigneur qui est étendue sur nous pour nous pardonner. Il faudrait cependant être plus attentives à cette main divine qu'à tous les conseils du plus saint confesseur et ne pas perdre de vue cette main percée répandant sur nous, par l'absolution, ce sang qui purifie nos âmes. Combien ces mains de notre Seigneur ont guéri, ont béni, ont opéré de miracles dans sa vie mortelle ! Que de bienfaits répandus par ces mains, que de choses merveilleuses, que de grâces, que de bénédictions ! Quelle dévotion ne doivent-elles pas nous inspirer !

Nous trouverons dans ces plaies le moyen de rendre fécondes et de purifier nos souffrances. Dans cette douleur spéciale, cette douleur cruelle des clous enfoncés dans les pieds et les mains du Sauveur, nous trouverons aussi la force d'accepter les peines que nous pouvons rencontrer dans nos rapports avec Dieu. Il nous arrive quelquefois dans notre vie spirituelle d'avoir à souffrir dans la prière et même dans la réception des sacrements : il faut alors nous souvenir que les sacrements ne sont pas faits pour nous donner des jouissances et des consolations humaines, mais pour nous procurer des grâces spirituelles, ce qu'ils nous apportent toujours, même

19. Mt 26, 26 et 28.

lorsque nous n'avons aucune consolation. Notre Seigneur, dont les mains ont été percées si douloureusement, n'a pas toujours été consolé. Mais il était toujours soumis à la volonté de son Père. Or ce qui sanctifie, c'est précisément d'accepter et de vouloir ce que Dieu veut.

En tout, habituez-vous donc à vous réfugier dans les plaies de notre Seigneur. Ayez une grande compassion pour ses douleurs. Surtout, aimez beaucoup notre Seigneur à cause de tout ce qu'il a fait pour nous. Au lieu de laisser aller son esprit à s'occuper de toutes les choses qui se présentent, il faut avoir la force de le retirer de ce qu'on a entendu, de ce qu'on a vu, de ce qu'on a fait, et se faire une occupation de notre Seigneur Jésus-Christ souffrant. Il faut avoir son cœur et son amour en Jésus-Christ crucifié, s'attacher à tout ce qui est de lui, se confier, s'abandonner, tout accepter, tout vouloir, tout souffrir, voilà la vraie dévotion aux cinq plaies de notre Seigneur.



9 mars 1883²⁰

LA PARFAITE SOUMISSION À LA VOLONTÉ DE DIEU

Mes chères filles,

Depuis quelque temps, je suis préoccupée de la nécessité de baser la piété, la ferveur religieuse, sur ce fondement dont rien ne doit jamais nous séparer, la parfaite soumission à la volonté de Dieu. C'est une chose étrange de prêcher cela à des religieuses. Pourtant, si ce n'est pas pour nous l'objet d'un travail continu, d'un effort constant, nous n'arriverons jamais à la parfaite conformité à la volonté de Dieu.

Le caractère auquel on peut reconnaître qu'une âme avance davantage, c'est qu'elle se plie et se soumet totalement aux volontés de Dieu, quelles qu'elles soient. Elle s'y unit tellement qu'elle finit par arriver à n'avoir plus qu'un vouloir et qu'un non-vouloir avec Dieu.

Le premier motif sur lequel je voudrais insister, c'est l'esprit de foi. Si nous jugeons les choses selon qu'elles se voient, nous aurons notre avis à nous, notre petit jugement, notre volonté personnelle sur toutes choses, même pour ce qui est bien. Si au contraire nous jugeons avec l'esprit de foi, nous nous dirons : « N'est-ce pas Dieu qui est le maître de tout, n'est-ce pas sa sagesse et sa providence qui règlent tout dans notre vie ? »

Notre Seigneur a dit : *Regardez les oiseaux du ciel : ils ne font ni semailles ni moissons. Ils ne font pas de réserves dans les greniers, et*

20. Dans les Annales, ce Chapitre est indiqué au 11 mars.

*votre Père céleste les nourrit. Ne fera-t-il pas bien davantage pour vous ?*²¹ Se laisser gouverner par la Providence, voir la volonté de Dieu dans tous les événements de la vie, prendre l'habitude de s'y soumettre, de s'y unir, c'est le moyen de former en soi un état d'âme qui consiste dans une sainte indifférence à tout, excepté à la volonté de Dieu vers laquelle on se porte uniquement.

Je vous ferai remarquer que Dieu a des volontés sur nous. Et il ne faut pas croire que ce sera, comme sur le mont Sinaï, au milieu des éclairs et du tonnerre, que Dieu nous les manifestera, ou que, soit le jour, soit la nuit, nous verrons un ange envoyé de Dieu pour nous dire : « Voilà ce que je veux. » Non, c'est par les événements de la vie que cette volonté nous sera indiquée. L'obéissance est une conduite de la volonté de Dieu. La direction légitime que nous trouvons sur notre chemin, celle que nous avons en religion, les événements qui ne dépendent pas de nous, l'autorité de chacune de nos officières, ce sont des conduites dans l'ordre de la volonté de Dieu.

La première remarque que je voulais vous faire à ce propos regarde la maladie. Pourquoi tant de religieuses sont-elles imparfaites dans la maladie ? Vous voyez, par exemple, une religieuse dévouée, fervente, qui aime Dieu et mène une vie très régulière. Elle tombe malade. Qui lui envoie cette maladie ? Évidemment, c'est Dieu. Pourquoi une âme reste-t-elle calme, soumise, quand vient la maladie ? C'est qu'elle a l'habitude de suivre en tout la volonté de Dieu ; c'est qu'elle se place elle-même dans un état où elle n'est pas plus inclinée à droite qu'à gauche, où elle ne tient pas à son activité, à son action personnelle, à ses rapports, à ses joies, comme elle ne s'éloigne pas non plus de ses peines.

Une personne qui veut faire en ce monde et tous les jours la volonté de Dieu, et qui ajoute à cette disposition habituelle ce que vous ne trouverez pas merveilleux, tellement cela paraît devoir être simple pour nous : avoir une assez petite opinion d'elle-même – cette personne, dis-je, acceptera bien la maladie, parce que c'est un état directement voulu de Dieu et qu'elle se compte pour si peu qu'elle entre sans difficulté dans tout ce qui lui est présenté de sa main.

21. Mt 6, 26 et 30.

La maladie nous ôte des satisfactions et nous donne des peines, elle nous sépare de nos occupations, nous ôte les choses sur lesquelles nous avons de l'action. Si nous nous croyons encore une personne utile, nécessaire, nous désirerons sortir de notre lit pour faire ceci ou cela. On se dit : « Ah ! si ce n'était telle enfant, telle personne, tel emploi, telle maison ! Mais voilà que je suis réduite à rien. » Et puis encore, il faut obéir à l'infirmière. Quand l'âme cherche à faire la volonté de Dieu, c'est simple, sans doute. Elle est habituée dans sa vie à regarder les choses, non du côté de ce qu'elles sont, mais du côté de Dieu qui les veut.

Si on regarde les choses du côté de ce qu'elles sont en elles-mêmes, on se dit : « Telle occupation me plaît, telle autre ne me plaît pas... Tel rapport me va. Tel autre, je ne puis pas m'y faire... Tel emploi, oui, je le veux, je reconnais qu'il m'est nécessaire : j'ai besoin de distraction, j'ai besoin d'aller et de venir. » C'est là regarder les choses en ce qu'elles sont en elles-mêmes. Ou bien encore : « Ces enfants sont insupportables, il faut les garder et le bruit me fait mal. » Tout cela, c'est voir les choses avec des yeux humains.

Si au contraire vous dites : « Je n'ai qu'une affaire en ce monde. Oui, mon Dieu, tout ce que vous voulez, comme vous le voulez, quand vous le voulez, parce que vous le voulez, à l'heure et de la façon dont vous le voudrez. Je veux faire tout ce qui vous plaît, je veux employer ma vie religieuse à me dégager de moi-même, de ma volonté, de mes goûts, de mes inclinations, être, au milieu des vicissitudes de ce monde, comme une chose suspendue qui n'oscille ni d'un côté ni de l'autre. » C'est là regarder seulement la volonté de Dieu et disposer son âme à une parfaite conformité.

Le premier point et le plus important pour arriver à cette conformité est donc l'esprit de foi. Nous en verrons d'autres. Mais il me semble que si vous méditez celui-là, il n'est pas une d'entre vous qui ne trouvera, dans la réflexion et la prière, plus encore que ce que je vous ai dit à cet égard.²²



22. Le 16 mars, on commence une neuvaine pour mère Thérèse-Emmanuel.

23 mars 1883²³

LA SOUMISSION À LA VOLONTÉ DE DIEU, PAR AMOUR

Mes chères filles,

Il y a quinze jours, nous avons parlé de la soumission de la volonté de l'homme à la volonté de Dieu, en lui donnant pour motif l'esprit de foi. Je n'ai pas achevé. Je veux en venir aujourd'hui à cette soumission de la volonté au Seigneur, par amour et par adoration.

Quel jour que celui-ci, mes sœurs, pour adorer la volonté humaine en notre Seigneur, cette volonté établie dans la perfection par l'amour et l'adoration dans la soumission la plus cruelle, puisqu'il est entouré des souffrances les plus grandes ! En notre Seigneur, en effet, il y a une âme humaine, une volonté humaine, un cœur humain qui, à cause de l'union de la sainte humanité avec le Verbe, sont dignes de nos adorations. C'est pour cette raison que nous pouvons adorer le Cœur sacré de notre Seigneur.

Cette volonté humaine de Jésus-Christ si parfaitement soumise, si parfaitement immolée, l'était surtout dans l'amour et l'adoration. Que fait l'amour de Dieu ? Il fait qu'on préfère en toutes choses Dieu à soi. L'honneur de Dieu, sa gloire, ses intérêts, sa volonté, voilà ce que l'on aime, ce que l'on cherche et ce que l'on veut procurer sur la terre. On est une chose immolée, sacrifiée à cet ordre divin.

Voyez notre Seigneur au jardin des Oliviers, au milieu de ces angoisses et de cette cruelle agonie, il dit : *Père, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la tienne*²⁴. Ce n'était pas une soumission forcée, mais c'était la perfection de l'amour dans la soumission.

23. Vendredi saint.

24. Lc 22, 42.

Sans cesse il adorait les desseins de son Père, il s'y soumettait, et il les accomplit jusqu'au bout.

Pour la Sainte Vierge, voyez-la pendant cette douloureuse Passion : elle emploie par amour sa volonté à agréer le sacrifice de son Fils et l'offre au Père céleste avec une telle union à sa volonté divine que jamais, pendant les angoisses qu'elle a ressenties dans l'agonie, l'arrestation, la trahison, les injures, la flagellation, les maux cruels du crucifiement, elle ne s'en est séparée un seul instant, acceptant le sacrifice dans toute son étendue.

Quand nous méditons la Passion, il ne faut jamais éloigner notre vue du mal qui en est la cause. Ce mal, qui est la plus grande douleur de notre Seigneur pendant sa Passion. Ce mal, que la volonté humaine peut souffrir, mais qu'elle ne peut agréer et auquel elle ne doit jamais consentir. Ce mal, c'est ce qui entoure notre Seigneur pendant sa Passion : tous les péchés du monde depuis le premier jour jusqu'au dernier. Tout ce qu'il y a de mauvais, de méchant est représenté. Tous les démons qui sont dans l'air : toutes ces horribles visions qui lui sont montrées dans l'agonie l'accompagnent jusqu'à la croix.

Pour la Sainte Vierge si pure, si sainte, si séparée du mal, elle sait, elle voit, elle connaît que son Fils est immolé en réparation du mal et de tous les péchés qui ont pu se commettre. Ce n'est pas tout. Il ne suffit pas que l'âme de notre Seigneur voie dans son amour et sa sagesse, au milieu de son agonie, tous les péchés commis. Il est sans cesse entouré d'une foule de créatures qui lui représentent toutes les espèces de péchés.

Il y a le traître Judas, prêtre, évêque, apôtre, qui descend jusqu'à trahir son Maître, qui devient apostat : traître abominable, sacrilège qui profane le corps et le sang de notre Seigneur, type de ce qu'il y a de plus horrible. Cependant, il vivait à côté de notre Seigneur. Le divin Maître lui lave les pieds, il lui donne son corps et son sang, et lui dit : *Ce que tu as à faire, fais-le vite*²⁵. Il essaie de toucher ce cœur endurci. Enfin notre Seigneur souffre le baiser du traître, ce baiser qui représentait tous les sacrilèges qui devaient avoir lieu

25. Jn 13, 27.

dans l'Église. Tous les crimes commis par les personnes consacrées, les injures de ceux qui sont au Seigneur et qui devraient le servir. Notre Seigneur accepte ce baiser sur sa joue et ne trouve à dire que ces mots : *Mon ami, que viens-tu faire ici ?*²⁶ *Judas, c'est par un baiser que tu trahis le Fils de l'homme !*²⁷ C'est son ami en effet.

Que le mal dans une personne consacrée est donc une chose affreuse ! Je vous engage à tourner votre volonté vers cette haine du mal. Ce que nous devons surtout retirer de la méditation de la Passion, c'est justement cette haine du péché, depuis le dernier des péchés véniels jusqu'au plus grand des péchés mortels. Rappelons-nous toujours que c'est pour le péché que notre Seigneur a souffert. Son sang est le prix, le salaire du péché. La Passion était la réparation nécessaire, entrant dans le plan de Dieu.

Il faut, mes sœurs, au pied de la croix, savoir former en soi l'horreur de toute espèce de mal. Je vous le répète, c'est ce qu'il y a de plus essentiel. Il faut que vous en ayez une telle horreur qu'il vous paraisse aussi horrible qu'il l'était aux yeux de notre Seigneur lui-même. Comment croyez-vous que Jésus à l'agonie, que Marie au Calvaire voyaient le plus petit de nos péchés, même la moindre chose qui demeure dans l'âme et y laisse une certaine affection au péché ? Quelle horreur pensez-vous que Jésus et Marie en concevaient ?

Représentez-vous notre Seigneur pris par Judas, lié avec la plus horrible cruauté, livré à des créatures pires que des brutes, entre les mains d'une soldatesque grossière : pouvez-vous imaginer un moment plus cruel ? S'il vous arrivait de voir fondre sur vous une foule comme on en voit aux jours des révolutions, d'être livrée entre les mains de huit ou dix hommes des plus cruels, des plus sanguinaires, abandonnée de tout le monde, voyant fuir vos amis, et restant seule au milieu de vos ennemis, quelle atroce torture ce serait pour vous ! Il faut quelquefois rapporter à soi les circonstances de la Passion, pour sentir ce que l'on éprouverait alors et concevoir quelque chose de ce que notre Seigneur a souffert.

26. Mt 26, 50 (Vulg.).

27. Lc 22, 48.

J'ai connu des gens courageux, qui, pendant la Commune²⁸, avaient été prisonniers, et ils me disaient : « Si vous saviez comme cela donne une idée de l'enfer ! On est livré aux méchants qui font tout ce qu'ils veulent, livré sans ressource, délaissé au fond d'une prison, ne voyant autour de soi personne pour vous protéger, vous défendre et vous sauver des mains de ces hommes cruels. » Eh bien, notre Seigneur a eu cette grande souffrance d'être livré entre les mains des méchants, de gens perdus de crimes et altérés de sang, et il s'est livré à eux depuis son agonie jusqu'à sa mort. Partout sur son chemin, il rencontre d'autres créatures qui sont le type de toute espèce de mal.

Là ce sont d'autres prêtres, prêtres non plus de la nouvelle loi, mais de l'ancienne, ceux à qui Dieu a confié son sacerdoce, a donné le secret de sa loi, a délégué sa puissance et le gouvernement de son peuple. On voit en eux la jalousie, le faux zèle. Vous voyez dans l'Évangile d'abord les pharisiens irrités, pleins d'un esprit de vengeance, puis les prêtres livrant notre Seigneur par une basse envie. Vous trouvez en eux le type de toute espèce de vices : l'orgueil, le sacrilège, l'envie basse, cruelle, qui veut s'assouvir dans le sang de notre Seigneur.

Hérode est là, lui aussi, Hérode, l'homme de plaisir. Il ne faut pas croire que tout ce qui touche aux satisfactions de la chair ne soit pas un objet d'horreur, de douleurs, de souffrances pour Jésus-Christ pendant sa Passion, et pour sa très sainte Mère.

Hérode, après s'être moqué de Jésus, le renvoie à Pilate. Celui-ci ne semble pas être un tigre altéré de sang. C'est un homme perdu de mœurs, perdu par la lâcheté, par l'amour du plaisir. Quoique ce ne soit pas un homme cruel, il est aussi en horreur à notre Seigneur qui n'a pas voulu lui répondre. Pilate, sans le trouver coupable, le livre aux bourreaux. Il faut que Jésus-Christ jusqu'à la fin soit entouré par le mal.

Voyez-le sur la croix ! Il meurt entre deux larrons. Avec toute sa puissance et malgré la Sainte Vierge avec toute son intercession, sur ces deux hommes un seul se convertit. Notre Seigneur n'en gagne

28. Journées révolutionnaires de 1871.

qu'un. Il n'emporte avec lui qu'une seule de ces deux âmes. Il avait donc à ses côtés le spectacle de la mort impénitente, de la mort d'un damné. Quelle douleur ! Il a fallu qu'il subît jusqu'à la fin le péché, l'injure, l'insulte, enfin tout ce qui pouvait figurer les crimes de tous les hommes.

Il faut, mes sœurs, penser souvent à ces choses pour mettre en soi l'horreur du mal jusqu'à la moindre nuance. Puisque le mal s'est trouvé dans la créature, comment Jésus-Christ y répond-il ? Par le sacrifice. Le sacrifice est la seule voie pour apaiser la justice de Dieu. Il répare en offrant ses douleurs, sa vie, sa volonté, toutes les angoisses de son âme, tout ce qu'il éprouve en lui.

Cette intelligence vaste comme la mer, quel triste spectacle s'offre à elle ! Elle voit le mal, les péchés du monde, tant d'âmes qui ne profiteront pas de son sang. Elle voit dans Judas les crimes d'autres évêques, des hérétiques qui la plupart étaient évêques et ont déchiré son corps mystique, de tant de prêtres infidèles, sacrilèges.

Que de douleurs dans son cœur aussi ! Ces douleurs n'ont pas commencé sur le Calvaire, mais l'ont accompagné depuis son agonie jusqu'à son dernier soupir. Je n'ai pas besoin de vous parler de tout ce qu'il endure dans ses sentiments pour la Sainte Vierge, dans son amour pour ses apôtres dont l'un le renie, l'autre le trahit, et qui tous l'abandonnent. – Enfin, sur la croix, dans ce dernier moment où, délaissé de son Père, il s'écrie : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?*²⁹ parcourant en un instant tout ce qui se passe dans son intelligence, dans son cœur, dans sa volonté, dans son corps sacré, il offre tout cela à cause de l'horreur qu'il a du mal.

Si, sur le Calvaire, il ne peut sauver toutes les âmes, la gloire de son Père est au moins réparée. Comme le propre de l'amour, de l'adoration, c'est de chercher par-dessus toutes choses à réparer l'honneur de Dieu, il s'offre, il s'immole tout entier et accomplit ainsi la volonté de Dieu de la manière la plus parfaite, la plus sainte, pour qu'il ne reste pas, entre le genre humain et Dieu, l'ombre d'une séparation.

29. Mt 27, 46.

Je veux insister sur deux choses : d'abord, ayez horreur du mal sous toutes ses formes. Vous avez des inclinations mauvaises : regardez si c'est l'orgueil, les manques de charité. Regardez vos fautes, vos péchés, voyez s'il n'y a pas encore dans vos dispositions, dans votre volonté, quelque chose qui demeure comme habitude vicieuse. Préparez-vous alors à le sacrifier en le mettant au pied de la croix.

La seconde chose, c'est que, quoi qu'il vous arrive dans votre vie, quels que soient les sacrifices que vous ayez à faire, dites à Dieu que, par amour, vous préférez sa volonté divine à la vôtre. Ce qu'il veut, c'est ce que vous voulez. Ce qui lui plaît est ce à quoi vous vous attachez. L'honorer est le but de votre vie. Vous comptez pour peu, vous comptez pour rien tout le reste. C'est Dieu qui est dans votre volonté, dans votre cœur, dans votre esprit, dans vos actions. S'il y a quelques sacrifices, si vous souffrez, unissez-vous à la Passion de notre Seigneur, et dites : « Mon Dieu, cela entre dans les trésors de l'Église. Je suis heureuse de vous sacrifier quelque chose, et *j'achève en moi ce qui manque à la Passion du Christ*³⁰, selon la grande expression de saint Paul ». Que peut-il donc manquer à la Passion ? Ce qui manque, c'est ce qui est propre à chacune de vous.

Si Dieu vous envoie des souffrances, soyez donc comme notre Seigneur acceptant son sacrifice, ou comme la très Sainte Vierge parfaitement soumise de cœur et de volonté.



30. Col 1, 24.

15 avril 1883³¹

RECOMMANDATIONS DE NOTRE MÈRE GÉNÉRALE
AVANT UNE ABSENCE.

Mes chères filles,

J'ai été trop occupée et dérangée ce matin pour vous dire autre chose que les quelques recommandations que je veux vous faire. Je puis avoir à m'absenter bientôt, mère Thérèse-Emmanuel est malade (depuis le 15 mars d'une fluxion de poitrine) vous aurez mère Marie-Séraphine. Je compte sur votre bon esprit. Je dois dire que le noviciat a été bon, qu'il s'est appliqué aux recommandations qui lui ont été faites pendant la maladie de mère Thérèse-Emmanuel. Il faut que nous obtenions de Dieu sa guérison. Je recommande à toutes les sœurs un grand esprit d'obéissance. On peut ne pas avoir toujours la même supérieure, mais l'autorité de Dieu est toujours là. En cherchant Dieu, en ne voyant que Dieu, en se tenant dans la règle, on fait avec l'une ce que l'on fait avec l'autre et ce que l'on doit faire. Du reste mon absence ne sera que de quarante huit heures.

Je compte donc sur vous comme pendant ces quelques jours qui ont été des jours d'épreuve et de préoccupations pour tout le monde, puisque nulle santé ne doit nous être plus chère.³²

31. Chapitre inédit, noté le 6 dans un cahier ayant relevé les Chapitres (MO1 G 14), mais d'après les Annales il semble plutôt du 15. En effet, les Annales indiquent pour le 6 un Chapitre sur l'esprit de joie surnaturelle, propre au temps pascal, et qui nous dégage des choses de la terre pour nous faire vivre à l'avance de la vie du ciel ; et pour le 15 quelques recommandations avant une absence.

³² Le 22 avril, dans l'attente du père Vincent de Paul Bailly qui doit venir raconter le pèlerinage de Jérusalem, « Notre Mère, qui n'avait pu faire le Chapitre le 20, reçoit au moins les coupes. »

22 juin 1883³³

TRAVAILLER À DÉTRUIRE EN SOI TOUTE SUFFISANCE³⁴.

Mes chères filles,

Je veux vous dire un mot de ce qui m'a le plus frappée dans la visite de nos maisons³⁵ et de ce qui peut être le plus nécessaire pour contribuer à notre perfection. J'ai remarqué que les sœurs qui font le plus de progrès, qui donnent le plus de consolation à leur supérieure, celles qui édifient le plus le prochain, sont celles qui ont le moins de suffisance.

Vous me direz que ce n'est pas une chose merveilleuse que de n'être pas suffisante. Cependant, il faut se rappeler qu'on est toujours un peu porté à la suffisance, qu'on y tombe d'un côté ou d'un autre. On en a pour les choses de l'intelligence, de la piété. Ce dernier genre de suffisance n'est pas le plus commode pour les supérieures, pour les directeurs, et pour les personnes elles-mêmes, car il faut sans cesse venir en aide à ces pauvres âmes qui retombent sur elles-mêmes et se regardent au lieu de monter à Dieu.

On a quelquefois aussi de la suffisance pour les choses agréables de ce monde, pour ce qui plaît, pour ce qui est de la société dans laquelle on vit, pour la maison, l'emploi qui est nôtre. On en a même pour ce qui est de la vie matérielle. Mais, il faut bien dire

33. Mère Marie-Eugénie a été absente du 26 avril au 7 juin. Les Annales indiquent ce Chapitre à la date du 10 juin, le dimanche après son retour.

34. « Personnalité » : mot employé dans un sens péjoratif au XIX^e siècle. Dans ce chapitre il a toujours été remplacé par le mot « suffisance ».

35. Poitiers, Bordeaux, San Sebastian, Madrid, Malaga.

aussi, pour notre consolation, qu'il y a des religieuses, et en très grand nombre, qui s'attachent à laisser là leur suffisance.

Voyez-vous, mes sœurs, Dieu est le centre de toutes choses. Notre Seigneur Jésus-Christ, quand il est descendu sur la terre, avait ici-bas, pour unique occupation, d'adorer son Père, de le glorifier, de se sacrifier, de s'immoler aux volontés de son Père. Dans cette vie, la plus parfaite qu'il y ait eu, puisqu'elle était remplie de la perfection de Dieu et de tout ce que l'humanité pouvait posséder de perfection – car notre Seigneur avait un corps créé et une âme créée – dans cette vie, dis-je, il n'a jamais *vécu pour lui-même*³⁶. Dans cette intelligence la plus haute qu'on puisse rêver, dans cette âme la plus parfaite et la plus sainte, tout était pour Dieu, tout était à Dieu, et, après Dieu, tout était au prochain.

Notre Seigneur, après Dieu, a préféré notre pauvre humanité à lui-même. Non seulement l'humanité dans son ensemble, mais chacune de nous en particulier, en sorte que chacune peut réellement se dire : *Il m'a aimé et s'est livré pour moi*³⁷. Il m'a aimée plus que lui-même, et cela est évident quand on regarde le crucifix. Je tiens à vous dire cela, parce que c'est ce qu'il faut poser comme fondement de votre perfection.

Il y a des personnes qui posent le fondement de leur perfection ailleurs, de sorte qu'elles se disent : « Si je pouvais arriver à tel degré d'oraison, si je pouvais être occupée de Dieu comme je le désire, si j'avais un directeur qui convienne à mon âme et qui m'aide davantage, si j'étais dans tel lieu, avec telle supérieure, telles sœurs avec qui j'ai les meilleurs rapports, alors je serais parfaite. » C'est une grande illusion ; ce n'est pas là la base de la perfection. Et malheureusement, quand on s'est mis ces erreurs dans la tête, il est difficile de les en retirer. On croit qu'on a besoin de ceci ou de cela. J'ai connu une personne qui se sentait le besoin de diriger les autres, parce qu'une supérieure lui avait dit qu'elle avait un don pour cela. Elle croyait ne pouvoir remplir sa mission dans le monde sans diriger les autres. C'est une idée étrange.

36. *Non sibi vivit*. Cf. Ro 14, 7 et *Non sibi placuit*. Ro 15, 3.

37. Gal 2, 20.

Remarquez que je ne dis pas qu'arriver à la perfection, se compter pour rien, se dire : « Quand il s'agit de moi, c'est peu de chose », ce n'est rien. Je ne dis pas que ce soit chose aisée en pratique. Mais, quand l'intelligence est persuadée que c'est là la base qu'il faut poser, le but qu'il faut atteindre, quand on comprend combien, dans cette harmonie des mondes, nous sommes peu de chose, on trouve plus de facilité à rapporter tout à Dieu, à la religion en général, à l'obéissance, et on devient plus parfaite. Comme le dit saint Augustin : *Dans toutes les choses dont se sert la transitoire nécessité, qu'on voie surtout exceller la permanente charité.* Il entendait par ce mot, *transitoire*, les choses de ce monde qui passe, et par *permanente charité*, ce qui demeure toujours. *À mesure que l'on préfère le bien de la communauté à son intérêt propre, comme le dit la Règle, on est plus avancé.* Qu'est-ce que cela, sinon se compter pour rien ? Il n'y a pas de recommandation plus précieuse à vous faire, aux plus jeunes comme à celles qui sont plus anciennes, parce que c'est toute la vie qu'il faut se mettre dans cet état et se dire : « S'il ne s'agit que de moi, c'est peu de chose. »

Vous autres jeunes, vous croyez que vous avez encore de longues années à vivre. C'est peut-être une illusion, et il faut en tout cas se dire : « Je n'ai qu'un certain temps à passer sur la terre. Plus j'aurai glorifié Dieu, plus je me serai occupée de Dieu, plus je me serai oubliée moi-même pour Dieu, plus j'aurai produit de fruit pour le ciel... Enfin, dans les œuvres de zèle pour le bien des âmes, moins il y aura de moi-même, plus ma suffisance sera effacée, plus je serai obéissante, faisant seulement ce que j'ai à faire, ne me recherchant en rien, plus l'œuvre sera parfaite. »

Croyez aussi, mes sœurs, que ces personnes qui se comptent pour peu de chose s'épargnent bien des souffrances. Toutes les fois que l'on retombe sur soi-même, on se prépare des souffrances énormes. Une âme qui, au lieu de s'occuper de soi, s'occupe de notre Seigneur, marche droit devant elle, montant toujours plus haut, cette âme ne connaît pas ces souffrances-là.

On peut avoir des épreuves en suivant notre Seigneur et en portant sa croix, mais la croix portée avec amour et générosité est une grande force. Quel est le saint qui, ayant participé à la croix de

Jésus-Christ, aurait voulu ne la pas porter ? Et parmi ceux à qui Jésus-Christ a donné de choisir entre la couronne d'épines et la couronne de roses, quel est celui qui, choisissant les contradictions, les souffrances, les peines de toute espèce, n'a pas été heureux dès cette terre, en attendant d'être bienheureux dans le ciel ?

En visitant Grenade, j'ai vu un tableau qui représente la Sainte Vierge apparaissant à saint Jean de Dieu et le couronnant d'épines. Croyez-vous que ces épines, il ne les a pas choisies, qu'il ne les a pas aimées ? Il a passé pour fou (dans ce temps, on battait les fous, et c'est lui qui a fait réformer cet usage barbare). Lui qui n'avait pas d'autre folie que de se mépriser lui-même, d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et de servir le prochain, a voulu cependant être battu comme fou et extrêmement maltraité. C'était la couronne d'épines que lui avait présentée la Sainte Vierge, et il n'a pas reculé : il l'a serrée contre son cœur, l'embrassant de toute son âme. On est donc malheureux seulement quand on ne veut pas souffrir. On n'est pas malheureux quand on est embrasé d'amour. C'est quand on hésite, qu'il y a un état de souffrance, comme dit sainte Thérèse. Dès que le consentement est donné, la grâce porte, on est heureux.

Il est peu probable que vous soyez maltraitées, mises en prison, et que vous souffriez comme les vierges et les martyrs des premiers siècles. Mais donnez toujours votre consentement pour souffrir ce que Dieu veut, et souvenez-vous que le fondement de votre perfection est avant tout de vous défaire de vous-mêmes, de vous compter pour rien et de ne pas mettre votre paix, votre joie en ceci ou en cela, mais en notre Seigneur, à l'imiter, lui qui *ne s'est jamais plu à lui-même et n'a jamais vécu pour lui-même.*



29 juin 1883

L'ESPRIT DE FOI DANS L'OBÉISSANCE AUX SUPÉRIEURES

Mes chères filles,

Nous célébrons aujourd'hui la fête de saint Pierre sur qui repose l'Église. L'Église repose sur lui à cause de sa profession de foi, à cause de l'obéissance absolue qu'elle accorde aux successeurs de Pierre, obéissance pleine de respect, de foi. C'est par cette obéissance que l'Église vit.

Remarquez ce que dit saint Léon à ce sujet : *Le successeur de Pierre peut être indigne ; mais la dignité de Pierre ne défaille pas, même dans un successeur indigne.* On a beaucoup discuté, il y a quelque temps, pour savoir si saint Pierre avait pu avoir des successeurs indignes. Il y en a peut-être dans lesquels le péché paraît avoir habité, mais dans quelle mesure ne se sont-ils pas convertis, cela reste à savoir. Pour moi, j'aime mieux penser ce que j'ai entendu dire quelque part, que saint Pierre verrait tous ses successeurs près de lui dans le ciel.

La conclusion que je voudrais en tirer, mes sœurs, est très pratique pour nous. Quand vous accordez votre obéissance à une supérieure, prenez garde que ce ne soit pas à la personne que vous l'accordiez, et que la confiance que vous avez en elle ne soit appuyée sur ses qualités ou sa manière de faire. Car, à toute personne qui a autorité sur vous, vous devez accorder le respect et la soumission demandés. C'est là la pierre de touche de cette vertu, et l'on s'en aperçoit, lorsque l'on change la supérieure dans une

maison, soit parce que le triennat est fini, soit pour une raison de santé, ou pour toute autre raison.

J'espère que vous ne verrez jamais de successeurs indignes et dans lesquels le péché pourrait habiter. Mais même si cela arrivait, vous devriez avoir le respect dû à l'autorité, comme le dit saint Léon pour le successeur de saint Pierre. En tous cas, vous aurez des supérieures que vous trouverez l'une d'une façon, l'autre de l'autre. Le bon sens nous dit que chacune ne peut être absolument de même. On n'emploie pas les mêmes moyens, on n'a pas le même caractère. Les unes sont plus fermes et ont plus d'autorité ; les autres, plus douces, inspirent plus de confiance. Les unes, sans sortir de la Règle, ont une certaine manière plus large d'agir vis-à-vis des enfants ou des sœurs. Une supérieure réussira plus auprès des personnes du dehors, d'autres moins. Saint François de Sales dit : *Certainement c'est désirable, mais le tout n'est pas de les satisfaire.*

J'insiste là-dessus, parce qu'il se produit quelquefois des imperfections au moment des changements quand l'obéissance n'est pas déterminée par la foi, mais par les qualités de la personne ou par l'approbation que l'on donne à sa manière de faire.

Croyez-moi, mes sœurs, abstenez-vous dans ce cas de toute comparaison, soit en faveur de la nouvelle supérieure, soit en faveur de l'ancienne. C'est le cas de dire avec sainte Thérèse que les comparaisons sont odieuses. Ayez assez de raison pour comprendre que deux personnes ne peuvent avoir la même nature, les mêmes moyens d'action dans le gouvernement d'une maison. Dites-vous : « Pourvu que ma supérieure soit soumise à la Supérieure Générale, qu'elle reste dans la Règle, garde les traditions, les enseignements, les usages, c'est à moi à me donner à l'obéissance, à la confiance, et de me conformer à sa manière de faire. »

Je vais préciser : selon moi, la mère de Richmond est extrêmement bonne et donne aux enfants une grande latitude. C'est peut-être nécessaire à l'éducation anglaise, mais les enfants montent, descendent, vont et viennent, et on n'a pas l'idée de les surveiller. Vienne une autre supérieure qui dira : « Dans les autres maisons, il y a plus de surveillance et de discipline ; j'y tiens ». Croyez-vous que ce soit une raison pour faire une comparaison

entre ces supérieures et dire : « Notre Mère faisait ceci ou cela... Notre Mère accordait plus de latitude aux enfants, plus de récréations ! Qu'est-ce que cela va faire ? » Laissez la nouvelle supérieure s'y prendre avec ses moyens pour gouverner comme elle l'entend, et tâchez intérieurement d'approuver au lieu de contredire. J'ai connu une religieuse qui faisait de tout cela une affaire, et très sincèrement allait trouver sa supérieure pour lui dire : « Ma Mère, vous faites ceci de telle manière et je ne peux pas m'y habituer. » Cependant il peut se faire qu'une supérieure aille un peu loin, qu'elle soit trop sévère quand l'autre était trop indulgente. C'est même un moyen que Dieu emploie pour retenir dans la Règle et dans l'ordre une communauté. Si un esprit est plus porté à la faiblesse, l'autre l'est plus à la sévérité. Une condescend, l'autre corrige et le croit nécessaire pour la plus parfaite observance.

S'il y a quelque chose qui vous paraisse difficile à faire ou qui vous fasse de la peine, attendez la prochaine visite. Il est certain que plus nous allons, plus les visites seront fréquentes. Allez alors à l'autorité de la Supérieure Générale pour vous ouvrir de vos difficultés, de vos peines, de tout ce qui vous semble un inconvénient. Mais si dès le commencement vous apportez vos plaintes à la nouvelle supérieure, disant : « Oh ! je ne puis m'habituer, que vais-je devenir ? Ce n'est plus la même manière de faire, etc. », c'est parfaitement déraisonnable et ce n'est pas religieux, parce que ce n'est pas agir selon les vues surnaturelles, selon la foi.

S'il est demandé dans l'Église, vis-à-vis du successeur de saint Pierre, ce respect, cette foi, cette obéissance, même si le successeur était indigne, combien plus parmi nous quand il ne s'agit que de nuances de caractère.

On dira aussi : « L'autre supérieure était plus aimable. » Croyez-vous que cela soit donné à toutes ? Elles peuvent n'être pas moins bonnes, dévouées, désireuses du bien de la maison, et ne pas avoir cette expansion d'amabilité. Sans doute c'est une chose désirable, mais je vous défie de vous la donner à vous-même, si vous ne l'avez pas. Il faut seulement se rendre humble, douce, patiente, acquérir des vertus ; quant à l'amabilité, personne ne se la donne.

Prenez donc l'esprit de foi et, dans tous les changements qui pourront arriver, appliquez-vous à cet esprit de foi pour vous conduire avec générosité dans une parfaite obéissance. J'ajoute : agissez aussi selon la raison éclairée par la foi, car tous les mouvements ne sont pas raisonnables.

On a toujours dit que l'homme parfait est celui qui se conduit par la raison soumise à la foi. J'ai connu des gens qui avaient de la foi, mais qui n'avaient pas de raison. C'étaient des gens très difficiles à gouverner et très embarrassés pour se gouverner eux-mêmes. Il faut donc que la raison nous serve en toutes choses, unie à l'esprit surnaturel qu'opère la foi.



6 juillet 1883

L'ŒUVRE DE L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

Mes chères filles,

Dans une récente audience que le Pape a donnée à un pensionnat de Rome, avec toute l'autorité de sa parole, il a élevé au-dessus de toutes les œuvres celle de l'éducation des filles par les religieuses. Le Pape a dit que c'était le plus grand besoin des temps présents que de donner aux femmes, aux filles, des connaissances saines et conformes à la foi. Connaissances étendues, variées, de manière à ce qu'elles apprennent tout ce qu'on doit savoir, dans un esprit tout à fait catholique, et qu'en même temps elles apprennent à combattre leurs mauvais penchants et à se soumettre à toutes les lois de l'Évangile. C'est là le grand moyen de donner à la société chrétienne des femmes qui soient l'honneur de leur famille, en même temps des femmes selon le cœur de Dieu.

Ainsi, au dire du Pape, c'est la première œuvre des temps présents, parce que les méchants cherchent au contraire en ce moment à enlever aux enfants cette sorte d'enseignement et veulent, par une influence perverse de vanité et d'impureté, agir sur l'esprit de la femme, afin de rompre plus facilement par l'impiété les liens de l'homme avec Dieu, et le rendre incapable de pratiquer les conseils évangéliques.

Ces paroles du Pape sont très consolantes pour nous. Il faut se les redire quelquefois pour s'encourager, car on a beaucoup de peine pour transformer les enfants et modifier leur caractère, en même temps qu'on les instruit. Vous avez peut-être remarqué en lisant

vosre bréviaire que saint Jean Chrysostome dit que rien ne lui paraît plus grand que de savoir *modeler*³⁸ (prendre de l'argile pour lui donner une forme). Il applique à ce mot le sens de prendre les âmes pour former en elles l'image du Christ. Il dit que rien n'est plus grand en ce monde que de former dans les âmes ce caractère, cet esprit de Jésus-Christ, de savoir les développer dans ce sens, les détournant de la mauvaise voie pour les mettre dans la voie bonne ; que rien n'est comparable à ce travail.

Il ne suffit pas, mes sœurs, de considérer cette vérité en elle-même, il faut revenir sur nous et dire : « Quel est le moyen, quel est l'art pour arriver au but dans cette œuvre ? » Ne croyez pas que ce soient votre capacité, vos talents ; ce ne sera pas non plus votre influence, ce seront vos vertus. Plus on a de vertu, plus on s'applique à avoir l'esprit de sa Règle, à pratiquer la mortification, l'humilité, plus on est unie à notre Seigneur, et plus on est, près des âmes, son instrument. Tout se résume pour vous à tendre à la perfection.

En entrant en religion, on veut embrasser un état parfait, et il faut y tendre par toutes les vertus, spécialement par celles qui ont rapport aux vœux de pauvreté, chasteté et obéissance. Pour la chasteté, elle est facile en un sens, mais si l'on veut en embrasser toutes les conséquences et entrer dans cet esprit de mortification, de séparation des créatures, d'union avec Jésus-Christ, prendre l'esprit de l'Évangile et n'en plus accepter aucun autre, cette vertu est grande et demande beaucoup de travail. Si l'on est vraiment une vierge pure, consacrée à un seul Époux, Jésus-Christ, si Jésus-Christ vit en nous de manière à ce que tout ce que nous sommes, tout ce que nous faisons : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que nous travaillions ou que nous dormions, faites tout pour la gloire de Dieu*³⁹. Vous comprenez qu'alors cette vertu repose sur l'amour, et embrasse toute la vie pour la purifier. Quant à l'obéissance, chacune de vous le sait, c'est une vertu qui s'empare de tous les instants de la vie pour tout consacrer à Dieu.

38. Cité en latin : *fingerere*.

39. Cf. 1 Co 10, 31.

Tâchons donc de grandir chaque jour dans les vertus de notre état, car les enfants sentent ces vertus dans une religieuse. La religieuse la plus vertueuse est celle qui a sur les enfants une action plus grande, action qui sort de sa vertu. C'est donc de ce côté-là qu'il faut vous tourner, mes sœurs, et c'est aussi plus facile. Si je vous disais : « Il faut que vous ayez tel degré d'intelligence, de talents, » vous pourriez trouver cela impossible ; mais être humble, pauvre, silencieuse, prier beaucoup, vous pouvez vous donner cela. C'est ce à quoi, avec la grâce de Dieu, il faut travailler tous les jours pour bien accomplir cette grande œuvre de l'éducation chrétienne⁴⁰.



40. À la date du 13 juillet, les Annales indiquent un Chapitre des coupes, sans instruction, « Notre Mère ayant été très prise par les parloirs. »

22 juillet 1883

LA CONNAISSANCE DE DIEU COMME
LE BIEN INFINI QUI TEND À SE RÉPANDRE

Mes chères filles,

Vous avez lu souvent dans l'Évangile cette parole de notre Seigneur : *La vie éternelle c'est qu'ils te connaissent, toi et celui que tu as envoyé*⁴¹. Je crois déjà vous l'avoir dit, mais j'insiste volontiers sur cette pensée, parce que c'est une pensée fondamentale et qu'on ne saurait trop y revenir.

Pour connaître Dieu, comme la théologie catholique l'enseigne, il faut le connaître comme *le bien infini qui tend à se répandre*⁴². Ces quatre mots latins suffisent pour définir Dieu.

Il est étrange que, dans la piété, souvent on ne considère pas Dieu comme bon, comme bonté infinie, bien suprême tendant à se répandre et se répandant continuellement dans tous les êtres qu'il a créés. C'est là le motif de l'acte d'amour de Dieu, tel que vous le faites ; vous dites : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur et par-dessus toutes choses, parce que vous êtes *infiniment bon, infiniment aimable*. » C'est cette infinie bonté, cette infinie amabilité qui est le motif de la préférence que nous donnons à Dieu sur toutes choses. Préférence qui doit reluire dans toute notre vie, dans toute notre conduite, dans toutes nos pensées. Par conséquent je dis que les piétés désolées, les piétés découragées, sont des piétés qui ne rendent pas à Dieu l'hommage qu'il attend d'une foi complète en sa bonté, incessamment occupée à se répandre.

41. Jn 17, 3.

42. *Bonum infinitum diffusivum sui*.

Elle s'est répandue dans le monde, même avant l'Incarnation. Dès l'instant de sa création, la grâce est donnée à l'homme, comme elle l'avait été aux créatures angéliques. Cette bonté divine s'est répandue, après les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, en nous tous, par les grâces innombrables que nous avons reçues. Et tout cela, c'est l'Être de Dieu qui *aime à se répandre* et qui se répand sans cesse. Il répand ses dons, pourvu qu'on ne s'y oppose pas, et que, dans une foi pure et s'attachant à Jésus-Christ, on ait un vrai désir de les recevoir.

Cette vérité bien comprise donne à notre piété un caractère sur lequel je veux insister aujourd'hui. Ce caractère est celui d'une *louange continue*. En effet, comment ne pas louer, bénir, adorer, glorifier et rendre grâces, vis-à-vis d'une bonté infinie qui se répand ? C'est ce qui m'a fait vous dire souvent que les paroles du *Gloria* me semblaient bien propres au caractère des filles de l'Assomption, et qu'elles expriment bien le sentiment habituel de nos âmes à l'égard de Dieu.

Tout d'abord il se présente des choses qui coûtent. Il ne peut pas en être autrement depuis le péché, puisque notre vie est une vie pénitente, une vie de réparation, d'expiation pour les péchés commis depuis le premier homme, pour ceux qui se commettent actuellement dans le monde et pour nos propres péchés, et puisqu'il nous faut marcher à la suite de Jésus-Christ dans cette voie de réparation, de douleur et de sacrifice. Mais toujours la première place dans notre âme doit être occupée par cet ordre d'idées, dans lequel nous croyons que Dieu, bien infini, cherche à se répandre. Quelles que soient nos peines, notre situation, il faudrait le louer, le bénir, l'adorer, le glorifier et être occupées à lui rendre grâces.

Je suis persuadée qu'une âme dans laquelle la pensée dominante est de toujours louer Dieu avancera plus rapidement qu'une autre dans l'amour de Dieu. C'est parce qu'on croit que Dieu est bon qu'on l'aime, qu'on a confiance en lui, qu'on veut partout et toujours le louer, l'adorer, le glorifier. Dieu est ce en quoi on se plaît le plus. Il y a d'autres actes de piété, je le sais. Peut-être ai-je cette infirmité de ne pas comprendre aussi complètement tout acte qui n'est pas dominé par l'esprit de louange. Si, malgré ces actes,

bien des âmes sont arrêtées dans la piété, c'est faute de cet esprit qui me paraît établir l'âme dans son vrai rapport avec Dieu, avec la très sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, sans parler même encore de notre Seigneur Jésus-Christ.

Si maintenant nous allons à notre Seigneur Jésus-Christ, Verbe Incarné, comment ne pas louer, ne pas bénir, ne pas glorifier, même de nos souffrances, celui qui a tant souffert pour nous ? Comment ne louerions-nous pas son humilité, sa générosité, la prodigalité de ses souffrances et de son sang ? Comment ne lui rendrions-nous pas grâces pour cet amour exprimé par des souffrances extraordinaires, pour ce choix qu'il a fait de nous, pour tout ce qu'il a accompli pour nous dans sa vie mortelle ?

Lorsque notre Seigneur répond au pharisien : *Pourquoi dis-tu que je suis bon ? Dieu seul est bon*⁴³, ce n'était pas assurément pour dire qu'il n'était pas bon, lui qui est la manifestation de la bonté de Dieu. Il voulait faire comprendre que si, comme homme, il était bon, c'est parce qu'il était Dieu.

Il y a des créatures qui sont bonnes, dans lesquelles il y a comme un reflet de la bonté de Dieu. Mais la bonté complète, totale, infinie, elle se trouve seulement en Dieu et en Jésus-Christ, parce qu'il est Dieu. Un Père de l'Église a dit : *C'est à peine si l'on donnerait sa vie pour un ami, et Jésus-Christ l'a donnée pour ses ennemis*⁴⁴. Il l'a donnée dans les circonstances les plus cruelles, les plus douloureuses, et dans un délaissement où les angoisses de l'âme s'ajoutaient aux souffrances du corps. C'est là le secret de sa générosité sans bornes.

Pourquoi, mes sœurs, dans l'oraison, quand vous méditez les mystères douloureux, quand vous faites le chemin de la croix, ne vous arrêteriez-vous pas à dire : « Mon Dieu, comme je vous loue, comme je vous admire, comme je bénis cette humilité, cette patience, cette générosité dans les souffrances et les sacrifices que vous avez faits pour moi ! Oui, Seigneur, je vous adore, je vous bénis, je veux vous rendre des actions de grâces jusqu'à la fin de ma

43. Lc 18, 19.

44. Cf. Rm 5, 7 et commentaire de saint Augustin sur le Psaume 74 (Texte proposé par le Bréviaire actuel pour le 22^e Dimanche du Temps Ordinaire).

vie ! » Alors, il n'est pas une des souffrances de Jésus-Christ qui n'ait son effet particulier dans l'âme, si l'on en tire la conclusion que réclament l'amour, les générosités, les diffusions du Verbe Incarné dans ses souffrances, diffusions de grâce, d'amour et de bonté.

Ce qui refroidit les âmes, ce qui semble les glacer et les rend incapables de tout acte de louange et de bénédiction, c'est généralement quelque chose qui les fait souffrir, soit dans l'âme, soit dans le corps, ou des humiliations, chose profondément contraire au goût de la nature. Voyez notre Seigneur Jésus-Christ, quand il entre dans le chemin de la croix, quelles louanges il rend à son Père ! Quel amour ! Et comme avec lui, après lui, nous devrions aussi rendre grâces !

Si j'insiste là-dessus, mes sœurs, c'est que toutes les erreurs tombent en face de cette vérité. Que devient le jansénisme, en effet, devant la *bonté infinie de Dieu qui se répand* et se communique à ses créatures par ses dons et ses sacrements ? Que deviennent les illusions des faux mystiques ?

Rien de plus simple que ce que je vous expose là : il n'est pas question de voies extraordinaires. Il n'y a que ce qui est demandé à tout le monde, voir, aimer Dieu par-dessus toutes choses, parce qu'il est infiniment bon. En toutes choses, le bénir, le louer, le glorifier et lui rendre grâces.

Je vous engage, dans la prière, dans l'oraison, de prendre ce côté vrai de la piété, pour vous faire une dévotion large et trouver votre consolation dans les difficultés de la vie. N'est-il pas très consolant de passer sa vie en face de la bonté absolue, infinie, qui dépasse toutes bornes ? N'est-il pas très doux de savoir que cette *bonté infinie veut toujours se répandre* et se répand en effet à toute heure, parce que Dieu dans son éternité est présent à chacun des instants de notre pauvre vie dans le temps ? Et si tout à l'heure vous n'avez pas reçu sa grâce, si vous n'avez pas su rester sous son action, profitez du moment présent.

Ne soyez pas comme ces personnes qui disent : « Mon Dieu, hier, ou il y a vingt minutes, j'ai fait ceci... comment me tirer de là ? » C'est bien simple : ouvrez votre âme et, comme le dit l'apôtre saint Paul : *Oubliant le chemin parcouru, je vais droit de l'avant... et je cours*

vers le but... dans le Christ Jésus.⁴⁵ Ne dites donc pas : « Hier j'ai fait ceci, demain comment ferai-je ? » Car hier est passé. S'il y a eu quelques fautes commises, un acte de contrition les répare. Demain n'est pas encore arrivé. Profitez donc du moment présent, puisque Dieu vous le donne pour correspondre à sa grâce, et dites à Dieu : « Mon Dieu, n'importe ce que j'ai fait jusqu'ici, je veux faire parfaitement tout ce que j'ai à faire à partir d'aujourd'hui. N'importe ce que je ferai demain, car demain pour moi n'arrivera peut-être jamais. »

Comme à cet homme de l'*Imitation* qui, doutant de son salut, ne savait à quoi se résoudre, et auquel il fut répondu : *Fais ce que tu ferais, si tu savais que tu seras sauvé*, ainsi je vous le dis, mes sœurs, faites ce qui est de la volonté de Dieu dans le moment présent. Nous nous endormirons sur un acte présent. Si, dans cet acte présent, nous glorifions Dieu, si nous l'aimons par-dessus toutes choses, si nous l'aimons à cause de lui-même (c'est l'acte d'amour parfait, d'aimer Dieu à cause de sa bonté intrinsèque), si nous détestons le mal à cause de l'injure qu'il fait à Dieu, infiniment bon, infiniment saint (c'est l'acte de contrition parfaite), si nous nous endormons sur cet acte, qu'importe hier ? qu'importe demain ? C'est pourquoi, mes sœurs, pensez beaucoup, toutes les fois que vous rentrez en vous-mêmes, à faire le mieux possible, dans le moment présent, dans un amour et une confiance basés sur la foi.

Remarquez, je vous le répète, que je ne vous dis pas là des choses extraordinaires. Si je vous disais : « Notre Seigneur a telle vue sur votre âme. Il vous veut dans telle voie », je pourrais me tromper. Mais je sais parfaitement bien que *Dieu, bonté infinie, est toujours prêt à se répandre*, que vous êtes en sa présence, que vous pouvez aller à lui par Jésus-Christ et que vous avez un devoir plus spécial de l'aimer d'un amour de préférence ou d'un *amour de bienveillance*, comme l'appelle saint François de Sales, dans son *Traité de l'amour de Dieu*. N'est-ce pas étonnant, que l'homme si pauvre puisse vouloir du bien à Dieu ? Saint François de Sales le dit dans ce sens,

45. Phil 3, 13-14.

que l'on désire voir Dieu plus connu, plus aimé, plus glorifié, qu'on lui désire tout le bien qui se puisse imaginer.

Saint François de Sales parle aussi d'un *amour de jubilation*, parce qu'on se réjouit non en soi-même, mais en Dieu, en ce qu'il est, en ce qu'il aime par-dessus tout, sa sainteté, sa perfection infinie. On se réjouit de ce que Dieu est à jamais parfait, saint, admirable, adorable, bon, infini dans toutes ses perfections, car ses perfections sont son être, son essence, sont lui-même. Alors, dit saint François de Sales, quand même en ce monde on aurait des misères, quand même on serait triste, on se réjouit en Dieu à qui jamais rien ne manque, pour qui vous êtes faites, et à qui vous allez.

Voilà bien, ce me semble, l'esprit qui nous convient à l'Assomption. C'était essentiellement la dévotion de la très Sainte Vierge. Par son Assomption, elle est entrée en possession de cette jouissance éternelle qui nous attend. Je ne dis pas que par là vous serez dès ici-bas dans la jouissance ; mais par la foi, vous pourrez déjà, avec les citoyens de la cité céleste, connaissant Dieu et l'aimant, le louer, le bénir, lui rendre grâces, et ce sera déjà votre joie sur la terre.



29 juillet 1883

SAINTE MARTHE ET SAINTE MADELEINE,
MODÈLES DE LA CORRESPONDANCE DE L'ÂME AU TRAVAIL DE DIEU

Mes chères filles,

Un des malheurs des âmes qui ne sont pas recueillies, c'est de ne pas se tenir sous l'action de Dieu. Par conséquent de ne pas considérer Dieu qui travaille toujours en elles et qui veut les conduire au salut et à la perfection. Mais Dieu ne peut agir sur elles s'il les trouve répandues au dehors, curieuses, bavardes, dissipées, enfin ne sachant pas, comme dit l'*Imitation*, fermer les yeux et les oreilles aux choses du dehors pour les ouvrir à celles du dedans. De telles âmes ne peuvent être sous l'action de notre Seigneur qui cependant veut sans cesse travailler en nous. Nous voyons ce qu'il fait dans les âmes fidèles, dans les saints de l'Évangile par exemple.

Nous honorons aujourd'hui sainte Marthe. Dimanche, nous fêtons sainte Madeleine. Comme notre Seigneur a travaillé à sanctifier ces deux sœurs pendant sa vie mortelle ! Comme il les a conduites à la perfection, les purifiant de toute tache d'abord, pour pouvoir ensuite faire d'elles des miroirs dans lesquels il placerait les vertus les plus admirables !

Mais si notre Seigneur a pu faire cela en sainte Marthe et en sainte Madeleine, c'est que toutes deux n'avaient dans leur vie d'autre objet que notre Seigneur Jésus-Christ. Elles le suivaient, le cherchaient, l'aimaient, s'occupaient de lui. Quand il venait à Béthanie, l'une travaillait pour lui ; l'autre, à ses pieds, l'écoutait. Si elles avaient quelque douleur, quelque

chagrin, quelque anxiété, c'est à notre Seigneur qu'elles recouraient. Voyez, quand Lazare est malade, elles envoient dire à Jésus : *Seigneur, celui que tu aimes est malade*⁴⁶. Elles n'insistent pas, ne pressent pas Jésus de venir, tant était grande la confiance qu'elles avaient en lui. Enfin, partout et toujours, elles sont occupées de notre Seigneur. Nous retrouvons sainte Madeleine au pied de la croix. Sainte Marthe y était probablement aussi, puisque, à tout moment, elle avait soin de servir Jésus et de pourvoir à ses besoins.

Vous aussi, mes sœurs, vous avez quitté le monde pour être tout à fait à Jésus-Christ, pour le suivre de plus près. Que pouvez-vous donc dire de vous-mêmes, si vos pensées, vos occupations, tous les mouvements de votre vie n'ont pas Jésus-Christ comme but ? Que devez-vous penser, si vous ne pouvez pas dire : Dans tout ce que je pense, dans tout ce que je fais, je cherche notre Seigneur. Tout ce que je dis, c'est pour notre Seigneur. Dans tout ce que j'écoute, c'est lui seul, c'est sa parole que j'écoute ; je n'ai pas besoin des bruits du dehors. (Et par bruits du dehors, vous comprenez bien qu'il ne s'agit pas de savoir si l'on fait la guerre à Madagascar, mais de ces petits bruits qui peuvent circuler dans un couvent.) Je n'ai pas besoin de savoir ce qui se passe autour de moi. Je puis bien vivre comme saint Bernard, qui demeura tout le temps de son noviciat dans une chambre, sans savoir si le plafond était uni ou s'il avait des poutres. C'est qu'il voyait autre chose. On raconte encore qu'après avoir voyagé tout un jour près d'un lac, il demanda, le soir, où était ce lac dont on lui avait parlé, tellement il était recueilli et attentif aux choses du dedans !

Avant d'en arriver là, il faut sûrement faire de grands efforts. Comparez cela avec la facilité qu'ont beaucoup de personnes, qui veulent être à notre Seigneur, d'écouter, de parler, de juger, de donner leur avis, d'avoir sur toutes choses leur occupation intérieure, au lieu de tourner toute leur attention sur ce travail

46. Jn 11, 3.

intime et profond que notre Seigneur veut faire en nous, si nous sommes fidèles.

Le premier travail de Dieu dans les âmes est un travail de purification et il peut aller loin ; car nous voyons par quelles épreuves les saints ont passé pour arriver à la pureté que Dieu voulait leur donner.

Mais il y a un autre travail, auquel vous pouvez coopérer tous les jours et qui consiste à ôter de l'âme toute trace de péché véniel. Ne sentez-vous pas, quand vous rentrez en vous-même, que notre Seigneur vous pousse sans cesse à combattre tout ce qui est paresse, curiosité, bavardage, immortification, lâcheté, impatience, manque de charité dans les jugements, disposition à se produire, orgueil, amour-propre, occupation de soi, exigences, enfin tout ce qui tient au péché et doit disparaître, pour que notre Seigneur puisse imprimer dans l'âme sa divine ressemblance ?

Nous voyons comment notre Seigneur a purifié d'abord Madeleine de tout péché, car le péché était là, quand il lui a dit : *Va en paix, tes péchés te sont remis*⁴⁷. Il l'a purifiée ensuite par la souffrance, lorsqu'elle monta à sa suite au Calvaire et partagea les angoisses de son Maître et les insultes de la multitude.

On peut même dire qu'elle a passé par la grande purification du martyr. Car, lorsque les hommes vous font subir des souffrances qui devraient être mortelles, lors même que la mort ne s'ensuit pas, on mérite cependant la couronne du martyr. C'est en ce sens que nous disons saint Jean martyr ; plongé dans une chaudière d'huile bouillante près de la Porte Latine, il en sortit plus frais et plus vigoureux qu'il n'y était entré.

Sainte Madeleine et sainte Marthe ont donc aussi passé par le martyr, puisque, comme le dit la légende⁴⁸, on les mit sur la vaste mer, dans un vaisseau sans voile, sans rames, sans aviron, pour qu'elles périssent de faim et de misère, au milieu des angoisses qui accompagnent toujours les naufrages. Au lieu de cela, la main de

47. Lc 7, 48-50.

48. « Légende » : mot utilisé dans la liturgie pour les lectures de Matines sur la vie des saints.

Dieu les a conduites en France, sur cette terre des Gaules dont elles devaient être les apôtres.

Il n'en demeure pas moins vrai, qu'après toutes ces grâces de purification accordées à sainte Madeleine, d'abord chez Simon lorsqu'elle reçut son pardon, puis au pied de la croix lorsque le sang de Jésus la baigna tout entière ; après cette purification suprême du martyr, comme je viens de l'expliquer, notre Seigneur, qui voulait faire d'elle une merveille de vertus, a encore ajouté quelque chose, puisqu'elle est restée trente ans dans la solitude la plus complète, trente ans dans la pénitence, la prière et dans des purifications intérieures dont nous n'avons pas le secret et que nous ne connaissons qu'au ciel.

Pour sainte Marthe, toujours pure comme un ange, toujours vierge irréprochable, elle avait probablement son amour-propre (ce qui peut arriver à des vierges) car nous voyons notre Seigneur humilier son amour-propre devant tout le monde et lui reprocher son empressement. Reproche qui l'a humiliée non seulement dans le moment présent, mais, je puis bien le dire, dans le monde entier et dans la suite des siècles. C'est, vous vous en souvenez, ce qui désolait tant ce bon monsieur Tardif de Moidrey : « Que de gens, disait-il, ne voient que l'écorce et osent dire : Marthe la cuisinière ! Marthe l'empressee ! Marthe qui n'est pas contemplative ! Ils ne comprennent pas que sainte Marthe est la première religieuse du monde, l'hôtesse de Jésus-Christ qu'elle a tant aimé. Dans la pureté de son cœur, elle a trouvé cette confession de foi absolue et admirable que nous lisons dans l'Évangile ! »

Toujours est-il que sainte Marthe, purifiée par sa foi, accepte humblement ce reproche de notre Seigneur. Elle en conclut qu'elle n'a pas encore assez travaillé, assez prié, qu'elle ne s'est pas tenue assez aux pieds de Jésus-Christ, et que toute âme qui prie doit être laissée à sa prière.

Cette dernière vérité, bien des gens l'ignorent. Sainte Thérèse s'en plaignait de son temps et disait que les âmes contemplatives avaient souvent à souffrir des autres, qui ne comprenaient pas qu'elles travaillent *un peu* moins bien, soient *un peu* plus maladroitement dans les

choses de la vie, *un peu* plus absorbées. Je dis exprès : *un peu* plus maladroitement dans les choses de la vie, *un peu* moins actives, parce qu'elles sont absorbées dans la prière et la contemplation. Je ne dis pas : pleines d'elles-mêmes, empressées à raconter les grâces qu'elles reçoivent, plongées dans un faux mysticisme...

Quand vous serez en rapport avec les âmes, mes sœurs, vous reconnaîtrez les vraies contemplatives à ces trois caractères : si elles sont humbles, si elles sont cachées, si elles se taisent. Ces âmes-là, alors même qu'elles ne travailleraient pas très bien, respectez-les. Mais si vous en voyez qui veulent toujours avoir raison, qui donnent leur avis sans qu'on le leur demande et cherchent à l'imposer aux autres, alors, je le crains bien, leur contemplation est la contemplation de soi-même, et non la contemplation de notre Seigneur Jésus-Christ. Mais voilà une longue digression.

Revenons à sainte Marthe. Voyez le travail de notre Seigneur dans son âme. Comme il la soutient, comme il l'aide, comme il l'amène à faire son admirable profession de foi, quand il lui dit : *Qui croit en moi, même s'il meurt vivra, crois-tu cela ?*⁴⁹ Nous ne pouvons rien que par notre Seigneur : ce que nous avons de bon, c'est lui qui nous le donne. Il le produit par sa grâce, à la condition que nous soyons attentives et fidèles à éloigner les obstacles, que nous vivions, non selon le gré de la nature, mais selon le bon plaisir de Dieu.

Après avoir passé par le martyre et abordé sur la terre où notre Seigneur l'appelait, Marthe travailla à le faire connaître. Elle enseigna sa loi, et se retira avec de pieuses femmes pour former la première communauté religieuse de France, probablement la première qui ait existé dans l'Église. Ainsi, tandis que sainte Madeleine vivait en solitaire à la Sainte-Baume, sainte Marthe réunissait des âmes auxquelles elle enseignait à ne s'occuper que de Jésus-Christ, à l'aimer par-dessus toutes choses, à quitter pour son amour les choses extérieures et à rester sous sa main, pour coopérer à ce divin travail qu'il opère sans cesse, comme il est dit dans l'Évangile : *Mon Père est à l'œuvre jusqu'à présent, et moi aussi*⁵⁰

49. Jn 11, 25-26.

50. Jn. 5, 17.

pour sanctifier les âmes et les conduire à la perfection, et de là au ciel.

Il n'est aucune d'entre vous, mes sœurs, sur laquelle notre Seigneur n'ait le dessein de travailler continuellement, pourvu que vous y correspondiez.



5 août 1883

FÊTE DE NOTRE-DAME DES NEIGES

Mes chères filles,

C'est aujourd'hui la fête de Notre-Dame des Neiges. Bien que cette fête ne soit pas une des principales de la Sainte Vierge, elle nous est chère entre toutes, parce qu'elle nous rappelle de doux souvenirs.

Nous sommes filles de la très Sainte Vierge. Toujours elle a tout fait pour nous. C'est la veille du mois de Marie que notre Assomption a commencé, le jour de la fête de sainte Catherine de Sienne, mais c'est au mois de Marie que nous pensions surtout alors. Quelques mois plus tard, avait lieu une des réunions qui a pour ainsi dire donné la vie à notre Congrégation : à la veille de cette fête de Notre-Dame des Neiges, la très Sainte Vierge nous donnait l'une de nos sœurs les plus chères et les plus aimées⁵¹. C'est ainsi qu'elle a toujours été augmentant ses dons et ses faveurs.

De cette fête je suis tentée de prendre un symbolisme. Remarquez que la Sainte Vierge, pour répondre à la demande des âmes qui avaient voulu lui faire une offrande, permit qu'une partie de cette ville de Rome, où elle a son empire d'une manière particulière, soit couverte de neige pendant une des nuits les plus chaudes de cette saison, où les chaleurs sont si terribles à Rome. Que signifie cette neige ? Que la Sainte Vierge accepte le don qu'on a voulu lui faire. Elle demande sur cet emplacement un

51. Mère Thérèse-Emmanuel, arrivée à Meudon où les premières sœurs se trouvaient pour l'été 1839.

sanctuaire, une église consacrée à son divin Fils en même temps qu'à elle.

Vous allez entrer en retraite, mes sœurs ; la Sainte Vierge demande aussi à chacune de vous un temple, un sanctuaire, c'est votre âme. Plusieurs fois déjà vous le lui avez offert, mais il faut le lui offrir à nouveau pour qu'elle renouvelle et embellisse ce sanctuaire de votre âme. Quand on entre en retraite, c'est pour refaire le sanctuaire de son âme, pour le renouveler. La première chose à réaliser, c'est de le purifier entièrement, d'y établir enfin la blancheur de la neige.

Vous me direz : « Dans la vie que nous menons, qui est une vie innocente, il n'y a pas beaucoup de choses contraires à la pureté due à ce sanctuaire de Dieu. » C'est vrai, mais quand la neige est tombée quelque part, voyez comme elle se tache vite... une goutte d'eau suffit pour altérer sa pureté, sa blancheur. Comme elle fond vite, comme elle s'efface... Quand il y a une couche de neige dans le jardin, il ne faut pas beaucoup de temps pour que le blanc très pur disparaisse. Si l'on marche dessus, s'il pleut, s'il y a le moindre changement dans l'atmosphère, la neige perd aussitôt sa blancheur.

Nos âmes sont comme cela. Que de choses ôtent à l'âme sa pureté parfaite ! C'est un peu d'orgueil d'un côté, des retours sur soi-même de l'autre, des affections trop vives (même pour soi-même, ce qui est le plus à redouter), c'est un peu trop des créatures dont le souvenir revient, enfin toutes les choses extérieures qui laissent ou jettent une poussière sur la neige immaculée de nos âmes. Chacune a ses défauts, ses imperfections, ses laisser-aller. Il faut sérieusement rentrer en soi-même, au moment d'une retraite, pour y renouveler la pureté parfaite d'une âme qui veut être le sanctuaire de la Sainte Vierge et plaire à notre Seigneur. Il est bon pour cela de faire des comparaisons et de voir où l'on en est par rapport à d'autres temps de la vie.

La très Sainte Vierge, au jour de son Immaculée Conception, a été faite toute pure, de cette pureté primitive d'avant le péché. Nous, au jour de notre baptême, nous avons été faites absolument blanches. Rien dans nos âmes ne déplaisait à Dieu. Qu'avons-nous fait de cette pureté parfaite ?

Il faut revenir sur soi et se dire : « Qu'ai-je fait de la pureté de mon baptême, de ce grand sacrement qui m'a faite enfant de Dieu, incorporée à Jésus-Christ. Il a appelé dans mon âme la sainte Trinité tout entière : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Il m'a faite chrétienne et marquée d'un sceau que rien ne peut effacer, même le péché, puisque le pécheur, le damné, porte ce sceau du baptême dans son malheur ou sa réprobation. Ce sceau du baptême, qui imprime un caractère particulier et fait qu'une créature baptisée est toute autre qu'une créature qui n'a pas été marquée du sceau de la Rédemption, qu'en ai-je fait ? »

Puis nous avons grandi. Qui peut dire, comme saint Jean-Baptiste sanctifié dès le sein de sa mère, avoir gardé sans tache et sans souillure la pureté de son baptême ? Pour la Sainte Vierge, elle est toujours à part. Sa pureté dépasse celle de toutes les autres créatures. C'est ce qu'enseigne l'Église quand elle dit, en parlant du péché originel, qu'elle entend excepter Marie, qui n'a jamais connu aucune tache. Mais nous ne sommes ni saint Jean-Baptiste, ni la Sainte Vierge, ni saint Louis de Gonzague ou tel autre saint qui, dès les jours de leur jeunesse, ont éloigné de leur âme toute espèce de faute. Il faut donc regarder sérieusement pour voir d'où viennent nos taches.

L'orgueil et tous les enfants de l'orgueil sont ce que les vierges doivent le plus considérer, parce que, si la virginité les préserve de beaucoup d'autres taches que le monde apporte, elle ne les défend pas toujours de l'orgueil et de tous les enfants de l'orgueil : la vanité, une petite estime de soi-même, une difficulté à recevoir les observations, à se donner tort ; l'amour-propre qui rend quelquefois très satisfait de soi-même, ou bien très mécontent, par un même principe qui n'est pas l'humilité !

Notre Seigneur, qui voit si clair dans nos âmes, est attristé par toutes ces petites souillures. Ce ne sont pas des choses énormes. Je n'entends pas dire que vous êtes en révolte contre Dieu ni contre vos supérieures. Étudiez-vous vous-même et voyez si, depuis votre baptême et les grâces qui ont suivi, il n'y a pas eu des effets d'amour-propre et d'orgueil qui sont venus jeter comme un nuage sur votre âme et altérer sa beauté transparente et pure.

Voyez d'autres défauts, l'impatience par exemple : on se laisse aller à des mouvements trop naturels, on a des paroles trop vives, de petites colères, et tout cela souille l'âme. Puis la paresse, la gourmandise, et toutes les inclinations naturelles à l'enfance... Qui n'a pas été plus ou moins paresseux dans sa vie ? Plus tard, quand nous avons pris des obligations plus hautes, y avons-nous été plus fidèles ? Notre obéissance est-elle toujours pure, parfaite, généreuse, telle que Dieu le demande ? Notre pauvreté est-elle sans tache et sans attache ? De même, regardez vos prières. C'est une chose triste à dire, mais les distractions acceptées dans la prière sont tout au moins une indécatesse vis-à-vis de la majesté de Dieu. Volontaires, parfaitement consenties, elles sont plus que des imperfections ; je ne dis pas que ce soient les plus graves, mais ce sont de petites taches. Qui n'accepte pas des distractions dans ses prières ?

Vous êtes bienheureuses, mes sœurs, si vous pouvez dire que vous faites toujours tout ce que vous pouvez pour prier avec attention ; si vous n'acceptez jamais de distractions ni de pensées inutiles pendant la prière ; si le long du jour vous tâchez de vous tenir devant Dieu, comme un miroir qui reflète ses grâces et ses perfections, au lieu d'être un miroir qui reflète toutes sortes d'imperfections.

Eh bien, mes sœurs, en commençant cette retraite, demandons à la très Sainte Vierge de faire tomber la neige dans nos âmes, de refaire nos âmes, dès les premiers jours, dans cette pureté, cette blancheur parfaite au point de vue négatif, telles qu'elles étaient au sortir du baptême. Puis pendant le reste de la retraite, édifiez sur cette base d'autres vertus.

Bien entendu, vous avez déjà pratiqué des vertus et acquis des mérites. Il faut les faire revivre par une purification plus intime, une sainteté plus sérieuse, un oubli de soi plus vrai, un dévouement à Jésus-Christ plus profond et plus grand. Faisons cela pendant la retraite, et tâchons de nous remettre dans la voie de la perfection. C'est une de nos obligations d'y tendre, de vouloir y marcher sans cesse : que la retraite nous y mène !

Pour cela, soyons fidèles à écouter notre Seigneur. Ayons une parfaite confiance en la Sainte Vierge. Tâchons de la suivre dans le

chemin qu'elle nous a montré. Soyons humbles, recueillies, obéissantes, simples, toujours dans la prière et dans la charité, toujours dans les choses bonnes, jamais dans les choses imparfaites. Demandons-lui cette grâce au jour de Notre-Dame des Neiges. Si nos âmes sont blanches comme la neige au sortir de la retraite, nous serons bienheureuses. Mais, je vous le répète, la confiance est absolument nécessaire.

Remarquez que, dans l'énumération des imperfections, je ne suis pas, à dessein, arrivée au découragement. Le manque de confiance est une injure pour Dieu. Quand on a la Sainte Vierge pour mère, peut-on manquer de confiance ? Elle est toujours prête à nous aider ; jamais un pécheur, fût-il le plus misérable, ayant mis sa confiance en Marie, n'a été abandonné ; combien plus, les âmes qui lui appartiennent, qui sont ses filles, ses enfants, doivent-elles tout espérer de son secours dans l'ordre où elles veulent marcher, qui est l'ordre de la perfection.



19 août 1883

OBSTACLES À L'ESPRIT SURNATUREL

Mes chères filles,

Nous finissons une retraite dont l'esprit et le but étaient de nous porter à surnaturaliser notre vie et toutes nos actions. J'ai envie d'appliquer cela d'une manière plus pratique, en vous faisant faire attention aux motifs plus ou moins défectueux qui peuvent se glisser dans nos intentions.

Les motifs surnaturels sont les seuls que nous devrions donner à nos actions. Il ne faut pas se le dissimuler, c'est très difficile. J'estimerai bien fervente une personne qui, dans toutes ses actions, n'aurait d'autre désir que de plaire à Dieu et de faire toujours ce qui lui plaît davantage sans chercher autre chose. Il est malheureusement facile de descendre de cet esprit surnaturel. On en descend de plusieurs manières.

La première de toutes, c'est quand on donne des motifs imparfaits à ses actions. On est mécontente, on a eu une contrariété, et on agit sous cette impression avec ennui et mauvaise humeur : voilà un motif imparfait. Ou bien, on a un petit ressentiment vis-à-vis de telle sœur. Certainement, on sera convenable avec elle, mais on sera réservée, un peu raide, un peu froide, et jusqu'à ce que la chose soit arrangée, on donnera ce que l'on doit et rien de plus. Ou bien encore, on a travaillé toute l'année avec dévouement, on s'est donné beaucoup de peine pour enseigner les enfants. À la fin de l'année, personne ne trouve qu'il y ait eu un grand résultat. Alors, on se dit : « Eh bien, on ne m'y prendra plus

à me donner tant de peine avec les enfants ; j'en prendrai dorénavant à mon aise ! Elles apprendront ou elles n'apprendront pas, tant pis pour elles ! » De même on est impatiente, c'est dans le caractère, cette impatience est quelquefois sortie, on s'est persuadé que c'est le meilleur moyen de gouverner les enfants. Mais les supérieures ne pensent pas de même, et on se dit : « Les enfants pourront bien maintenant faire ce qu'elles voudront. Je les laisserai faire sans me tourmenter. »

Je vous cite ces exemples au hasard, mes sœurs, mais cela peut se monnayer en beaucoup de façons. C'est à vous de chercher si vous ne tombez jamais dans ces motifs imparfaits qui peuvent se trouver quelquefois, même chez une bonne religieuse. Si jamais vous ne tombiez dans des motifs directement imparfaits, vous ne feriez jamais de péchés.

La grande affaire sous ce rapport est de ne jamais rester volontairement dans une disposition qui donnerait à notre vie des motifs imparfaits. Ainsi ne demeurez jamais dans une petite blessure, un ressentiment, un ennui de n'être pas appréciée, car ce n'est pas conforme à l'humilité.

Si cela se présente, cherchez par votre cœur à en sortir et à faire le mieux possible pour l'amour de Jésus-Christ ce que vous avez à faire. Ne dites pas : « Je fais mon devoir, que peut-on me reprocher ? » Non, mettez votre cœur à accepter les observations par amour pour Jésus-Christ, à oublier les torts, supposé qu'on en ait envers vous ; et, comme le dit saint Paul : *Tâchez de vaincre le mal par le bien*⁵². Tâchez de mettre en tout la douceur, l'humilité, le travail, le zèle, et ne cherchez qu'un regard, un seul, qui jamais ne se trompe sur vos mérites, le regard de notre Seigneur Jésus-Christ.

Vous avez des mérites que l'on ne discerne pas, comme ils seront récompensés dans l'éternité ! Car les bonnes œuvres, les mérites qui ne sont pas reconnus sur la terre, notre Seigneur les a vus et les récompensera. Ils vous mériteront au ciel une plus belle couronne. Si vous vous teniez dans les pensées de la foi, mes sœurs, comme

52. Rom 12, 21.

cela apaiserait, adoucirait ce qui reste encore en vous d'inclinations mauvaises et peut donner des motifs imparfaits à vos actions ou à votre conduite.

Ce qui est encore plus fréquent que les motifs imparfaits, ce sont les motifs naturels. Vous savez ce qu'en dit l'Esprit Saint dans l'Écriture : *L'insensé ne cherche que ce qui lui plaît*⁵³. Tous, nous avons cette inclination à faire les choses selon qu'elles nous plaisent ou nous déplaisent : nous ne nous en cachons même pas et nous disons souvent : « Cela me plaît » ou : « Cela me déplaît. » On m'envoie dans tel endroit : « Cela me plaît, ce sera un changement » ou bien dans tel autre endroit : « Cela me déplaît. »

Pour l'oraison, c'est la même chose. Il y a des moments où notre Seigneur fait la moitié du chemin, il éclaire, il touche, il échauffe le cœur. Mais notre Seigneur ne vous traite pas toujours comme cela, lui aussi parfois semble ne pas reconnaître vos mérites. Il vous laisse très sèche, incapable de lier deux pensées ensemble. Alors, comme le dit sainte Thérèse, on est obligé de tirer avec peine l'eau du puits et encore n'en vient-il que quelques gouttes. Comment faire pour arroser le jardin ? Il faut toujours recommencer et dire : « Mon Dieu, je vous aime, je veux toujours vous aimer » mais le pauvre cœur reste sec et ne sent rien du tout. Dans ces moments, on est porté à dire : « L'oraison me déplaît » et à la fuir, parce qu'elle déplaît.

De même pour l'Office. Il y a des personnes qui trouvent difficile de s'y recueillir parce qu'elles ne comprennent pas le latin. Elles sont tentées de dire : « L'Office me déplaît. » Au contraire, dans telle autre action, on trouve une consolation. On voudrait toujours faire cette action. C'est naturel, mais vous comprenez bien que ce n'est pas ce que Dieu demande de vous. Il nous demande de tout faire par amour pour lui, de surnaturaliser nos actions, d'aller toujours au-delà des motifs naturels qui se présentent.

Je ne prétends pas que le motif naturel ne se présentera pas, c'est le premier mouvement de la nature. On peut toujours le combattre et dire : *Froidure et chaleur, bénissez le Seigneur ; glace et neige, ténèbres et*

53. Si 8,20 (Vulg.).

*lumières, bénissez le Seigneur*⁵⁴. « Ce qui me déplaît naturellement, ô mon Dieu, me plaît, parce que c'est votre volonté. Je vais tâcher de le faire d'autant mieux et de vous servir ainsi plus purement ».

La troisième manière d'agir, très imparfaite, nous la connaissons toutes, c'est la *routine*. On fait une action parce que c'est l'heure de la faire, sans intention surnaturelle. Beaucoup de gens font ainsi, qui sont d'ailleurs de bons gens, qui n'ont pas de mauvaises intentions et ne voudraient pas faire de mal. Tous les jours ils se lèvent, travaillent, déjeunent, se couchent sans donner une seule intention surnaturelle à leurs œuvres. Ne nous arrive-t-il jamais d'agir ainsi par routine ?

On se lève – il faut bien se lever, on ne peut rester vingt-quatre heures au lit – mais sanctifions-nous, comme nous le devons, ce premier instant de la journée ? Disons-nous du fond du cœur, comme saint François de Sales : « Voilà une nouvelle journée que vous m'accordez, ô mon Dieu ; donnez-moi votre main, pour que j'accomplisse vos justices, pour que je marche dans la voie de vos commandements. Je me donne à vous tout entière ; faites que toutes mes actions soient remplies de votre amour. » On va à la messe parce que tout le monde y va, on reste là une demi-heure sans s'appliquer à la prière. On récite l'Office, mais l'esprit est ailleurs. Et les maîtres de la vie spirituelle n'hésitent pas à dire qu'on peut même mettre de la routine dans ses communions, faute de les préparer.

Je ne dis cela qu'en tremblant ; je ne touche ce sujet qu'avec crainte et délicatesse, parce que s'abstenir de communier serait un plus grand mal encore : qui s'éloigne de la communion tombe tout à fait. Dans l'ordre naturel nous ne pouvons vivre sans nourriture. Qui voudrait l'expérimenter un seul jour, serait le jour suivant sans force et sans vigueur pour accomplir son travail.

Il en est de même dans l'ordre de la grâce : nous ne pouvons nous passer de notre Seigneur, qui s'est fait l'aliment de nos âmes dans l'Eucharistie.

54. Cf. Da 3, 67 et 70-72.

Au lieu de dire : « Je ne puis pas faire mieux mes communions, je crains d'abuser de la grâce, j'aime mieux m'en abstenir », il faut dire à notre Seigneur : « Mon Dieu, si j'ai fait mes communions avec routine, maintenant je vais les faire avec ferveur. J'aurai une intention particulière dans toutes mes communions. Je m'y préparerai par quelques sacrifices. Je m'unirai à vous très fortement pendant la messe dans ma préparation et dans mon action de grâces. Je ferai beaucoup d'actes d'amour de Dieu, et je tâcherai que ma communion porte tous les fruits que vous voulez qu'elle porte ».

Vous comprenez, mes sœurs, que si l'on peut mettre la routine dans une action si sainte et si surnaturelle, on la met plus facilement encore dans les actions ordinaires de la vie : les repas, les récréations, le travail qui recommence tous les jours, ce travail de l'éducation qui peut être si fatigant !

Une maîtresse s'est donné beaucoup de peine pour enseigner des enfants jusqu'à leur première classe. Elles sont pieuses, bien élevées, instruites. Elles nous quittent et il faut recommencer à en former de nouvelles qui sont comme de petits sauvageons. C'est un travail pénible, fatigant, comme serait celui d'une personne qui tirerait avec grand effort de l'eau d'un puits pour la verser ensuite par terre. Il y a cette différence cependant que nos enfants emportent avec elles le résultat de nos peines et de notre travail. Ce travail, il importe souverainement de ne pas le faire par routine, mais de lui donner toujours des intentions surnaturelles de zèle et de chercher, comme il est dit dans l'Évangile, le royaume de Dieu dans tout ce que nous faisons.

La vraie manière de *chercher le royaume de Dieu et sa justice*⁵⁵, c'est de donner autant qu'on peut des intentions surnaturelles à ses actions, de ne laisser jamais volontairement notre cœur dans un état qui nuise aux motifs surnaturels, dans l'endormissement, la routine, dans la nature et le désir de la satisfaction, cherchant ce qui plaît, fuyant ce qui déplaît. Ce que l'Écriture applique à *l'insensé qui ne fait que ce qui lui plaît*⁵⁶. Bien moins encore faut-il se laisser aller dans les états imparfaits qui font que le cœur se refroidit, se raidit,

55. Cf. Mt 6, 33.

56. Si 8,20 (Vulg.).

se resserre et qu'il n'est plus capable de se donner à Dieu, parce que quelques vilains vices ou défauts viennent se mettre entre Dieu et notre cœur.

Vous comprenez cependant que, si nous étant levées le matin avec ferveur, il nous arrive de faire trois ou quatre de nos actions naturellement, tout n'est pas perdu. Il faut tâcher de réparer cela, dès qu'on s'en aperçoit, faire ses actions le plus surnaturellement possible le lendemain, tâcher de les faire encore mieux. Nous arriverons ainsi à cet état où l'amour de Dieu informera notre vie, non seulement dans son principe premier qui est l'intention, mais même dans toutes nos œuvres.

Je n'hésite pas à dire que si nous faisons ainsi, notre vie serait celle d'une sainte.



31 août 1883

LA VERTU DE SILENCE

Mes chères filles,

Je vous ai déjà parlé plusieurs fois du silence. Je veux pourtant y revenir aujourd'hui, car je crois que toutes les fois que je vous en ai parlé, c'était plutôt au point de vue de la loi du silence que la Règle nous impose, et pour vous montrer la nécessité, l'importance d'observer cette loi spécifiée par la Règle et commune à tous les Ordres religieux. Aujourd'hui, c'est de la *vertu de silence* que je voudrais vous parler.

Il ne faut pas se faire illusion : il y a une vertu de silence qui doit être pratiquée même par les personnes qui n'ont pas une règle qui leur ferme la bouche. Quant à nous, religieuses, nous avons la loi du silence, pour nous aider à en acquérir la vertu. Je voudrais vous montrer l'importance de cette vertu, à laquelle il faut s'appliquer tous les jours de la vie.

On vous a dit souvent, à propos de la Règle, combien le silence retranche de fautes et d'imperfections. C'est un de ses premiers effets. Le Saint-Esprit nous dit dans l'Écriture que le péché se trouve dans l'abondance des paroles⁵⁷, qu'il faut veiller sur sa langue. Enfin nos examens de conscience nous font bien savoir à nous-mêmes que presque tous nos péchés véniels sont des péchés que nous commettons par la langue. Il faut donc que la vertu de silence intervienne pour nous introduire dans la voie de la perfection,

57. Cf. Pr 10, 19.

puisqu'elle a pour but, comme toutes les autres vertus d'ailleurs, de dominer les inclinations dérégées de notre nature et de nous conformer à la loi de Dieu. C'est pour cela qu'elle convient à d'autres qu'aux personnes religieuses.

Il est évident qu'il y a dans le monde des personnes qui tendent à la perfection. Par conséquent, elles sont obligées de régler leur langue, de dominer les inclinations de la nature, pour s'établir dans une voie qui les conduise à être plus amies de Dieu et plus unies à Dieu. Les femmes et les hommes qui ont été canonisés sans être dans la vie religieuse, comme saint Louis et tant d'autres, ont dû bien certainement se rendre maîtres de leur langue et vivre dans la voie que j'indique.

Cette vertu de silence va à retrancher d'abord et en tout temps toutes les paroles d'impatience, toutes les paroles contre la charité. Pour nous qui avons des règles et des vœux, toutes les paroles contre l'obéissance, le respect mutuel, l'amour et l'estime de la Règle, de l'Institut, de la vie religieuse. C'est un des plus grands trésors qu'on ait en religion, que l'estime et l'amour de la vie religieuse et de son Institut. J'ai entendu dire à un directeur très expérimenté qu'il aimait mieux, dans une âme, une tentation d'une espèce très horrible qu'une tentation contre son état. Le démon vient bien plus facilement à bout de précipiter une âme dans l'enfer avec cette tentation-là, qu'avec une autre dont on a naturellement horreur. Il faut donc veiller à ne laisser échapper aucune parole dans ce sens.

J'ajouterai encore : aucune parole vulgaire. Toutes les fois que dans ses paroles on descend ou l'on fait descendre à la vulgarité, à l'occupation de soi, c'est un mal. Dire : « J'ai ceci, j'ai cela », parler longuement de sa santé, c'est vulgaire. Il ne faut pas certainement pousser ce principe à l'excès. Vous pouvez répondre aux sœurs qui vous demandent de vos nouvelles, si vous avez été souffrante. Mais il faut éviter de faire de soi l'objet de la conversation. Je dirai plus : témoigner par ses paroles qu'on estime les choses de la terre, la valeur de l'argent, le bien-être, ce que le monde goûte, les idées mondaines, tout cela est vulgaire pour des âmes religieuses. Saint Paul, qui a si bien défini ce que doit être la conversation des âmes

religieuses, a dit : *Notre conversation à nous est dans les cieux*⁵⁸. Et encore : *Tout ce qui est vrai, noble, juste, pur, tout ce qui est honorable, voilà ce qui doit vous préoccuper*⁵⁹.

On n'arrive pas là sans efforts. Il est certain que ce n'est pas peu de chose d'observer en tout temps cette vertu de silence, qui fait qu'on se tait autant qu'on le peut, ou que, si l'on ne peut se taire, on parle bien. C'est ce qui fait dire à saint Jacques : *Si quelqu'un ne commet pas d'écart de paroles, c'est un homme parfait*⁶⁰. Vous comprenez qu'on serait parfait si on ne parlait jamais que de choses bonnes et utiles, si on ne se laissait jamais aller à aucune parole vulgaire, imparfaite, coupable, comme seraient pour nous des paroles contre la charité et l'obéissance.

Vous voyez donc comment la vertu de silence nous introduit dans la voie de la perfection. Elle peut nous élever plus haut encore, et c'est ce que je veux vous montrer maintenant.

C'est un principe adopté par tous les maîtres de la vie spirituelle, que le silence sanctifie les croix. Il y a des croix en ce monde. Il faut qu'il y en ait. S'il n'y en avait pas, comment suivrions-nous notre Seigneur, comment pourrions-nous marcher avec lui sur le chemin royal du Calvaire ? C'est le silence qui sanctifie les croix et nous unit à Jésus-Christ dans sa Passion. *Mais Jésus se taisait*⁶¹. Quand Jésus monte au Calvaire, injurié, questionné, il ne répond rien, sauf deux ou trois paroles dites au grand-prêtre et dues à son devoir. Combien peu de paroles sur la croix ! Sept, toutes étaient nécessaires pour nous instruire.

On ne saurait trop méditer ce silence de Jésus dans sa Passion, pour apprendre, quand la croix vient, à la porter dans le silence, se courbant sous la main de Dieu, s'abandonnant à sa volonté sainte, mettant non seulement son devoir, mais en vraie religieuse mettant son cœur, à accepter ce que Dieu veut ou permet. Mais pour accepter et sanctifier ainsi ses croix dans le silence, il faut avoir appris pendant sa vie à maîtriser les tempêtes intérieures qui se

58. Ph 3, 20 (Vulg.) : *Nostra autem conversatio in caelis est.*

59. Ph 4, 8.

60. Jc 3, 2.

61. *Jesus autem tacebat.* Mt 26, 63.

produisent dans l'âme, et le besoin qu'on a de les répandre au-dehors par des paroles, souvent plus vite parties qu'on ne les a aperçues.

S'il y a, comme vous le voyez, la nécessité d'éviter toute parole imparfaite, de se préparer à sanctifier les croix par le silence et d'attendre pour parler qu'on le puisse faire saintement, il y a encore quelque chose de plus élevé et de plus saint.

Vous savez qu'on ne peut mener une vie véritable d'oraison qu'à la condition de rentrer au-dedans de soi-même, de s'y taire, non seulement au temps de l'oraison, mais encore le long du jour. Si l'on se préoccupe trop de ce que l'on va faire, de ce que l'on va dire, de ce qu'on nous a dit ou de ce qu'on nous dira, l'âme est sans cesse agitée par ce bavardage intérieur. C'est pourquoi il est dit dans *l'Imitation* : *Heureuses les oreilles fermées aux bruits du monde et attentives à écouter au-dedans d'elles-mêmes la vérité divine*. Il y a une parole dans la sainte Écriture qui est comme le summum de cela. Il est dit dans l'Apocalypse : *Il se fit un silence dans le ciel d'environ une demi-heure*⁶². Dans le ciel, où il ne peut y avoir de paroles imparfaites, puisque l'amour de Dieu y règne dans toute son extension ! Dans le ciel où retentit sans cesse le chant des anges et des bienheureux, par lequel Dieu y est loué et adoré !... Encore y a-t-il quelque chose de plus : un moment il se fait *un grand silence dans le ciel* ! Silence d'adoration et d'amour !

Notre âme aussi, mes sœurs, est un ciel pour Dieu. Jésus-Christ y habite par sa grâce ; sans cesse dans les écrits des Pères on rencontre ces expressions : « Le ciel de votre âme, le temple de votre âme. » Eh bien, il faut apprendre à faire de temps en temps un grand silence dans votre âme, faire taire la nature, la volonté propre, l'imagination, pour que tout adore Dieu dans le silence.

Beaucoup parmi vous en ont pu faire l'expérience : quand un enfant est auprès de sa mère, il se trouve content sans rien dire, parce qu'il l'aime. Le bon Dieu est père et mère tout à la fois et *nul n'est aussi père que lui*, selon la belle expression de Tertullien. Il est père de notre âme ; il l'aime, il la veut entièrement à lui, il en veut

62. Ap 8, 1.

toutes les affections. Pour nous tenir près de notre Père céleste, adorant et aimant, il faut nous remettre tout entières entre ses mains. Quand on a confiance et quand on aime, comment ne pas s'abandonner ainsi ?

Voilà, mes sœurs, un état d'oraison très désirable et qui peut aller grandissant dans l'âme à mesure qu'elle sera plus tranquille, plus attentive, plus entièrement soumise. Demeurez donc, au moins pendant le temps de l'oraison, dans ce secret intime devant Dieu, sans parole, sans plainte, sans réclamation, adorant Dieu et restant sous sa main dans la foi, la confiance et l'amour.

C'est ce que sainte Jeanne-Françoise de Chantal appelait l'oraison de simple remise en Dieu, et saint François de Sales lui écrivait : *Ma fille, tandis qu'au banquet du Sauveur plusieurs se nourrissent de mets délicieux, vous avez une part meilleure, puisque vous restez appuyée sur la poitrine du Sauveur et vous remettez entre ses mains.* Mais cela n'est pas toujours accompagné d'un sentiment consolant et sensible.

Vous me demanderez comment on peut arriver là. Beaucoup de personnes ne voient dans le silence qu'une prescription extérieure. Quand elles ont observé le grand et le petit silence, accusé leurs paroles inutiles, elles croient que tout est fait. Elles n'en demeurent pas plus avancées pour leur vie spirituelle. Elles ne comprennent pas qu'il y a toute une perfection à acquérir. Tâchez, mes sœurs, d'avoir dans la journée quelques demi-heures où vous ne disiez rien. Ce sera bien. Si l'on vous parle, vous répondrez gracieusement, aimablement, cela ne rompt pas le silence.

Si vous ne dites rien au-dehors, n'allez pas pendant ce temps bavarder au-dedans, suivant vos pensées ici et là. Ainsi, si vous êtes à Auteuil devant le saint Sacrement, n'allez pas vous transporter en Chine, à Bordeaux ou dans toute autre maison de la Congrégation. Tenez-vous auprès de Dieu pendant que vous vous taisez extérieurement, comme le recommande la Règle : *Elles s'appliqueront à garder le silence intérieur aussi bien qu'extérieur.* Ce n'est pas contraire au silence intérieur d'avoir, comme nous le voyons dans les saints, une pensée ou une parole à laquelle on revient sans cesse. Ainsi quand saint François d'Assise passait des

nuits entières à genoux, les bras en croix, tout embrasé d'amour, ne disant que cette seule parole : « Mon Dieu et mon tout ! », c'était bien un silence, puisqu'il n'avait qu'une pensée, qu'une occupation. Notre esprit ne peut être sans pensée, et si vous dites à Dieu que vous l'aimez, qu'il est votre Père, qu'il est tout pour vous, que vous voulez tout ce qu'il veut, ce n'est pas sortir du silence intérieur.

Il n'y a pas beaucoup d'âmes qui aient cette sainte habitude du silence. Savez-vous pourquoi ? Parce que notre volonté n'est pas absolument conforme à celle de Dieu. Le bon père Delobel disait : « Qu'est-ce qu'une croix ? Deux morceaux de bois mis en travers. » Dans l'ordre moral, si notre volonté vient se mettre en travers de celle de Dieu, c'est un état pénible, c'est une croix. Si nous nous conformons, si nous nous ajustons parfaitement à la volonté divine, quelle qu'elle soit sur nous, disant : « Dieu le veut, c'est l'obéissance, c'est le chemin où l'on m'a mise, je l'aime de tout mon cœur. Je n'ai pas choisi seulement de vous obéir, ô mon Dieu, comme on obéit à un souverain, à un roi, à un maître, mais parce que je vous aime de tout mon cœur. Tout ce que vous voulez, je le veux ; tout ce qui vous plaît, me plaît ; tout ce que vous aimez, je l'aime. » Alors Dieu règne dans l'âme et lui donne sa paix.

C'est ainsi que faisaient les saints. Leur volonté était si unie à celle de Dieu que, s'il arrivait qu'il demande à quelqu'un d'eux : « Que voulez-vous que je vous donne ? » la réponse était toujours : « Ce que vous voudrez, Seigneur, comme vous voudrez. J'aime mieux votre volonté que la mienne. » Les saints avaient souverainement raison : vouloir ce que Dieu veut, c'est la souveraine sagesse.

De temps en temps, mes sœurs, examinez-vous sur la vertu de silence. Voyez si vous employez votre langue au service de Dieu, ou si vous ne la faites pas servir au contraire à manifester vos imperfections, vos ennuis, vos petites passions. Voyez si vous faites tout ce que Dieu veut, quand il le veut, et parce qu'il le veut. C'est le moyen d'arriver au silence intérieur. Vous le trouverez quelquefois dans l'oraison, si vous êtes fidèle ; et c'est ce qui fera de votre âme un ciel où, dans un grand silence, Dieu sera adoré,

révéré, aimé par-dessus toutes choses, comme le souverain Maître et la souveraine fin.

Hélas ! nous sommes souvent, quant aux occupations extérieures, comme des fourmis affairées dans leur fourmilière. Tandis que, par l'âme, nous sommes capables de nous tenir en présence de Dieu, de nous occuper de Dieu, de tendre à Dieu qui est notre tout !



7 septembre 1883

SE CONFORMER EN TOUTES CHOSES
AUX USAGES DE LA MAISON-MÈRE.

Mes chères filles,

L'union très douce des vacances va bientôt finir, puisque la rentrée va se faire et obliger beaucoup de sœurs à retourner dans leurs maisons respectives. Avant de nous séparer, il y a quelques recommandations que je tiens à vous faire.

Il faut regarder comme le plus grand bien de conserver, partout où vous irez, l'esprit de l'Assomption. Pour cela, il ne faut pas mettre son esprit propre, ni les idées de perfection qu'on pourrait se faire, à la place de ce qui nous a été conseillé et recommandé au noviciat et dans la Maison-Mère qui est le centre de la Congrégation.

Il y a un petit mot dans nos Constitutions, qui est de la plus grande importance à ce point de vue : *Qu'elles s'accommodent à la commune manière de vivre de la Maison-Mère, se conformant aux maximes et aux pratiques qu'on y enseigne, tant pour leur conduite spirituelle que pour le temporel, sans jamais en prendre d'autres, quoique bonnes et meilleures en apparence*⁶³. Cette parole n'est pas de nous, mais elle est d'un grand saint, saint Vincent de Paul, qui en a fait la règle de sa Congrégation, comme elle doit être la règle de toutes les Congrégations. En effet, que ce soient des hommes ou des femmes, qu'on s'applique à l'enseignement ou aux œuvres de charité, vous comprenez que toute Congrégation ne peut vivre que

63. Constitutions, chapitre : *De la pauvreté*.

de l'esprit qui est le sien, et qu'elle ne peut avoir cet esprit qu'à la condition de ne jamais préférer ce qui est bon et parfait ailleurs, à ce qui est fait et enseigné dans la Maison-Mère.

Prenez le Carmel, par exemple. Le Carmel a une perfection qui lui est propre. Si une de nos sœurs se disait (une supérieure ce serait pire encore) : « Je vais faire de ma vie la vie d'une parfaite Carmélite », elle sortirait de sa vocation, qui est moitié active, moitié contemplative. De même si l'on se disait : « Quelle belle chose que les œuvres de charité, je veux m'y livrer tout entière », on risquerait fort, en voulant faire tout le bien possible, de se répandre au dehors, de sortir du silence et de la vie intérieure.

Il faut que le bien à faire se fasse toujours dans l'obéissance, de la manière qui nous a été enseignée, et là seulement où nous sommes appelées à le faire, ayant soin, avant tout, de sanctifier nos âmes par la prière et le recueillement. Quant aux œuvres extérieures, avec les enfants, par exemple, ne faire que ce dont nous sommes chargées, pas autre chose. Cette recommandation est plus nécessaire que vous ne croyez. Sur bien des points, on peut se faire des idées fausses de perfection.

Ainsi, voilà une religieuse qui est portée aux austérités ; elle sera d'avis qu'il ne faut pas soigner les sœurs, et prétendra qu'un verre d'eau froide est le remède à tous les maux ! Évidemment ce n'est pas notre esprit. Ce n'est pas non plus l'esprit de saint Augustin. Voyez, même à l'égard de ses religieuses qui n'avaient pas d'œuvres actives, comme il recommande qu'on les soigne, qu'elles aient tout ce qu'il leur faut dans la maladie, et qu'on ne suive pas en cela leur désir, mais l'avis du médecin. Voilà une chose où l'on peut biaiser et par où l'on peut sortir de l'esprit de son Institut.

Je vous parlais tout à l'heure du Carmel. La volonté formelle de sainte Thérèse était que l'on donne abondamment aux sœurs, et qu'elles ne meurent pas de faim. Pourtant, je sais un Carmel où la supérieure, très austère pour elle-même, ne vivant que de feuilles de salade et d'un peu de melon, s'était imaginé que ses filles devaient faire de même. Aussi l'une d'elles, tombée malade et soignée au-dehors, ne cessait de répéter dans son délire : « Ah ! le Carmel ! J'y suis morte de faim. » Malheureusement c'était vrai. Certes, ce

n'est pas l'intention de sainte Thérèse, qui veut que les Carmélites jeûnent, mais qu'on leur donne largement, quand l'heure du dîner arrive, œufs, légumes, enfin ce que la Règle permet.

Vous voyez que ce n'est pas seulement chez nous qu'il est facile de glisser sous prétexte de perfection dans ce qui n'est pas la règle générale. Je dois même dire que c'est moins à craindre dans une Congrégation à Supérieure Générale, parce qu'il y a des visites fréquentes dans les maisons.

Un autre abus peut se présenter. Il est des personnes qui sont portées à donner indifféremment à tout le monde ce qu'il y a de plus mystique en fait de lectures. Ce n'est pourtant pas la meilleure nourriture pour la généralité des âmes. Je crois vous avoir déjà raconté l'histoire d'un certain libraire de Saint-Sulpice – il ne devait pas être bien fort en spiritualité – qui disait : « Quand on a lu tel ouvrage, on ne peut plus lire que tel autre. Après celui-là il n'y en a plus ! » Il est des personnes qui sont ainsi, qui pensent qu'après Taulère, il n'y a plus rien !

Pour moi, je ne l'ai même pas lu, et je crois qu'il est beaucoup plus nécessaire de nourrir les religieuses de l'Assomption de choses pratiques, très solides au point de vue de la doctrine, des Pères de l'Église, par exemple de saint Grégoire, dont monseigneur d'Hulst disait : « Ce n'est que le bon sens de la vie chrétienne et de la perfection. » Pour les auteurs très recherchés, je ne dis pas qu'on ne puisse les donner à des personnes qui sont depuis longtemps en religion. Mais si on les livrait à tout le monde, ce serait une grande faute. On risquerait fort de détraquer les esprits.

Je pense de même pour les saints dont la vie se passe tout entière en extase, sainte Angèle de Foligno, par exemple. Je n'estime pas que ce soit là la lecture la plus utile à vous donner. Que gagneriez-vous à lire les extases que sainte Angèle de Foligno a eues pendant quarante ans ? Quant à moi, j'avoue que je ne les ai jamais lues. Au contraire, lisez tant que vous voudrez sainte Jeanne de Chantal, saint François de Sales, sainte Thérèse même qui est extrêmement sage et pratique au point de vue des vertus, bien que ses écrits ne soient pas à donner aux commençants. Il est bien plus sage de donner ces ouvrages, complètement approuvés par l'Église, que

ceux d'une spiritualité moins sûre, ou remplis des grâces merveilleuses de quelqu'un qui est toujours au septième ciel.

Il faut donc garder, mes sœurs, l'esprit qui est enseigné au noviciat, les maximes et les pratiques qui sont données à la Maison-Mère, et s'y conformer absolument. Quand on a un doute, il faut consulter ; et il est très à désirer que chaque maison particulière soit comme une petite bouture de la Maison-Mère, afin que partout on ait même esprit, même caractère, même manière de faire.

Avant de nous séparer, j'ai voulu vous faire cette recommandation que je crois très importante, afin qu'aucune de vous ne se fasse des idées de perfection étrangères. Vous n'êtes pas une chartreuse, pour rester dans votre cellule sans voir âme qui vive, et pour garder le silence toute la journée. Pas plus qu'une carmélite, pour veiller la nuit et mener une vie d'austérités. Vous n'êtes pas non plus une fille de la charité, pour vous répandre au dehors, faire tout le bien qui se présente, être la servante des pauvres et du prochain. Non, vous êtes des religieuses, filles de saint Augustin, dont la vie est à la fois contemplative et active ; et vous devez pratiquer les vertus dans l'esprit et la forme indiqués par vos Constitutions, aussi bien que dans l'esprit et la forme qui vous sont enseignés et recommandés au noviciat et dans la Maison-Mère.



21 septembre 1883

LA STABILITÉ DANS LE DEVOIR

Mes chères filles,

Notre Seigneur recommande dans l'Évangile de bâtir sur la pierre, c'est-à-dire sur un fondement solide. Quel est ce fondement, sinon la conscience. Une conscience ferme, fidèle, qui reste toujours dans le devoir.

Sainte Jeanne de Chantal dit quelque part qu'elle tremblerait pour les âmes les plus élevées, si ces âmes n'étaient pas établies dans la crainte de Dieu, et elle ajoute : *Quel que soit le pain de lumière et de consolation qu'on mange à l'oraison, il faut toujours manger un peu du pain de la connaissance de soi-même et de ce qui est dû à Dieu pour accomplir la justice.* Ce n'est pas que la justice soit la vertu la plus haute – la charité lui est supérieure – mais il est très nécessaire aux âmes qui aspirent à la vie religieuse de chercher, pendant le temps de leur noviciat, à s'établir dans une stabilité très grande dans l'ordre du devoir.

Cette stabilité dans le devoir n'est pas une vertu propre aux religieux seulement : tous les saints ont été dans la ferme résolution de mourir plutôt que de manquer au devoir. C'est ce qui a fait les martyrs. Parmi eux il y en avait qui étaient mariés, pères ou mères de famille, et dans toutes les conditions.

Vous le voyez, ce n'est pas une petite chose que la stabilité dans le devoir ! Pour nous, religieuses, nos devoirs sont très étendus ; mais quand une âme établit solidement au fond d'elle-même que, dans quelque condition qu'elle se trouve, elle ne doit jamais transiger

avec son devoir, cette âme-là est forte dans l'obéissance, forte dans la nécessité, qui se présente sans cesse dans notre vie, de changer de maison, de pays, d'aller d'un lieu dans un autre ; de supporter le prochain, les contradictions, les tentations, les difficultés inévitables des caractères et des choses. Lorsqu'une âme s'est ainsi établie dans le devoir, quelle que soit la disposition dans laquelle elle se trouve, tristesse, tentation, trouble ou découragement, il est une chose qui lui reste toujours : c'est la volonté de mourir, plutôt que de faillir au devoir.

Je dis cela très particulièrement pour celles qui vont en fondation. On a une grande force, à l'heure de la tentation, des difficultés, des répugnances, quand on s'est établie sur ce fondement solide. Nous le voyons dans les saints. Saint Romuald, dont on nous lit la vie en ce moment, que de combats n'a-t-il pas eu à soutenir contre le démon qui le battait, le jetait de côté et d'autre ? Et la bienheureuse Marguerite-Marie, quelle énergie n'a-t-elle pas déployée dans sa communauté, où elle a été si peu soutenue et si peu comprise ?

Il ne faut pas se figurer qu'on devient sainte en ayant de bonnes intentions, une oraison facile, une supérieure qui vous va parfaitement, un confesseur qui vous soutient et vous répond toujours (car il y a des religieuses qui se plaignent que leur confesseur ne leur répond pas) et qu'enfin, en voguant tranquillement sur une eau dormante, on conduira sa barque à l'autre rive du lac ! Non, ce n'est pas ainsi que les saints sont arrivés à être saints. Ils ont passé par beaucoup d'humiliations, de douleurs, d'angoisses, de déréllections. Quand vous lisez leur vie, vous pouvez vous convaincre que c'est en passant par l'épreuve qu'ils sont arrivés à la sainteté.

Eh bien, mes sœurs, puisque la vocation à laquelle Dieu vous appelle est une vocation sainte, attendez-vous, vous aussi, à rencontrer l'épreuve. Je ne dis pas que vous aurez toutes les tribulations des grands saints, mais vous en aurez votre part. Ne soyez pas alors comme cette personne dont parlait monseigneur Gay, disposée à prendre la paille de vos difficultés pour une véritable poutre : « Que voulez-vous, disait-il, pour une fourmi, des pailles sont des poutres ! » Mais, pailles ou poutres, notre faiblesse a peine à les porter. Il faut une grande énergie dans le devoir pour

nous attacher toujours à l'obéissance, à la régularité, à la charité, au zèle pour le service de Dieu, au dévouement envers notre Congrégation, de manière à ne pas nous échapper d'une façon ou d'une autre, quand Dieu nous met dans la voie qu'a suivie Jésus-Christ, et qu'il veut nous faire participer un peu à ses souffrances et à sa croix.

À la fin des vacances, j'ai cru devoir insister sur ce point, parce que beaucoup d'âmes, préoccupées d'arriver à un état plus élevé, à un amour très ardent, voudraient bien ne faire aucune faute, correspondre toujours à la grâce, mais ne pensent peut-être pas assez à établir profondément dans leur âme ce sentiment du devoir, cette fermeté qui les soutiendra dans toutes les circonstances de la vie, dans les tentations, les épreuves, la maladie et la mort.

Croyez bien que si, parmi les religieux expulsés de leur couvent il y a trois ans, quelques-uns ont vu petit à petit leur ferveur religieuse diminuer, c'est qu'ils n'avaient pas su établir ce sentiment du devoir comme base de leur perfection. Tant qu'ils étaient au couvent, ils se sentaient soutenus par tout un ensemble de circonstances favorables. Une fois dispersés, sans régularité, sans vie commune, sans supérieur, n'ayant souvent pour confesseur qu'un prêtre séculier, qui d'une part voyait leurs ennuis et les difficultés de leur situation, et de l'autre ne comprenait peut-être pas assez l'importance des engagements religieux, ils ont fini par se persuader que, simples prêtres, ils pourraient faire plus de bien dans le monde. « Après tout, se disaient-ils, le sacerdoce est encore au-dessus de la vie religieuse. Nous sommes et resterons toujours prêtres... »

Ils sont sortis de la vocation qu'ils avaient embrassée, oubliant ces vœux irrévocables qu'ils avaient faits jusqu'à la mort, et brisant ce lien si solennel aux yeux de Dieu et de l'Église. Quand ils sont entrés en religion, ils ne pouvaient pas supposer qu'un pouvoir ennemi les en rejeterait malgré eux. Ils auraient dû, en même temps qu'ils contractaient ces vœux solennels, prévoir qu'à une heure ou à une autre la tentation les atteindrait et concevoir que le devoir reste toujours et doit nous maintenir fermes, alors même que le secours et la consolation viennent à nous manquer.

Vous n'êtes pas, je le suppose, destinées, mes sœurs, à de pareilles épreuves. Souvenez-vous que vis-à-vis de la tentation, du danger quel qu'il soit, il faut faire son devoir. Que l'inviolable fidélité au devoir soit donc toujours la base de votre perfection. C'est une recommandation élémentaire en apparence, mais bien puissante sur toute la vie, si on l'établit solidement au fond de soi-même.



30 septembre 1883

PAROLE DE SAINT PAUL :
QUE TOUTES VOS ŒUVRES SE FASSENT DANS LA CHARITÉ

Mes chères filles,

En ce moment de fin de vacances et de commencement de vie active, moment de voyages, de fondations, d'œuvres pour beaucoup, laissez-moi vous faire cette recommandation que saint Paul adressait aux premiers chrétiens : *Faites tout avec amour*⁶⁴.

Que tout se fasse dans la charité de Dieu, c'est-à-dire que l'amour de Dieu soit le principe, le motif de toutes vos actions et le sentiment dans lequel vous accomplissiez toutes choses. Que tout se fasse pour Dieu, pour sa gloire, pour son service, dans son amour. En un mot, que toutes vos œuvres se fassent dans la charité. En principe, c'est bien là notre disposition, mais il faut l'appliquer dans le détail à toutes les œuvres de la journée, pour mettre en pratique cette parole de saint Paul : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu*⁶⁵. Si vous vous trouvez en rapport avec les enfants, avec les sœurs, que l'amour de Dieu domine tout. Si Dieu vous demande des sacrifices, faites-les dans l'amour. Ne retombez pas sur vous-même. Ne laissez pas votre confiance diminuer, parce que vous avez quelque chose à souffrir. Ainsi, que tout se fasse dans l'amour de Dieu, et j'ajoute, dans l'amour du prochain.

Remarquez comme peu de personnes, éprouvant de petits ennuis, de petites susceptibilités, ne veulent pas le faire sentir, et sont

64. 1 Co 16, 14.

65. 1 Co 10, 31.

résolues, quoi qu'elles souffrent ou sentent, à ne jamais dire une parole qui puisse faire quelque peine aux autres. Appliquez-vous donc à l'amour du prochain, non seulement pour le servir effectivement, mais pour pratiquer à son égard ce que demande notre Règle : la bonté, le support, la patience, l'oubli des petites choses qui ont ennuyé, et la disposition à vaincre chaque contrariété par une parole douce, aimable, ce qui est *vaincre le mal par le bien*⁶⁶, comme le dit l'apôtre. Bien certainement, en tout cela, on ne peut pas dire qu'il y ait un vrai mal, puisqu'on nous a seulement contrariées. Il est impossible de passer sa vie les unes à côté des autres, sans être contrariées. Il faut donc s'établir dans la charité, en sorte que, quelque contrariété que l'on ait, on puisse être bonne toujours : bonne à l'égard des contrariétés que l'on peut rencontrer, et bonne à l'égard des personnes qui nous causent ces contrariétés.

Je vous ai déjà plusieurs fois cité madame de Chaugy, qui, ayant entendu une religieuse remarquer plusieurs de ses défauts, le dit à sainte Jeanne de Chantal avec chagrin : « Ma fille, lui dit la sainte, quelle conclusion en avez-vous tirée ? » – « La conclusion que je couvrirai toujours les défauts des autres. » – « Voilà, repartit madame de Chantal, une conclusion digne d'une vraie fille de la Visitation. »

De toute contrariété, en effet, on peut tirer deux sortes de conclusions : l'une parfaite, l'autre imparfaite. Une sœur se dira : « Il m'est difficile d'avoir des rapports avec cette personne... j'aimerais mieux être dans une autre maison, n'avoir pas le même emploi », et cinquante raisons de ce genre, ce qui est très imparfait. L'autre au contraire dira : « Cela m'a fait de la peine. Je suis bien résolue à ne pas faire cette peine aux autres. » Voilà une excellente conclusion dans l'ordre de la charité et du bon sens religieux.

J'emploie souvent, mes sœurs, le mot de *bon sens*. Peut-être me direz-vous, comme quelqu'un me l'a dit une fois, que le bon sens n'est pas surnaturel. Je vous assure qu'il l'est bien. L'homme parfait, agréable à Dieu, le saint est un homme qui a soumis la nature inférieure et ses convoitises à la raison, soumise elle-même à la foi.

66. Rm 12, 21.

Quand la raison est soumise à la foi, elle doit nécessairement intervenir pour soumettre les mouvements imparfaits, les petites tempêtes, qui s'élèvent dans la partie inférieure de l'âme. Dans le plan divin, la raison doit être entre les deux. Les personnes qui veulent que tout soit surnaturel, veulent tout bonnement n'être pas raisonnables. N'étant pas raisonnables, elles ne sont pas surnaturelles non plus.

Il faut nous servir de tout ce que Dieu nous a donné de droite raison pour nous soumettre à ce qui est de l'ordre de la foi et pour régler les mouvements de la nature qui seraient contre la charité, l'humilité –, régler enfin toute notre conduite selon la raison.

C'est très surnaturel, je vous assure. Mais admettons que l'une de vous se plaigne de n'avoir pas de jugement, pas de bon sens – peu de gens se plaignent de cela – il lui restera encore la prière, la vue de notre Seigneur Jésus-Christ. Elle pourra toujours se dire : « Je veux être bonne, car je dois être l'imitatrice de notre Seigneur. » Lui-même nous invite à *être parfaits comme son Père céleste est parfait*⁶⁷.

Tâchons donc de comprendre à quel point notre volonté doit être bonne, puisque la bonne volonté de Dieu à notre égard est continuelle. À tout instant, elle se répand sur nous. Dieu nous donne ses grâces dans l'ordre temporel et dans l'ordre spirituel. *Il ouvre la main et il remplit toute créature de ses bénédictions*⁶⁸, comme nous le disons chaque jour à la bénédiction de la table.

Après chaque morceau de pain, vous pouvez dire : « Merci, mon Dieu. » Car si la pluie ne tombait pas, si le soleil ne fécondait pas les moissons, vous n'auriez pas de pain. Non seulement Dieu vous donne la nourriture du corps, mais aussi celle de l'âme : tout ce que vous avez, tout ce que vous possédez, consolations, appui, joies, c'est Dieu qui vous le donne. Dans l'ordre spirituel, il vous a bien montré combien il est bon par toutes les grâces que vous avez reçues depuis que vous êtes au monde ! Après chaque faute, si vous revenez à lui, si vous lui dites : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, je vous demande pardon », aussitôt il vous embrasse

67. Mt 5, 48.

68. Cf. Ps 103, 28.

comme son enfant et répand sur vous de nouvelles grâces afin que vous deveniez meilleures.

Vous le voyez, Dieu n'a pas cessé un instant d'être bon pour vous. Donc, si vous ne voulez pas user de la raison, entrez dans l'ordre de la foi pour comprendre qu'il faut absolument, à l'exemple de votre Père céleste, être bonne en toutes choses, bonne avec tous, bonne dans ses paroles, dans ses actions, dans sa manière d'accepter la contradiction, de traiter avec les autres, bonne dans les emplois, dans les rapports avec les caractères.

C'est une grande chose, mes sœurs, si, à mesure que nous fondons des maisons, dans chacune d'elles on trouve des personnes toujours animées de l'amour de Dieu et pleines de support les unes pour les autres ! Alors on pourra dire de vous, comme des premiers chrétiens : *Voyez comme ils s'aiment !* Et c'est la marque à laquelle notre Seigneur a dit qu'on reconnaîtrait ses disciples.

Au contraire, les petites amertumes, les petites susceptibilités, tout ce qui est opposition, tout cela vient de l'esprit mauvais. Vous comprenez que le démon ne va pas nous proposer de grands crimes. Il ne proposera pas à une religieuse de l'Assomption d'aller tirer sur le Roi d'Espagne, ni rien de semblable⁶⁹. Il vous proposera de petites méchancetés, de petites raideurs, de petites bouderies ou froideurs. Il vous dira : « Tu peux bien ne pas parler pendant quarante-huit heures à cette sœur qui t'a contrariée... Tu peux bien lui faire attendre un service ou le lui rendre de mauvaise grâce... » Cela ne paraît pas affreux, mais ce n'est pas bon. C'est tout de même le démon qui, ne pouvant pas vous proposer de grands péchés, vous propose de petites choses qui ne sont pas dans l'ordre de la charité et qui ôtent à chaque œuvre ce qui fait son excellence, l'imitation de la bonté de Dieu.

Je dis aussi que ces choses ne sont pas dans l'ordre de l'humilité. L'humilité trouve son compte dans cette charité qui fait qu'on est doux, bon, toujours occupé des autres et oublieux de soi-même. La vie religieuse peut être pour nous, mes sœurs, un vrai paradis. Pour cela, il faut que tout soit animé de l'amour de Dieu et de

69. Allusion aux insultes faites à Alphonse XII lors de son passage à Paris le 20 septembre 1883.

l'amour du prochain, qu'on travaille sans cesse à acquérir cette bonté patiente dont notre Seigneur nous a donné l'exemple pendant sa vie mortelle.

Quelle patience ne lui fallait-il pas, à lui, Fils de Dieu, Sagesse éternelle, perfection sans bornes, pour vivre au milieu de ses douze apôtres, juifs grossiers de la classe du peuple ? L'un d'eux, Judas, devait le trahir. Voyez comme Jésus le souffre trois ans dans sa compagnie. Tous devaient l'abandonner lâchement à l'heure de sa Passion : notre Seigneur cependant les appelle ses frères, ses amis⁷⁰. Il dit qu'il a désiré d'un grand désir manger cette pâque avec eux⁷¹. Enfin il n'est pas de tendresses qu'il ne leur témoigne.

Remarquez-le bien, sa bonté ne cesse jamais d'être ferme et surnaturelle. Voyez comme il reprend saint Pierre qui veut le détourner d'aller à Jérusalem pour sa Passion. *Retire-toi ! Derrière moi, Satan ! Tu es pour moi occasion de chute, car tes vues ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes*⁷². C'est que toute bonté qui irait à tolérer ce qui est contraire à la Règle et au service de Dieu, ne serait plus bonté, mais lâcheté.

Mes sœurs, prenez ces pensées, gardez-les fidèlement. Que celles qui partent se disent sans cesse : « Ce que Notre Mère veut surtout de nous, c'est que nous fassions toutes nos œuvres dans la charité, et que notre conduite s'inspire toujours d'une charité ardente et fidèle pour Dieu, d'une charité fidèle et patiente pour le prochain. »



70. Cf. Jn 15, 15.

71. Cf. Lc 22, 15.

72. Mt 16, 23.

12 octobre 1883

LE RECUEILLEMENT

Mes chères filles,

Saint Alphonse de Liguori, quand il se faisait déjà vieux, a composé son *Traité du grand moyen de la prière*. Par la prière, dit-il, on obtient toutes les vertus, et il recommande la prière comme devant remédier à tous les maux. La prière a pour fondement le recueillement dont je veux vous parler aujourd'hui. Le recueillement, qui est absolument nécessaire à la prière, a pour base la foi. C'est donc dans l'ordre de la foi qu'il faut chercher les vérités surnaturelles qui sont la base du recueillement.

Dieu est partout, c'est là la première vérité de l'ordre naturel ; nous sommes en Dieu comme l'éponge est dans la mer ; Dieu est partout, en nous, comme en dehors de nous, en chacun des êtres qu'il a créés. Il remplit tout de son immensité. *C'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons, que nous sommes*⁷³. Beaucoup d'âmes de prière se sanctifient en se tenant toujours sous le regard de Dieu. Elles trouvent dans la présence continuelle de Dieu la joie, le soutien, la force qui les aide à vaincre les tentations, à souffrir tout ce qui se peut souffrir pour Dieu.

Mère Thérèse-Emmanuel se rappellera comme moi un ancien confesseur de la foi, monsieur Charrier, qui avait passé sous le rotin⁷⁴. Il nous disait : « Dans ces moments-là, il n'y a pas deux

73. Cf. Ac 17, 28.

74. Signifie : qui avait été battu à coups de rotin, tige du palmier rotang, dont on fait des cannes et des meubles.

dévotions à avoir, il n'y a pas d'autre moyen pour tenir ferme, que de ne pas quitter un instant la présence de Dieu. » Pour pouvoir donc passer par le martyre, par la persécution, il ne faut pas quitter un instant la présence de Dieu.

Il y a quelque chose à ajouter à cet ordre naturel de la présence de Dieu, c'est l'ordre de la grâce. Par le baptême, nous avons été faits enfants de Dieu. Une nouvelle présence de Dieu a été établie en nous : la très sainte et très adorable Trinité est descendue dans nos âmes. Elle n'y descend pas comme notre Seigneur y descend par la communion. Quelques instants après la sainte Communion, les espèces disparaissent. L'humanité adorable de notre Seigneur n'y est plus. La sainte Trinité descend pour y rester : *Nous viendrons à lui et nous établirons chez lui notre demeure*⁷⁵. Nous y viendrons, non par une grâce passagère, mais nous y *demeurerons*. C'est là l'effet du baptême : la créature y est faite enfant de Dieu, possédant en elle la sainte et adorable Trinité. Que de baptisés n'y pensent guère !

Le baptême fait de nous d'autres Jésus-Christ, il met en nous la ressemblance du Fils de Dieu. Nous sommes ensevelis dans le sang, dans la mort du Christ, comme, dans le baptême par immersion, le baptisé enfonçait, disparaissait sous l'eau. Nous devons cesser d'être nous-mêmes. Nous sommes devenus l'image, la ressemblance de Jésus-Christ dans laquelle Dieu doit se complaire. Il n'est pas seulement présent en nous, comme il est présent partout, comme Dieu ; mais il y est se faisant connaître, aimer, et lui-même aimant sa créature d'une affection toute particulière qui est l'affection paternelle.

Ces grandes vérités, nous ne les méditons pas assez. Comme disent les Anglais, nous ne les *réalisons* pas assez. Elles ne passent pas dans notre âme, dans notre conduite, dans notre esprit, avec une réalité qui serait une force pour nous. Combien de baptisés vivent dans le monde sans penser qu'ils possèdent la sainte Trinité dans leur âme ! Quelquefois nous sommes comme eux. Notre travail, notre ouvrage, notre devoir remplit notre vie ; nous ne

75. Jn 14, 23.

pensons guère que Dieu habite en nous, qu'il nous a choisies pour être faites à la ressemblance de son Fils bien-aimé.

Après le baptême, vient la confirmation. Par la confirmation, le Saint-Esprit fait de nous son temple. Par un amour nouveau, il vient nous diriger, nous éclairer, nous conduire, être pour nous ce qu'il était pour notre Seigneur Jésus-Christ, qui était conduit par l'Esprit dans le désert. « Quel est l'esprit qui l'a conduit ? se demande saint Grégoire. Ce ne pouvait être un autre que le sien. Il a pu, au désert, rencontrer le mauvais esprit, mais le mauvais esprit n'avait pas le droit de le conduire. » C'était donc par le Saint-Esprit qu'il était conduit dans le désert pour souffrir l'épreuve, la tentation, et nous servir de modèle. Il faut que le Saint-Esprit nous conduise, qu'il éclaire notre esprit, qu'il embrase notre cœur : voilà un nouveau sujet de recueillement.

Mais pour être conduites par le Saint-Esprit, il faut rentrer en soi-même et l'écouter. Le Saint-Esprit est en vous, mais si vous écoutez les oiseaux qui chantent, vous ne l'écoutez pas. Si ce n'est pas lui qui imprime à vos cœurs l'esprit qui doit vous conduire, si, quand vous avez quelque chose à faire, il n'est pas le premier consulté, si vous écoutez ce qui est de l'esprit propre, ce qui plaît, ce qui déplaît, le moi enfin, ce n'est pas là se laisser conduire par le Saint-Esprit. Notre Seigneur, le saint des saints, s'est laissé conduire par le Saint-Esprit, partout, toujours ; il était le Fils bien-aimé du Père, le temple du Saint-Esprit. Le Saint-Esprit le conduisait toujours.

Ce n'est pas tout. Par la communion, quelque chose de plus intime encore se passe en nous. Déjà la ressemblance du Fils unique de Dieu était imprimée en nous, déjà le Saint-Esprit devait nous conduire. Ici Jésus-Christ vient lui-même. Il descend en nous sous les espèces sacramentelles. Quand ces espèces sont consommées, l'humanité adorable de notre Seigneur Jésus-Christ n'y est plus. Mais n'est-il pas venu pour rester, pour faire une impression dans notre âme, pour la former à son image ? N'est-il pas venu, afin que vous sachiez que, ayant pour habitant dans votre âme Jésus-Christ, il y laisse le cachet d'une union plus étroite à sa personne adorable ?

Sa présence réelle ne dure qu'un moment. Mais est-ce qu'elle ne doit pas avoir un effet sur toute notre vie ? Jésus-Christ est devenu votre nourriture. Son corps a touché votre corps. Son sang a, pour ainsi parler, coulé dans vos veines. Quelle impression de grande pureté doit en résulter ! car quoi de plus horrible que la moindre souillure, si petite qu'elle soit, dans une âme où descend Jésus-Christ, dans un corps où descend Jésus-Christ ?

Après cette impression de grande pureté doit venir une impression de ressemblance. Déjà les autres sacrements que vous avez reçus, le baptême qui vous a faites enfants du Père, temples du Saint-Esprit, tendait à cette ressemblance. Combien plus doit-elle se produire ici ! Vous devez être d'autres Jésus-Christ. Il le dit lui-même : *Je vous ai choisis pour que vous produisiez du fruit*⁷⁶... *Qu'ils aient la vie en abondance*⁷⁷ et tant d'autres paroles de l'Évangile. Le malheur, c'est que nous n'y pensons pas. C'est qu'on n'est pas recueilli, on laisse inutiles dans son cœur toutes ces grâces excellentes, adorables et absolument certaines. Pour d'autres grâces on peut se dire : « Qui sait si j'ai l'esprit d'oraison ? Qui sait si j'ai l'oraison de quiétude ? » Vous ne le savez pas, ni moi non plus. Mais ces grâces excellentes sont assurées.

L'important est donc de rentrer au-dedans de soi-même, d'y rentrer avec foi, simplicité, fréquemment, auprès de notre Seigneur Jésus-Christ, se laissant conduire par son Saint-Esprit, l'écoutant, lui livrant le gouvernement de son esprit, de son cœur, de sa vie. Rentrer dans cette cellule intérieure où Jésus-Christ vient presque chaque matin. Se tenir à ses pieds, sachant qu'il y reste quelque chose de lui, comme ce parfum qu'il a souvent laissé dans la cellule des saints après être venu les visiter. Sainte Thérèse dit qu'après une vision, il reste toujours dans l'âme quelque chose qui la transforme. Il n'y a pas de vision qui puisse faire dans l'âme l'effet de la sainte communion. Elle l'emporte sur toutes les grâces extraordinaires.

S'il n'y avait qu'un lieu au monde où l'on puisse recevoir la sainte Eucharistie ; si vous ne pouviez la recevoir qu'une fois dans

76. Cf. Jn 15, 16.

77. Jn 10, 10.

votre vie, et que vous ayez le choix de la recevoir ou d'être élevées de terre dans l'extase, vous seriez bien folles si vous n'alliez pas à la sainte communion. Notre Seigneur y devient votre nourriture, se donnant à vous tout entier, habitant dans sa réalité le fond de votre âme.

Cherchez donc le recueillement dans ces vérités, dans l'habitude de rentrer en vous-mêmes, de vous soumettre souvent à l'esprit de Jésus-Christ, de rentrer en ce cœur où Jésus-Christ habite. Il y est par sa grâce, par sa ressemblance, par l'amour qu'il apporte, et l'amour qu'il demande. *Je ne vous appelle plus serviteurs, mais amis⁷⁸... J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous⁷⁹.*

Rentrez là et adorez. Tâchez que tout là soit pur, humble, agréable à ses yeux, conforme à son esprit. Tâchez, par le recueillement et la soumission, de former avec lui une union intérieure plus intime, plus vécue, vous taisant, adorant, vous plaçant à côté de lui dans le silence de l'amour et de l'adoration.

Tâchez que de là sortent le maintien extérieur de votre corps et la conduite de votre vie ; de là, la modestie, la douceur, la patience, le courage au service de Dieu, l'obéissance inspirée par notre Seigneur Jésus-Christ. Tout, si nous étions conséquentes, sortirait de ces vérités de la foi, plus incontestables que ce que voient nos yeux, plus vraies que tout ce que nous pouvons sentir sur la terre ; car il est dit : *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas⁸⁰.*

Appuyées sur ces vérités de la foi et en tirant parti, ne soyez pas comme ces créatures qui, ayant reçu tout cela, vivent comme s'il y avait, en dehors des réalités surnaturelles, quelque chose d'important sur la terre. Je ne veux pas dire qu'elles soient très coupables ; mais vous le seriez beaucoup plus, vous qui êtes appelées à une vie d'épouse, à une vie de prière, à une vie intérieure, vous qui devez montrer, dans le chemin de la perfection, la

78. Jn 15, 15.

79. Lc 22, 15.

80. Mt 24, 35.

ressemblance de notre Seigneur sous la dépendance de son Saint-Esprit.

C'est sur ces principes qu'il faut appuyer l'effort de votre recueillement. Il y a là beaucoup de choses à méditer ; méditez-les souvent l'une après l'autre, elles sont certaines et vous donneront une grande force de sanctification.



19 octobre 1883

LA PRÉPARATION QU'IL FAUT APPORTER AUX GRANDES FÊTES.

Mes chères filles,

Je ne vous dirai qu'un mot aujourd'hui pour vous rappeler un conseil que donne *l'Imitation*. Dans le chapitre des exercices d'un bon religieux, *l'Imitation* conseille, à l'approche des grandes fêtes, de s'y préparer comme si, au moment de cette fête, notre Seigneur devait nous appeler à lui. Par conséquent avoir un esprit de réparation, d'expiation, et aussi le soin d'acquérir des mérites qu'on puisse présenter à notre Seigneur.

Dans toutes les vies des saints qu'on vient de nous lire au réfectoire, le trait le plus marqué, c'est un sentiment très vif du besoin d'expier leurs péchés, quoiqu'ils aient mené une vie austère et sainte. Ce sentiment est très affaibli dans le temps où nous vivons. On pense peu à expier ses péchés. On accepte très imparfaitement les peines que Dieu envoie, les sacrifices qu'il demande, les souffrances qu'il impose, qui sont cependant un moyen d'expier les péchés.

N'entrons pas dans cette voie du temps présent. Tâchons au contraire d'avoir en pensée que ce qui aura été sacrifié pour Dieu, tout ce qui aura été réparation, expiation, souffrance, aura un grand mérite pour effacer les fautes. Rappelons-nous que nous pourrions acquérir de grands mérites à présenter à Dieu par l'observance de la Règle, par l'obéissance, par la soumission en toutes choses, par une grande pauvreté, par la fidélité à l'esprit de la vie religieuse, par le silence, par le soin de ne se plaindre de rien.

À l'approche de la Toussaint, ou bien de la fête de Noël, si chacune de vous avait cette pensée que Dieu pourrait l'appeler à lui, et si elle tâchait de vivre dans une extrême ferveur pendant l'intervalle qui nous en sépare, vous comprenez tout ce qu'elle gagnerait, pour sa sanctification, de cette pensée si simple et si facile à avoir.



23 novembre 1883

L'HUMILITÉ ET LA PRIÈRE :
MOYENS LES PLUS SÛRS POUR AVANCER DANS LA PERFECTION

Mes chères filles,

Vous ne serez pas étonnées de m'entendre dire que, quand une supérieure fait la visite d'une maison⁸¹, ce qu'elle cherche d'abord, ce qui la préoccupe, c'est ce qui peut servir à la sanctification des âmes. Elle regarde ce qui les fait avancer, ce qui retarde quelques-unes, quel est l'obstacle qu'il faudrait éloigner pour qu'elles soient toutes dans la voie qui conduit à la perfection. Ce que je vais vous dire n'est pas bien nouveau, mais il faut souvent répéter les mêmes choses.

La réflexion que je me suis faite cette fois, c'est que, pour arriver à la perfection, le moyen le plus sûr, c'est l'humilité et la prière. Cherchez et vous verrez que le principal obstacle à notre sanctification vient de ce que l'on se cantonne en soi-même. On est content de sa petite personnalité et l'on se dit : « Je fais cela, je ne vois pas ce qui n'irait pas ; on m'a souvent dit qu'on était content de moi. » Tout cela empêche la perfection.

Notre Seigneur nous le montre dans son Évangile. Il a pris des types entièrement tranchés, tels le publicain et le pharisien⁸². Pour nous c'est le pharisien un peu adouci, mais c'est toujours cela. Le pharisien disait : « Je fais ceci, cela. Je jeûne. Je donne la dîme de mes biens aux pauvres. » Enfin, il était très content de lui. Le publicain se

81. Du 2 au 19 novembre, mère Marie-Eugénie a fait la visite de Saint-Dizier, Reims et Sedan.

82. Lc 18, 9-14.

tenait au contraire à l'entrée du temple, disant : « Seigneur, ayez pitié de moi. » Il se frappait la poitrine. Nous ne sommes pas des publicains, je le veux bien, mais nous pouvons toujours nous mettre à la dernière place. Croyez que toute notre vie, c'est cette disposition qui nous sanctifiera le plus : pour cela il n'y a pas d'âge.

Quand on entre en religion, on apporte beaucoup de défauts et d'imperfections. On n'a pas besoin de grands efforts pour se frapper la poitrine et dire : « Seigneur, je suis la dernière de votre maison, je suis la plus imparfaite ; je vous donne néanmoins mon cœur plein d'imperfections, je compte sur votre miséricorde pour le rendre bon. »

Même après un certain nombre d'années passées en religion et les efforts qu'elles ont nécessités, si l'on avance, si le déblaiement se fait, ces sentiments ne doivent pas varier en nous : ces progrès ne viennent pas de nous, mais de la grâce de Dieu qui les a opérés en nous. Ou bien les efforts n'ont pas été suffisants, et ils ont dû surtout augmenter cette humilité qui fait qu'on se connaît beaucoup plus imparfaite, avec bien des défauts, et qu'on arrive à avoir une lumière plus grande sur soi, pour voir les imperfections qui sont dans son âme sans regarder celles des autres. Alors on se sent de plus en plus disposée à se frapper la poitrine, à demander le secours du ciel et à le demander comme une pécheresse, disant : « Seigneur, ayez pitié de moi ! combien de fautes ai-je commises dans ma vie ! combien vous ai-je offensé ! ».

Vous n'avez pas fait de grands péchés, je l'espère ; mais c'est une réflexion qu'il faut se faire, et cela est chose plus grave : supposez que vous n'avez pas péché contre tel ou tel point très grave, à qui le devez-vous ? Croyez-vous que ce soit à vous-même ? C'est au sang de Jésus-Christ que vous devez d'avoir été préservée de telle ou telle faute grave, et l'acte de préservation est plus merveilleux encore à un certain point de vue que le pardon des péchés.

Si la Sainte Vierge elle-même, au pied de la croix, se reconnaissait immaculée, pure de toute faute même vénielle, et pleine de toutes les vertus, c'était là le fruit du sang de Jésus-Christ qui avait coulé sur elle et l'avait remplie de toute sainteté. Là donc où vous n'avez pas péché, où vous avez conservé la virginité, c'est le

sang de Jésus-Christ qui, en coulant sur votre âme par le baptême, par la grâce d'une éducation chrétienne, par les sacrements, vous a protégées et préservées de grandes fautes. Nous pouvons toutes dire ce que saint Philippe de Néri répétait tous les jours : *Seigneur, tenez-moi bien aujourd'hui. Sans cela, je suis capable de faire tout ce que font les grands pécheurs.*

De ce que vous n'avez pas commis de grands péchés, parce que notre Seigneur vous a tenues des deux mains, il n'en résulte pas que, lorsque vous avez manqué à l'humilité, à l'obéissance, à la pauvreté, à la régularité, à la mortification, à la patience, à la douceur, vous n'avez pas à vous frapper la poitrine, en disant : « Mon Dieu, ayez pitié de moi, car je vous ai été bien infidèle : que de choses imparfaites dans ma vie ! contre combien de vertus ai-je péché ! » Car en religion, on pèche surtout contre les vertus.

Si vous le reconnaissez, mes sœurs, présentez-vous humblement devant Dieu, lui demandant son secours avec beaucoup d'amour, comme ce mendiant dont parle saint Augustin, quand il dit : *Un mendiant qui demande quelque chose le fait avec instance, s'il en a vraiment besoin.*

Ainsi vous arriverez à une prière ardente. L'âme qui reconnaît sa misère par l'humilité, avance dans l'esprit de prière, qui est basé sur le mépris de soi et la conscience que l'on a de l'extrême besoin de la grâce de Dieu. Ayez toujours l'esprit du publicain et jamais celui du pharisien : vous avancerez beaucoup, et Dieu vous fera beaucoup de grâces⁸³.



83. Le 30 novembre, les Annales indiquent un Chapitre des coupes, « Notre Mère, retenue au parloir, n'a rien pu nous dire. »

7 décembre 1883

SUR LA MORT DE SŒUR MARIE-FÉLIX

Mes chères filles,

La dernière fois déjà, je voulais vous parler de la sœur que le bon Dieu est venu prendre parmi nous⁸⁴. C'est toujours une des nôtres qui est partie, que ce soit à Bordeaux ou à Paris, et une des nôtres que nous aimions bien et qui nous a toujours édifiées.

Je voulais vous parler de cette mort si consolante, entourée de tant de paix, je dirai même de grâces si particulières de notre Seigneur. Qu'est-ce donc qui lui a valu cela ? Pour moi, il me semble que c'est l'humble oubli d'elle-même. Elle ne parlait jamais d'elle. Elle était patiente dans les maux. Elle souffrait souvent, plus peut-être qu'on ne pensait, et c'est dans cette patience de tous les jours qu'elle a puisé la force plus grande qui lui a permis d'appliquer son esprit à Dieu à travers les cruelles souffrances de la fin.

Souvent je dis aux sœurs malades qu'il faut s'habituer à conserver l'esprit de prière au milieu même des souffrances. Comment ferons-nous à la mort, où nous aurons certainement beaucoup plus à souffrir, si nous sommes incapables de prier au milieu des souffrances de la vie ?

Cette bonne sœur a cruellement souffert – on dit que la péritonite est une des maladies les plus douloureuses – malgré cela, elle savait s'appliquer à Dieu. Elle ne se plaignait jamais ; elle était

84. Sœur Marie-Félix, morte à Bordeaux le 28 novembre.

douce, reconnaissante envers tout le monde, et dans une disposition de véritable abandon à Dieu, qui lui faisait dire : « Si Dieu veut que je travaille encore, je suis toute prête ; mais s'il trouve que j'ai suffisamment travaillé, je serai bien heureuse. » Vous voyez : elle ne voulait que la volonté de Dieu et dans la souffrance, son âme était toujours occupée de lui.

Au fond, dans le courant de la vie, c'était une fille qui se comptait pour peu de chose, qui supportait patiemment les fatigues et les dérangements de son emploi. Celles qui ont été à la cuisine savent si c'est un emploi où l'on est souvent dérangée. Elle y était serviable, patiente, obligeante. Je ne pense pas qu'aucune des sœurs qui l'ont connue ait jamais rien vu en elle qui ait pu scandaliser. On disait d'elle : « Cette *bonne* sœur ».

Ses supérieures trouvaient agréable d'avoir affaire à elle, parce qu'elle ne faisait pas de difficultés : elle était simple, bonne, tranquille. Au lieu de parler de soi, elle parlait du bon Dieu et s'appliquait à être une consolation pour les autres. Mère Tèreise du Sacré-Cœur lui disait dans sa maladie : « Vous qui étiez si patiente près de votre fourneau, il ne vous sera pas difficile de souffrir. » Elle répondait : « C'est bien différent : ce que je souffre est plus difficile à porter. Je demanderai à notre Seigneur de me donner la patience jusqu'au bout. »

C'est sur ce fond d'une vie très simple, très humble, d'une vie de travail et d'oubli de soi, que notre Seigneur a fait descendre des grâces très particulières. Je regarde comme un avertissement céleste, ce que, dans sa simplicité, elle racontait comme un rêve. La Sainte Vierge est venue l'appeler, lui faire un signe. C'était bien la même, disait-elle, qui l'avait appelée à la vie religieuse. Comment l'avait-elle vue alors, dans ce beau mois de mai qu'elle aimait tant ? Était-ce un songe, était-ce une grâce de Dieu ? Je ne sais ; mais elle a vu la Sainte Vierge au moment de sa vocation. Sur son lit de mort, la Sainte Vierge est revenue lui faire signe, lui disant que sa tâche était finie et l'appelant à une vie meilleure. Elle était accompagnée de saint Joseph qui s'est arrêté plus longtemps près d'elle. Elle disait dans sa naïveté : « J'aurais voulu que ce soit la Sainte Vierge qui s'arrête plus longtemps pour me

regarder, mais c'était saint Joseph. » Saint Joseph, patron de la bonne mort, lui a accordé cette mort bénie qui a laissé tant de douceur et de consolation.

Mère Tère se disait qu'elle remerciait Dieu de ce que la première fois qu'elle assistait une personne à la mort, elle n'avait trouvé ni trouble, ni effroi, ni résistance, mais une âme prête à vivre et à mourir, toute remplie de l'amour de Dieu. Vous savez aussi que son confesseur lui ayant demandé : « Aimez-vous bien le bon Dieu ? » elle a répondu : « Je le crois. » Elle n'osait pas dire oui, parce qu'elle était bien humble et quoiqu'elle eût toujours fait ce qu'elle pouvait pour l'aimer de tout son cœur.

Le bon Dieu qui nous donne des modèles dans les sœurs qui nous quittent, nous en donne un aujourd'hui dans cette bonne sœur converse qui se révèle à nous comme un exemple. Qu'en concluons-nous, mes sœurs ? C'est que ce qui attire le plus sûrement les grâces de Dieu, c'est une vie composée d'actes les plus ordinaires. C'est le travail, un travail humble, un travail matériel quand il nous est demandé. C'est la peine qu'on se donne par obéissance, l'oubli de soi, la charité envers les autres, l'humilité, la simplicité, l'application à la prière aux heures qui nous sont marquées. La bonne sœur Marie-Félix, en effet, n'a jamais rien demandé de particulier ni pour la prière, ni pour la communion. Elle faisait ce qui est dans la Règle. Elle devait sans doute le bien faire pour avoir eu des grâces si spéciales. Elle devait s'appliquer à bien faire l'oraison et dans la journée, à retourner souvent son esprit vers Dieu par le souvenir de sa présence.

Qui est-ce qui ne peut pas faire cela ? Qui est-ce qui ne peut pas bien prier aux heures où il faut prier ? Obéir simplement selon les règles, être bonne, charitable, patiente dans les souffrances qu'on peut trouver dans sa santé, dans le travail ou dans les rapports avec le prochain ? Qui est-ce qui ne peut pas s'abandonner à Dieu qui est notre Père ? Être contente de tout ce qu'il veut ; mener une vie toute simple, une vie ordinaire, mais qui, lorsqu'elle est réglée par l'obéissance, a un si grand prix devant Dieu ?

Voilà les leçons que nous pouvons tirer du souvenir de cette bonne sœur, tout en priant pour elle ; car c'est un devoir de prier

pour nos sœurs. Qui sait ? dans ce grand nombre que nous avons perdues⁸⁵, peut-être y en a-t-il encore qui ont besoin de prières. En priant pour celle qui nous a quittées plus récemment, il faut avoir l'intention que ces prières servent aussi à celles qui en ont peut-être encore besoin, sans que nous le sachions ou que nous puissions le supposer.



85. Sœur Marie-Félix est la 90^e sœur décédée dans la Congrégation.

14 décembre 1883

LA PRÉPARATION ÉLOIGNÉE À L'ORAISON

Mes chères filles,

Je reviens souvent sur la question de la prière. Dans un Chapitre où il y a beaucoup de novices, je me sens pressée de traiter plus souvent cette question, parce qu'elle est fondamentale dans la vie religieuse. Tout en dépend. Aujourd'hui je veux vous parler de la préparation éloignée à l'oraison, c'est-à-dire des dispositions dans lesquelles il faut se tenir pour bien faire oraison et mener une vie de recueillement et de prière.

La première disposition, c'est de quitter les choses de la terre. Vous les avez quittées, me direz-vous, vous vous en êtes séparées, c'est vrai. Combien de fois votre esprit n'y revient-il pas ? Vous êtes venues ici pour mener une vie d'oraison, de prière, d'union avec notre Seigneur : cela ne sera jamais possible si l'âme vit dans ce qu'on a quitté, si la pensée retourne sans cesse à la famille, aux amis. Vous êtes sorties de ces choses, il faut en rester sorties. Je ne dis pas qu'il ne faut pas recommander à Dieu les personnes qui ont besoin de prières, mais que ce soit de la façon dont le faisait sainte Catherine de Sienne. C'est son père, je crois, qu'elle recommandait à Dieu, lorsque notre Seigneur lui dit : « Pense à moi, ma fille, et je penserai aux tiens. » Faites comme cela : pensez à Dieu, et laissez-lui le soin de ceux que vous aimez. En pensant à eux, quel bien pouvez-vous leur faire ?

Au fond, l'imagination nous a été donnée de Dieu pour nous représenter les choses de Dieu ; pour que, dans les beautés que

Dieu a mises dans la nature, nous sachions voir le Créateur. Pensez, si vous le voulez, que vous êtes comme la fleur des champs, qui ne vit qu'un jour, mais qui doit renaître dans un printemps éternel. Si l'imagination nous tient dans les choses terrestres, dans des affections, dans des souvenirs de la créature, elle nous fait beaucoup de mal, et la vie de prière n'est pas possible.

Pourquoi les solitaires s'éloignaient-ils ainsi de toutes choses ? Ce n'était pas simplement pour être solitaires. Ils auraient été bien malheureux, s'ils avaient emporté dans la solitude le souvenir de ce qu'ils avaient quitté. Ils devaient laisser tout cela à la porte et se dépouiller de tout ce qui est terrestre. J'ai connu un bon supérieur de la Trappe, qui, avec peu de ressources, était obligé de pourvoir chaque jour à la nourriture de trois cents personnes. C'était pour lui un grand souci. Il en était justement inquiet et occupé. Mais, quand il devait entrer à la chapelle, il s'arrêtait un instant à la porte et disait : « Arrière tout cela, que toute préoccupation reste dehors. » Puis, entrant, il ne s'occupait plus que de Dieu. Ses préoccupations étaient cependant légitimes. Aussi j'établis tout de suite une distinction nécessaire.

Quand je dis qu'il faut quitter les choses de la terre, je n'entends pas parler des occupations légitimes. Ainsi, il ne faut pas qu'une économe se contente de planer dans l'espace, sans savoir combien elle a touché d'argent, si elle l'a inscrit, si elle a commandé le dîner, etc. Elle ne peut pas vivre dans cette bienheureuse « désoccupation » des choses dont elle est chargée. De même pour une infirmière qui ne s'occuperait pas de ses malades, pour une sacristine qui n'allumerait pas les cierges de la messe, sous prétexte qu'elle est en oraison, ou pour tout autre emploi. Toutes ces choses sont des occupations légitimes ; dans le temps du travail, il faut y penser.

Est-ce que vos pensées, votre imagination se tournent exclusivement vers ces choses dont vous avez à vous occuper ? Si cela était, Dieu ne se retirerait pas, surtout si, en entrant à la chapelle, vous écartiez soigneusement ces pensées, même légitimes, pour être à Dieu tout entières et ne penser qu'à lui. Rappelez-vous, mes sœurs, que vous n'êtes venues en religion que pour vivre d'une vie surnaturelle : votre grande affaire, c'est d'être unies à Dieu.

Ne revenez donc pas au souvenir des choses que vous avez quittées : elles vous éloigneraient de lui et vous détourneraient du recueillement et de la prière.

La deuxième disposition à l'oraison, c'est de veiller sur ses mouvements intérieurs. J'appelle ainsi les petites passions, impatiences, jalousies, bouderies, etc. Si une personne se laisse emporter souvent par ces mouvements de caractère, il est difficile qu'elle soit dans le calme nécessaire pour que son âme soit unie à Dieu et sous la dépendance de notre Seigneur. Lui et la Sainte Vierge étaient des modèles de douceur et de paix. Pas une parole de notre Seigneur qui n'ait eu pour motif la gloire de Dieu. Quand on s'emporte pour de petites choses, pendant ce temps on ne peut pas dépendre de notre Seigneur et procurer la gloire de Dieu.

Si vous gardez les enfants, vous pouvez avoir à les gronder, même sévèrement. Que ce soit parce que Dieu le veut, non par un mouvement d'impatience naturelle. Veillez sur les premiers mouvements qui vous emportent : ils éloignent l'esprit de notre Seigneur et rendent l'oraison difficile. Veillez aussi sur une disposition qu'on peut avoir quelquefois : quand on n'a pas beaucoup d'occupations, on fait de petites histoires, on se raconte de petits récits, on compose intérieurement. Il y a des personnes nées auteurs, poètes. Elles n'ont pas eu l'occasion de développer ce talent, et elles s'y livrent intérieurement : ce doit être un grand plaisir pour l'esprit. Il y a des auteurs qui vivent intérieurement dans leurs livres, voyant agir leurs personnages, les faisant parler, etc. Cela empêche complètement la vie d'oraison ; si on ne renonce pas à cet amusement, on perd bientôt l'esprit de prière.

S'il faut veiller sur les mouvements de l'imagination et du caractère, il faut aussi veiller sur les mouvements du cœur, parce que, si l'on s'attache trop fortement ou si on se laisse aller au sentiment contraire, l'âme en est troublée. On n'est pas tranquille pour se donner à Dieu. On n'est pas dans la disposition d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et le prochain pour l'amour de Dieu. C'est bien simple, vous le dites tous les jours. Il s'agit de le réaliser. Si on a certaines antipathies, on n'est pas dans cet amour que Dieu nous demande pour être avec nous, amour par lequel

toutes les créatures, celles qu'on préfère comme celles qu'on n'aimerait pas, sont toutes vues dans le cœur de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est là qu'on les regarde, qu'on les trouve. On ne les sépare pas de lui.

Vous connaissez cette jolie parole de saint François de Sales : *Quand on veut boire à une source, si on retire le verre, il sera bientôt vide. Mais si on le laisse de manière à ce que la source le remplisse, il sera toujours plein.* Si nous laissons nos cœurs dans celui de notre Seigneur Jésus-Christ, ils seront toujours pleins de choses bonnes, jamais ils ne seront vides ni de son amour, ni du véritable amour du prochain. Si nous restons dans nos inclinations personnelles, tout se gâte alors : nous prenons les choses d'une manière excessive qui nous entraîne tantôt d'un côté tantôt d'un autre.

Je dirai aussi : veillez sur vos jugements. Quel est le grand fruit de l'oraison ? C'est que, ainsi notre Seigneur l'a demandé, nous soyons comme la vigne dans le cep. *Je suis la vigne et vous êtes les sarments. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il se dessèche et on le jettera au feu. Mais celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là portera beaucoup de fruits*⁸⁶.

Une branche qui est dans le cep vit de la sève du cep, elle ne vit pas de sa propre vie. La branche qui est hors du cep, que l'on a coupée, se dessèche bientôt : elle est bonne à jeter au feu. Le but de l'oraison, c'est d'être en notre Seigneur Jésus-Christ, d'avoir notre vie en lui, notre racine en lui, de savoir qu'il est au fond de notre cœur par sa grâce, de nous laisser conduire, pénétrer par cette sève qui est celle de Jésus-Christ, non pas par la nôtre.

Nous avons une sève naturelle, qui ne vaut rien. Nous avons une sève divine qui est celle de notre Seigneur. Elle nous est versée par le baptême, par les sacrements. Il faut que nos pensées soient pénétrées de cette sève, que ce soient des pensées surnaturelles, des pensées de foi, de soumission aux volontés de notre Seigneur et à son esprit ; que nos jugements soient inspirés par la sève divine et que tout en nous soit soumis à l'esprit de notre Seigneur.

86. Jn 15, 5-6.

Je vous garantis que, si vos pensées sont surnaturelles, si votre imagination n'est occupée que de choses bonnes et saintes qui vous portent vers Dieu, si votre cœur est dans l'amour de Dieu et la charité envers le prochain, si vous ne vous laissez pas emporter par les mouvements du caractère, si vous ne vous laissez pas entraîner au-dehors de vous-même, si vous veillez sur vous, si vous vous maintenez dans la dépendance de notre Seigneur dans vos pensées, vos affections et même votre caractère, notre Seigneur vous aidera quand vous irez à l'oraison : vous y ferez de grands progrès, si ce n'est pas cette année, ce sera l'année prochaine.

C'est là votre plus grand bien : trouver notre Seigneur, savoir qu'il est là. Alors on se donne à lui, on l'adore, on l'aime, il devient notre tout, et on peut dire comme saint François d'Assise : *Mon Dieu et mon tout*, parce qu'on a écarté tout le reste pour ne vouloir que lui. On disait un jour à saint François d'Assise qu'à force de pleurer à l'oraison, il perdrait les yeux : *Que m'importe*, répondit-il, *de perdre ces yeux que j'ai de commun avec les fourmis, si je ne perds pas les yeux de mon âme qui me font voir mon Sauveur ?*

C'est la disposition dans laquelle nous devons être, c'est celle qui a déterminé notre vocation : trouver notre Seigneur Jésus-Christ, et nous ne le trouvons que par l'oraison.



21 décembre 1883

PRÉPARATION À NOËL EN UNION AVEC LA TRÈS SAINTE VIERGE

Mes chères filles,

Nous nous préparons toutes à recevoir le saint Enfant Jésus dans la belle fête de Noël, à lui ouvrir nos cœurs, à nous unir à lui de la manière la plus intime. Je veux attirer vos pensées et votre attention sur les conditions dans lesquelles était la Sainte Vierge au moment où notre Seigneur vint au monde.

C'est premièrement dans un état de pauvreté extrême. Cette pauvreté la dépouille de tout, même de ce qu'elle pouvait avoir à Nazareth. Dans cette sainte maison, déjà la Sainte Vierge était pauvre : elle vivait comme saint Joseph du travail de ses mains. Saint Joseph travaillait, la Sainte Vierge aussi. Mais ce n'était pas assez pour le mystère de la pauvreté de Jésus-Christ. La Sainte Vierge quitte cette demeure où elle avait un asile, un lit, des vêtements. Elle va à travers les chemins de la Judée, qui sont bien affreux, s'il en faut croire les pèlerins. Elle était montée sur un âne, cette jeune femme si frêle, si délicate, qui portait en elle notre Seigneur Jésus-Christ. Elle va sur cette monture du pauvre, si j'ose dire, sur ce véhicule de la pauvreté, à travers des chemins abrupts et difficiles.

Elle arrive enfin à Bethléem. Là, nulle demeure n'est préparée pour elle. Point de lit, et vous savez à quelle pauvreté, à quel délaissement elle va être réduite. Elle a emporté avec elle quelques langes pour envelopper son premier-né ; mais elle n'a rien de plus.

Le long de sa route, elle n'a pour cortège que la pauvreté et l'humiliation.

Il faut ici revenir sur soi et se dire : « J'ai fait vœu de pauvreté. Pour les richesses, évidemment, je n'en aurai pas. Mais ai-je cet amour de la pauvreté qui fait que, lorsque j'éprouve dans la vie quelque privation, résultat de la pauvreté, je l'embrasse volontiers ? Ai-je cet esprit de pauvreté qui fait qu'on travaille sans se ménager, qu'on se prive volontiers des choses qui seraient commodes et utiles, ou que, lorsqu'on n'a que des choses pauvres, on n'y est pas attaché et on est disposé à être privé même de ce qui semble nécessaire ? »

Je passe à la seconde compagne de la Sainte Vierge et de notre Seigneur dans ce voyage, je veux dire la souffrance. Ce n'est pas encore la souffrance aiguë, violente, comme lorsque nous la voyons au pied de la croix. C'est, comme pour nous, la souffrance de tous les jours, imposée par la fatigue, par la pauvreté, par la peine qu'on a à se donner et par les privations qu'on peut rencontrer dans la vie commune. On dira, par exemple : « La nourriture commune me cause, à moi, de réelles souffrances. » Eh bien, c'est une suite de la pauvreté, c'est une souffrance causée par la vie commune.

Plus vous vivez de la vie commune, plus vous êtes dans la voie que Dieu veut. Si vous vous contentez de ce que l'on sert à tout le monde, si vous avez peu d'exceptions, vous trouverez certainement en cela quelques souffrances. Ou encore votre cellule est mal choisie, votre lit peu commode, votre travail fatigant. Si l'on fait du bruit auprès de vous et que cela vous fatigue, voilà encore autant de souffrances causées par la pauvreté et la vie commune.

Ces souffrances que vous ne choisissez pas, mais qui vous viennent directement de Dieu, vous devez les embrasser avec plus d'amour que les souffrances extraordinaires que vous pourriez vous imposer à vous-même par de longues disciplines, des chaînes de fer, etc. Ces pénitences sont des pratiques bonnes, louables, mais qui ne sont pas nécessaires, puisque la Règle demande si peu de chose sur ce point.

Tandis que se contenter de ce que l'on sert à table, se contenter de la cellule que l'on a, supporter la fatigue qu'on éprouve auprès

des enfants, les embarras de son emploi, le bruit, la fatigue de monter et descendre les escaliers quand on vous le demande, enfin toutes ces petites souffrances que l'on rencontre dans chaque chose qui se présente, ce sont des souffrances nécessaires, voulues de Dieu. Se conformer à la Règle est de toutes les souffrances celle qui nous unit le plus à la volonté de Dieu.

Ainsi, c'est par obéissance que la Sainte Vierge va à Bethléem pour souffrir du froid, de la fatigue, du bruit de la foule, pour être rejetée, après avoir été de porte en porte cherchant un asile et n'en trouvant nulle part. Là, elle souffre l'humiliation. Elle éprouve le besoin de se reposer, car elle est très fatiguée. Cependant, il faut marcher et chercher encore. Enfin elle se retire dans cette grotte ouverte à tous les vents, où tout le monde entre et sort comme il veut.

On se plaint souvent d'être dérangée : qui est-ce qui a été plus dérangé que la très Sainte Vierge ? Les bergers entrent, les Mages entrent, les bêtes mêmes qui sont là remuent et font du bruit. Elles n'étaient pas tenues au silence d'action. Ce n'était donc pas le lieu de la parfaite tranquillité, du repos absolu qu'on se représente comme nécessaire à la contemplation. Parfois on se dit : « Si rien ne me dérangeait, si on ne faisait pas de bruit, si je n'avais pas ces enfants qui remuent autour de moi, si je pouvais vivre seule avec notre Seigneur, comme je serais une personne parfaite et intérieure. » C'est tout le contraire.

Voyez la Sainte Vierge : pour être parfaite, intérieure, pour rester unie à Jésus-Christ, elle commence par faire un voyage pénible, au milieu d'une foule bruyante. Elle était très fatiguée, cette jeune fille de seize ans (car la Sainte Vierge n'était pas au-dessus des fatigues humaines). Elle se retire dans cette grotte ouverte à tous les vents, et là elle reçoit notre Seigneur qui est la joie suprême. Elle souffre de le recevoir si mal, d'être obligée de le mettre sur la paille, dans une crèche, de n'avoir pour le réchauffer que l'haleine des animaux et ses propres soins : elle le tenait pressé sur son cœur. Elle n'avait pas autre chose. Cependant elle acceptait avec une soumission parfaite ces souffrances inhérentes à la pauvreté, et tout ce qui autour d'elle était une conséquence de cette pauvreté.

La troisième chose que la Sainte Vierge a soufferte – elle peut nous arriver aussi – c’est la persécution : je la regarde comme la troisième compagne de Jésus-Christ. Ce lieu si pauvre, cet endroit si humble, elle n’a même pas pu y rester, il a fallu fuir. Elle prend notre Seigneur dans ses bras, et, obéissant à la voix de l’Ange, elle part pour le désert. C’était un terrible voyage. Marie, toujours obéissante, toujours humble, toujours pauvre, se contentait de faire ce qui plaisait à Dieu. Aussi a-t-elle eu cette troisième béatitude ; car c’est une béatitude, mes sœurs, notre Seigneur le dira plus tard : *Heureux celui qui a une âme de pauvre... Heureux les affligés, car ils seront consolés... Heureux les persécutés pour la justice, car le Royaume des cieux est à eux*⁸⁷.

Quand donc vous allez vous approcher de notre Seigneur et lui demander de venir dans votre cœur, ne lui demandez pas qu’il vienne à vous avec ses consolations. On serait porté à lui demander qu’il vienne avec cette paix, même extérieure, qui semble si désirable, et à lui dire : « Mon Dieu, faites-moi sentir que je suis là avec vous. Que rien ne me dérange en votre sainte présence ». Ce n’est pourtant pas cela qu’il faut lui demander, mais dire : « Mon Dieu, faites que je vous aime tant, et tellement par-dessus toutes choses, que partout où vous serez, là sera ma joie, ma paix, ma richesse, ma force. Avec cette force, cette paix, cette richesse qui est vous-même, conduisez-moi où vous voudrez, je ne veux m’attacher qu’à vivre de vie commune, de règle, d’obéissance, à vivre d’amour. »

Je vous ai déjà dit ce qui m’avait beaucoup frappée dans la vie de sainte Thérèse, que je relisais ces jours-ci, c’est qu’une de ses filles lui ayant demandé le moyen d’avancer dans l’amour de Dieu, la sainte lui répondit : « Bien volontiers, ma sœur. Je vais en fondation, je vous prendrai avec moi ; et je vous promets de vous montrer comment on s’y prend pour devenir parfaite. » La religieuse était enchantée de partir avec elle et d’apprendre de la bouche d’une sainte Thérèse ce qu’il faut faire pour avancer dans l’amour de Dieu.

87. Mt 5, 3-10.

Arrivée au but de ce voyage, sainte Thérèse, ayant beaucoup de choses à faire, ne s'occupe plus de sa compagne qui était obligée d'être à tout : on la met à la porte, à la cuisine, aux ouvrages de la maison. Son temps est tellement pris qu'elle a bien de la peine à arriver à dire son Office. De plus, la pauvre sœur souffrait : il y avait eu les difficultés du voyage, de l'arrivée, du logement. Elle avait aussi des peines intérieures.

Elle alla donc trouver sainte Thérèse, et lui dit : « Ma Mère, vous m'aviez promis de m'apprendre comment on avance dans l'amour de Dieu ? » – « Eh bien, ma fille, lui dit la sainte, c'est cela : vous souffrez, vous travaillez pour Dieu, c'est là le chemin. Je vous ai mise sur la route. Souffrez ce qui se présente, peines intérieures ou extérieures, c'est comme cela que vous montrerez à notre Seigneur que vous l'aimez, et que son amour grandira dans votre âme. »

Représentez-vous que c'est notre Seigneur qui vous dit cela dans la nuit de Noël : « Souffrez ce qui se présente. » Ce qu'il vous enverra vaut mille fois mieux que ce que vous choisiriez ; suivez-le toujours dans la patience, l'obéissance, la prière, et alors je vous promets que notre Seigneur Jésus-Christ se fera une belle crèche dans vos cœurs.



ANNÉE 1884

- 22 février : Départ de mère Marie-Eugénie pour Lyon, Nîmes, Montpellier, Cannes où elle arrive le 12 mars près de mère Thérèse-Emmanuel, convalescente à Nice. Le père Picard est à Cannes la semaine suivante.
- 8 avril : Mère Marie-Eugénie revient à Auteuil.
- 20 avril : récréation avancée de la sainte Catherine. Mère Marie-Eugénie parle des commencements de l'Assomption et des premières sœurs défuntes.
- 2 mai : Chapitre sur l'anniversaire de la fondation.
- 31 mai : Mère Thérèse-Emmanuel revient à Auteuil après sa grave maladie.
 - 2 juillet : Départ du père Picard pour le pèlerinage de La Salette.
- 4-29 juillet : Mère Marie-Eugénie est en Angleterre : Londres, Sidmouth, Ramsgate et Richmond.
Mère Thérèse-Emmanuel fait le Chapitre le 11 et le 18 juillet.
- 15 août : Mère Marie-Eugénie cause longtemps sur ses souvenirs de la Visitation de la Côte-Saint-André.
- 19-28 août : À Auteuil, retraite de la communauté prêchée par le père Alexis A.A., sur les différents textes de l'Office de saint Augustin.
- 17 septembre : Mère Marie-Eugénie va une journée à Reims.
- 14 octobre : Décision définitive pour la fondation de Lourdes, prévue dès 1875-1876, mais qui va se réaliser autrement. La Congrégation prend la suite du pensionnat des bénédictines, face à la grotte. Mère Marie-Eugénie le juge « bien situé, mais mal bâti et incommode pour un pensionnat. » Elle y fera des transformations. L'influence de mère Thérèse-Emmanuel est importante pour cette fondation.
- 16 octobre : Mère Marie-Eugénie part pour Lourdes avec mère Marie-Arsène, la supérieure.

- 17 octobre : En l'absence de mère Marie-Eugénie, Chapitre de mère Thérèse-Emmanuel⁸⁸.
- 22 octobre : Mère Marie-Eugénie revient de Lourdes, en s'arrêtant à Bordeaux et Poitiers.
- 21 novembre : Mère Marie-Eugénie et mère Thérèse-Emmanuel vont à Lübeck, où le Nonce vient donner la Confirmation à une jeune fille et recevoir les vœux d'une sœur.

Nuit de 25 au 26 décembre : tremblement de terre à Malaga.
Grands dégâts dans la ville.

- Cette même année, achat de la propriété d'Andecy (Marne) comme maison de repos.

88. Extrait des Annales au 17 octobre : « Mère Thérèse-Emmanuel fait un Chapitre, tout brûlant d'amour pour la Sainte Vierge. Le cœur de cette chère Mère déborde de joie à la pensée que nous allons avoir une maison en face de la montagne où la Mère de Dieu a posé ses pieds, où elle a désiré "qu'il vint du monde". Nous faisons partie de ce monde qu'elle a appelé. Les pèlerinages passent et s'en vont ; nous, nous resterons toujours en face de la grotte miraculeuse, témoins des manifestations de la puissance de Marie, témoins de son triomphe. C'est bien notre place à nous, Religieuses de l'Assomption, destinées à honorer le triomphe de la Sainte Vierge dans le ciel, d'assister aussi à son triomphe sur la terre et de nous y associer. »

11 janvier 1884

L'ÉTOILE DES MAGES
CORRESPONDRE À L'APPEL DE DIEU

Mes chères filles,

Nous célébrons pendant toute cette octave la fête de la gentilité⁸⁹ appelée au berceau de notre Seigneur Jésus-Christ par l'étoile apparue aux Mages. Vous savez qu'on considère généralement cette étoile comme le signe de la vocation et de l'appel de Dieu à l'âme. Nous avons été appelées aussi, nous toutes qui sommes ici. Nous avons vu cette étoile. Un jour dans notre vie, nous avons compris que nous étions appelées par Dieu. Cet appel est un si grand don qu'on ne saurait en être assez reconnaissant.

Comment avons-nous été choisies au milieu de tant de jeunes filles ? Pourquoi Dieu nous a-t-il distinguées ? Étions-nous meilleures ? Pouvez-vous vous dire : « Il y avait en moi quelque chose qui attirait le regard de Dieu ? » On a pu dire cela de la très Sainte Vierge. Plaise à Dieu que, comme pour elle, ce soit l'humilité qui ait attiré sur vous le regard de Dieu. Mais avez-vous eu toute votre vie une très petite opinion de vous-mêmes ? Vous êtes-vous mises toujours et partout à la dernière place ? C'est cela surtout qui attire le regard de Dieu. Au fond, c'est par une bonté toute gratuite que Dieu nous a appelées, c'est par un amour que rien n'explique.

Il l'a dit lui-même : *Je t'ai aimée d'un amour éternel et je t'ai attirée, ayant pitié de toi*⁹⁰. C'est donc de toute éternité que se fait ce choix

89. La gentilité = les nations païennes (par opposition à Israël).

90. Jr 31, 3 (Vulg.), cité en latin : *Attraxi te, miserans*. – Cf. Is 54, 8.

de Dieu. C'est l'amour particulier de Dieu pour une créature, qui fait qu'il la regarde, qu'il l'attire, pour qu'elle soit toute à lui, vouée tout entière à son service.

Quand nous voyons cette étoile qui continue à briller sur notre âme par la grâce, sommes-nous toujours fidèles à y correspondre ? Trop souvent nous tardons à la suivre. Elle luit, et nous ne savons pas pourquoi elle luit. Cependant sa clarté a brillé pour nous appeler à la vie religieuse. Nous savons qu'elle nous appelle par là même à la perfection de l'amour. Depuis le moment où nous avons suivi cette vocation, avons-nous chaque jour bien sérieusement tendu à cette perfection ?

Un saint l'est devenu en se demandant souvent : « Pourquoi suis-je venu ici ? Je n'y suis pas venu pour conserver les habitudes de la nature, pour faire ce qu'on fait dans le monde, pour me rechercher moi-même. Pourquoi ai-je quitté ma famille ? Pourquoi Dieu a-t-il fait ce choix ? Pourquoi y ai-je répondu ? C'est certainement pour quelque chose de plus que pour suivre la nature. »

C'est la conclusion que je voudrais vous voir tirer de la fête de l'Épiphanie. Que chacune de vous se dise : « Dieu m'a aimée d'un amour éternel ; il m'a choisie, il m'a attirée, ayant pitié de moi. » Vous aussi, ayant pitié de vous-même, vous répondrez à cet appel, en tendant à la perfection de l'amour tous les jours de votre vie avec un grand courage, un grand amour, une ferme volonté.

Les âmes appelées à la vie religieuse sont obligées de tendre à la perfection de l'amour. Cela ressort de l'obligation des vœux. Il faudrait donc y travailler avec ardeur et générosité, selon nos règles. Tâchons de pratiquer nos règles le plus parfaitement possible : l'obéissance telle qu'elle est demandée par nos règles et dans toute son étendue ; la pauvreté selon la Règle ; la mortification selon l'esprit de la Règle, car il y a un chapitre de la mortification qui ne demande pas de pénitences extraordinaires, mais la mortification habituelle, généreuse. La charité, l'humilité et toutes les vertus religieuses selon l'esprit de nos règles sont nécessaires pour atteindre cette perfection de l'amour à laquelle nous sommes obligées de tendre.

Dieu vous a tant aimées, vous a choisies avec un si grand amour ; désirez donc, mes sœurs, lui donner aussi la perfection de votre amour. Aimez Dieu par-dessus toutes choses. Ne vous est-il pas arrivé comme à moi, en lisant l'*Imitation*, d'être remplies de confusion à la vue de ce religieux toujours occupé de se mettre dans un état où tout en lui serait uni à Dieu, fixé en Dieu, passant au-delà de tout ce qui serait encore attaché à lui-même, et dépassant toute créature pour ne s'attacher qu'à Dieu ?

Il ne faut pas s'attendre à atteindre ce but à vingt ans. Vous l'atteindrez, après un certain nombre d'années, si vous cherchez en toutes choses la volonté de Dieu ; si vous travaillez dans toute votre vie à correspondre à cette perfection de l'amour pour laquelle Dieu a fait cette grande chose de vous appeler à la vie religieuse.

C'est certainement un grand miracle que Dieu a opéré, en faisant luire l'étoile qui annonçait aux Mages la naissance de Jésus-Christ. Est-ce un moins grand miracle que de faire luire au-dedans d'une âme cette lumière qui nous a appelées à être siennes ? Est-ce une moins grande merveille que nous soyons choisies, quand tant d'autres ont été laissées ?

Combien de personnes ai-je connues, qui possédaient bien des vertus et qui ont été laissées dans la condition du monde, si pleine de dangers ! Elles sont moins heureuses que moi, même humainement parlant. Surtout si j'ai été fidèle, si j'ai donné à Dieu tout ce qu'il attendait de moi, si j'ai travaillé pour sa gloire, quelle différence au moment de la mort et pour toute l'éternité !

Que le souvenir de tant de grâces reçues soit comme l'étoile qui brille dans vos cœurs pendant ce temps de l'Épiphanie, et à laquelle vous vouliez répondre par une fidélité de tous les jours.



18 janvier 1884

EXPLICATION DE CETTE PAROLE :
« TOUS, NOUS NE FORMONS QU'UN SEUL CORPS »

Mes chères filles,

Une des Mères m'a demandé de vous parler du saint Nom de Jésus. Je ne trouve rien à ajouter aux si belles homélies de saint Bernard dans lesquelles il explique si bien la force, la grâce et la douceur du nom de notre Seigneur, ni à ce que monseigneur d'Hulst a prêché une ou deux fois en expliquant l'évangile du jour. Je vous parlerai volontiers de notre Seigneur à un autre point de vue dont on a moins occupé votre esprit. Je crois utile d'ajouter cette considération à toutes les autres.

L'Église est le corps mystique de notre Seigneur Jésus-Christ. Il en est la tête et par là même, nous sommes ses membres. C'est élémentaire. Cela revient sans cesse dans la liturgie, quand l'Église parle de la gloire des saints, de la magnificence de cette Jérusalem qui descend des cieux dont chaque fidèle est une pierre. Saint Jean Chrysostome dit dans ses homélies qu'il faut que les membres de Jésus-Christ soient beaux, sans tache et sans souillure, dignes de leur chef. Enfin beaucoup d'autres paroles, que vous pourrez remarquer dans l'Office, se rapportent à cette pensée que Jésus-Christ est chef de l'Église, notre chef, et que nous sommes ses membres.

Les saints ont dit que, dans l'Église, chaque ordre de personnes ayant sa fonction particulière, les religieuses représentent le cœur. De même que le cœur porte le sang, la vie à chaque membre, les religieuses doivent porter à toute l'Église l'amour, la prière et le

sacrifice, être ce qu'il y a de plus aimant, de plus généreux, de plus fervent dans le corps de l'Église.

Une autre pensée qui ressort de cette doctrine, c'est que chaque association, chaque Congrégation religieuse est un corps dont notre Seigneur est le chef et dont nous sommes les membres. Dans le corps humain, chaque membre a sa fonction ; ce n'est pas le membre qui choisit cette fonction, elle lui est donnée, et il y aurait le plus grand désordre si les pieds voulaient faire ce que font les mains, ou les mains ce que font les pieds. Tout serait contradiction, et le corps irait à la dissolution.

De même, le corps de l'Église a pour loi l'obéissance. À la place du chef invisible, il y a le chef visible revêtu de l'infaillibilité, auquel toute l'Église obéit. De même encore, chaque association forme un corps dont l'obéissance est la règle suprême. Le fond de la vie religieuse, c'est l'obéissance : beaucoup d'Ordres religieux ne faisaient autrefois que ce vœu. À l'obéissance viennent s'ajouter la pauvreté, la chasteté et la régularité ; mais c'est par l'obéissance qu'on est constitué dans toutes les vertus. C'est par elle que chaque membre demeure à sa place, fait ce que Jésus-Christ attend de lui et dépend entièrement du chef.

Il faut que cette obéissance soit pleine d'amour, de joie de servir Jésus-Christ dans un état ou dans un autre, dans une fonction ou dans une autre. En notre Seigneur, le pied n'est pas moins glorieux que la main. Sainte Thérèse raconte que, dans une de ses visions, notre Seigneur lui découvrit une de ses mains. La beauté éclatante de cette main divine était si grande que c'était déjà trop pour sa pauvre humanité.

Nous avons la gloire de servir Jésus-Christ, de le servir comme ses pieds et comme ses mains, en travaillant et agissant pour lui, en parlant de lui, en faisant une chose ou une autre pour son service. Que pouvons-nous désirer de plus ? Ce qui importe, c'est de rester toujours dans cet ordre de dépendance du chef qui est Jésus-Christ, de le voir dans l'obéissance, où il se fait remplacer avec tant de précautions et de soins que l'Église elle-même préside au choix des personnes revêtues de l'autorité, par les Chapitres, les conseils et l'intervention ecclésiastique, afin que cette autorité soit bien la représentation visible de notre Seigneur dans ce corps.

Quant à ceux qui gouvernent, leur devoir est de regarder toujours en haut, jamais en bas, de consulter le chef et non pas les membres. Ils doivent consulter toujours le chef invisible, chercher sa volonté, son service, sa loi, vouloir que ce corps soit le plus beau, le plus irréprochable possible, que les règles y soient parfaitement accomplies et que l'ordre de la perfection soit préféré à tout autre ordre.

C'est un grand tort quand les religieuses veulent faire descendre de cet ordre ceux qui sont chargés de l'autorité, leur demandant de s'accommoder à elles. Je vous en prie, mes sœurs, vous qui entrez dans la vie religieuse, ne faites jamais cela, ne demandez jamais autre chose que ce gouvernement de notre Seigneur Jésus-Christ. Ce qui est dans l'ordre des Constitutions et des règles, et la plus grande perfection possible dans cet ordre, voilà ce que vous devez désirer et demander à Dieu tous les jours.

Puis vous devez vous réjouir non seulement de ce que vous êtes membres de l'Église catholique et avez Jésus-Christ pour chef, mais de cette alliance particulière qui vous fait membres d'un corps qui lui appartient d'une manière plus directe, où il y a plus de beauté, plus de perfection, plus de vertu, une ressemblance plus grande avec Jésus-Christ lui-même.

Les religieuses, par le choix qu'elles ont fait des conseils, font vœu d'imiter les vertus de notre Seigneur Jésus-Christ sur la terre. Il faut vous réjouir de lui appartenir et vous proposer d'être toujours, chacune pour votre part, un membre dépendant, pur, fidèle, régulier, qui fait ce qui lui est demandé pour contribuer à la beauté, à la perfection de tout le corps religieux, afin qu'un jour cette pierre qui est l'Assomption puisse être enchâssée dans la Jérusalem céleste, que, parfaitement belle, parfaitement ordonnée, elle soit une des beautés de la Jérusalem céleste. Cette beauté dépend de l'obéissance, de la fidélité, de la perfection de chacune de vous.



25 janvier 1884⁹¹

PAROLE DE NOTRE SEIGNEUR À SAINTE THÉRÈSE :
« COMME UNE VRAIE ÉPOUSE,
TU AURAS LE ZÈLE DE MON HONNEUR »

Mes chères filles,

Je ne sais pas si déjà vous avez appris, dans vos lectures, ou en faisant attention aux légendes⁹² du bréviaire, que, de toutes les grâces les plus élevées dans l'ordre de la contemplation, la plus grande, celle qui met comme le couronnement aux grâces de notre Seigneur, c'est celle par laquelle il appelle une âme au mariage spirituel, comme il l'a fait pour sainte Thérèse ou pour d'autres saints dont vous verrez les noms dans l'Office.

Je pensais à cela ce matin, et je me disais que, malgré notre indignité, nous toutes qui sommes professes, nous sommes les épouses de Jésus-Christ. Cette grâce, la plus élevée, la plus grande, a un fondement et une réalité dans notre vie, puisque nous sommes appelées épouses de notre Seigneur et que l'Église nous donne ce nom. Nous n'aurons sans doute jamais ce don d'une manière miraculeuse, qui couronne une vie d'austérités et de perfection comme celle de sainte Thérèse ; mais nous l'avons d'une manière vraie, réelle, puisque l'Église nous donne à la profession l'état et le nom d'épouses de Jésus.

Ce beau titre doit avoir sur nous une grande influence : Qu'est-ce qu'une épouse de Jésus-Christ doit à son Époux ? Qu'est-ce qu'elle

91. Ce chapitre a été corrigé en plusieurs endroits par mère Marie-Eugénie.

92. « Légende » : mot utilisé dans la liturgie pour les lectures de Matines sur la vie des saints.

doit à Dieu ? Comment peut-elle répondre à cet honneur qui lui est fait ? Bien entendu, la première réponse qui nous vient à l'esprit, c'est la pureté de l'âme et du corps, non seulement cette pureté élémentaire de toute âme chrétienne qui se respecte, mais cette pureté qui exclut l'orgueil, qui sanctifie toutes les intentions, qui donne une horreur profonde de tout péché. C'est là la première réponse à l'honneur qui nous est fait.

Ce n'est cependant pas de ce sujet que je veux vous parler. Je désire prendre aujourd'hui comme thème cette parole que notre Seigneur a adressée à sainte Thérèse, quand il l'a élevée à l'honneur du mariage spirituel : *Désormais, comme une vraie épouse, tu auras le zèle de mon honneur*. Certes, sainte Thérèse avait eu toute sa vie le zèle de l'honneur de Dieu. Cependant elle avait déjà près de soixante ans quand notre Seigneur lui dit : *Désormais tu auras le zèle de mon honneur*.

Appliquez-vous cette parole, mes sœurs. Quand notre Seigneur permet qu'une parole, proférée par lui dans une révélation particulière, soit publiée et acceptée par l'Église, ce n'est pas sans un motif secret : cette parole du Maître, reconnue comme telle, est un moyen d'édification et de sanctification.

Certes la vie de sainte Thérèse est très autorisée. Ses grâces extraordinaires sont approuvées par l'Église comme venant de Dieu. Ses écrits ne sont pas, sans doute, comme l'Évangile, un article de foi, mais on peut s'y fier avec simplicité et confiance. Si donc notre Seigneur a voulu que cette parole soit répandue dans son Église, c'est pour que nous nous demandions : « Comment, comme épouse, aurai-je le zèle de l'honneur de Dieu ? ».

Il faut avoir d'abord le zèle intérieur. Que tout au-dedans de nous tourne à l'honneur de Jésus-Christ. Quand il s'élève un doute en vous, quand vous êtes indécise si vous ferez ceci ou cela, demandez-vous : « Comment chercherai-je mieux l'honneur de notre Seigneur Jésus-Christ ? Je dois le préférer à tout ce qui est de moi. » Qu'on ne puisse jamais dire d'une religieuse ce que saint Paul disait des chrétiens tièdes : *Tous recherchent leurs propres intérêts, non ceux de Jésus-Christ*⁹³. Il faut chercher ce qui va à Jésus-Christ et non pas à

93. Ph 2, 21.

soi, se quitter soi-même pour procurer l'honneur de notre Seigneur, avoir des sentiments qui honorent Jésus-Christ, de grands sentiments de sa bonté, de sa sainteté, de son amour, de lui enfin. Que la louange, la bénédiction, l'adoration, l'amour de bienveillance dont parle saint François de Sales soit dominant dans notre âme, de manière à honorer davantage notre Seigneur !

Il faut ensuite que Jésus-Christ soit la vraie joie de notre âme. Quand vous étiez enfant, si votre mère était là, ou une personne en qui vous aviez une grande confiance, qui avait eu pour vous de la bonté, que vous aimiez tendrement, votre âme était tranquille, vous étiez dans le repos et dans la joie. Il y a toujours dans les familles quelqu'un qui, pour l'enfant, est la joie, le repos, la satisfaction. Pour une religieuse, notre Seigneur Jésus-Christ est cette personne. Sa seule présence dans la maison, la possibilité d'aller près de lui, la pensée qu'on lui appartient, la confiance qu'on a en lui, l'espérance de recevoir de lui le secours, son habitation au-dedans de nos âmes, voilà ce qui doit faire notre joie.

Vous me direz qu'on ne le sent pas toujours. Quand on ne le sent pas, il faut le croire. Ce n'est pas bien difficile de croire que notre Seigneur Jésus-Christ est le bien souverain, le seul qui soulage et fortifie (lui-même a dit : *Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos*⁹⁴). Croire que de lui viennent la sanctification et la force. Il faut ressusciter en soi les sentiments qu'on a eus autrefois.

Elles sont très rares, les religieuses qui, à une heure ou à une autre de leur vie, n'ont pas senti pour notre Seigneur ces sentiments de préférence et de confiance. Si vous ne les avez jamais sentis, vous les trouverez par la foi. Vous vous convaincrez par la foi, pourvu que vous aimiez notre Seigneur, que vous alliez à lui et que vous ayez sa protection, que tout peut passer sur vous sans vous ébranler : les puissances de l'enfer, le monde, la tentation, les épreuves. Pour tout surmonter, vous avez le bien souverain. C'est certain par la foi.

Il n'est pas besoin d'un grand travail pour se persuader que notre Seigneur est ce bien, que toutes les autres choses sont au-dessous

94. Mt 10, 28.

de lui et passagères. C'est pourquoi il disait : *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps*⁹⁵. On a peur, on est ému quand on se trouve entre les mains de ceux qui peuvent nous ôter la vie. Ce n'est rien cependant, dit notre Seigneur, ne les craignez pas, mais *craignez plutôt celui qui peut faire périr l'âme aussi bien que le corps*⁹⁶. Mettez votre confiance et votre amour en celui qui s'est fait votre Sauveur.

Après avoir considéré sous ce rapport le zèle de l'honneur de notre Seigneur Jésus-Christ en soi, il est un autre point de vue à examiner, c'est celui de l'honneur de notre Seigneur Jésus-Christ dans notre communauté. C'est l'honneur de notre Seigneur qu'une communauté soit parfaitement régulière, que la Règle y règne, que l'obéissance y soit souveraine.

C'est ce qui se passait dans les communautés du désert et de l'âge d'or du monachisme, où l'obéissance était admirable, où des vieillards blanchis par les ans obéissaient au moindre signe, où le silence était fidèlement gardé, où la louange divine était célébrée avec tant de recueillement et de ferveur qu'il est raconté que, pour éprouver les religieux, un chevalier jeta un jour son armure au milieu du chœur, et pas un ne tressaillit sur son banc, pas un ne leva les yeux pour voir ce qui se passait. Tout cela était un grand honneur pour Dieu.

Cherchez l'honneur de Jésus-Christ, chacune à votre place, dans la perfection de chacun des actes de la vie religieuse : dans la perfection de la modestie – il la faut en religion ; dans la perfection de la charité – comment ne l'aurions-nous pas, puisque notre Seigneur a dit : *Ce qui montrera à tous les hommes que vous êtes mes disciples, c'est de vous aimer les uns les autres*⁹⁷ ? Cherchez-le dans la perfection du culte divin, dans la perfection des actes de dévouement, car je viens à cela.

Sainte Thérèse avait ce zèle de l'honneur de Jésus-Christ, mais où elle l'a surtout montré par un dévouement admirable, c'est dans les dernières années de sa vie. On ne comprend pas comment, avec tant de fatigues, épuisée par les austérités et les maladies, paralysée

95. Lc 12, 4.

96. Mt 10, 28.

97. Jn 13, 35.

de presque tout un côté, elle ait pu faire tant de choses par dévouement au service de l'Église et au service de son Ordre.

Elle allait par des chemins impossibles qui ne sont pas les grandes routes d'aujourd'hui. Les piétons mêmes avaient peine à traverser les montagnes. Elle voyageait dans de lourds chariots. Il fallait sans cesse aider les bœufs à franchir une rivière, à sortir d'une ornière. On était sans ressources, presque sans nourriture sur les chemins. Dans son dernier voyage, alors qu'elle se sentait épuisée, mourante de besoin et de faiblesse, on ne put lui procurer un œuf ; tout ce qu'on put trouver, ce fut un peu de pain et une figue. Tout cela n'était rien pour elle : elle allait, elle se dépensait pour procurer l'honneur de notre Seigneur Jésus-Christ.

Pour nous, nous avons aussi à nous dévouer, à nous dévouer aux âmes des enfants, au travail de notre œuvre. Notre œuvre est de chercher à former des âmes chrétiennes. Il faut se dévouer à maintenir activement la régularité dans la communauté, si vous êtes dans des emplois qui vous en fassent un devoir. Il faut s'occuper des élèves, s'ingénier à leur faire du bien et à les instruire, parce que cela est nécessaire pour qu'on nous les confie, et que c'est dans l'enseignement surtout qu'on peut former l'esprit chrétien. Il faut se dévouer à les garder, pour que la pureté de leurs âmes ne soit jamais ternie, se dévouer au service, au travail que l'on fait les unes pour les autres. En tout cela, chercher l'honneur de Jésus-Christ.

Ayons donc⁹⁸, mes chères filles, le zèle de nous rendre chacune aussi parfaite que possible ; ayons le zèle de la perfection de notre communauté. Ayons le zèle de nous servir les unes les autres et de travailler au salut des âmes, ne nous cherchant jamais nous-mêmes, mais nous sacrifiant toujours au service et à l'amour de notre divin Époux. Alors, si sur la terre, nous ne méritons pas qu'il vienne nous donner cette main divine qu'il a montrée aux grandes saintes dont nous devons suivre les traces, au moins à la mort, elle sera étendue sur nous, pour nous soutenir et nous bénir au sortir de cette vie. Et Jésus nous reconnaîtra pour ses épouses.

98. Ce paragraphe est entièrement de la main de mère Marie-Eugénie.

1^{er} février 1884⁹⁹

« JE T'AI AIMÉE D'UN AMOUR ÉTERNEL
C'EST POURQUOI JE T'AI ATTIRÉE AYANT PITIÉ DE TOI¹⁰⁰ »

Mes chères filles,

Parler de l'état d'épouse et ne pas parler de l'amour serait une omission si grave que je ne puis quitter ce sujet sans m'entretenir avec vous de ce divin amour qui fait par-dessus tout l'épouse de Jésus-Christ. Je veux donc méditer avec vous aujourd'hui une autre parole, plus autorisée encore que celle que sainte Thérèse nous a transmise, car c'est une parole de la sainte Écriture, la parole de Dieu même. Dieu l'a adressée à chacune de vous. Il vous l'adresse encore aujourd'hui, puisque c'est une parole proférée et à vous destinée de toute éternité : *Je t'ai aimée d'un amour éternel et je t'ai attirée, ayant pitié de toi.*

Ici, mes sœurs, ce n'est pas seulement une parole pieuse et touchante. C'est une parole qui, venant de la sainte Écriture, doit être l'objet de notre foi. Que cela est consolant ! Quelle grande chose que nous soyons l'objet d'un acte éternel ! Vous savez que l'éternité précède le temps, est en-dehors du temps ; l'éternité, c'est la manière de vivre propre à Dieu, qui ne varie pas, qui existe toujours : toujours immuable, toujours présent, toujours actuel, toujours Lui-même. C'est ainsi que vit Dieu, c'est là la vie de l'éternité.

99. Chapitre corrigé par mère Marie-Eugénie. Des paragraphes entiers sont de sa main.

100. *In caritate perpetua dilexi te, ideo attraxi te, miserans.* Jr 31, 3 (Vulg.).

Notre vie à nous, c'est l'immortalité ; nous verrons l'éternité de Dieu, nous en jouirons, mais nous sommes des êtres sujets à la succession, tandis que Dieu est toujours semblable à Lui-même.

C'est dans ce présent continué que Dieu nous a aimés ; c'est dans cet acte qui précède le temps, qui durera dans l'avenir comme il est dans le présent, que Dieu dit Lui-même : *Je t'ai aimée d'un amour éternel ; c'est pourquoi je t'ai attirée, ayant pitié de toi.*

N'est-ce pas là une merveille, que Dieu daigne attirer à Lui une pauvre petite créature, l'appeler à son service, par un décret et un choix éternels, une bonté toute gratuite et infinie ?

Je m'arrête ici pour vous demander comment il y faut répondre. Si Dieu, de toute éternité, a pensé à nous, qu'est-ce que nous faisons dans le temps si nous ne pensons pas à Lui ? Ne serait-il pas juste que toutes les années, les journées, les heures, les minutes de cette existence plus ou moins longue soient employées à répondre à cet amour, qui toujours pense à nous, nous choisit, nous regarde d'un regard toujours présent ? À l'heure qu'il est, Dieu regarde chacune de vos âmes. Ce matin, ce soir, tantôt, tous les jours de votre vie, ce regard de choix sera fixé sur vous. Est-il juste que nous n'y fassions pas attention ? Et cependant n'est-ce pas là notre histoire ?

Notre esprit faible et distrait ne se fixe pas facilement sur Dieu. À l'oraison déjà, nous y avons de la peine. Combien n'est-il pas plus difficile de se tenir attentive le long du jour et de correspondre à cet amour de Dieu toujours attentif ? Mais si nous ne pouvons pas avoir toujours l'attention de l'esprit, nous pouvons avoir l'attention du cœur. Il vous est arrivé dans votre vie d'éprouver de grandes peines, des préoccupations, des inquiétudes ; ne vous suivaient-elles pas partout ? Tout en vous occupant d'autre chose, votre chagrin ne conservait-il pas sa présence dans votre cœur ?

C'est madame de Sévigné, je crois, qui écrivait à sa fille : « Ma fille, j'ai la toute-présence de votre amour. » Nous devrions avoir au fond de notre cœur ce sentiment de la toute-présence de l'amour de Dieu. De même qu'à certains moments de notre vie, des peines profondes ou des joies intimes nous suivaient partout, ainsi devrait-

il en être de notre amour, pour correspondre à cet amour constant de Dieu qui nous a choisies et aimées le premier.

J'admets que l'attention de l'esprit n'est pas toujours possible, qu'en faisant un travail intellectuel, en préparant une leçon, il faut que l'esprit y soit. Mais faites en sorte que le cœur soit libre, qu'il porte toujours en lui-même ce souvenir de Dieu, cet amour de Dieu, cette flèche dont il a blessé votre cœur, que vous avez un jour sentie quand vous avez connu qu'il vous appelait dans son amour éternel. Tâchez de porter cela au-dedans de vous-mêmes.

Que nulle occupation des choses de la terre ne l'emporte sur cette pensée souveraine : « Je suis à Dieu, je l'aime. L'amour de Dieu est tout pour moi ; c'est l'amour dans lequel je dois vivre, travailler, m'endormir, me réveiller. Le matin, je donne la main à Dieu pour le travail du jour, et le soir, c'est entre ses mains que je me remets tout entière. »

On ne peut traverser la vie sans épreuves, mais quelles qu'elles soient, il faut qu'au fond de notre cœur, ce soit l'amour de Dieu qui domine, que notre âme s'abandonne en toutes choses à la conduite de Dieu, qu'elle veuille, qu'elle préfère l'ordre de Dieu, non seulement parce qu'il a sur nous tous les droits, que sa sagesse nous gouverne, que sa puissance et sa justice réclament nos adorations. Il nous aime, nous avons une souveraine confiance en tout ce qu'il fait pour nous, nous nous abandonnons à ses conduites, quand même nous n'en voyons pas la fin. Ses conduites sont différentes des nôtres : *Mes pensées ne sont pas vos pensées, mes chemins ne sont pas vos chemins. Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant mes chemins sont élevés au-dessus des vôtres*¹⁰¹. Ces voies où Dieu nous fait marcher, il faut les adorer avec un parfait abandon. Dieu nous aime : il nous a choisies, c'est par amour pour nous qu'il nous fait passer par ces routes que nous trouvons inexplicables et douloureuses.

Je sais que je vous ai souvent donné l'exemple du saint roi David. David poursuivi par Saül s'était sauvé dans le désert. Il avait été dix fois au moment de sa perte. Il le dit pour lui-même, comme pour Jésus-Christ dont il est la grande figure prophétique : *Des fauves*

101. Is 55, 8-9.

*nombreux me cernent. Ils ouvrent leur gueule contre moi*¹⁰². Mais il se relève et il dit : *J'irai et j'entrerai dans la maison de mon Dieu...*¹⁰³ *Si je traverse les ravins de la mort, je ne crains aucun mal, car tu es avec moi*¹⁰⁴.

Jamais il ne cesse un instant de se confier en Dieu. Proscrit, isolé, caché dans une montagne, poursuivi par un roi puissant, entouré d'ennemis qui travaillent à le faire mourir, sa confiance triomphe. C'est qu'il aimait Dieu. Cela ne l'a pas empêché de commettre un grand péché. Il est tombé, mais il a demandé pardon, il s'est relevé parce qu'il aimait Dieu, qu'il le cherchait, et lui avait donné toute sa confiance.

J'ai parlé de la confiance, et c'est à propos de la seconde parole que j'aurais voulu le faire : *Je t'ai aimée d'un amour éternel et je t'ai attirée, ayant pitié de toi*¹⁰⁵. J'avoue, mes sœurs, que c'est celle-là surtout qui est pour moi l'objet d'une grande consolation. C'est dans une grande pitié de nous que Dieu nous a choisies : connaissant parfaitement notre faiblesse, nous voyant aussi misérables que nous le sommes, il nous a choisies dans la pitié et la miséricorde.

Il ne vous a pas choisie parce que vous étiez grande, noble, forte, que vous aviez ceci ou cela (souvent nous voudrions nous trouver quelque chose) ; il nous a choisies par miséricorde, dans une pauvreté que nous ne connaissons jamais assez, dans une impuissance dont nous ne serons jamais assez persuadées, dans une faiblesse que seul il peut mesurer, dans une petitesse que nous voudrions grandir : c'est dans tout cela que Dieu nous a choisies.

De là doit venir notre confiance. Comment ne pas se confier à Dieu, quand on sait qu'il nous a choisies par miséricorde. Je suis misérable, je dois donc me confier en vous. Je suis impuissante : aussi avez-vous dit : *Sans moi vous ne pouvez rien faire*¹⁰⁶. Rien. Avec lui nous sommes forts. *Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort*¹⁰⁷, dit

102. Ps 21, 13-14.

103. Ps 5, 8 et 42, 4 (Vulg.).

104. Ps 22, 4.

105. Jr 31, 3 (Vulg.).

106. Jn 15, 5.

107. 2 Co 12, 10.

saint Paul. Ce n'est pas pour demeurer dans la faiblesse, dans l'infirmité, dans un état misérable que Dieu nous choisit. Non, il faut que l'amour et la confiance en Dieu nous donnent la force de faire les œuvres qu'il attend de nous, et elles ne sont pas petites. *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*¹⁰⁸, nous dit-il.

Ainsi il connaît notre misère. Cependant il nous aime, il nous choisit. Si nous lui donnons notre cœur avec confiance, humilité et ferveur, nous pouvons arriver à faire tout ce qui est demandé de nous dans l'Évangile, pour être de vraies servantes et de véritables épouses de Jésus-Christ.



108. Mt 5, 48.

8 février 1884

LE TRAVAIL

Mes chères filles,

Ayant fait imprimer les Constitutions¹⁰⁹, j'ai eu une grande satisfaction de pouvoir en remettre un exemplaire à presque toutes parmi vous. Je vous demanderai de rechercher dans ces Constitutions les recommandations qui y sont disséminées, et elles sont nombreuses, sur l'application au travail et le bon emploi du temps.

On serait porté quelquefois à ne regarder que la vie intérieure. Sans aucun doute, le premier emploi, le meilleur, c'est la prière. Mais, comme on ne peut pas prier continuellement, en dehors du temps passé à la chapelle pour l'oraison, l'Office, l'adoration du Saint Sacrement, ce n'est pas par la négligence au travail que l'on devient fille d'oraison. Toutes les maîtresses de la vie spirituelle ont insisté sur ce point.

Sainte Jeanne de Chantal dit que les femmes du monde sont souvent lâches au travail, mais que cela ne convient pas aux religieuses : il faut veiller à ce qu'elles soient laborieuses, industrieuses, appliquées au travail. Sainte Thérèse tenait tellement à l'application au travail, même pour elle, que dans une de ses lettres elle dit : « Je ne puis pas écrire au long ce qu'on me demande (le récit de ses oraisons), parce qu'il faut que je file la laine. Filer et travailler pour la maison, c'est à quoi je dois d'abord m'occuper. »

109. Impression provisoire d'un texte qui sera retravaillé avant d'être présenté à Rome, en 1888, pour l'approbation définitive.

Il ne faut donc pas admettre à titre d'excuse pour ne pas travailler qu'on est appliqué à Dieu seul. Bien entendu, vous ne travaillez pas à la chapelle, restez-y le temps accordé par la Règle, j'en serai contente. En dehors de là, travaillez, employez bien votre temps. Cela est recommandé partout dans la Règle : dans les articles relatifs à la réception des novices, à la pauvreté, à la chasteté même où il est parlé de l'emploi sévère du temps, dans l'article des sœurs converses, dans celui des récréations. En un mot, dans presque tous les articles vous retrouverez la recommandation de travailler utilement. Cette habitude donne à la vie un caractère de mortification, de générosité, de régularité et de ferveur.

Parmi nous, nous avons eu des sœurs étonnantes de travail. Mère Marie-Catherine par exemple (la première), avait une santé comme on n'en a plus ; au milieu des souffrances que sa mort seule a terminées, elle ne perdait pas un instant : dès qu'elle pouvait, elle s'appliquait à un travail utile. Sans doute c'est employer son temps, quand on est économe, que de tenir les comptes de son emploi. Quand on est maîtresse, de préparer les leçons que l'on donne. Mais il ne faut pas y perdre de temps. Si l'on en a de reste, l'employer à coudre, à travailler à l'aiguille, etc.

Je vous citais sainte Thérèse, sainte Jeanne de Chantal. Sainte Claire aussi y tenait tant que, dans ses maladies, elle se faisait appuyer et soutenir pour pouvoir travailler, afin que même dans la maladie elle ne soit pas oisive. Elle regardait cela comme un acte de pauvreté. Sans doute il y aura de grandes maladies où on ne nous permettra pas de travailler. Mais dans cet état de demi-infirmité qui est celui de beaucoup de religieuses, s'appliquer au travail, se rendre industrielle et active, j'ai toujours vu que cela donne de la force à l'esprit, à l'oraison, à la mortification et à toutes les vertus religieuses.



15 février 1884

LE TRAVAIL QUI CONSISTE À ÉTABLIR LA VIE DE DIEU EN NOUS

Mes chères filles,

Nous avons dit la dernière fois quelques mots sur le travail : j'entendais bien par là le travail actif, le travail des mains, de l'esprit, le travail qui occupe la vie extérieure et la remplit.

Vous voyez dans l'histoire de l'Église que quand un homme a bâti une église, on dit qu'il a fait un grand travail. S'il a fondé un monastère, on dit qu'il a fait une grande œuvre. Nous avons un grand travail à faire, une grande fondation à établir : c'est la vie de Dieu dans nos âmes. Il y a là un travail de tous les jours et de tous les instants. En vous disant que, par nous-mêmes, nous ne pouvons pas grand'chose, je vous ai cité ce que Dieu demande de notre faiblesse : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*¹¹⁰.

Vous êtes-vous quelquefois demandé quelle est la nature de Dieu, ce qu'il est en lui-même, quel est le caractère de bonté de son être ? Vous êtes appelées à imiter cette perfection. Vous avez ce grand travail à faire de mettre en vous les perfections qui, selon notre mode de comprendre, constituent l'Être même de Dieu. Si vous regardez l'Être de Dieu, vous comprendrez mieux l'imitation que notre Seigneur vous demande. *Dieu est le bien infini qui aime à se répandre*. C'est là le vrai fondement, la vraie idée de Dieu.

Dieu, le bien infini ! Sans doute, c'est avant tout un grand motif d'amour, le motif d'une grande joie pour nous. C'est aussi un motif

110. Mt 5, 48.

pour bien sonder notre âme, et voir si la bonté l'occupe tout entière, s'il n'y a rien que de bon dans vos pensées, dans vos paroles, dans vos actions, rien que de bon dans les recoins de votre âme où il ne doit se rencontrer ni amertume, ni raideur, ni rien qui vienne du mal. Voilà le grand travail que nous avons à faire. C'est un grand travail que de se faire bon, que d'arriver à ce que l'âme soit tout entière dans la bonté.

J'aurais bien d'autres choses à vous dire. Pour aujourd'hui, je m'en tiendrai là. Si vous y faites attention, vous verrez que beaucoup de personnes sont occupées à ce que les autres soient bons. Elles remarquent ce qui en eux manque de bonté et aiment à vivre avec des gens qui sont bons, c'est là la tendance de notre pauvre humanité. Cependant nous n'y pouvons rien.

Je vous donne en cent de changer les sentiments ou les dispositions de votre prochain. Vous ne le pouvez pas. Vous aurez beau y penser, vous n'aurez pas d'action là-dessus. C'est à peine si une personne qui en dirige une autre arrive à la changer un peu. Mais quand il s'agit de nous-mêmes, c'est tout le contraire, nous avons alors une grande efficacité. Examinons notre âme, nos pensées, nos sentiments, et tout ce qui n'est pas conforme à la bonté de Dieu, écartons-le. Soyons entièrement bons, ayons des sentiments, des actions, des paroles qui ressemblent à la bonté de Dieu, qui partent d'une vraie bonté.

Je voudrais encore vous dire quelques mots sur un autre point : si *Dieu est la bonté infinie*, il est aussi l'acte par essence. En Dieu, pas de distinction d'acte et de puissance, comme dans la créature. Pas de distinction entre la faculté et son opération. Pas de facultés qui sortent du sommeil de la puissance pour agir et rentrer ensuite dans l'inaction. Dieu n'a pas de facultés. En Dieu, rien qui ne soit Dieu, rien qui ne soit l'essence, la nature divine. De même qu'il *est*, il *agit*. De même qu'il est l'Être absolu et subsistant, il est l'acte toujours opérant, l'acte pur, l'acte par essence. Comme sa nature est d'être, sa nature est d'agir. *Mon Père agit sans cesse*¹¹¹, disait notre Seigneur.

111. Jn 5, 17.

Nous avons à considérer Dieu sous ce second aspect, afin d'apprendre à agir continuellement sur nos âmes. C'est pour cela que j'ai choisi au commencement l'exemple de ceux qui bâtissent les églises, parce que je veux vous présenter ce travail comme une édification, un bâtiment que vous élevez en vous-mêmes, une création de toutes les vertus, les ajoutant les unes sur les autres, et travaillant continuellement sur vous-mêmes par une action sans fin. C'est la vérité qu'on ne peut pas mieux définir Dieu que de dire de lui ces deux choses, qu'il est le bien infini et qu'il est l'acte pur, un acte vivant, constant et éternel¹¹².



112. Le 22 février mère Marie-Eugénie partira pour Lyon, Nîmes, Montpellier, Cannes, Nice.

28 mars 1884¹¹³,

RAPPORT ENTRE LA VIE RELIGIEUSE ET LA SAINTE COMMUNION

Mes chères filles,

Je me sens pressée de vous parler de l'union, ou plutôt du rapport qu'il y a entre la vie religieuse et la sainte communion. Dans la communion, Jésus-Christ se donne tout entier à nous. C'est l'union la plus admirable, la plus parfaite qui se puisse rêver, l'union de son corps, de son sang, de son âme, de sa divinité avec notre âme. Cette union qui se fait dans la communion dure peu de temps.

La vie religieuse tend, par l'abnégation, le renoncement à soi-même, la fidélité à la grâce, à une union qui durera beaucoup plus, puisqu'elle durera pendant l'éternité. Même dès ce monde, il y a entre Jésus-Christ et ses épouses une union qui se sent, qui se voit, qui se développe par la prière et la fidélité.

Parmi nous, mes sœurs, les unes sont au commencement, les autres à la fin. Pour toutes, il n'y a pas un moment à perdre dans ce travail si grand, si admirable, si précieux qui consiste à sortir de soi-même, pour que notre Seigneur vive en nous. Jésus-Christ ne peut pas être celui qui nous conduit, celui qui nous inspire, celui auquel nous rapportons toutes choses, tant que nous rapporterons beaucoup de choses à nous-mêmes.

Il ne faut pas se faire illusion : quand on entre dans la vie religieuse, le grand malheur, c'est qu'on rapporte beaucoup de choses à soi-même. On vit de sa propre vie, de ses propres pensées.

113. Chapitre fait à Cannes pendant le séjour de mère Marie-Eugénie.

On cherche ce qui plaît, on veut éloigner ce qui déplaît. C'est précisément tout le contraire qu'il faudrait faire. Il faudrait s'appliquer à ne plus vivre de sa propre vie et de ses propres pensées, embrasser ce qui déplaît et s'éloigner de ce qui plaît.

Cette doctrine vous paraît peut-être très dure. Cependant notre Seigneur lui-même l'enseigne dans l'Évangile et dans ses rapports avec les âmes qu'il a le plus aimées. Ainsi, il disait à sainte Catherine de Gênes : « Il ne faut plus que ces mots se trouvent sur tes lèvres : "Je veux", "je ne veux pas". Si une chose te répugne, fais-la jusqu'à ce que tu aies vaincu la répugnance. Si une chose te plaît, abstiens-toi de la faire, car moi seul je veux te plaire. » En disant dans l'Évangile : *Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive*¹¹⁴, notre Seigneur l'a dit pour tous les chrétiens. Toutefois, il y a un degré de plus pour nous.

Le chrétien ordinaire peut et doit tendre à l'union avec Jésus-Christ. S'il y arrive, ce sera en général par des croix. Il y a deux moyens : la prière et la croix. Pour nous, la croix se présente sous une autre forme que pour les gens du monde : elle ne vient pas par de grands événements qui brisent notre vie ou changent notre état, comme les pertes de famille, de fortune, les malheurs publics ou privés. Notre état n'est pas changé par la croix. Nous trouvons la croix dans l'effort constant qu'il nous faut faire contre nous-mêmes pour nous renoncer, nous mortifier, travailler, monter et monter toujours.

Cela répugne à la nature humaine de monter, car elle est paresseuse, elle tend à descendre, à s'arrêter, tandis qu'il faut monter pour aller à Jésus-Christ.

Il faut laisser un peu de soi ici, un peu de soi là, laisser la bonne opinion qu'on peut avoir de soi et celle que les autres peuvent avoir de nous. C'est un mauvais bagage qu'il faut laisser au bas de la montagne. Tant d'autres choses : ses aises, ses amusements ! Il ne faut pas qu'une âme religieuse cherche à s'amuser, mais qu'elle trouve son plaisir à aimer Jésus-Christ, à parler de lui, à se rappeler

114. Mt 16, 24.

tout ce qui peut augmenter son amour, à développer cet amour dans les autres et dans son propre cœur. Qu'on ne parle jamais que de choses bonnes, de choses saintes, qui vont à l'amour de Dieu, à l'oraison, à la vie parfaite, à la régularité, à la charité.

Le moyen encore, pour nous comme pour les chrétiens, c'est la prière. Les chrétiens du monde y sont quelquefois plus fidèles que nous. J'ai connu une femme mariée, n'ayant pas d'enfants, il est vrai, mais allant dans le monde, se pliant à toutes les exigences du monde et de sa position, qui savait toujours trouver quatre heures pour la prière. Une autre, et celle-ci avait des enfants et de nombreux devoirs à remplir, arrivait à faire deux heures d'oraison par jour.

Vous, mes sœurs, vous avez des heures fixes pour vos exercices. De plus, si vous ne perdez jamais un instant libre, si vous appelez la grâce, si vous vous adressez à la Sainte Vierge, au Sacré-Cœur, si vous mettez dans vos journées le souvenir de la Passion de notre Seigneur dans ce temps-ci, le souvenir de ses humiliations, de la crèche en d'autre temps, vous comprenez qu'il vous sera facile de mener une vie de prière, et en travaillant, d'avoir notre Seigneur devant les yeux et de l'invoquer sans cesse. Au contraire, si vous ne faites pas cela, il vous sera à peu près impossible de gravir la montagne, impossible enfin d'arriver à cette union dont le type admirable, mais ne durant pas toujours, est la communion. Elle doit se réaliser dans nos âmes par une chose que vous devez croire.

Vous êtes toutes en état de grâce : vous avez reçu l'absolution et communié. Notre Seigneur habite au fond de vos âmes. Pouvez-vous, avec un tel hôte, vous occuper d'autre chose, laisser aller votre âme à la tristesse, à l'ennui, au découragement ? Est-ce convenable ? Si notre Seigneur entrait maintenant dans cette maison et qu'il fût là de telle sorte que vous puissiez vous prosterner à ses pieds et l'adorer, est-ce qu'il y aurait place dans vos cœurs pour l'ennui, la tristesse ou le découragement ? Eh bien, notre Seigneur y est par la foi.

Si vous êtes en état de grâce, encore une fois il habite en vous, il est là. En même temps il est la joie, la force, le soutien de votre âme, et il regarde votre fidélité, la mesure de votre amour, en sorte que vous ne devez pas laisser entrer dans votre âme des sentiments,

des pensées qu'il n'aime pas et qui pourraient lui déplaire. Il n'aime pas les pensées contre la charité, l'humilité, la patience, bien moins encore les pensées contre l'obéissance, parce que notre Seigneur, qui a toujours obéi, veut mettre l'obéissance dans nos âmes.

Si nous avons un peu de courage pour nous défaire de tout ce qui est de nous, nous tendrons toujours à avoir plus de notre Seigneur, à rester de plus en plus avec lui qui est au-dedans de nous. Ainsi le moment si précieux de la communion pourra se prolonger tout le long du jour par l'adoration, le respect, la foi, la prière, la pureté du cœur, les saintes intentions, tout ce qui correspond à cette présence de Jésus-Christ dans nos âmes.

La vie religieuse est faite pour que, quittant les choses extérieures au-dedans de nous-mêmes, nos imperfections, notre Seigneur devienne plus Maître, soit plus écouté au-dedans. À mesure qu'il est plus Maître, il se plaît davantage dans cette demeure et finit par y habiter et par former cette union complète qu'il nous découvrira dès cette vie si nous sommes fidèles, et qui fera notre joie pendant l'éternité.



18 avril 1884¹¹⁵

LA MANIÈRE DE FAIRE LES RÉCRÉATIONS AVEC ESPRIT DE FOI

Mes chères filles,

Nous répétons souvent à l'Office cette parole qui résume la pensée dominante de ce temps-ci : *Vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez donc les réalités d'en haut, goûtez les choses d'en haut*¹¹⁶. C'est le caractère du temps de Pâques. Si le temps du Carême est un temps de pénitence, Pâques est un temps de joie, mais de joie sainte, entendez-le bien. Si les simples chrétiens doivent rendre leur joie sainte, combien plus les religieuses qui se sont proposé d'imiter la vie des anges, comme dit la Règle au chapitre de la chasteté.

Cherchons donc à imiter la pureté des anges et leur vie de zèle. Je voudrais que vous fassiez un examen de toutes vos actions, pour voir si ce sont des actions célestes, des actions faites pour Dieu seul, à la façon des âmes qui appartiennent déjà plus au ciel qu'à la terre, qui ont déjà au ciel la moitié de leurs affections, que dis-je, plus de la moitié de leurs affections, car vous aimez plus Jésus-Christ ressuscité, la Sainte Vierge, les anges, les saints, que vous n'êtes attachées à ce que vous pouvez aimer sur la terre.

Que vos actions suivent, et soient dans la voie des choses célestes. Que, dans tout ce que vous faites, il y ait quelque chose de la pureté angélique, de la perfection angélique, du zèle angélique, de

115. Mère Marie-Eugénie est revenue à Auteuil le 8 avril, mardi saint. Le 18 est le vendredi de Pâques.

116. Col 3, 1-2.

l'obéissance angélique aussi, pour que Jésus-Christ se repose en vous et y trouve sa joie, comme il la trouve dans les hiérarchies célestes. Cherchez toutes les qualités des anges. Voyez si dans vos œuvres, vos actions, du matin au soir, vous cherchez à les imiter.

Je viendrai tout de suite aux récréations. Croyez que la récréation n'est pas une action vulgaire qui doive se faire à la façon des petits enfants de chœur d'Amélie-les-Bains¹¹⁷, qui faisaient du tapage à la porte de l'église. Ce n'est pas ainsi que les religieuses doivent faire la récréation, en étant tapageuses, sans tenue, vulgaires, imparfaites. *Récréation* veut dire se récréer, se reposer. Agir ainsi n'est pas un repos, ni un moyen de se récréer : c'est souverainement désagréable aux autres et à soi-même. On en sort le cœur ennuyé, l'âme mécontente.

Prenez garde : la récréation est une des actions que l'on doit apprendre à sanctifier. On doit y parler volontiers de choses bonnes. S'il n'est pas toujours possible d'y parler de choses saintes, il faut au moins que tout ce que l'on dit soit aimable, bon, charitable, bienveillant. Il faut y apporter toujours de la bonne humeur et de l'égalité de caractère, afin que tout soit saint et selon Dieu.

Il faut réagir contre soi pour cela, parce que la nature a ses pentes : tantôt c'est l'humeur, comme les singes et les magots dont parle saint François de Sales. – Il pleut, le ciel est noir, il n'y a pas un coin qui soit bleu. On n'est pas contente (c'est une très petite cause d'ennui. Tout le monde l'éprouve plus ou moins). – Ou bien on est moins bien portante, on n'a pas bien digéré, on n'a pas bien dormi, on est portée à la mauvaise humeur. – Ou bien encore, c'est un excès de dissipation : on descend, on ne reste pas à sa place d'épouse de Jésus-Christ, toujours revêtue de respect, de tenue religieuse, de quelque chose d'angélique.

On n'est pas ange quand on est brusque, violente, emportée, quand on apporte ce qui nous a contrariée. On n'a pas parlé de la journée et on commence la récréation par une plainte sur ce qui a été désagréable. Les religieuses doivent apprendre à parler sans querelle, d'une manière pleine de modestie, de douceur, d'édification.

117. Station thermale des Pyrénées Orientales, où le père Picard allait se reposer.

Nous sommes ressuscitées à la joie, mais quelle joie, mes sœurs ? La joie du ciel, joie surnaturelle, angélique, joie de la foi, de la charité, de l'union, toute revêtue de douceur et de modestie. Pas celle de la terre, mais celle de notre Seigneur, quand, apparaissant au milieu de ses apôtres, il leur disait : *La paix soit avec vous*. Quelle joie ces paroles divines répandaient dans le cœur des apôtres, quand il leur apparaissait avec un visage ressuscité, avec la beauté d'en haut, avec le triomphe sur la mort, avec la promesse de l'immortalité pour eux, avec le ciel qu'il ouvrait, avec l'Église qu'il fondait, les mains pleines de grâces enfin, leur disant : *La paix soit avec vous. Ne craignez pas*¹¹⁸.

Il faudrait que ce soit là l'emploi des récréations religieuses, quelque chose de bon qui dilaterait le cœur, qui ôterait toute crainte, qui aiderait à prier. Je vous le demande beaucoup, parce qu'en ce temps on accorde plus de récréation. Nous allons célébrer la sainte Catherine, tâchez que ce soit une récréation du ciel.

Qu'un reflet d'en haut se trouve dans chacun de vos regards, dans chacune de vos paroles, dans votre bonté, votre douceur, votre charité. Examinez, cherchez. C'est un talent, tâchez de le porter dans toutes les maisons où vous irez¹¹⁹.



118. Lc 24, 36.

119. Le 25 avril, les Annales indiquent : « Pas de Chapitre ; Notre Mère a mal à la gorge. »

2 mai 1884¹²⁰

L'ANNIVERSAIRE DE LA FONDATION

Mes chères filles,

Nous venons de célébrer l'anniversaire de notre fondation. En revenant sur ces premiers jours, en voyant tout ce que notre Seigneur a fait pour nous, j'ai été frappée d'une pensée que j'ai besoin de vous exprimer. C'est que dans notre œuvre tout est de Jésus-Christ, tout est à Jésus-Christ, tout doit être pour Jésus-Christ.

Tout est de Jésus-Christ. Qui donc, mes sœurs, en dehors de celui qui nous appelait, avait la pleine conception de ce que nous devons être ? Personne, ni celui qui¹²¹, à sainte Anne d'Auray, croyait avoir reçu la révélation d'un dessein de la très Sainte Vierge sur des filles consacrées au mystère de son Assomption. Ni celles qui, appelées les premières, ont travaillé chacune selon son pouvoir, et dont le plus grand mérite a été de se livrer sans réserve à des desseins encore inconnus.

Notre esprit, le premier de nos biens, comment s'est-il formé ? Cet ensemble que nous comprenons toutes et qui est le caractère propre de notre Institut : avant tout, Jésus-Christ, le Roi de l'éternité, vivant dans les âmes et vivant dans son Église, l'extension de son règne au-dedans et au-dehors de nous, un grand esprit de prière appuyé d'une part sur l'Office divin, où nous trouvons les

120. Ce chapitre fait partie des *Textes Fondateurs*, p. 117 et suivantes. Il a été corrigé par mère Marie-Eugénie. Certains paragraphes sont entièrement de sa main.

121. Monsieur l'abbé Combalot.

traces des saints et les dévotions de l'Église ; et d'autre part sur l'adoration du très Saint Sacrement où nous entrons avec notre Seigneur Jésus-Christ dans les quatre fins de son divin sacrifice. Le rosaire que le long du jour je vois si souvent entre vos mains. Le chemin de la croix qu'un si grand nombre d'entre vous trouvent encore le temps de faire. Puis une certaine liberté d'esprit qui laisse à chacune le caractère de sa grâce. L'ardeur qui doit nous porter aux vertus, non par contrainte ni à l'aide d'une surveillance minutieuse, mais par l'expansion d'un cœur fidèle qui va au-devant de l'obéissance, de la pauvreté, de l'humilité, de la régularité, de la patience, de la mortification pour plaire à Jésus-Christ et pour le suivre, de telle sorte que nous ne voulions céder à aucun autre Ordre dans ces vertus, tout en ne faisant que ce qui se peut concilier avec notre travail et avec notre Règle.

Et cet esprit de fraternité, plein de respect et de simplicité, ce quelque chose aussi qui nous rapproche des anciens Ordres, la forme d'éducation qui en découle pour nos élèves, qui donc la voyait alors ? Qui savait que nous aurions le grand Office et le saint Sacrement exposé dans tant de chapelles ? Tout cela, qui le prévoyait ? Notre Seigneur seul le connaissait, et c'est sous sa conduite que, petit à petit, par les Règles, par les usages, par les grâces qui nous étaient accordées, par les sœurs que Dieu nous envoyait, par les conseils et par les vertus de ceux avec qui Dieu nous mettait en rapport, toutes ces choses se sont révélées. À nous maintenant de les conserver et de les développer.

Voilà pour l'esprit. Mais les personnes elles-mêmes, qui les a envoyées ? N'est-ce pas notre Seigneur qui, de loin et de près, par ses charmes tout-puissants, les attirait à son service ?

Vous le connaissez toutes, mes sœurs, ce charme que Jésus-Christ exerce au fond d'une âme et par lequel il la remplit et l'attire. Vous savez comme il fait resplendir à nos yeux la blanche couronne de la virginité, comme il sait nous embraser de l'amour de son service et de sa beauté si méprisée aujourd'hui, la beauté de son enfance, de sa croix, de son saint Évangile. Et vous voyez comment c'était Lui encore qui, par son action secrète, amenait les âmes à l'œuvre qu'il voulait former. *Tout est donc de Jésus-Christ.*

Tout est à Jésus-Christ. Rien de plus nécessaire que de remplir son âme, son intelligence, sa volonté de cette pensée que tout est à Jésus-Christ. Les choses, les biens, les maisons, tout ce dont nous usons sur la terre n'est pas à nous. Nous avons commencé dans un pauvre petit appartement, puis dans des maisons louées. Nous étions quelques pauvres filles sans un lieu sur la terre. Dieu a donné les couvents, les jardins, les pensionnats, les chapelles, les meubles, les objets d'art. Tout vient de lui.

Est-il dans l'ordre que nous nous y attachions, que nous les considérions comme à nous ? N'est-il pas plutôt dans l'ordre que nous sachions que nous sommes à Jésus-Christ et que ces choses aussi sont à Jésus-Christ ? C'est Jésus-Christ qui les a données. C'est à lui qu'elles appartiennent. C'est pour lui que nous en usons Et s'il lui plaisait de permettre qu'on nous les retire, devrions-nous en être troublées ? Emportant l'esprit qu'il nous a donné, ne pourrions-nous pas nous estimer heureuses d'aller, en quelque lieu que ce soit, recommencer ce qui a fait la ferveur de nos commencements ?

Je passe rapidement sur les biens. J'en viens aux personnes, qui doivent être toutes pour Jésus-Christ. Du reste les personnes aussi, celles que l'on aime et de qui on a reçu quelque bien, peuvent sembler une propriété. S'y attacher plus qu'aux biens et aux choses, cela peut être naturel. Ce n'est pas ce que Dieu attend d'âmes qu'il a choisies pour l'extension de son règne.

Que tout soit donc pour Jésus-Christ. Je parlais tout à l'heure, mes sœurs, du charme souverain par lequel Dieu attire les âmes : ce charme souverain, c'est la donation de Lui-même. Quelle donation que celle de l'Incarnation du Verbe ! Dans la sainte Enfance, quel abandon, quel dépouillement, quelle dépendance ! À quelle impuissance Dieu se réduit pour se donner à nous !

La prédication évangélique est encore un grand mystère de donation : c'est la vérité, c'est le salut, c'est lui-même que Jésus-Christ donne, jusqu'à ce qu'il se donne plus entièrement encore par la sainte Eucharistie, et qu'il s'étende sur la croix pour nous donner sa vie et jusqu'à la dernière goutte de son sang. Qui ne sent que c'est par là que Jésus-Christ nous a appelées, par la beauté de son

don, la beauté de son amour, de son abandon, de sa générosité ? Nous aurait-il appelées à autre chose ? Oh non, il nous a appelées à nous donner comme il s'est donné. Si, dans l'Incarnation, il se donne tout aux hommes, par la vie religieuse nous nous donnons tout à lui.

Dans son enfance, il nous tend les bras, pour que nous soyons petites, obéissantes, livrées sans aucune résistance possible à tous ses divins vouloirs. Quelle sera la forme de notre vie ? Fera-t-il de nous des apôtres, en nous appelant à travailler au loin ? Ou bien des victimes, en nous étendant sur un lit de douleurs qui sera notre croix ? De toute façon, ce qu'il attend de nous, c'est un parfait abandon, de telle sorte qu'ayant tout reçu *de* Jésus-Christ, tout ce que nous sommes soit *à* Jésus-Christ, pour être employé *par* lui et *pour* lui.

Que nous soyons jeunes ou que nous ne le soyons plus, cherchons donc dans un abandon sans réserve à étendre nos âmes vers un ardent désir de l'extension du règne de Jésus-Christ, pour nous y dévouer de tout notre pouvoir, à l'exemple des apôtres dont nous faisons mémoire en ce temps de la résurrection. Que faisait alors notre Seigneur ressuscité ? Il formait son Église, achevait d'armer ses apôtres pour l'apostolat et pour le martyre, car tous ont été martyrs. Il les armait pour répandre la vérité, pour lui appartenir sans réserve, pour être l'incarnation de sa doctrine, pour la porter sur tous les points du monde.

L'évangélisation du monde par les apôtres est un miracle. C'est un miracle certain, et il n'y a pas un lieu de la terre alors connu, où un apôtre n'ait posé le pied pour y porter la doctrine de Jésus-Christ. Où en trouvaient-ils la puissance ? Dans leur union au divin Maître. Ils enseignaient l'Évangile ; ils étaient l'expression même de l'Évangile. Jésus-Christ vivait en eux, et tout prêchait dans leur personne. Tâchons d'exprimer en nous la vie de Jésus-Christ. Tâchons de recevoir de lui ce que nous devons donner aux autres. Abandonnons-nous sans réserve. Efforçons-nous de contribuer, chacune selon nos faibles moyens, à étendre son règne ; travaillons, étant épouses, à devenir apôtres.

Ces pensées m'ont frappée en voyant ce que Dieu a fait de si peu de chose. Je voulais les livrer à votre méditation, afin de leur faire porter les fruits que Dieu attend. Croyez-vous que notre Seigneur a fait pour rien ce miracle ? Faire quelque chose de rien est un miracle : c'est un plus grand miracle que de chasser la maladie d'un corps qui a déjà la vie. Quel grand miracle donc que de faire de rien quelque chose de complet, de saint, d'agréable à Dieu, comme doit l'être une Congrégation religieuse, dont il faudrait que le Prophète puisse dire : *Que tes tentes sont belles, ô Israël¹²², que tes bataillons sont bien rangés !*¹²³ Tâchons d'être des bataillons bien rangés. Soyons fidèles, reconnaissantes, répondons au miracle, continuons-le.

Que tous les desseins de Jésus-Christ soient accomplis par la libre volonté de chacune de nous, par un amour ardent et généreux, s'étendant à tout ce que notre Seigneur peut nous demander de perfection, d'œuvres de zèle, de souffrances peut-être, mais toujours d'amour et de générosité.



122. Nb 24, 5.

123. Cant 6, 3 (Vulg.).

9 mai 1884¹²⁴

LA DÉVOTION À LA SAINTE VIERGE

Mes chères filles,

J'ai bien regretté, la dernière fois, que le temps ne m'ait pas permis d'ajouter quelque chose sur la très Sainte Vierge. Si nous appartenons à notre Seigneur, c'est avec Marie, par Marie, et comme filles de Marie. Dans la dévotion d'une fille de l'Assomption, il doit donc y avoir un effort continu d'imiter la Sainte Vierge dans son don si parfait, si saint, si fidèle d'elle-même à Jésus.

Nous avons dit d'abord que, pour nous, tout venait de Dieu, parce que nous avons tout reçu de lui. C'est bien vrai aussi de la Sainte Vierge. Ses grâces merveilleuses, sa sainteté, tout ce qui l'élève au-dessus des créatures, c'est un don de Dieu. L'Immaculée Conception, c'est un don de Dieu. L'immunité de tout péché, sans doute c'est parce qu'elle a été fidèle et qu'elle a correspondu, mais c'est aussi un don de Dieu. Dans l'Incarnation, Dieu se donnant aux hommes, c'est à elle qu'il se donne d'abord d'une manière admirable.

L'humilité de la très Sainte Vierge ! Avec une telle plénitude de grâces, elle ne s'est jamais rien attribué. Elle a toujours tout rapporté à Dieu. C'est là pour vous un premier exemple. Tout ce que vous êtes, tout ce que vous avez reçu, est-ce que vous n'y prenez jamais aucune complaisance ? Est-ce que vous ne vous y

124. Chapitre corrigé par mère Marie-Eugénie.

arrêtez jamais ? N'avez-vous pas au-dedans de vous-même le désir d'être quelque chose à vos propres yeux ou aux yeux des créatures ? C'est tout ce qu'il y a de plus éloigné d'une fille de Marie, qui doit la suivre avec une humilité sincère.

La soumission parfaite, cet autre aspect de l'humilité ! Parce qu'elle était humble, elle était soumise et se livrait avec un abandon parfait à tous les desseins de Dieu.

La prière ensuite ! Nous avons parlé de l'esprit de prière : que pensez-vous qu'était la prière de Marie dès qu'elle a été au monde ? Quelle prière constante ! Vous savez toutes que, par la grâce, Dieu habite en nous. Il habitait dans la Sainte Vierge d'une manière excellente : combien dans son âme Marie était attentive à cette présence de Dieu ! Comme elle en occupait son esprit et son cœur ! La présence de Dieu en tous lieux, comme elle y était attentive ! Avec quel respect et quel amour elle marchait dans cette sainte présence. Comme elle y trouvait ce qui anime le culte extérieur que l'on rend à Dieu.

Laissez-moi vous recommander très particulièrement de vous rendre, à l'imitation de Marie, très attentives à la présence de Dieu au-dedans de vous. Beaucoup d'agitation des âmes vient de ce qu'elles ne s'habituent pas à voir Dieu vivant au centre d'elles-mêmes. Avec cette présence, avec un tel hôte, avec un tel ami, on n'oserait pas se laisser aller à tant d'agitations, de troubles, de choses inutiles qui font perdre le temps, quand elles ne font pas perdre la perfection de l'amour.

Quelle simplicité aussi ! la Sainte Vierge dans sa prière était la simplicité même. Elle avait tout reçu de Dieu, elle rapportait tout à Dieu. Elle vivait en sa présence dans une lumière qu'aucune créature n'a égalée. Elle lui rendait un culte admirable, plus agréable à Dieu que celui des anges. Au-dedans d'elle-même, elle trouvait Dieu, l'adorait, le révérait dans la soumission, l'abandon, par une simplicité qui supprime toutes les choses inutiles pour ne laisser la place qu'à une volonté libre. Elle se donnait à Dieu de plus en plus, et ne cherchait que les moyens de faire ce qui lui est agréable.

Dans ce mois de Marie je tenais à vous dire cela. C'est en se consacrant à la Sainte Vierge, en lui demandant son secours, en pénétrant dans l'âme si sainte et si parfaite de Marie, qu'on apprend à bien servir Jésus-Christ. C'est ainsi que vous deviendrez de parfaites religieuses de l'Assomption, joignant à une générosité absolue envers notre Seigneur Jésus-Christ une vraie dévotion à la Sainte Vierge.



16 mai 1884¹²⁵

LA PURETÉ DE L'AMOUR DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Mes chères filles,

La dernière fois, en vous parlant de la Sainte Vierge, il y a une ou deux choses sur lesquelles je n'ai pas pu développer ma pensée. Je me suis senti l'envie d'y revenir. Je voudrais surtout appeler votre attention sur la pureté de l'amour de la très Sainte Vierge pour Dieu. Cet amour si pur, si généreux, si parfait est le modèle du nôtre. Nous n'arriverons à l'imiter que par l'abnégation : c'est sur ce point que je regrettais d'avoir passé trop vite.

Quand nous sommes entrées en religion, ce que nous venions surtout chercher, c'était l'amour de Dieu. L'aimer de plus en plus, arriver à l'amour parfait, c'est ce que se proposent les religieuses, c'est là qu'elles font tendre leurs efforts. Mais pour aimer Dieu d'une manière parfaite, pour imiter la Sainte Vierge, il faut écarter ce qui se place entre nous et l'amour de Dieu. C'est le commencement, c'est ce que l'on prêche toujours. Notre Seigneur le dit dans son Évangile : *Celui qui veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même*¹²⁶.

Nous tenons à nous-mêmes par bien des liens. La mortification rompt les plus inférieurs et nous délivre de ce qui, dans la recherche des biens du corps, se placerait entre nous et Dieu. Et comme la possession des biens de ce monde permet d'avoir tout ce qu'il faut pour le bien-être, la pauvreté aussi nous délivre et nous sépare du

125. Chapitre corrigé par mère Marie-Eugénie. Des paragraphes entiers sont de sa main.

126. Mt 16, 24.

bien-être. Je voudrais que chacune de vous s'examine sur ce point, qu'elle voie si ce dont elle a besoin, ses aises, son bien-être, n'occupe et ne trouble pas quelquefois son âme. C'est pour nous en dégager que notre Seigneur recommande tant le renoncement, la mortification, la pauvreté, *Heureux les pauvres de cœur*¹²⁷, afin que l'amour des biens de ce monde, des aises du corps, ne vienne pas gêner l'âme et l'empêcher d'aller à Dieu avec une pureté, une ardeur, une liberté absolue.

Rien de plus facile que de revenir à la Sainte Vierge pour la voir en cela comme un modèle. Vous savez ce que les saints disent de sa vie. Elle n'usait des choses de ce monde que le moins possible, elle vivait dans la pauvreté, elle ne prenait de sommeil, de nourriture et de tout ce qui sert à la vie, que ce qu'il fallait pour ne pas mourir.

On n'oserait s'arrêter à l'idée qu'aucun bien-être, aucune lâcheté, aucune répugnance à la souffrance ait pu arrêter cette âme si sainte. Ceci est à méditer, parce que, en avançant dans la vie, on peut être portée à tomber dans ces faiblesses que l'on croyait avoir vaincues dans ses premiers efforts.

Un autre empêchement plus intime, plus universel, c'est l'orgueil de l'esprit. Être estimée, être comptée pour quelque chose, qui peut se dire que jamais dans sa vie elle n'a été occupée de ces riens ? Au lieu d'aimer Dieu, de tendre à lui de toutes ses forces, on se préoccupe du succès ou de l'insuccès, de l'estime ou de la non-estime, du mépris, de ce qui anéantit. On s'afflige d'être comptée pour rien, tenue à la dernière place, de n'être pas l'objet de la confiance. Toutes ces choses dont on se préoccupe et qui tiennent à l'orgueil de l'esprit, si elles se placent entre Dieu et l'âme, empêchent l'âme d'aller à l'amour parfait.

La Sainte Vierge allait à Dieu avec plénitude, parce que son humilité était profonde. C'est sur cette humilité merveilleuse que se sont greffées toutes ses grâces et toutes ses vertus. Riche de tous les dons de la nature et de la grâce, elle était parfaitement vide d'elle-même. C'est pour cela que rien ne l'empêchait d'aller à Dieu avec la plénitude de son amour.

127. Mt 5, 3.

Il y a une troisième chose qui touche encore à l'orgueil, et qui arrête l'âme dans son vol vers Dieu : c'est une certaine recherche de cœur, des susceptibilités, des exigences, des besoins d'être l'objet d'un amour de préférence. Lorsque tout cela passe autour du cœur humain, il n'est plus libre pour aller à Dieu avec tout son amour. Les vertus ne peuvent s'exercer au-dedans. La pauvreté d'esprit, l'humilité, l'abnégation et la charité même diminuent. C'est là que l'esprit de sacrifice est la grande force. C'est là qu'il faut la pureté de l'amour : ne vouloir que Jésus-Christ, n'aimer que Jésus-Christ, le chercher seul.

Non pas qu'on n'aime plus les autres créatures ! La Sainte Vierge, dont l'amour pour Dieu était si pur, avait bien plus de charité que toutes les créatures ensemble. Les saints ont eu aussi des amitiés tendres, mais bien ordonnées. Ils ne les rapportaient pas à eux. Au lieu de susceptibilités et de recherches propres ils voulaient donner et trouver Jésus-Christ.

En tout cela, sous ces trois formes différentes, c'est le moi que l'on met entre Dieu et soi qui empêche l'âme d'aller à la perfection de l'amour. Y a-t-il pourtant quelque chose de meilleur pour la créature que de tendre sans cesse à Dieu et de quitter tout pour le trouver ? Je comprends bien, mes sœurs, que ce n'est pas le travail d'un jour. Mais je sais aussi que l'ardeur, la pureté, la fidélité de l'amour peuvent abrégier le chemin. Comprenons au moins que c'est là qu'il faut viser sans cesse. Croyez que c'est une grande avance que de l'avoir bien compris. C'est pourquoi j'ai voulu le dire pendant ce mois de la Sainte Vierge.

Les saints ont appelé Marie la Mère du Bel-Amour. Pourquoi ? Parce que c'est elle qui, par une grâce spéciale, donne aux âmes un amour saint, parfait, un amour beau, sans tache, sans souillure, capable de toutes les générosités, de toutes les abnégations. Un amour qui veut tout donner à Dieu, tout sacrifier à Dieu, aller à lui simplement et parfaitement. Alors, mes sœurs, un grand bien s'établit dans l'âme, c'est la paix.

On s'étonne de voir que les saints, au milieu de leurs austérités, de leurs épreuves, de leur solitude, jouissent d'une onction, d'un bonheur parfait. D'où vient ce parfait bonheur ? C'est que, par leur

renoncement même, ils vont droit à Dieu, que son amour se répand en eux, et que, par suite de leur générosité, rien ne vient plus se placer entre leur âme et Dieu.

Voilà l'état le plus désirable sur la terre. C'est là que doivent tendre tous nos efforts, pour imiter la Sainte Vierge de plus près, arriver à la pureté de l'amour et par là, à la paix de l'âme dans l'union à Jésus-Christ.



23 mai 1884¹²⁸

L'ÉDUCATION

Mes chères filles,

C'est toujours un étonnement pour moi de voir que la dernière parole adressée par Jésus-Christ à ses apôtres est une parole de reproche : il leur reproche la dureté de leur cœur¹²⁹, la peine qu'ils avaient eue à croire le témoignage de ceux qui, les premiers, l'avaient vu ressuscité. C'est après cette parole de blâme qu'il leur impose le fardeau le plus lourd qui puisse se concevoir, l'évangélisation du monde entier : *Allez, enseignez toutes les nations*¹³⁰.

Il y a beaucoup de réflexions à faire là-dessus : la première, c'est que, si une visitatrice, en quittant une maison, laissait comme dernière parole une parole de reproche, je ne sais pas si les sœurs en seraient bien contentes, si elles reprendraient avec grande ardeur et grand amour la charge et le zèle des âmes. Ces hommes-là étaient si grands, si humbles, si saints, si attachés à leur Maître – et le Maître le savait si bien – qu'il pouvait finir par une parole de reproche. Il les quittait pour s'en aller au ciel, comptant sur la générosité absolue avec laquelle ils allaient entreprendre, quoi ? – ce qu'il y avait de plus difficile, l'évangélisation de la terre.

128. Lendemain de l'Ascension. Chapitre corrigé en plusieurs endroits par mère Marie-Eugénie.

129. Mc 16, 14.

130. Mt 28, 19.

Nous regardons comme une partie de notre vocation d'être apôtres. Nous avons donc à enseigner l'Évangile et surtout à l'enseigner aux petits. Au fond, c'est la mission de la femme, de la mère dans la famille, de donner le premier enseignement des vérités divines, de former un chrétien dans l'enfant, de faire entrer Jésus-Christ dans les cœurs qui ne le connaissent pas. Dieu, en nous élevant à la dignité de ses épouses, nous donne aussi cette mission maternelle de former des chrétiennes dans les enfants. Jésus-Christ nous dit aussi : *Proclamez la Bonne Nouvelle, celle qui croira sera sauvée*¹³¹. Celles qui marcheront dans les voies de l'Évangile seront seules sauvées. C'est du salut qu'il s'agit dans l'enseignement.

Dans cette mission de l'éducation, notre premier devoir, et je dois dire qu'il est généralement bien rempli à l'Assomption, c'est donc d'éclairer l'esprit des lumières de la foi. C'est que tout ce qu'on enseigne aux enfants fortifie leur foi, aide à développer en elles la vie de la foi. Que tout ce qu'elles apprennent soit présenté de manière à former en elles de vraies enfants de la sainte Église, dont l'esprit est en toutes choses dirigé par les lumières de la foi. C'est là un des premiers devoirs imposés à une fille de l'Assomption.

Le second est peut-être plus difficile : c'est de former des caractères chrétiens, de préparer dans l'enfant cet ensemble qui en fera une vraie chrétienne, c'est-à-dire une certaine générosité, une certaine humilité. Quant à ce qui est de l'humilité, rien n'est plus difficile : les enfants sont toujours pleins d'eux-mêmes. Ne pas se croire le tout de toutes choses est difficile à l'enfant. Si nous revenons aux jours de notre jeunesse, nous le verrons, il nous semblait que nous étions quelque chose d'important, comme disait cette petite fille : « Moi, rien ! Mais je suis une foule ! » C'est une impression naturelle à l'enfant que l'éducation moderne augmente encore.

Pendant, à mesure que la foi agit, que la piété se forme, il faut arriver à mettre en elles une certaine humilité, une générosité aussi grande que possible (tout ce qui est fort manque aujourd'hui dans

131. Mc 16, 16.

les âmes) puis la droiture, un des caractères de l'Assomption. Sur ce caractère se base l'esprit chrétien : aller droit envers Dieu. Aller droit envers notre Seigneur Jésus-Christ qui doit être le tout de notre vie. Aller droit envers les hommes, parce que les manques de vérité et de justice offensent Dieu.

Il faut donc former des âmes dans lesquelles il y ait la générosité, l'humilité, la droiture. Pour cela, obtenir qu'elles fassent quelques sacrifices, qu'elles acceptent quelques humiliations. Je ne dis pas qu'on peut les reprendre facilement. Je ne dis pas qu'on peut finir par un reproche quand elles nous quittent pour entrer dans le monde, qu'on peut leur reprocher tout ce dont elles n'ont pas profité (cela ne réussirait pas comme avec les apôtres) mais pendant le cours de leur éducation, leur faire embrasser le sacrifice, l'humilité, la générosité, la franchise, ces deux dernières vertus naturelles, il est vrai, mais sur lesquelles se base l'esprit surnaturel et chrétien.

Quand, dans quelqu'une de nos maisons, on se contente de laisser pousser les enfants, les éloignant du mal, les formant à quelques œuvres de piété, on n'a pas fait grand-chose. On n'a pas formé des caractères. Dans le mariage, ces femmes-là ne forment pas des familles fortement chrétiennes : elle ne sauront pas donner à leurs enfants la sève de l'Évangile. Dans la vie religieuse, elles ne sauront pas se donner et suivre Jésus-Christ.

Il faut apprendre aux enfants à faire des efforts. Tous les jours il y en a à faire. Quelquefois ils sont grands, quelquefois petits, mais il faut toujours de l'effort : effort pour le travail, effort pour l'humilité, effort pour la régularité. Non pas des choses extraordinaires, mais habituer les enfants à se lever promptement (la mollesse est le grand mal de ce temps), à mettre de l'attention à ce qu'elles font, à réprimer une parole impatiente. En un mot, à faire toujours un peu d'effort pour s'élever à Dieu. Que la foi éclaire l'esprit, c'est beaucoup sans doute. C'est peu de chose pourtant si cela n'élève pas l'âme. C'est une racine qui ne portera pas beaucoup de fleurs et de fruits, si le caractère, les œuvres, la vie ne se changent pas d'après les convictions.

Voilà l'éducation intelligente, l'éducation zélée. Je n'ai pas besoin d'ajouter une chose par laquelle j'aurais peut-être dû commencer, mais qui est tellement évidente qu'il semble inutile de la dire : c'est le soin le plus absolu d'éloigner toute souillure. Il est difficile que l'humilité, la générosité et la droiture s'établissent dans des âmes souillées. Chez elles, tout s'en va à la dérive. Tout va à l'abîme comme naturellement. Sans doute on peut se relever, vaincre cela. Mais alors il faut que la pureté la plus parfaite vienne régner dans l'âme.

Notre grande sollicitude doit donc être d'éloigner des yeux, des lectures, des pensées, des conversations, tout ce qui porte la moindre souillure. Puis imprimer à l'enfant un grand respect d'elle-même, ce qui est tout à fait autre chose que l'orgueil et l'amour-propre. La vanité porte au mal. Le respect de soi conserve dans le bien. Souvent, c'est la vanité et l'orgueil qui conduisent une femme à sa perte. Le respect de soi, de sa pureté, de la blancheur de sa robe baptismale, de la grâce de Jésus-Christ, c'est au milieu de tous les dangers une sauvegarde puissante.

Les premières martyres, les premières vierges chrétiennes étaient remplies de ce sentiment. Elles étaient dignes, fermes, elles pouvaient traverser, sans la moindre atteinte, les dangers dont les persécuteurs les menaçaient. Il faut tâcher d'imprimer dans l'âme de la jeune fille ce respect d'elle-même qui ne permet pas qu'on touche le bord de sa robe, cette dignité native qu'elle augmente par la foi, la prière et la communion, qui lui donne quelque chose de saint et d'angélique qu'elle ne veut qu'aucune créature touche ou souille, même d'un souffle de son haleine.

Si dans ces trois ordres nous avons beaucoup de zèle, nous ferons beaucoup de bien aux enfants. On ne peut pas le faire, si on s'occupe d'elles par manière d'acquit, par nécessité d'emploi, sans y mettre son cœur, son intelligence, sa volonté ; si on ne cherche pas quelquefois auprès de Dieu comment on pourra faire pénétrer le bien dans telle enfant, comment on peut renouveler telle nature. Soyez sûres que toutes les enfants sont capables d'être renouvelées. Nous avons vu souvent des transformations étonnantes.

La plus extraordinaire que j'aie vue est celle d'une enfant, au commencement de notre œuvre. Elle avait de si déplorables tendances qu'elle a avoué, oserai-je le dire ? avoir demandé au démon de connaître et de faire le mal. Eh bien, l'éducation qu'elle a reçue à l'Assomption a si bien réagi que, par la foi, par l'influence qu'on a eue, par les lumières données, les exemples reçus, elle est devenue une femme admirable, une mère chrétienne parfaite. Elle s'est enfermée à la campagne, a eu cinq ou six enfants à l'éducation desquels elle s'est dévouée sans jamais chercher le plaisir. Je ne l'ai pas revue, mais j'ai entendu parler d'elle comme remplissant sa mission aussi chrétiennement que possible.

Vous voyez quelle transformation une enfant peut subir. Mais pour cela il faut se donner beaucoup de peine, prier, recommander à notre Seigneur les âmes qui donnent de l'inquiétude. Dans les belles âmes chercher à établir quelque chose de plus fort, de plus chrétien, un esprit d'humilité que des âmes très pures n'ont pas toujours facilement. Parmi celles qui m'écoutent, nous en avons rencontré en qui l'esprit d'humilité n'entrait pas facilement, quand elles étaient élèves. Il faut donc prier pour les enfants, en recommandant leurs âmes à Dieu, en pensant à elles aux pieds de notre Seigneur. Et par là vous arriverez à leur faire un bien dont vous ne savez pas toute la portée.

Si vous faites une femme chrétienne, vous faites toute une famille chrétienne, votre bonne œuvre va se centuplant. Cinq ou six enfants feront chacune une famille chrétienne. Au jugement de Dieu, une multitude d'âmes que vous n'avez pas connues auront reçu de vous les principes du salut. C'est comme ceux qui ont fait du mal par l'enseignement ou par les mauvais livres. Quand ils arriveront au jugement, ils seront effrayés de voir comme ce mal a grandi : ils ont infecté cinq cents, six cents, peut-être mille personnes. C'est à cinq ou six cent mille que le mal s'est étendu. S'il en est ainsi pour le mal, il en sera de même pour le bien. Voilà la consolation.

Examinez devant Dieu ce que vous pouvez faire pour le bien des enfants. Ne prenez pas pour cela le temps de l'oraison, il faut la conserver pour soi, au moins celle du matin. À l'adoration ou à

l'oraison du soir, on peut le faire. Mais que toujours, au moins une de vos oraisons tende à vous établir dans une plus grande union à notre Seigneur. Ce n'est qu'en vous sanctifiant vous-même que vous pourrez faire du bien aux autres.



30 mai 1884¹³²

L'ÉDUCATION (SUITE)

Mes chères filles,

Je vous ai parlé la dernière fois de l'éducation. Il y a quelque chose que je crois devoir compléter, peut-être pas tant pour vous, qui voyez comment cela se pratique ici, que pour l'ensemble de la Congrégation. Dans quelques maisons on pourrait se demander : « Mais Notre Mère a dit qu'il faut donner aux enfants un esprit d'humilité, de générosité, de sacrifice. Par quels moyens, comment y arriver ? »

Vous le savez, notre grand moyen ici, c'est le zèle. C'est par l'esprit de zèle qu'on pousse les enfants à la pratique de ces vertus. Quand elles veulent entrer dans l'Association, être aspirantes, enfants de Marie, on leur demande de vrais actes de sacrifice, souvent de vrais actes d'humilité : se dévouer pour les autres, s'occuper des nouvelles, qu'elles soient aimables ou non, aller à elles, les accueillir, tâcher de leur donner l'esprit du pensionnat. Quand les élèves donnent de l'inquiétude, cherchent à former des groupes, on leur demande de s'y mêler, de manière à empêcher ce qui est mauvais et à donner bon esprit.

Vous qui avez été enfants de Marie, vous savez bien qu'il faut pour cela du sacrifice et de l'humilité : ce n'est pas toujours agréable, d'autant moins que les élèves mutines ne reçoivent pas avec plaisir les enfants de Marie. Elles voudraient les éloigner, et en

132. Chapitre corrigé en plusieurs endroits par mère Marie-Eugénie.

disent toutes sortes de choses désagréables. Il y a donc là un acte d'humilité en même temps qu'un acte de dévouement ; et c'est un grand moyen de former le caractère.

Il y a enfin le zèle des bonnes œuvres. C'est un acte de zèle que de s'y dévouer et de les préférer à ce que l'on voudrait faire pour son plaisir. Au lieu d'aller avec les grandes élèves, il faut tenir la boutique, s'occuper de vendre. Je sais qu'il y en a qui aiment cela mais il en est auxquelles cela ne plaît pas, pour qui c'est un sacrifice. Leur petit argent aussi, elles aimeraient en faire un autre usage, et elles sont encore formées au sacrifice, quand elles le consacrent à de bonnes œuvres.

Il faut remplir leur cœur et leur esprit du zèle des œuvres apostoliques : qu'est-ce que l'œuvre des vocations ? C'est une œuvre apostolique : on n'a pas devant les yeux le bien que l'on fait. On n'a pas la consolation qu'on aurait à voir les familles pauvres que l'on soulage, les petits enfants, à leur remettre soi-même ce que l'on a fait pour eux. Ici, il n'y a que la vue de notre Seigneur Jésus-Christ, la vue de son Église. C'est une formation pour l'esprit de zèle et de sacrifice.

Je vous ai parlé de l'esprit d'humilité. Je vous en indiquerai une autre forme, c'est d'accepter les observations. Quand on sait y former les enfants, on leur donne un certain esprit d'humilité. Quand on est entrée dans la vie religieuse, qu'on est postulante ou novice, ce qu'on trouve quelquefois le plus difficile, c'est d'accepter les observations. Quelle avance ce serait donc si on donnait aux enfants non pas de la théorie, ni de beaux discours, mais un certain fonds pratique d'humilité vis-à-vis des observations. Il en faut aussi pour persévérer dans le bien vis-à-vis des personnes qui le prennent mal, qui vous disent des choses désagréables.

Il faut également un certain fonds d'esprit de générosité et de sacrifice pour faire ce qui n'est pas bien accepté, ce qui est pénible, au lieu de faire ce qui serait agréable, comme de se rapprocher de trois ou quatre enfants de Marie que l'on aime et qui sont pieuses, bonnes et gentilles.

Vous voyez comment le sacrifice et le zèle se soutiennent l'un l'autre. C'est un beau sentiment à réveiller dans les âmes que le

désir de faire le bien, de souffrir quelque chose pour faire le bien, de se priver pour faire le bien. Le zèle des âmes dans les œuvres, le zèle pour mettre un bon esprit dans le pensionnat, c'est une belle vertu à emporter dans le monde. Nos élèves en ont besoin. Elles rencontreront des personnes qui ne les trouveront pas aimables, parce qu'elles sont pieuses, qui les tourneront en ridicule si elles ont un certain mépris pour les excès de toilette.

Celles qui connaissent le monde connaissent cet écueil. Elles savent que c'est par le ridicule qu'on cherche à enrôler les femmes et les jeunes filles dans tout ce que le monde a de mauvais. S'il y a le zèle du bien, il y a aussi, c'est effroyable à dire, le zèle du mal : une certaine influence du démon sur toutes les personnes qui, une fois soumises à son empire, veulent y enrôler les autres. Elles poussent à lire de mauvais romans, à voir de mauvaises pièces, à avoir des toilettes peu convenables, et pire encore : de jeunes femmes se font les amies de femmes honnêtes pour les amener petit à petit à leur légèreté de conduite. Vous comprenez qu'il faut de l'humilité, du courage, de la générosité pour résister. Il faut être habituée à accepter le blâme, à vouloir produire le bien et empêcher le mal.

Si je n'étais empêchée aujourd'hui par la toux, je vous dirais, ce que je pourrai dire une autre fois, que, pour produire cet esprit, il faut l'avoir soigneusement au-dedans de soi-même. Quand on sent des difficultés dans la vie religieuse, c'est un grand moyen pour les vaincre que de se donner un but de zèle, pas seulement vis-à-vis des personnes que l'on aime le plus, mais en se proposant la conversion d'autres pécheurs, celle même d'un pays entier. Faire pendant quelque temps ses actions, ses efforts pour que Dieu daigne ramener à son Église tel pays schismatique, convertir l'Angleterre, ou encore convertir quelques-uns de ceux qui font tant de mal en ce moment en Italie, en Espagne, en France.

Vous savez que sainte Thérèse et d'autres saints ont été de vrais apôtres par la prière. Dans les déserts du Nouveau-Monde, on a vu d'une manière miraculeuse certaines religieuses qui étaient dans le fond de leur cloître apparaître pour convertir les âmes. Donnez-vous quelquefois ce but de zèle afin de pouvoir le donner plus facilement aux enfants.

13 juin 1884¹³³

EXPLICATION DE LA PAROLE DE SAINT AUGUSTIN :
L'AMOUR DE DIEU POUSSÉ JUSQU'AU MÉPRIS DE SOI

Mes chères filles,

Je veux vous proposer aujourd'hui un examen de conscience. Nous connaissons toutes ces paroles de saint Augustin : *Il y a deux cités en ce monde, l'une bâtie par l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-même, l'autre bâtie par l'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu*¹³⁴. Très évidemment nous sommes dans la cité qui repose sur l'amour de Jésus-Christ poussé jusqu'au mépris de soi.

Voilà où commence l'examen. Est-ce que nous vivons en tout conformément à ce principe ? Est-ce que nous en acceptons les conséquences ? Et cependant, c'est la condition posée par saint Augustin à tous ceux qui aiment Dieu, et il l'étend à toute l'Église. Combien plus doit-elle s'appliquer aux communautés religieuses dont la vie propre est de tendre à la perfection de l'amour.

Ce qui fait la différence entre nous et les chrétiens du monde, c'est qu'ils observent les commandements en étant seulement obligés de remplir les devoirs de leur état, tandis que nous, nous sommes obligées de tendre à la perfection de l'amour et d'embrasser les conseils. Dans cette voie de la perfection, pouvons-nous dire avec vérité que notre vie est réglée par ce principe de l'amour de Jésus-Christ poussé jusqu'au mépris de soi ? Dans tous

133. Lendemain de la Fête-Dieu. Dans les notes de ce Chapitre, deux corrections de la main de mère Marie-Eugénie.

134. *La Cité de Dieu* XIV, 28.

les détails, notre volonté est-elle réglée par là, nos pensées sont-elles réglées par là, nos actes sont-ils réglés par là ?

Ne nous faisons pas illusion, cela s'étend très loin, et si notre âme était toujours embrasée du désir de montrer à Jésus-Christ notre amour par le sacrifice de nous-mêmes, tout se simplifierait et s'élèverait dans notre vie. Que de doutes résolus par là, que de peines dont on se relèverait. Que de petites choses dont on triompherait. Que de répugnances on vaincrait !

Entre tous les moments où il faut se soutenir par la force de ce principe, je vous signalerai ceux où l'on aurait au fond de son âme un sentiment que la justice est de notre côté. Ce que je veux est juste, ce que je désire est juste, se dit-on alors. Est-ce juste selon ce principe de l'amour de Jésus-Christ poussé jusqu'au mépris de soi ? Est-ce juste dans une vie qui tend à la perfection par le sacrifice ? Il n'y a pas d'autre moyen d'arriver à la perfection de l'amour que le sacrifice.

Si vous voulez mieux comprendre, regardez l'exemple des saints. Nous célébrons aujourd'hui la fête de saint Antoine de Padoue. Ce grand saint qui a appartenu à l'Ordre de Saint-Augustin, en a pris la science, les principes, et en est sorti, déjà parfait, dans l'espérance d'aller au martyre. C'est le martyre qui l'a tenté. Il avait vu revenir du Maroc les corps de cinq franciscains martyrisés et il avait voulu se joindre à cet Ordre de missionnaires. Dieu ne permit pas qu'il puisse satisfaire ce désir du martyre. Le bateau sur lequel il était fut jeté sur les côtes d'Italie : vous savez le reste.

C'est déjà un grand mépris de soi que de souhaiter le martyre. Il est vrai que c'est une couronne admirable. Mais quand on sait ce que c'est que le martyre, ce qu'il faut y apporter de patience, de générosité et de ferveur, on comprend que l'on ne gagne cette couronne que par *l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi*. Il ne s'agit pas seulement d'avoir la tête coupée. Il y a toutes les souffrances qui précèdent : la prison, la fuite, les perplexités, les privations de toutes sortes, les insultes, les mauvais traitements, les tortures, tout ce qui entoure le martyre. C'est tout cela que saint Antoine allait chercher, à l'exemple de saint François. Dieu voulait de lui autre chose.

Revenu en Italie, il assista au Chapitre des Nattes, où Dieu permit que son saint patriarche même ne le distingue pas parmi les autres. Personne ne pensait à lui, personne ne l'emmenait. Il restait dans le délaissement, lui le plus savant, un des plus vertueux : était-ce juste ? Quand, à la fin, le voyant parmi les derniers, le supérieur d'une maison dans les montagnes de la Sabine lui dit : « Eh bien, où allez-vous ? – Je n'en sais rien, répondit le saint. – Venez avec moi, dit le supérieur. » Il le chargea des emplois les plus humbles de la maison, l'envoya à tous les travaux grossiers comme un imbécile quelconque, que l'on prend parce que personne n'en veut. Ce fut sa joie. Voilà le mépris de soi.

Vous savez par quelle circonstance providentielle Dieu révéla ce dont il était capable. Il devint alors le grand prédicateur de l'Italie, un thaumaturge comme il y en a peu – il a fait peut-être plus de miracles que saint François – enfin la lumière de l'Ordre. Auparavant, il s'était plu dans l'abjection.

L'amour de Jésus-Christ le remplissait tout entier, il ne cherchait pas si c'était juste ou non. Il s'effaçait en tout. Il vivait dépouillé de tout. Dépouillé de ses livres : il ne les avait pas. Défait de ses désirs, car il avait désiré le martyre et il avait l'abjection, mais elle lui suffisait. Défait des consolations humaines, car il en avait très peu. Défait des consolations divines : pour cela nous ne le savons pas, il était dans un état où Dieu répand souvent ses grâces les plus abondantes. Enfin, c'est de ce délaissement absolu qu'est partie sa haute sainteté.

Étudiez-vous vous-mêmes à l'égard de vos petites propriétés, de vos emplois, de vos études, des personnes avec qui vous avez affaire, de vos préférences, de vos goûts, de ce que vous croyez encore vous être dû. Il y a bien peu de personnes qui, comme disent nos Constitutions, croient qu'elles sont mieux traitées qu'elles ne le méritent. Cherchez si vous avancez dans la pratique de cette grande parole : *l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi*, vous rappelant que c'est cet amour qui doit édifier notre cité.

Je vous disais il y a quelque temps que *tout chez nous est de Jésus-Christ, parce que tout vient de lui. Tout est à Jésus-Christ, parce qu'il a*

*tout donné. Tout doit être pour lui*¹³⁵. C'est par l'amour de Jésus-Christ poussé jusqu'au mépris de soi qu'on entre dans ces dispositions. C'est par cet amour qui se repose sur notre Seigneur crucifié, baise les pieds du crucifix, adore la sainte Hostie, s'attache tout entier à vivre pour lui, que nous édifierons notre cité.

Il ne faut pas croire que ce sont seulement les toutes premières sœurs qui ont la charge de bâtir cette cité de l'Assomption : vous avez toutes la charge de donner l'exemple à celles qui vous suivront. Vis-à-vis des jeunes sœurs avec lesquelles vous vivez, votre exemple peut bâtir ou mal édifier. Édifier c'est bâtir, mal édifier, c'est bâtir sans chaux, sans ciment, mettre les pierres de travers. C'est mal bâtir. Ce qui n'est pas bâti sur la pierre, le vent vient et l'emporte ; ce n'est pas ainsi que vous voulez que soit l'Assomption.

Si vous voulez que l'Assomption puisse braver les orages et subsister pour l'éternité, il faut bâtir sur la pierre qui est Jésus-Christ, sur *l'amour de Jésus-Christ poussé jusqu'au mépris de soi-même*. Il faut savoir sacrifier tout ce qui est de soi dans les pensées, dans les paroles, non dans ces paroles qui consistent à dire : « Je ne vaud rien, je ne suis bonne à rien. » Vous comprenez qu'il faut que ce soit dans le fond avant d'être dans les paroles.

Il y a une autre manière de chercher Jésus-Christ à ses dépens : c'est de se taire, lorsqu'il se présente quelque chose qui blesse l'amour-propre, et parler quand il se présente quelque chose à dire pour le service ou l'honneur de Jésus-Christ.

La parole est facile, quand quelque chose nous choque, nous ennuie ou nous dérange. Mais quand il faut parler en faveur de l'observance, parler de notre Seigneur à une personne que cela ennuie, même aux gens du monde (ce qui demande toujours une certaine discrétion), dire une parole de foi qui fait du bien, rappeler la Règle, le silence, l'obéissance, l'humilité, toutes les vertus, le service de Dieu enfin, quelquefois cela coûte beaucoup. Au contraire une parole de vivacité, de contrariété, d'exigence, tout ce qui est de la nature, hélas ! cela part souvent avant même qu'on ait eu le temps d'y penser.

135. Cf. Chapitre du 2 mai 1884.

Croyez que, pour les supérieures, c'est une chose pénible d'avoir à reprendre : on réfléchit, on se demande : « Comment m'y prendrai-je pour faire cette observation ? Il faut que j'éclaire telle personne sur ce qu'elle a fait... » car à tout âge on a besoin d'être éclairé. Certaines supérieures éprouvent à cela une grande peine. Cependant, c'est leur devoir strict de le faire pour l'amour de Jésus-Christ. C'est un devoir également pour les officières vis-à-vis des sœurs avec lesquelles elles sont en rapport. Pour les maîtresses vis-à-vis des enfants, de savoir dire des paroles de foi, de vertu, de patience, d'humilité, non des paroles qui échappent à la contrariété, à l'ennui, comme serait de dire à une enfant : « Vous êtes insupportable. » Cela est facile, mais il n'est pas aussi facile de dire ce qui peut les rendre meilleures, ce qui touchera leurs âmes : il faut pour cela se tenir sous l'action de notre Seigneur.

Conserver toujours dans les maisons, les pensionnats, le respect pour chaque chose, pour chaque personne à sa place, c'est la marque de l'esprit de Jésus-Christ. Vis-à-vis des enfants, respecter leurs maîtresses. Témoigner aussi de l'estime à celles qui sont chargées d'aider au bien, comme les enfants de Marie, considérer plus le bien qu'elles peuvent faire que les défauts qu'on trouve en elles.

Il faut se défier aussi de la tendance à agir selon que les choses plaisent ou déplaisent. L'Écriture dit : *L'insensé cherche ce qui lui plaît*³⁶. Le monde est rempli de gens qui cherchent ce qui leur plaît : les enfants sont comme cela, il faut les amener tout doucement à chercher notre Seigneur dans la foi. Telle enfant qui peut arriver à chercher notre Seigneur dans la pureté, dans la foi, dans le bon esprit, est plus digne d'estime que telle autre qui a des qualités plus agréables, de l'esprit, qui apprend mieux ses leçons, qui nous plaît pour des raisons qui ne sont pas surnaturelles.

Si on cherche toujours le règne de Jésus-Christ, on le cherchera à l'aide des personnes qui peuvent le procurer. Qu'on respecte toujours beaucoup toutes les supérieures dans les maisons, de même toutes celles qui peuvent aider au bien. Ainsi il ne faudrait jamais démolir une maîtresse devant les enfants, ce serait très

136. Cf. Si 8, 17 (Vulg. : Si 8, 20).

opposé à l'esprit de Jésus-Christ et au mépris de soi. Tout cela, l'amour de Jésus-Christ l'enseigne.

Vous pourriez prendre de temps en temps une de vos oraisons pour vous dire : « Est-ce que je me considère quand il s'agit de Dieu ? Est-ce que j'ai un œil tourné sur moi et un œil tourné sur Dieu ? » – car j'espère que les deux yeux ne sont pas sur vous. – « Est-ce que je ne me dis pas : C'est désagréable, ennuyeux... Qu'est-ce que l'on dira ? J'aurai de la peine », et mille choses de ce genre que vous connaissez bien. Examinez cela devant Dieu. Rappelez-vous souvent qu'en vous faisant religieuse, en faisant le vœu de chasteté, vous avez promis que Jésus-Christ serait votre seul amour. Vous avez des affections légitimes qui se rangent autour de ce premier amour. Elles sont secondaires et doivent toujours laisser Jésus-Christ régner seul au premier rang.

Je crois que vous trouverez là un sujet d'examen et de méditation pour vous embraser davantage dans cet amour sur lequel vous devez tout bâtir. On ne peut parler de l'humilité sans lui donner cette base. Saint Augustin lui-même fait de l'humilité le fondement de toute vertu, et lorsqu'on lui demandait quelle est la première vertu du chrétien, il répondait : « C'est l'humilité. » – « Quelle est la seconde ? C'est l'humilité. » – « Quelle est la troisième, la quatrième, la cinquième vertu ? » – « C'est toujours l'humilité. »¹³⁷ Cette humilité si nécessaire, c'est sur l'amour qu'il la base, dans cette grande doctrine de *l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi*.



137. Lettre 118, à Dioscore.

22 juin 1884¹³⁸

RESPECT ET AMOUR QUE NOUS DEVONS AVOIR
POUR LES CÉRÉMONIES DE L'ÉGLISE

Mes chères filles,

Je voulais depuis quelque temps vous parler des actes du culte divin, du respect et de l'amour que nous devons avoir pour les cérémonies de l'Église.

Je devrais vous dire d'abord que tout l'univers rend gloire et honneur à Dieu par l'harmonie qui y règne, par les merveilles qui y sont. Tout chante gloire et adoration. Seulement c'est une gloire et une adoration inconscientes. Quand l'oiseau chante, quand chaque être répond à sa loi, il obéit à la volonté du Créateur. Dans l'ensemble merveilleux de la création, les détails sont si sublimes, si beaux, si harmonieux que l'incrédule qui les étudie est obligé d'y reconnaître le doigt de Dieu.

Mais la louange de la nature inanimée est une louange inconsciente. L'homme a été placé au milieu de la création pour être capable de rendre honneur à Dieu par un acte d'intelligence et de volonté. C'était la principale fonction d'Adam d'être le Prêtre de la création. Dans le paradis terrestre il adorait, il rendait grâces, il offrait des louanges, il était le Pontife de ces choses belles et splendides que Dieu a faites pour l'homme.

C'était aussi la fonction principale des patriarches, ce qui remplissait leur vie. Dieu était leur Dieu : il s'est appelé le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Là, sous la tente, dans les déserts

138. Dimanche après la fête du Sacré-Cœur.

de l'Orient, les patriarches étaient vraiment prêtres, pontifes. Ils consacraient des autels. Ils versaient l'huile sur la pierre et offraient des sacrifices.

Quand Dieu a donné la Loi, il a ordonné dans les plus grands détails tout ce qui concernait les cérémonies du culte, les vêtements des prêtres, tout ce qui devait se faire sur l'autel pour lui rendre louange, adoration et hommage et figurer le sacrifice futur de Jésus-Christ.

En vous parlant l'autre jour de la Sainte Vierge, je vous ai dit un mot de son respect pour le culte divin. Elle a certainement assisté aux cérémonies du temple. Je ne crois pas que les femmes d'Israël y prenaient une part directe. Dans un lieu caché, elles se tenaient invisibles, priaient et participaient au culte public. Notre Seigneur aussi a accompli les cérémonies légales. Il a été dans le temple, il a assisté aux grandes fêtes. Comment vous représentez-vous que la Mère de Dieu, simple créature, assistait aux cérémonies saintes ? Avec quel respect, quelle adoration, quel esprit de religion ? Le Fils de Dieu fait homme y assistait aussi : comment croyez-vous qu'il offrait les sacrifices figuratifs du sien, comment récitait-il les psaumes qui le prophétisaient ? Ce sont ces sentiments auxquels nous devons participer et nous unir.

J'en viens aux cérémonies qui sont les nôtres. L'Église y attache une si grande importance qu'elle en prescrit elle-même tous les détails. Il n'y a pas une rubrique, si petite soit-elle, qui ne passe au contrôle. Dès qu'il s'élève un doute, on le porte à Rome. Un conseil de savants prélats, présidé par un cardinal, le pèse attentivement. Il n'y a pas une rubrique, soit dans le missel, soit dans le bréviaire, qui n'ait été ainsi faite sous les yeux du Souverain Pontife. L'Église donc attache une importance souveraine à la manière dont nous honorons Dieu. Vous comprenez quels sentiments d'estime et de respect nous devons concevoir pour les cérémonies du culte.

D'abord, celles de la sainte messe : nous nous y mêlons par certains mouvements. Nous nous tenons debout, nous nous inclinons. Comme nous devons le faire avec attention et respect ! Je passe à l'Office. Toutes les cérémonies doivent nous en être chères. Nous devons désirer nous y rendre savantes, afin de les bien

suivre. Je connais un Ordre religieux où un prêtre qui a manqué à une des rubriques de la messe ou du salut du Saint Sacrement, doit s'abstenir pendant trois jours de dire la messe, parce que c'est regardé comme une désobéissance à l'Église.

Appliquez-vous cela, non pour ne pas communier pendant trois jours, mais pour avoir la même attention, le même désir d'accomplir parfaitement les rubriques dans un esprit de religion, et afin que, dans chacun de ces actes, nous rendions à Dieu adoration, action de grâces, satisfaction, humble prière, tout ce qui fait les quatre fins du sacrifice. On ne se rend pas assez compte de la valeur de l'office dit avec esprit de religion. On ne se rend pas assez compte de la valeur de la messe entendue avec attention, dévotion et respect, prenant part autant qu'on le peut aux actes du prêtre.

Tous les saints de l'Église de France (d'autres aussi, mais je prends ceux-là parce que je les connais mieux) se sont sanctifiés dans de longues cérémonies. Saint Hilaire, saint Martin, saint Loup, tous nos grands évêques du moyen âge savaient y porter l'esprit de prière, d'adoration, de religion. Ils étaient attentifs à la majesté divine, absorbés en Dieu, dans la tenue la plus parfaite. Ils passaient là de longues heures et y trouvaient l'union divine.

Je vous ai déjà fait remarquer que dans les Ordres anciens, il n'y avait pas de temps marqué pour l'oraison mentale, parce qu'elle était jointe à la prière du chœur. Dans les intervalles des psaumes, on adorait, on méditait. Il n'est pas évident non plus que les solitaires de la Thébàide aient fait autre chose que réciter des psaumes et se recueillir dans l'intervalle. Saint Patrice n'avait certainement pas beaucoup d'heures à donner à l'oraison, quand on suppose tout ce qu'il récitait chaque jour : le psautier tout entier, des messes, de longs offices. Évidemment l'oraison se faisait en récitant l'Office ; c'est pour cela que saint Augustin dit : *Quand vous priez Dieu par la récitation des psaumes et des hymnes, méditez en votre cœur ce que vos lèvres prononcent.*

C'est ainsi que cela se passait dans ce temps-là. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'on a donné des heures pour l'oraison mentale. Cela vient en partie de ce que l'on avait un peu perdu l'attention intime et souveraine à l'Office. On ne le disait plus avec

autant de dévotion. Il est certain qu'au XVI^e siècle les protestants n'auraient pas tant trouvé à dire, si, dans toutes les églises et les cathédrales, un profond silence, une grave majesté, un grand respect avait présidé à tous les offices : on s'était relâché. Dieu, toujours infiniment miséricordieux, a suscité alors des âmes comme saint Ignace et sainte Thérèse, qui ont insisté sur l'oraison mentale, où l'âme se retrempe dans l'union à Dieu pour revenir à l'Office avec plus de dévotion. Ainsi l'oraison mentale doit soutenir l'oraison publique, et l'oraison publique continuer l'oraison mentale.

J'ai dit qu'il faut y mettre l'esprit de religion. Il faut aussi y mettre son amour, se rappeler qu'on est en la présence de Dieu. On fait quelque chose qui va directement à son service. C'est l'œuvre par excellence, *opus Dei*, l'œuvre de Dieu, comme dit saint Benoît. Il y aurait beaucoup de choses à raconter de saint Benoît, qui indiqueraient combien il attachait d'importance à l'Office. On dit que pendant le *Te Deum*, il allait de chœur en chœur pour voir si chacun disait de toute l'ardeur de son âme les louanges et les actions de grâces. Il donnait des coups de verge à ceux qu'il trouvait inattentifs. Il faut donc apporter à l'Office beaucoup d'amour, de dévotion, de respect, tout ce que nous pouvons de piété et de religion.

Je vais vous dire une chose qui paraîtra peut-être extraordinaire à quelques-unes d'entre vous. C'est qu'il faut préférer les actes publics de dévotion aux actes privés. L'esprit humain n'est pas tourné de ce côté. Il aime bien être tout seul à faire ses petites affaires, avoir ses pensées, ses sentiments, ses dévotions à lui : Dieu et moi. Je ne dis pas que ce soit un mauvais sentiment, mais ce n'est pas cela que notre Seigneur enseigne, puisqu'il dit dans l'Évangile : *Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là au milieu d'eux*¹³⁹. Ce n'est pas non plus ce que l'Église inculque : elle recommande les grandes dévotions publiques. Tâchez d'y être séparées des pensées étrangères, attentives à Dieu seul, non pas avec telle ou telle, mais avec Jésus-Christ. Alors vous pourrez imiter la Sainte Vierge, qui, dans les

139. Mt 18, 20.

longues cérémonies des juifs, le sacrifice du matin et du soir, la récitation des psaumes, trouvait son Dieu.

Certes, il n'y a pas d'âme plus contemplative que celle de la Sainte Vierge. Nulle ne l'est à un même degré dans le présent, ne l'a été dans le passé, ne le sera dans l'avenir. Sainte Thérèse elle-même, cette grande contemplative, n'est qu'une enfant à côté de la Reine du ciel. La Sainte Vierge donc pouvait prier dans les cérémonies. Elle y trouvait un aliment à sa prière. Plus tard, elle a assisté à la messe avec les apôtres ; dans le Cénacle, elle n'a pas prié seule, les apôtres y récitaient des psaumes. Notre Seigneur lui-même l'avait fait. On croit qu'il a chanté avec ses apôtres le long psaume 118 : *Heureux les hommes intègres dans leur voie*, avant de consacrer son corps et son sang. Il est certain que sur la croix, il a prononcé des paroles tirées des psaumes. On croit qu'il a récité en entier le psaume 21. En tous cas, il a certainement dit le premier verset de ce psaume : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* qui est rapporté dans l'Évangile.

Unissons-nous donc à la Sainte Vierge pour trouver la contemplation, la prière, l'amour, l'union à Dieu dans les cérémonies de l'Église. Il ne faut pas être comme cette personne qui trouvait qu'elle n'aurait pas le temps de faire sa retraite, parce qu'il y avait une grand-messe, une procession, une prise d'habit, etc. Cherchez le moyen de prier, de vous unir à Dieu dans toutes les cérémonies de l'Église. Croyez que vous y trouverez toujours une grâce plus grande.

Je pourrais vous renvoyer à d'autres contemplatives : sainte Gertrude par exemple, voyait la grâce de Dieu descendre sur toute la communauté, quand on faisait telle ou telle cérémonie du culte. Plus tard, chez les dominicaines très attaquées par les protestants, au moment où l'on chantait le *Veni Creator*, on vit comme une effusion de l'Esprit Saint, et des langues de feu descendre sur toute la communauté. Le voir n'est pas commun, mais nous pouvons toutes le recevoir. Comment le Saint-Esprit ne se répandrait-il pas abondamment sur ces choses établies par l'Église, cette sainte et sage Épouse de Jésus-Christ, qui ne nous propose que ce qu'elle connaît être le meilleur pour nous ?

Assistez donc aux cérémonies avec un esprit de religion, d'adoration, d'obéissance. C'est obéir à l'Église que d'y prendre part. Traitez-les avec respect, tâchez de les très bien faire. J'entends dire souvent que c'est une fatigue de chanter. Sans aucun doute, mais comme chanter fait partie des cérémonies du culte, il faut estimer le don fait à cet égard, non pas pour que les hommes nous entendent, mais pour contribuer à l'honneur et à la gloire de Dieu en chantant ses louanges, et pour s'unir à lui *en méditant dans son cœur ce que les lèvres prononcent.*



3 août 1884¹⁴⁰

LA VIE COMMUNE

Mes chères filles,

Le temps et la préparation¹⁴¹ m'ont manqué pour que je puisse vous parler des choses plus détaillées que je voulais vous dire. Au moins je vous dirai aujourd'hui que ce qui me frappe toutes les fois que je fais la visite des maisons (et j'ai le devoir de m'en occuper) c'est l'importance qu'il y a à vivre de la vie commune et à se conformer entièrement à la Règle.

Quelquefois dans une bonne intention, on se propose de faire plus ou moins que la Règle : plus pour le lever, pour le travail et pour les austérités, et au contraire moins que la Règle pour le sommeil et pour la nourriture. Eh bien, je vois toujours que la perfection de l'amour n'est pas là. En faisant ainsi, on dépasse ses forces, on trouve une certaine fatigue qui rend peu à peu incapable de suivre la règle du lever et du coucher, on ne peut plus dire l'Office au cœur, si bien que, pour avoir voulu faire plus parfaitement que la Règle qui donne à notre âme tous les moyens de sanctification, on est amené à faire beaucoup plus imparfaitement.

Croyez-vous, mes chères sœurs, qu'il n'y ait pas une grande perfection à être exacte à tous les points de sa Règle, à vivre de la vie commune, à être toujours où est la communauté, à prendre la récréation avec les sœurs et à se conformer à toutes les autres

140. Chapitre inédit.

141. Mère Marie-Eugénie, partie le 4 juillet pour l'Angleterre, en est revenue le 29.

observances ? Une sœur qui croirait bien de garder le silence à l'heure de la récréation, qui demanderait plus de solitude, ne serait pas dans l'esprit le meilleur. La récréation n'est pas le temps du recueillement ; bien qu'il faille être toujours en présence de Dieu, au moins ce n'est pas l'heure de la prière. C'est un temps où l'on doit se donner joyeusement aux autres, de la manière la plus aimable et la plus cordiale. On se sanctifie davantage quand on tâche d'apporter à chaque exercice l'esprit qui lui convient. Un Pape a dit (il est vrai que ce n'est pas de notre Règle, c'est de la Règle des chartreux) qu'il était prêt à canoniser, sans demander de miracles ou d'autres preuves de sainteté, un religieux qui aurait parfaitement accompli sa Règle.

On vient de lire le chapitre de la charité. Ne croyez-vous pas qu'il y aurait une grande perfection dans une personne qui se rendrait toujours conforme à cette Règle, qui ressentant dans son cœur une petite blessure, se hâterait de la faire disparaître sans en rien laisser voir dans les rapports, qui se pénétrant de l'esprit de cette règle et des moindres détails, irait toujours vers ses sœurs avec un cœur doux, clément, comme une vraie fille de la très Sainte Vierge ? Il en est de même pour la Règle de l'humilité. Quelle perfection ne mettrait pas dans son âme une sœur qui s'appliquerait à s'établir dans les dispositions que demande notre Règle à l'égard de cette vertu et qui se préoccuperait de faire tous les actes qu'elle indique.

Je ne vous dirai que ce mot aujourd'hui, mais réfléchissez vous-mêmes devant notre Seigneur. Voyez comment vous retrouverez toute perfection en vous établissant dans l'observance des règles et dans l'esprit des vertus que demande chacune d'elles.



10 août 1884¹⁴²

LEÇON À TIRER DE CETTE PAROLE : « SI LE GRAIN DE BLÉ
TOMBÉ EN TERRE NE MEURT PAS, IL RESTE SEUL ;
MAIS S'IL MEURT, IL PORTE BEAUCOUP DE FRUIT¹⁴³ »

Mes chères filles,

L'Évangile de la fête d'aujourd'hui est un de ceux sur lesquels il faut toujours revenir, car la leçon qu'il nous donne est extrêmement difficile à pratiquer. Tomber comme le grain de froment sur la terre, y être effacée, y pourrir, enfin y mourir, c'est bien là ce que doit désirer une âme qui veut tendre au plus parfait. D'ordinaire on se représente la perfection sous des dehors plus attrayants, plus brillants, moins détruisants. Pourtant c'est ainsi que notre Seigneur nous l'a proposée, se donnant lui-même en exemple : *Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul. Mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit.* C'est au moment où notre Seigneur allait s'immoler, être mis au tombeau, qu'il nous donne cette leçon.

En général, tout le monde a une épreuve, une ou plusieurs. Il est peu de personnes qui n'aient quelque chose qui leur coûte, qui leur est pénible, qui les détruit : ce quelque chose, c'est leur épreuve. Je voudrais vous expliquer comment, du côté de Dieu, cette disposition vient de son amour et de sa miséricorde ; comment, d'un autre côté moins consolant, elle vient de notre amour-propre. Commençons par le côté consolant.

142. Chapitre corrigé en plusieurs endroits par mère Marie-Eugénie.

143. Jn 12, 24.

C'est l'amour et la miséricorde de Dieu qui sont la cause d'un grand nombre des épreuves que nous avons en cette vie. Quand une âme est délivrée des vices les plus grossiers, quand elle n'a plus les grandes taches du péché mortel, ni du péché véniel délibéré, elle devient très agréable à Dieu. Dieu aime cette âme. Et comme il aime la pureté et la sainteté, il travaille à la rendre plus pure et plus belle, à la faire entrer dans une voie plus parfaite. Pour cela il faut qu'elle soit éprouvée. Dieu lui procure des occasions de pratiquer la patience parfaite, ou l'humilité parfaite, ou la charité, ou la pauvreté, ou la soumission, toutes ces vertus qui, arrivées à leur perfection, ôteraient les taches qui resteraient dans l'âme.

Il y a peu d'âmes en qui il ne reste quelque chose des péchés passés, restes d'orgueil, restes d'impatience, restes de volonté propre, d'estime de soi-même. Ce quelque chose ne plaît pas à Dieu. Par l'amour qu'il porte à ces âmes, Dieu voudrait les purifier de ces dernières taches, les rendre véritablement épouses de Jésus-Christ, absolument belles, et les dispenser de ces dernières et si terribles purifications du purgatoire qui, dans un sens, sont en pure perte. Ceci, de la part de Dieu, est une preuve d'amour !

Hélas ! notre amour-propre fait que nous n'y correspondons pas toujours parfaitement. Loin de là, nous sentons vivement notre épreuve, et nous arrivons difficilement à y voir notre vrai bien. Quelles sont les épreuves que Dieu nous envoie ? La maladie, à une personne qui aimerait à agir. Peut-être alors au lieu de se conformer à la volonté de Dieu et de l'accepter avec confiance, reviendra-t-elle sur elle-même, et se dira-t-elle : « Si je me portais bien, que je serais régulière, que je ferais de bien ! » Dans son esprit toutes les vertus s'arrangeraient dans un état où Dieu ne la veut pas.

Dans un autre cas on aura à pratiquer la patience vis-à-vis de personnes naturellement impatientantes. Il existe de ces personnes : les enfants le sont souvent. Dans les emplois on peut rencontrer des choses pénibles. On se dit alors : « Si je n'avais pas cet emploi, cette maison, ces enfants, si j'étais dans ma cellule, comme je serais recueillie, humble, douce, parfaite ! Tout irait sur des roulettes, je vivrais toujours sous l'action de Dieu, je lui serais bien agréable ! »

Dieu veut que vous fassiez des actes de patience, et que vous établissiez en vous la parfaite patience.

Dans l'obéissance, c'est la même chose. Dieu permet que certaines choses coûtent, que certaines supérieures aillent plus ou moins. Dans la charité il y a souvent quelque chose à souffrir, un prochain très désagréable à supporter. C'est là que la charité triomphe. Ce n'est pas quand quelqu'un fait tout ce qui nous plaît. La belle merveille ! *Les païens et les publicains le font*¹⁴⁴, dit notre Seigneur. Faites-vous beaucoup plus qu'eux quand vous aimez les gens qui vous rendent service, qui cherchent à vous être agréables ? Au contraire, notre Seigneur veut que vous établissiez en vous la parfaite charité vis-à-vis des contradictions.

Comme les épreuves s'en iraient vite, mes sœurs, si l'on se rangeait toujours du côté de Dieu. Au lieu de cela on se dit : « On m'a humiliée, et cela me reste dans l'esprit. » Cela devrait y rester avec beaucoup d'avantage et de reconnaissance, parce que la personne qui le faisait était chargée par la Providence de vous faire avancer dans la perfection. Ce n'est pas une chose dont on doit avoir de la peine ni du ressentiment. Quelles que soient les épreuves que Dieu nous envoie, si nous n'écoutions pas notre amour-propre, si nous ne revenions pas sur nous-mêmes, si d'autre part nous considérons que Dieu envoie ces choses pour nous faire saintes, pour nous rendre plus pures, pour revêtir notre âme de plus grandes vertus, combien vite les épreuves disparaîtraient dans la conformité à la volonté de Dieu !

Vouloir ce que Dieu veut, comme Dieu le veut, quand il le veut, et parce qu'il le veut, c'est le fond de la vertu véritable. À mesure que les choses se présentent, cherchez le dessein de Dieu. Soyez sûres que vous êtes faites pour des choses plus hautes, pour suivre notre Seigneur. Tomber comme le froment sur la terre, y disparaître, cela ne dit pas que je dois me produire et me satisfaire, mais que je dois tout accepter pour mourir à moi-même et acquérir un grand et véritable amour pour notre Seigneur, et lui en donner des preuves.

144. Cf. Mt 5, 46-47.

Nous n'aurons probablement pas les souffrances des martyrs, mais nous pouvons avoir l'amour des martyrs. Quel amour que celui de saint Laurent ! Quel désir de suivre celui qui le précédait au combat ! Puis, dans des souffrances cruelles, quelle ardeur pour parler de Dieu, pour célébrer le nom de Dieu ! Il ne se comptait pour rien. Il était heureux de souffrir et de mourir pour Jésus-Christ.

Rappelez-vous toujours que de petites souffrances portées avec un grand cœur peuvent obtenir presque les mêmes mérites que les saints ont obtenus par leurs grandes souffrances. À mesure que se présentent les petites épreuves, les petits sacrifices, comprenez que le moyen d'en tirer de grandes grâces, c'est de les porter avec un cœur ardent, une âme aimante, avec la disposition de se compter pour rien, de disparaître volontiers, de s'immoler pour Jésus-Christ.



18 août 1884¹⁴⁵

METTRE LA RETRAITE SOUS LA PROTECTION DE LA SAINTE VIERGE

Mes chères filles,

Voilà le moment de la retraite¹⁴⁶, et je vous recommande tout particulièrement de vous rappeler que Marie est votre mère. Il faut certainement se le rappeler toute l'année. Je vous engage à mettre tout spécialement sous sa protection la retraite que nous allons faire, par confiance, par prière, et par résolution généreuse d'imiter sa droiture et la fidélité de son cœur à répondre à la grâce de Dieu. Il faut que nous obtenions de la Sainte Vierge une retraite toute sainte et qui nous sanctifie.

On obtient tout par la prière à la Sainte Vierge. À Lourdes, par exemple, que de grâces, que de guérisons et de conversions ! Mais remarquez que ces grâces ne sont accordées qu'à une prière persévérante : dès que la prière se ralentit, les miracles cessent. Si donc nos prières sont ardentes, nous obtiendrons plus de grâces.

Dans l'ordre spirituel, n'avons-nous pas besoin de guérisons, de redressements, de grâces de force, de renouvellement, de dons de toutes sortes ? Nous aussi, nous avons des plaies, nous sommes languissantes. Nous sommes tordues d'un côté ou de l'autre. Nous sentons que bien des choses nous manquent. Tout cela nous l'obtiendrons de la Sainte Vierge par une prière ardente, confiante et persévérante. Proposez-vous, comme un des points de votre

145. Dans les notes de ce Chapitre, deux corrections de la main de mère Marie-Eugénie.

146. Elle commencera le lendemain 19 août.

retraite, de demander à la Sainte Vierge ce dont elle voit que vous avez le plus besoin.

Je crois que toutes vous avez bonne volonté, mes sœurs. Si vous voyiez ce que Dieu veut de vous, vous le feriez de suite, ou plutôt, vous entreriez dans la voie qui vous y conduirait. Mais on ne voit pas toujours ce dont on a le plus besoin. Comme le dit le bon saint François de Sales : *Beaucoup de gens habillent la perfection à leur façon*. C'est un grand malheur d'habiller la perfection d'habits qui ne sont pas ceux que Dieu veut pour nous. Le bon Dieu voudrait que nous ayons surtout les choses solides, les choses humbles, les vertus qui ont rapport à nos vœux : la perfection de la pauvreté, de l'obéissance, de l'amour de Jésus-Christ, la patience et cet amour de charité qui convient aux religieux.

Je crois vous avoir déjà dit que le pape saint Urbain II, appelé à parler à une communauté de moines, leur recommandait surtout la patience comme la vertu qui convenait le plus aux religieux. Il faut croire que le Pape avait grâce pour ne pas se tromper et par conséquent nous devons mettre la patience en première ligne dans nos résolutions.

À la patience ajoutez, comme fruits de votre retraite, l'humilité, la douceur, l'observance, la charité qui sont des vertus si nécessaires à la vie de communauté. Il importe, mes sœurs, que la retraite serve non seulement à nous, mais à la communauté et qu'elle renouvelle et sanctifie la Congrégation.

Je vous indique seulement un point que je vous demande d'examiner attentivement. Remarquez que la vie commune demande toujours que chacune mette du sien, en sorte que les sœurs aient une joie de charité de se retrouver et que la vie commune soit agréable à toutes. Eh bien, il y a de petits défauts qui se glissent parfois dans les rapports et rendent la vie commune plus difficile. C'est d'abord toute espèce de personnalité¹⁴⁷. Toutes les fois que l'on retombe sur soi, qu'on rappelle des ennuis anciens, certaines difficultés qu'on veut faire partager aux autres, cela rend les rapports pénibles.

147. « Personnalité » : mot employé dans un sens péjoratif au XIX^e siècle.

Je vous signalerai encore un petit défaut, c'est la taquinerie. Oh ! ne soyez pas taquines. Toutes les fois qu'on taquine, on gêne la vie commune. On ouvre la porte aux froissements, aux susceptibilités. S'il y a des personnalités qui envahissent un peu la vie commune et veulent prédominer, gardez le silence. On a toujours le droit de les laisser tomber par le silence. Mais appliquez-vous à ne jamais taquiner, à ne jamais contredire. Si vous plaisantez, que vos plaisanteries soient toujours parfaitement aimables. Tâchez de bien prendre la plaisanterie et de n'être jamais susceptibles pour votre propre compte.

Ne venez jamais à la récréation raides et gonflées. Que vous ont fait vos sœurs pour que vous tombiez ainsi comme de gros ballons au milieu d'elles ? Allez d'abord vous dégonfler près de notre Seigneur. Arrivez ensuite comme servante de Dieu au milieu des servantes de Dieu, toutes occupées de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain.

Gardez toujours, mes sœurs, ce que j'appellerai *notre ancien esprit*, celui qui régnait parmi nous dans nos commencements. C'était une certaine bonhomie, simplicité et bienveillance¹⁴⁸. Nous avons encore ici des sœurs qui se souviennent de ces premiers temps : nous prenions tout en bonne part. Nous nous retrouvions toujours avec plaisir. Je ne me rappelle pas d'avoir jamais vu l'épreuve que l'une devait être à l'autre.

Je sais qu'une de nos sœurs, qui n'est plus de ce monde, contribuait par son bon cœur à arranger et concilier beaucoup de choses : c'était la bonne mère Marie-Thérèse. C'était une fille de cœur. Toujours elle s'est montrée fille de cœur ! Tout le monde sait qu'il n'y avait pas chez elle l'ombre d'égoïsme¹⁴⁹. Elle cherchait toujours le bien des autres. Elle plaisantait, elle avait de l'esprit, mais dans ses plaisanteries, il n'y avait jamais un trait acerbe ni acéré. C'était une fille de bon cœur en toutes choses et pour toutes choses.

C'est ce premier esprit de bienveillance, d'oubli de soi, de charité, d'union parfaite qu'il faut que vous tâchiez de conserver toujours.

148. En exergue au chapitre : *De la vie communautaire* dans la *Règle de Vie* de 1982.

149. « Personnalité » : mot employé dans un sens péjoratif au XIX^e siècle.

Mais vous ne le conserverez pas si, à la fin de la retraite, vous voulez encore garder quelque chose de votre suffisance. Si vous ne voulez pas qu'on vous touche, parce que vous êtes trop grande, ou si facilement vous dites quelque chose de vos anciens ennuis, de vos difficultés. Ou encore si vous voulez imposer aux autres le récit des choses qui vous sont personnelles. Évitez tous ces « racontages » dont parlait saint Paul aux premiers chrétiens, lorsqu'il disait : *Évitez les folles recherches, les généalogies, les disputes*¹⁵⁰. Ne racontez pas vos rêves, à moins qu'ils n'aient quelque chose de drôle et d'amusant. En général ces conversations ennuient le prochain et sont à charge aux autres.

Examinez donc pendant la retraite, mes sœurs, pour ce qui vous regarde, ce que vous pouvez apporter de pénible dans la communauté, et, soit en récréation, soit aux leçons, soit même à l'Office, tâchez de vous conformer aux autres. Je me souviens qu'il y a quelque temps, une sœur prétendait ne pouvoir jamais prendre le même ton que les autres, une autre prononçait toujours une syllabe après que le chœur avait fini. Convenez qu'il était fort désagréable d'être à côté d'elles. De telles personnes sont bien éprouvantes dans une communauté. Efforcez-vous donc toujours à l'Office de vous conformer aux autres comme dans toutes les autres choses de la vie religieuse.

Le chant est encore pour bien des gens une grande épreuve. Les unes ont une très belle voix, les autres en ont une moins belle. Si on leur dit qu'elles chantent trop fort, elles ouvrent la bouche sans faire entendre un son. Ou bien on se plaint qu'on va trop vite, qu'on va trop doucement, qu'on chante faux ! À cela je vous dirai, mes sœurs, ce que je répondais à une sœur en désaccord avec sa supérieure à propos de tons de peinture : « Mieux vaut mille fois un peu de désaccord dans des tons de peinture ou des accords de musique que le moindre désaccord entre les esprits et les cœurs qui sont faits pour s'entendre. »

Il y a toujours dans les emplois quelqu'un qui commande. Laissez faire celle qui est à la tête, vous serez fille de vertu si vous y êtes prête.

150. Tt 3, 9.

Je prends maintenant les ouvrages. Si chacune tire de son côté, si une sœur veut balayer le dortoir en commençant par un bout, quand on lui a dit de commencer par l'autre. Si celle-ci refuse de laver l'escalier avant de laver les cellules, sous prétexte qu'on le salira en passant, et mille raisons de ce genre, la paix sera sans cesse troublée. Pour conserver ce grand bien de la paix, laissez toujours faire celles qui sont en tête des emplois. Cédez, soyez accommodantes : tout le monde, voyez-vous, s'arrange des personnes accommodantes.

Je vais vous dire un petit secret, moi qui ai à fournir des sœurs aux maisons. J'ai remarqué, quand il y en a de moins accommodantes, qu'on s'excuse tant qu'on peut de les recevoir, bien qu'on ne dise pas non, parce qu'on y met de la vertu. Croyez-moi, mes sœurs, soyez de celles que tout le monde désire et que personne ne redoute. Pour cela, quittez-vous vous-mêmes. Laissez-vous, soyez conciliantes avec les officières, avec l'infirmière, ce qui ne semble pas facile à bien des gens, avec la sœur chargée du chant ou celle chargée du chœur. Que vous donniez des leçons ou que vous ayez à en prendre, soyez accommodantes. Sainte Chantal disait à propos d'un petit désaccord survenu parmi ses filles : *Un brin d'humilité aurait arrangé tout cela, sans qu'elles viennent me trouver*. Et moi je vous dis, mes sœurs, mettez dans tous vos rapports de communauté, non pas seulement un brin d'humilité, mais beaucoup d'humilité et une masse de bienveillance.

Que ce soit là le caractère que vous cherchiez à former en vous, et aussi avec les enfants. Je sais bien qu'on est souvent obligé de punir les enfants. Mais il faut qu'elles sentent que vous les aimez et ne les punissez que pour leur bien. Voyez-vous, une mère, elle adore son enfant, et cependant elle sait corriger ses défauts. Cela me rappelle la mère de mère Agnès-Eugénie. Quand elle était petite, et qu'elle avait fait une faute, sa mère, qui était une sainte, lui disait : « Ninie, tu as fait une sottise, tu seras fouettée ce soir. » La chose se faisait comme elle s'était dite, ce qui n'empêchait pas que, toute la journée, sa mère restait pour elle aussi bonne et tendre qu'à l'ordinaire. C'est ainsi que nous devons faire. Tout en punissant parce qu'il le faut, restez toujours bienveillantes. Que la bienveillance se sente, et que la bonté domine et vous fasse voir toutes choses du bon côté.

Si vous voyagez, si vous allez d'un côté, d'un autre, soyez bienveillantes pour ce qui est d'un pays, d'une coutume, d'une façon de faire différente des nôtres. Prenez-le avec bienveillance. En Angleterre, par exemple, on a coutume de mettre les fourchettes à gauche, au lieu de les mettre à droite : conformez-vous à cet usage, et ne soyez pas comme beaucoup de sottés gens, qui ne peuvent pas comprendre qu'à l'étranger tout ne se fasse pas comme chez eux, qui se plaignent des lits, de la nourriture, etc.

Cela me rappelle qu'étant en Allemagne, je me trouvai avec un monsieur français, qui, ne sachant pas un mot d'allemand, se démenait tant qu'il pouvait pour se faire comprendre. Je me mis à son service. « Croyez-vous, me dit-il, que ces imbéciles-là ne comprennent pas un mot de ce que je leur dis ? » Le bel idéal, n'est-ce pas, de s'indigner qu'en Allemagne on parle allemand et pas français ? Nous avons peut-être en France, plus qu'en aucune autre nation, de la difficulté à nous faire aux habitudes étrangères.

J'en ris, mais, croyez-moi, cela demande une réflexion très sérieuse et des prières ferventes pour que Dieu vous fasse la grâce de tout tourner à la bienveillance, à l'accommodement, au support, et qu'il vous accorde pour cela ce qu'il faut d'humilité, de charité, de bon esprit. Si vous vous trouvez en rapport avec une personne froide, silencieuse, tâchez d'être bonne, aimable. Laissez tomber tout ce qui n'est pas la perfection de l'amour, pour vous retrouver au-delà, où nous devons toutes vivre, dans le cœur de Jésus, et la Sainte Vierge nous y conduira.

Qui a été plus douce, plus bienveillante, plus accommodante que Marie ? Qui a plus d'humilité, de miséricorde que Marie ? Voilà un grand pécheur qui a passé toute sa vie loin de Dieu. Mais, parce que tous les jours il a adressé une petite prière à la Sainte Vierge, ou bien parce qu'il a porté le scapulaire, Marie lui obtient de recevoir les sacrements et de mourir en grâce avec Dieu ! Quelle miséricorde, n'est-ce pas, quelle bonté !... Si elle l'exerce ainsi envers les pécheurs, que ne fait-elle pas pour les bons, pour ceux qui la prient ? Elle ne leur refuse rien. Je vous assure que, si vous la priez avec confiance, elle vous accordera les vertus que vous lui demanderez.

Il faut d'abord vous mettre en mesure d'acquérir celles que Dieu veut de vous, celles qui, de l'avis de votre supérieure, de votre confesseur, vous sont les plus nécessaires. Je me souviens d'une sœur, bonne religieuse d'ailleurs, mais un peu distraite, et ne donnant pas, à cause de cela, assez d'importance à l'obéissance. Elle me disait toujours : « Ma Mère, je veux acquérir l'humilité. » Je lui répondais : « Oui, l'humilité, mais surtout l'obéissance », et elle courait encore après l'humilité, course que nous devons d'ailleurs toutes faire. Pour les vertus comme pour le reste, rapportez-vous-en à ce que vous diront vos confesseurs et vos directeurs, et n'ayez pas de parti pris.

J'ai connu des sœurs qui s'imaginaient trouver la perfection dans la solitude et qui disaient : « Ah ! si je pouvais faire une retraite de trente jours, je serais parfaite ! » Dieu peut-être veut les voir, dans l'humilité et dans la charité, aux pieds de leurs sœurs, et les faire vivre dans le travail comme l'âne du monastère.

Ne vous faites pas une perfection à vous, mais préférez celle qu'on vous conseille. Saint Ignace recommande de corriger d'abord les défauts extérieurs, d'ôter ce qui peut malédifier ou causer de la peine aux autres. C'est très sage. Saint Ignace ne considère pas seulement en cela la personne, mais le bien général de la communauté. D'ailleurs, si quelque sœur ôtait d'abord les défauts extérieurs, elle y ajouterait facilement ensuite les vertus intérieures. Il est impossible en effet de ne jamais dire de paroles désagréables, de les recevoir avec un visage gracieux, de garder le silence, l'obéissance, d'être douce, patiente, sans pratiquer de grandes vertus intérieures.

J'ai mis longtemps à comprendre pourquoi saint Ignace recommandait tant de s'appliquer d'abord à ôter les défauts extérieurs. J'ai compris qu'il voulait avant tout des communautés parfaitement régulières, où chaque membre donne une édification réciproque. Ce qui m'a confirmée dans ce sentiment, c'est que je l'ai trouvé aussi chez sainte Thérèse. Elle dit en effet : *Pour ce qui est de l'extérieur, qu'on se mette promptement en mesure d'être en harmonie*

*avec les autres. Pour l'intérieur, qu'on donne du temps pour arriver à un entier détachement et à une mortification parfaite*¹⁵¹.

Je m'arrête, mes sœurs. Je vous dis à nouveau ce que je vous disais au commencement : entrez en retraite avec une entière confiance en la Sainte Vierge. Si le démon vous tente de trouble, répondez : « J'ai ma mère. » – Une de nos premières sœurs, sœur Marie-Louise, pleine de confiance à l'heure de la mort, me disait : « Pourquoi craindrais-je ? J'ai au ciel mon époux et ma mère, ils me défendront. » Vous avez aussi votre époux et votre mère : votre époux qui veut vous faire arriver à la perfection. Votre mère qui vous aidera et vous accordera les dons les meilleurs. Si vous ouvrez votre âme à la confiance, vous vous trouverez, à l'issue de la retraite, avoir reçu de Dieu beaucoup plus que vous ne demandiez et que vous n'espériez.



151. *Chemin de Perfection*, chapitre 14.

31 août 1884¹⁵²

S'HABITUER À SE RENDRE MAÎTRE DE SOI
MOYENS DE GARDER LES RÉOLUTIONS DE LA RETRAITE

Mes chères filles,

Nous avons fini la retraite, et rien n'importe plus que de garder les résolutions prises.

Avez-vous jamais examiné ce qui a fait quelquefois que vos résolutions n'ont pas eu tout l'effet que vous en attendiez ? Il faut que chacune se demande cela, se dise : « Qu'est-ce qui fait l'inefficacité de beaucoup de mes résolutions ? », inefficacité partielle. Je suppose que, d'une retraite à une autre, vous avez fait quelques progrès. Est-ce autant que vous en vouliez faire ? Je me permets d'en douter.

Je veux vous signaler un point dont nous n'avons encore jamais parlé ensemble. Une des grandes raisons qui fait qu'on n'accomplit pas ses résolutions, c'est qu'on n'est pas assez habitué à être maître de soi. On se laisse aller à de petites impressions, à de petites distractions. On se laisse envahir, on n'a pas toujours *son âme entre ses mains*¹⁵³ pour l'offrir à Dieu, selon l'expression de l'Écriture sainte. Cherchez : ne vous est-il pas arrivé que de petites susceptibilités, de petites impatiences, de petites révoltes, de petites difficultés avec tel ou tel caractère, des imaginations, des choses de toutes espèces, ont empêché votre âme d'être tout entière à Dieu dans ce que vous aviez promis à la retraite ?

152. Chapitre corrigé par mère Marie-Eugénie.

153. Ps 118, 109.

Pour se sanctifier, il faut avoir l'âme assez libre pour avoir notre Seigneur Jésus-Christ toujours devant les yeux, et chercher à l'imiter.

Quand on laisse aller son esprit à l'impressionnabilité, on n'est pas assez maître de soi, pas libre de copier notre Seigneur Jésus-Christ. Il nous dit lui-même : *C'est par la patience que vous posséderez vos âmes*¹⁵⁴. Je vous engage à posséder vos âmes dans la patience, à ne pas dire : « Ceci ne me va pas, ceci me contrarie. J'ai mal dormi, j'ai été dérangée vingt-cinq fois, c'est pour cela que j'ai fait cette sottise. »

Que rien de tout cela ne vous empêche d'avoir Jésus-Christ devant les yeux et d'accomplir les résolutions que vous avez prises. On raconte de saint Vincent de Paul ce trait que je vous ai cité bien des fois, parce qu'il me semble d'un très grand exemple pour nous. Dérangé dix-neuf fois pendant un verset de l'Office, il reprit dix-neuf fois ce verset avec la même tranquillité, répondant à chaque interruption avec la même possession de lui-même et la même douceur. Nous ne dirons pas que nous ne pouvons pas imiter cela. Ce n'est pas au-delà de nos forces, il n'y a là ni extase, ni ravissement : c'est une chose que nous pouvons imiter, mais que nous n'imitons guère. Nous le pouvons, mais nous ne le faisons pas.

Je me rappelle, quand j'ai vu monsieur Étienne, que ce qui m'a le plus frappée en lui, c'est sa possession de lui-même. J'étais allée le voir pour une affaire de mission. Il y avait vingt-cinq filles de la Charité à sa porte. Il était aussi calme, aussi prêt à donner des explications, à entrer dans ce qui pouvait être bon pour la chose dont il parlait, que si personne ne l'avait attendu. Saint Vincent de Paul lui avait appris à être maître de lui, à faire bien ce qu'il faisait, à prendre chaque chose l'une après l'autre.

Habituez-vous à cela. Si vous êtes tout entières à bien faire ce que vous faites, ayant notre Seigneur devant les yeux, vous garderez bien mieux vos résolutions. Quelle que soit celle que vous avez prise, elle a nécessairement pour objet d'imiter notre Seigneur en quelque chose, d'être plus humble, plus obéissante, de mieux garder

154. Lc 21, 19 (Vulg.).

la Règle, d'être plus attachée au silence, de vous donner plus à l'oraison, à la présence de Dieu, d'observer mieux n'importe quel point de la Règle. Comme il faut pour tout cela que le premier vouloir ne nous emporte pas ! Je demande à toutes les personnes impatientes si, quand elles se sont impatientées, elles n'ont pas toutes les peines du monde à faire leur oraison après.

J'ajouterai pour votre consolation (car il faut ajouter une consolation à la nécessité de se vaincre) qu'être impressionnable n'est pas toujours un mal. Il y a certaines qualités, certains talents qu'on n'a pas, si on n'est pas impressionnable. On est moins sensible aux maux des autres. On a moins facilement le moyen d'émouvoir les enfants, de leur communiquer les sentiments élevés, de les enthousiasmer pour les belles choses. C'est comme d'avoir une peau plus ou moins sensible au chaud et au froid : cela tient à la nature, à une nature peut-être plus riche, plus sensible. Il n'y a pas de mal à subir cette impressionnabilité, mais il ne faut pas se laisser dominer par elle. Il faut toujours que notre Seigneur règne dans l'âme. Que les impressions de la partie inférieure soient réglées et ramenées à ce qui est du plus grand service de Dieu. C'est par la patience qu'on y arrive.

Je vous dis donc, au sortir de la retraite : tâchez de vous contenir, de vous garder, de ne pas vous laisser aller à tout ce qui se présentera de choses agréables ou pénibles, d'occupations ou de distractions. Vivez au milieu de tout cela sous l'influence de la grâce, sachant que notre Seigneur habite dans vos âmes. Il ne veut pas de ces mouvements déréglés qui ne sont pas dignes de la nature que Dieu vous a donnée, et surtout de l'état surnaturel auquel il vous a élevés.

Voyez la petite chatte : elle a des colères, elle veut griffer et mordre quand on la contrarie. C'est juste, elle n'a pas d'âme. Mais vous qui êtes à *peine au-dessous des anges*¹⁵⁵, comme dit le psaume, pourriez-vous être ainsi livrées à vos impulsions naturelles ? Nous avons une âme créée à l'image de Dieu. Nous avons le souffle de Dieu en nous, ce n'est pas pour nous laisser aller. Si nous nous

155. Ps 8, 6.

fâchons quand on nous contrarie, nous ne sommes pas plus intelligentes que cette petite bête.

Prenez donc de la nature de l'ange, dont votre âme immortelle est la sœur, la possibilité de rester en la présence de Dieu, la possibilité de faire pour Dieu à toute heure ce qu'il veut, la possibilité de dominer vos impressions. Vous les sentirez, mais vous ne serez pas gouvernées par elles. Vous ne les laisserez pas vous entraîner aux cinquante mille sottises qu'elles vous ont fait commettre dans le passé. Je ne vous ai pas confessées, mais je suis sûre que si chacune de vous s'examine, elle verra que les impressions qu'elle n'a pas dominées ont été la cause de la plupart des fautes qu'elle a portées en confession.

Demandez à notre Seigneur d'être fidèles, par la paix qu'il a donnée au monde quand il a dit à ses apôtres : *Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix*¹⁵⁶. Il n'a pas voulu dire que cette paix ne serait jamais sujette à aucune contradiction. Mais que, par sa grâce, la paix régnerait dans le fond de l'âme qui lui serait dévouée et qui le chercherait à travers les difficultés et les péripéties de cette vie.



156. Jn 14, 27.

7 septembre 1884¹⁵⁷

LA VIE ÉTERNELLE C'EST DE TE CONNAÎTRE,
TOI, LE SEUL DIEU, LE VRAI DIEU,
ET DE CONNAÎTRE CELUI QUE TU AS ENVOYÉ, JÉSUS-CHRIST

Mes chères filles,

Je ne sais pas si nous avons jamais médité ensemble cette parole de notre Seigneur Jésus-Christ : *La vie éternelle c'est de te connaître, toi, le seul Dieu, le vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ*¹⁵⁸. Si elle convient à tous les chrétiens, et si, pour tous les chrétiens, connaître est la racine d'aimer et de servir, combien plus pour une religieuse de l'Assomption. C'est le caractère spécial de l'Institut de chercher à connaître le plus parfaitement possible notre Seigneur Jésus-Christ et son Église avec tous ses enseignements, pour tirer sa vie spirituelle, son amour, de cette connaissance.

Je voudrais vous rappeler que notre Seigneur Jésus-Christ habite au fond de nos âmes par sa grâce, que le Saint-Esprit y a élu sa demeure. Nous commençons ici-bas notre vie éternelle, quand nous nous appliquons à la connaissance de Celui qui a fait de nous ses temples. Notre Seigneur Jésus-Christ est Dieu, c'est comme Dieu que je vais le considérer aujourd'hui.

Je désire vous faire réfléchir sur les perfections de Dieu. Quelles sont ces perfections ? Les dire, les comprendre, cela nous est absolument impossible. Nous en avons cependant quelque notion.

La première de toutes ses perfections, c'est son Être, son essence : son être et ses perfections sont une même chose. Il est le premier être,

157. Chapitre corrigé par mère Marie-Eugénie. Des paragraphes entiers sont de sa main.
158. Jn 17, 3.

disent les philosophes ; l'Être par excellence : Il est, et il est d'une manière si éminente, que son Être est la cause de tous les êtres : « Il est seul, il est tout, à jamais, à la fois », comme a dit le poète.

Il est très bon de considérer l'infinité de l'Être de Dieu, de comparer à cet Être admirable la misère et la fragilité de notre propre être, de cet être qui nous a été donné de Dieu. C'est un grand don cependant si nous en usons bien et que toutes nos actions n'aient d'autre but que de connaître, servir et aimer Dieu pour obtenir par-là la vie éternelle.

Considérons ce qu'est notre être en dehors de la grâce. Que c'est peu de chose ! Pourtant ce peu occupe nos pensées. Nous portons en nous Dieu qui est infini, et nous sommes occupées de ce pauvre petit être. Encore, si nous en étions occupées selon la grâce, pour voir si nos actions, nos pensées, tout dans notre vie entre dans cet ordre souverain de la grâce ! Même en ceci il ne faudrait pas excéder : si l'on se regardait trop on tomberait dans le scrupule. Il vaut mieux regarder Dieu que de se regarder soi-même continuellement. Mais ce n'est pas sous ce rapport qu'on se regarde. On se regarde sous le rapport de son être naturel. C'est pour cet être naturel qu'on a des tristesses, des exigences, des hauteurs. Ce n'est pas selon la grâce qu'on a de l'orgueil, des raideurs, des découragements, un souvenir très amer de quelque chose qui nous a humiliées dans le passé, ou de quelque sottise que nous avons faite.

Nous retombons ainsi sur nous-mêmes, parce que nous n'avons pas une idée juste de l'infirmité et de la petitesse de notre être devant l'être souverain de Dieu. Les saints étaient très occupés du peu qu'ils étaient devant le tout de Dieu, du néant de la créature devant Dieu. Ce n'est pas un pur néant, puisque Dieu nous a donné la vie et une vie immortelle, mais cela réservé, qu'est-ce que c'est ? Quelque chose de bien pauvre, de bien petit.

Regardez : hier cet être n'avait pas paru, demain il aura disparu. Hier il n'était pas, demain il ne sera plus. Il était sans doute dans la pensée de Dieu, et il sera demain à son jugement, mais pour ce monde, qu'est-ce qui reste de ce petit rien ?

Du côté de l'intelligence, nous avons peut-être des prétentions. Une petite maladie arrive, et nous voilà incapables de tout : une

goutte de sang de trop d'un côté ou d'un autre, s'il plaît à Dieu, nous voilà imbéciles. Et nous nous étions glorifiées de notre valeur !

Nous sommes fières de nos sentiments, en général. Nous comptons sur l'élévation de notre nature, sur la droiture de nos jugements, de notre conduite, de nos sentiments. Mais pouvons-nous dire qu'envers Dieu, nous avons été droites toujours ; que nous avons eu pour lui la délicatesse des sentiments, la générosité, la loyauté que nous lui devons ; que nous avons été fidèles à la dignité très haute qu'il nous a donnée par la grâce ?

Vous êtes ses épouses : êtes-vous des épouses d'une fidélité irréprochable, ne laissant jamais Jésus-Christ seul, toujours occupées intérieurement de lui, ayant pour lui cette reconnaissance, cette délicatesse, cette noblesse de sentiments qu'on s'attribue si facilement quand on ne se regarde pas de ce côté ? Hélas ! que nous sommes donc facilement ingrats, légers, infidèles, grossiers envers Dieu.

Cette divine colombe qui est le Saint-Esprit, réfugiée dans notre cœur quand tant d'autres lui sont fermés, n'y trouve pas la délicatesse d'amour, de respect, d'attention que nous lui devons. C'est mon histoire, mes sœurs. Si vous n'êtes pas comme cela, si vous pouvez dire que, recevant le Saint-Esprit dans vos âmes, vous avez pour lui tout le respect, toute la fidélité, toutes les attentions dont vous devez entourer un si grand don, Dieu soit béni ! Pour moi, je suis obligée de dire que certainement je n'ai pas eu la délicatesse que j'aurais voulu avoir toute ma vie envers le don souverain du Saint-Esprit, amour personnel de Dieu habitant dans mon âme.

Cette méditation de l'Être de Dieu doit donc détruire en nous ce penchant à nous compter pour quelque chose. Si nous étions bien persuadées que nous ne sommes rien, et qu'au rien, rien n'est dû, comme dit saint Jean de la Croix. Si nous nous établissions bien dans cette conviction, la vie spirituelle et les rapports avec le prochain deviendraient bien faciles, car jamais on ne fera plus que de vous traiter comme rien. C'est juste, c'est vrai. Cela doit résulter de la méditation de l'Être de Dieu, toujours vivant, toujours agissant, toujours adorable, toujours auteur et maître de tout.

J'ai été longue sur cette question de l'Être de Dieu. J'en ajouterai deux autres qui se suivent naturellement : Dieu est, et il est le bien infini. En Dieu il n'y a rien qui ne soit le bien. On ne peut rien imaginer qui ne soit le bien infini dans ce soleil d'être, de puissance et de sainteté. Nous concevons tout de suite qu'aucune espèce de mal ne peut avoir de connexion avec lui. Puisqu'il habite en nous, il ne faut donc souffrir dans nos âmes aucune ombre. Il a horreur de toutes les taches. Il veut voir en nous la sainteté. C'est la troisième chose que je voulais dire.

Parce qu'il est le bien infini, Dieu ne veut pas souffrir la moindre tache dans les âmes auxquelles il s'allie. Il nous invite et nous presse de le suivre dans la voie de la sainteté. C'est pourquoi Jésus-Christ qui a dit : *La vie éternelle c'est de te connaître*, dit aussi : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*¹⁵⁹. C'est jusque-là qu'il nous conduit. N'admettez donc en vous aucune tache. Cherchez cette perfection qui est celle de Jésus-Christ. Étudiez dans l'Évangile ce qu'il est. Remplissez-vous des mêmes pensées et des mêmes sentiments, afin de devenir conformes à lui.

La récompense de tout cela, mes sœurs, c'est qu'au jour de la mort, quand l'Être de Dieu nous apparaîtra, si nous sommes bien pénétrées de la souveraineté de cet Être, nous nous courberons facilement sous sa main. Si nous avons eu des taches en nous, pénétrées de ce qu'il est *le bien infini* et de ce qu'il a une horreur infinie de tout ce qui est mal, nous aurons cherché à nous purifier, à faire pénitence, à suivre Jésus-Christ dans le bien et la sainteté. À la fin nous accepterons de tout notre cœur les souffrances de la mort et le sacrifice de la vie. Alors tout est facile, et le ciel est là. Qu'est-ce que le ciel ? Le ciel, c'est l'union de l'âme qui, déjà conforme à Jésus-Christ, n'a plus qu'à le suivre. C'est à cela qu'il faut travailler tous les jours de notre vie, en se rapetissant et en enlevant toutes les taches de nos âmes par la pénitence et la sainteté.



159. Mt 5, 48.

14 septembre 1884¹⁶⁰

LA PRÉSENCE DE DIEU

Mes chères filles,

La dernière fois que je vous ai parlé, j'ai très peu insisté sur la présence de Dieu au-dedans de nous en tant que bien infini. Je veux y revenir pour vous rappeler que celui qui est au-dedans de nous nous regarde sans cesse.

Nous avons reçu, d'une façon particulière, sa présence habituelle en nous par le saint baptême. Il réside au-dedans de nous. Sans cesse son regard est fixé sur nos pensées, sur nos sentiments, sur nos dispositions.

C'est une chose admirable que l'homme soit pour Dieu un être de si grande importance : *O Seigneur, notre Dieu, qu'il est grand ton nom !*¹⁶¹ est-il dit dans les psaumes, et tout de suite après : *Tu as voulu (l'homme) un peu moindre qu'un dieu, le couronnant d'honneur et de gloire*¹⁶². Dieu a un grand souci de nos pensées, de nos sentiments, de nos dispositions, et nous devons tâcher de les conformer à ce bien infini, à cette bonté qui habite au-dedans de nous : donc il faut avoir une grande bonté.

Le chapitre de la charité, dans notre Règle, dit tous les actes de cette vertu que nous devons faire à l'égard du prochain. Je vous rappellerai trois choses : la première, c'est qu'il faut que les pensées,

160. Chapitre corrigé en plusieurs endroits par mère Marie-Eugénie.

161. Ps 8, 2.

162. Ps 8, 6.

que les sentiments soient bons, bienveillants, charitables. Ce n'est pas toujours facile. On a certaines petites antipathies, certains petits froissements, certains jugements qui empêchent que nos pensées et nos sentiments soient remplis de bonté. Le bon Dieu, qui est au-dedans de nous, quand il voit dans notre âme ces dispositions, détourne son regard. L'aspect de notre âme lui déplaît : c'est comme une figure désagréable à ses yeux, comme si notre âme lui faisait la grimace. Ce n'est pas cette disposition de bonté et de bienveillance universelle qu'il aime à y voir et par laquelle l'âme lui ressemble. Il faut donc être bon dans ses pensées, dans ses sentiments, dans son intérieur, ne pas admettre de pensées ou de sentiments contraires à la bienveillance.

Pour cela, il faut tout pardonner, et c'est la seconde chose que je vous recommande. N'avons-nous pas besoin que Dieu nous pardonne ? Je ne connais pas de parole plus consolante que celle-ci : *Si vos péchés sont comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige*¹⁶³. Quoi de plus consolant ?

Dieu a une bonté infinie envers nous. Même quand il y a souffrance, épreuve, Dieu nous l'envoie dans sa bonté pour nous amener à la perfection qu'il demande de nous. Vous savez toutes l'histoire du saint homme Job, éprouvé de la manière la plus cruelle pour faire reluire en lui sa perfection, sa justice, sa sainteté. Il a souffert un temps, et pour toute l'éternité il a la joie et la gloire. Il est un de ceux qui ont été l'image de Jésus-Christ, qui ont prophétisé et figuré les douleurs de notre Seigneur. C'est un grand honneur, qui ne lui a été accordé qu'au prix de très grandes épreuves.

Dieu ne retire pas sa bonté à la créature, quand il la soumet à des épreuves. Je dirai de même : quand une supérieure reprend, éprouve une sœur, quand une maîtresse des novices cherche à les corriger, croyez-vous qu'elle ne soit pas bonne ? Quand on conseille de faire des mortifications, de se vaincre, c'est par bonté, pour amener à quelque chose de meilleur. C'est ainsi que Dieu agit avec nous et permet que, par l'intermédiaire des créatures, nous ayons des épreuves qui nous seront une source de mérites si nous les portons bien.

163. Is 1, 18.

Mais me direz-vous : « Dieu pardonne, quand on lui demande pardon, quand on revient à lui. Pour nous, ce n'est pas la même chose, souvent on ne nous demande pas pardon, on ne fait pas ce qu'il faut pour gagner notre cœur. » Souvenez-vous, mes sœurs, que notre Seigneur a fait surabondamment pénitence pour toutes les créatures qui pourraient avoir envers nous des dettes. C'est à cause de la pénitence de Jésus-Christ, à cause de ce que notre Seigneur a fait et donné gratuitement et généreusement pour nous, que nous devons porter dans notre cœur une disposition d'oubli pour toutes les offenses que nous avons reçues.

Dieu, le bien infini, veut encore que nous soyons bons envers les autres en leur rendant service. Que serait une bonté qui ne s'exercerait jamais ? On voit des personnes comme cela. Il y en a qui silencieusement rendent service à tout le monde. D'autres sont bonnes, tranquilles, mais je ne sais si vous en tirerez jamais quelque chose de bon. Il faut être de celles qui sont bonnes par leurs services. Vous le verrez dans la vie des saints, par exemple de sainte Marthe, qui était l'hospitalière, la serviable par excellence. Sainte Madeleine de Pazzi, sœur Thérèse de Saint-Augustin, derrière le dos de leurs sœurs, leur rendaient tous les services qu'elles pouvaient.

Sans doute vous ne pouvez le faire que dans les limites de l'obéissance. Mais que ce soit là votre disposition. Soyez bonnes pour rendre service, bonnes pour prendre sur vous un ennui, une difficulté, plutôt que de la donner aux autres. Dieu jettera sur vous un regard d'amour.

Dans les maisons, il y a des personnes ennuyeuses à recevoir. Il faudrait préférer aller entendre leurs plaintes, leur colère quelquefois, que de les donner à supporter aux autres. Telle enfant est désagréable, il faut la supporter et ne pas dire : « Elle est si difficile, si désagréable ! Qu'une autre s'en tire, moi je ne peux pas. » Ce ne serait pas d'une personne serviable qui pratique la bonté en action pour ressembler à Jésus-Christ.

Soyez donc bonnes dans vos pensées, bonnes pour pardonner, bonnes en rendant service. Portons toutes ces dispositions au-dedans de nous-mêmes et de notre âme, afin que Dieu, qui nous

regarde, y voie quelque chose qui ressemble un peu à ce bien, à cette bonté infinie qu'il est, pour qu'il puisse habiter en nous avec joie. Comment ferait-on cohabiter la lumière et les ténèbres, le bien et le mal, la bonté et la colère ? Ce ne serait pas l'union mais la division. Notre Seigneur se déplaît dans une âme qui n'a pas des dispositions conformes aux siennes. Il faut donc modifier en nous chaque jour ce qui ne serait pas conforme à sa bonté infinie.



28 septembre 1884¹⁶⁴

LA MÉDITATION
TROIS MANIÈRES DE SE METTRE EN PRÉSENCE DE DIEU

Mes chères filles,

Une sœur qui n'est pas là me disait que je n'avais jamais expliqué, croyait-elle, comment faire la méditation. À dire vrai, je crois que j'en ai déjà parlé. Au risque de revenir sur des choses déjà dites, je traiterai volontiers cette question, car tout ce qui regarde la prière et la méditation est ce qu'il y a de plus important dans notre vie.

La première chose à faire pour la méditation, c'est de se pénétrer très profondément, très vivement de la présence de Dieu. C'est là le fondement de la méditation. Dans la mesure où vous serez pénétrées de la présence de Dieu, séparées de toutes choses, rendues attentives à Dieu, dans cette mesure, vous ferez bien votre méditation.

Il y a trois modes dont Dieu est présent partout, et par suite, trois manières de se pénétrer de l'omniprésence de Dieu. Le premier mode, et je vous l'ai dit bien des fois, c'est sa présence en tout lieu. Dieu est l'Être infini. Nous sommes plongées en lui comme tout ce qu'il a créé. Il remplit et pénètre toutes choses, même le pécheur ; nul ne peut se soustraire ni se détourner. Le pécheur a beau se retirer de la grâce et de l'amour de Dieu : Dieu le voit et le pénètre. C'est de Dieu qu'il tient l'être, c'est devant Dieu qu'il agit, c'est devant Dieu qu'il pèche. Pour nous, c'est une vérité douce et forte dont il est bon de se pénétrer.

164. Chapitre corrigé par mère Marie-Eugénie. Des paragraphes entiers sont de sa main.

Il y a deux modes plus consolants de la présence de Dieu, mais il est très nécessaire de se rappeler celui-là. Vous connaissez cette comparaison : nous sommes en Dieu comme une éponge est dans la mer. L'éponge est tout entourée et pénétrée jusqu'à la fibre la plus intime. La comparaison pêche d'une manière absolue, parce que Dieu nous pénètre à la façon d'un être intelligent, souverainement sage, souverainement bon, qui voit tout ce que nous sommes. Ce qui nous pénètre, c'est la lumière. Ce n'est pas seulement une créature inerte comme l'eau, c'est le Dieu vivant et véritable. Dieu est présent dans sa créature avec la perfection de son être. Il voit tout, connaît tout, et nous pénètre jusqu'à la dernière fibre.

C'est à ce point de vue que se plaçaient les patriarches pour vivre en présence de Dieu, de ce Dieu qu'Adam avait vu, que leurs pères avaient vu, du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. C'est à l'un d'entre eux qu'avait été dite cette parole : *Marche en ma présence, et sois parfait*¹⁶⁵. Cette parole peut s'appliquer à tous les états d'oraison. Mais c'est surtout de cette manière, je pense, qu'Abraham rendait à Dieu le culte dû à son infinie perfection.

Il y a même quelque chose qui semble indiquer que les anciens solitaires vivaient beaucoup de cette vérité : « Dieu me voit, il est présent, il faut que je vive devant lui dans la pureté et la sainteté. » C'était bien à l'aide de la grâce, et en suivant ses lumières, que les patriarches et les saints solitaires vivaient en présence de Dieu, mais cette présence en tous lieux me semble avoir été leur première et principale dévotion. Aussi, quoique les voies que je vais vous indiquer soient plus consolantes et plus faciles pour l'oraison, je crois très utile pour nous de suivre les traces de ces saints, en nous pénétrant, si ce n'est à l'oraison, au moins le long du jour, de la présence de Dieu, l'Être infini qui remplit tout, et qui voit nos pensées les plus intimes.

J'ajouterai que dans les rapports avec des hommes non chrétiens, on peut se servir de cette vérité, leur en parler. Un juif reconnaît la présence de Dieu. Il ne serait plus juif, mais incrédule ou athée, s'il la niait. Ceux mêmes qui s'intitulent assez singulièrement libres-

165. Gn 17, 1.

penseurs, qui ne croient pas à Jésus-Christ et à son Église, croient en général à l'Être de Dieu. Il faudrait qu'ils fussent des imbéciles pour ne pas reconnaître un premier principe, un ordonnateur de cette création si parfaite qu'ils ont devant les yeux. Cet Être infini qui est le principe de toute vérité, et qui a réglé toutes choses par sa souveraine intelligence, c'est Dieu.

Le cardinal Pie avait sur ce sujet une charmante histoire qui me semble ici venir à propos. Dans une visite qu'il faisait à monsieur Thiers, celui-ci lui avait raconté que, lorsqu'il avait fini ses ouvrages littéraires, il s'était demandé ce qu'il allait faire. « Écrire n'était pas ma vocation, lui disait monsieur Thiers, je voulais donc m'adonner aux sciences. Je pris mon parapluie et j'allai écouter les cours qui se font au Jardin des Plantes. Mais je n'y trouvai pas ce que je cherchais. J'entrai dans les galeries, et je me mis à étudier la structure de tous ces êtres dont les restes sont là rassemblés. J'avoue, Monseigneur, que je trouvai cela admirable : la perfection, la convenance de tous ces organes depuis ceux de l'homme jusqu'à ceux du plus petit des animaux, m'a donné la conviction qu'il existe un organisateur de l'univers et que tout cela ne pouvait pas avoir été fait sans une intelligence qui y préside. » Ainsi, ajoutait monseigneur Pie, « puisque moi, Thiers, je ne peux pas même faire une punaise, je commence à croire qu'il y a quelque chose qui ressemble à un Dieu ».

Un petit enfant, qui sait bien son catéchisme, arrive plus vite et plus droit à une conclusion plus juste et plus complète que ce pauvre homme qui, après avoir écrit des volumes, conclut de la structure d'un insecte qu'il y a un organisateur de la nature. Vous voyez cependant que celui même qui ne croit pas, s'il n'est pas dépourvu de toute intelligence, est obligé de reconnaître un Créateur, premier principe, Être tout-puissant, infini, et par conséquent présent en tous lieux.

Il y a une présence de Dieu qui convient mieux à l'oraison, c'est la présence de grâce et d'amour qui résulte de l'état surnaturel auquel nous avons été élevés par le baptême. Nous connaissons les mystères du cœur de Dieu, depuis que notre Seigneur est descendu sur la terre et que nous avons été par lui établis dans la grâce. *Si quelqu'un m'aime [...] nous viendrons vers lui et nous nous ferons*

*une demeure chez lui*¹⁶⁶. Il y a une grande différence de cette demeure à la demeure inévitable qui résulte de l'infinité de l'être de Dieu : c'est que, venant habiter en nous par la grâce, il y vient par amour, il y vient, nous aimant et voulant être aimé de nous. La sainte Trinité établit en nous une présence de connaissance et d'amour. Voilà ce que l'on a par la grâce du baptême et des sacrements, ce que l'on perd lorsque l'on sort de l'état de grâce.

L'amour d'un Dieu ! Y avez-vous jamais bien réfléchi ? Beaucoup de personnes ont besoin d'amour, c'est un sentiment naturel : être aimé d'un Dieu, songez ce que c'est ! Se recueillir au-dedans de soi et se dire : « Dieu est descendu en moi par les sacrements, non seulement parce qu'il m'aime, mais parce qu'il veut être aimé de moi », voilà le fondement de l'oraison. Se recueillir au plus intime de soi-même, dans la partie qui n'est pas accessible au démon, aux choses du dehors, où nous pouvons nous trouver seule avec Dieu. Rentrer là, renvoyer tout le reste, et répondre par l'amour, l'adoration, la louange : *Nous te louons, nous t'adorons, nous te bénissons*¹⁶⁷ à cet amour, qui, du côté de Dieu, a pour fin de nous conformer à notre Seigneur Jésus-Christ, car c'est là le but de cette parole : *Nous viendrons chez lui et nous nous ferons une demeure chez lui*. Si la sainte Trinité vient résider dans notre âme, c'est pour y former d'autres Jésus-Christ. Voilà la vie chrétienne et la vie religieuse.

Soyez donc bien pénétrées de cette vérité : si Dieu vous appelle à lui parler, c'est par amour qu'il vous appelle. S'il ne voulait pas notre bien, que lui importerait que nous le demandions. L'Évangile est rempli de paroles qui nous invitent à prier : *Demandez, vous obtiendrez ; frappez, la porte vous sera ouverte...*¹⁶⁸ Voulez-vous du pain, insistez, importunez. Il faut travailler, chercher, parce que les biens que notre Seigneur désire nous donner, sont les biens les plus grands. Il veut se donner lui-même de plus en plus, nous donner ses grâces et ses vertus. Comme il habite au-dedans de nous, il nous invite à y entrer, à l'écouter et à lui parler.

166. Jn 14, 23.

167. *Laudamus te, adoramus te, benedicimus te.*

168. Mt 7, 7.

La présence de Dieu au-dedans de nous par la grâce, est une présence de connaissance aussi bien que d'amour. Dieu nous connaît alors comme le pasteur connaît ses brebis, comme le père connaît ses enfants, non pas seulement par sa sagesse infinie, mais par une adoption particulière. Nous, de notre côté, nous le connaissons tout autrement que par les lumières de la nature ; nous avons sur lui, sur sa sainteté, sur ses desseins, sur ses volontés, sur tout ce qui peut lui plaire ou lui déplaire en nous, des lumières qui s'obscurcissent tristement quand l'âme sort de la grâce.

N'avez-vous pas été effrayées quelquefois de la sécurité des pécheurs, de la difficulté d'ouvrir leurs yeux sur le danger de leur état, sur les injures qu'ils font à Dieu, sur les biens dont ils se privent, sur l'ingratitude et l'horreur de leur conduite. C'est l'obscurcissement, c'est la nuit, et même quand ils ont la foi, ils ne connaissent plus Dieu comme un enfant connaît son père, ils n'ont plus de lumières sur leurs rapports les plus élémentaires avec lui.

Entrez au contraire dans une âme fidèle à la grâce : comme elle connaît Dieu d'une manière délicate et profonde, comme elle sent tout ce qui la rapproche ou l'éloigne de lui, comme toute offense l'effraie, comme tout est vérité, lumière et délicatesse dans ses rapports avec Dieu !

Quand donc vous rentrez au-dedans de vous-même pour y trouver Dieu présent par sa grâce, quel que soit votre sujet de méditation, vertu, mystère ou parole de Jésus-Christ, vous allez près de celui qui vous enseignera le sens de tout ce que vous méditez et qui vous apprendra à le mettre en pratique. C'est par lui que vous pouvez comprendre, par lui que vous serez purifiée et embrasée.

Vous avez besoin de lui, lui n'a pas besoin de vous. Pourquoi Dieu daigne-t-il désirer avec passion que la créature sortie de ses mains revienne à lui par la connaissance et par l'amour ? Pourquoi, sinon parce qu'il l'aime ? C'est là le fondement nécessaire de l'oraison : être persuadées que Dieu nous aime. Les personnes qui en doutent ont beaucoup de difficultés à faire l'oraison : il n'y a pourtant pas sujet d'en douter, quand on regarde le crucifix.

Mais quelle pureté, quelle sainteté cette divine habitation de la sainte Trinité ne demande-t-elle pas de vous ? Recueillez-vous, retirez-vous de tout ce qui est imparfait et profane. Vous exposant aux rayons du soleil de justice, cherchez à vous unir à Dieu au plus intime de vous-même, en vous purifiant, et en vous laissant purifier selon toute la lumière que vous en recevrez.

Il y a une troisième manière de se mettre en présence de Dieu, c'est la plus douce et la plus fructueuse : Jésus-Christ habite dans nos tabernacles. C'est ordinairement à ses pieds que vous faites votre méditation. Il y est avec son corps, son âme, sa divinité, son cœur sacré, ses plaies qu'il offre à Dieu pour vous. Il vous regarde, il vous aime, il vous attend. Pour vous rendre cette présence plus sensible, vous êtes-vous jamais représenté ce que vous éprouveriez si, traversant la Judée, vous appreniez que l'Enfant Jésus est là dans une pauvre maison avec Marie et Joseph ? Si vous entriez, il ne vous parlerait pas, car il est *infans*, sans parole. Mais vous pourriez vous agenouiller, prier, lui parler : c'est ce que vous trouvez à la chapelle.

Comme il faut des images pour se mettre les choses dans l'esprit, je vous conseille de faire souvent de ces imaginations. C'est une imagination en soi, mais c'est une vérité d'un autre côté, parce que Jésus-Christ y est, mais ne parle pas. Il y est avec toutes les grâces de son enfance, avec la plénitude de sa sagesse, de ses lumières, des mérites de sa croix. Si vous aviez été au pied de la croix, il n'est pas dit que notre Seigneur vous aurait parlé. Il y a peu parlé. Il a parlé à son Père, au larron, à sa mère, à saint Jean. Il n'a pas parlé à Madeleine et aux autres saints qui étaient là. Est-ce que vous croyez qu'eux ne lui parlaient pas dans leur cœur ? Est-ce qu'ils ne l'écoutaient pas ?

En Jésus vous retrouverez les deux présences dont nous avons parlé. La perfection d'une nature créée et intelligente est de vivre en présence de son Créateur et dans une entière docilité à ses desseins. Jésus est parfait dans sa nature humaine. Il offre à Dieu toute la nature créée. En lui habite la plénitude de la divinité. Il est l'auteur de la grâce. C'est par lui que nous sommes faits enfants de Dieu, appelés à la vie surnaturelle, à la vie de foi et d'union.

C'est de Jésus-Christ que cette vie procède. Elle est un écoulement de sa vie, puisque nous ne la recevons que comme membres du corps dont il est la tête.

Par les mérites de sa vie cachée, de sa vie publique, de tous ses mystères, Jésus-Christ nous a donné la présence intime du Père, du Fils et du Saint-Esprit venant en nous. Le baptême nous est donné au nom de Jésus-Christ, tous les sacrements, *par Jésus-Christ notre Seigneur*. Quand vous avez reçu le Saint-Esprit, c'est Jésus-Christ qui vous l'a envoyé.

Donc, tenez-vous aux pieds de Jésus-Christ, sachant que c'est lui qui est médiateur, rédempteur, ami. Vous entretenir avec lui dans un esprit de simplicité et d'amour, c'est le moyen suprême de bien faire votre oraison et d'arriver à faire tout ce que Dieu vivant en vous veut de vous.

Je ne sais pas si je me suis bien expliquée. L'acte le plus important de la méditation, c'est de se mettre en présence de Dieu. Quand on est bien pénétré de la présence de Dieu, il est bien plus facile de renvoyer toute distraction, d'entrer dans un sujet et de le méditer. Que vous ayez pris le sujet d'avance, je le veux bien. Arrivées à la chapelle, que ce soit d'abord la présence de Dieu qui vous occupe par-dessus tout. Quand on a l'habitude de s'y mettre d'une des trois manières que j'ai indiquées, il ne faut pas beaucoup de temps pour y rentrer. Faites-le donc dans un grand sentiment de confiance, de respect et d'amour. Prenez les habitudes qui vous le rendront facile.

Vous connaissez toutes la prière de saint Thomas d'Aquin. Avez-vous remarqué la première parole : *O Jésus qui m'aimez tant !* Il ne doute pas un instant que Dieu l'aime. C'est la disposition sur laquelle il se base. Il demande la pénitence, les épines, les vertus, le tout basé sur cette parole : *O Jésus qui m'aimez tant !* C'est là qu'il appuie son travail et ses efforts.

Vous aussi, basez votre prière sur la confiance. Suppliez, insistez : *Le royaume de Dieu souffre violence, les violents seuls le ravissent*¹⁶⁹. L'application à la prière, l'effort pour se recueillir coûtent quelquefois beaucoup. Si nous ne nous donnons pas de peine, le

169. Mt 11, 12.

royaume de Dieu nous échappe. La voie de la perdition est commode. Le chemin du ciel est étroit, il faut s'y donner de la peine. Persévérez et prenez courage, dans la conviction que c'est par amour que Dieu vous appelle à l'oraison. Il veut vous y donner ses biens les plus précieux.



10 octobre 1884¹⁷⁰

LA MÉDITATION (SUITE)

Mes chères filles,

Nous avons parlé la dernière fois de la méditation. J'ai insisté sur la nécessité de se mettre dès le commencement en présence de Dieu d'une manière très intime. Que ce soit sa présence en tous lieux, ou la présence de la sainte Trinité en nous depuis que nous avons été faits enfants de Dieu par la grâce, ou que ce soit la présence de notre Seigneur au très saint Sacrement, l'essentiel est qu'on se sépare de toutes choses pour s'unir à lui.

Aujourd'hui, en suivant la méthode de saint Ignace, qui est une des plus autorisées de l'Église, je devrais vous dire qu'après s'être mis en présence de Dieu, il faut faire ce qu'il appelle les deux préludes. J'ai toujours regretté que, quand on enseigne à une personne à faire la méditation, on commence par lui mettre entre les mains un livre où tout est à la file. Souvent on s'embrouille, on est gêné par la méthode. On est comme un enfant à qui on mettrait une cotte de mailles, et qui dirait, comme David revêtu des armes de Saül : *Je ne puis pas marcher avec cela*¹⁷¹, laissez-moi mon bâton et cinq pierres que je puisse lancer, et je vaincrai le géant. Beaucoup d'âmes sont dans la même situation, quand on leur met ce harnachement du premier coup. Si cependant on y réfléchit, qu'est-ce que ces préludes ? Une chose fort simple.

170. Chapitre corrigé en plusieurs endroits par mère Marie-Eugénie.

171. 1 S 17, 39.

Le premier est de se représenter ce que l'on va méditer : vous le faites. Le second est de demander à Dieu sa grâce pour en bien profiter. C'est toujours cela qu'il faut faire. On y est porté naturellement sans le livre. Quand, après vous être mise en présence de Dieu, vous voulez méditer un sujet, il est impossible que vous ne vous le représentiez pas. C'est le premier prélude.

Le second est de demander à Dieu la grâce d'en tirer le fruit qui vous est le plus nécessaire et qui sort le mieux du sujet, c'est encore naturel. Si vous attachez une grande importance à votre oraison, certainement vous y penserez d'avance. Vous vous endormirez en pensant au sujet de la méditation du lendemain. En vous réveillant, vous vous demanderez : « Sur quoi vais-je méditer ? » Quand vous entrerez à la chapelle, après vous être mise en présence de Dieu, vous chercherez à vous représenter votre sujet. Vous demanderez à Dieu d'en tirer le plus de fruit possible.

Évidemment vous ne tirerez pas le même fruit de tous les sujets de méditation. Si l'on médite sur des sujets terribles, le fruit sera la componction, la contrition, la résolution de ne plus pécher. Si c'est sur l'extrême bonté de notre Seigneur, le fruit sera l'amour, le désir d'être bonne à votre tour. Je ne vois pas la nécessité que ce soit écrit dans un livre. C'est tout naturel, il ne faut pas vous casser la tête pour le faire. Il n'est pas nécessaire, comme cette bonne personne que nous connaissons, de faire un pas en avant, puis de s'agenouiller de telle façon : il faut aller à Dieu dans la simplicité d'un enfant qui a la plus grande confiance en son père, mais aussi le plus profond respect pour la majesté divine, et ne traite pas légèrement l'heure de la prière.

Je vais rendre ceci sensible. J'estime que le meilleur sujet de méditation, ce sont les choses évangéliques, les actions de notre Seigneur Jésus-Christ, ses paroles, ses préceptes, tout ce qui touche sa vie de Verbe incarné. Dieu me préserve d'exclure les autres sujets. Il y a des personnes qui, dès qu'elles se mettent en prière, sont attirées par les perfections divines ou par les droits de Dieu sur elles : l'Être de Dieu, son immense bonté, sa souveraine sagesse, son infinie providence, la création ; nous sommes son ouvrage, il est notre Créateur, notre dernière fin : tout cela est excellent, mais

c'est un attrait beaucoup plus rare. Les personnes qui ne sont pas encore bien formées à l'oraison, sainte Thérèse le recommande, font bien de prendre un sujet facile à saisir.

Prenons la sainte Enfance de notre Seigneur. Il est impossible, si vous voulez la méditer, que vous ne fassiez pas le premier prélude : vous rappeler notre Seigneur enfant dans la crèche, le voir petit, obéissant, simple, soumis, ne parlant pas, ayant caché ses perfections divines et humaines sous l'apparence d'un petit enfant, plein d'amour, c'est par amour qu'il s'abaisse ainsi. Plein de pauvreté et de souffrance : il pleure, il est dénué de tout, il est délaissé dans sa crèche. Il est impossible que vous ne vous le représentiez pas, que vous ne cherchiez pas à suivre une à une toutes ces circonstances de son enfance divine. Vous adorerez, vous admirerez, vous vous émerveillerez de ce que Dieu a fait cela pour vous. C'est ce que l'on appelle entrer dans la proposition du sujet. Il n'est pas besoin de livre pour garder cette méthode.

Puis nous devons produire des affections. Saint François de Sales, ce grand maître de l'oraison, dit que ce qu'il y a de plus important, ce sont les affections. Commencez tout de suite si vous voulez. Jusqu'à la fin, formez des actes affectueux d'amour, d'admiration, d'étonnement, de tendresse, de désir d'imiter notre Seigneur. Ajoutez-y la prière. Demandez-lui la grâce de l'aimer et de le servir dans les choses que vous voyez. Vous aurez fort bien employé votre heure, et il n'est pas nécessaire de reprendre le livre.

Mais il vient des distractions, voilà l'embarras. Vous vous êtes laissé toucher par la bonté de Dieu, par son amour. Le démon, qui ne dort jamais, cherche à vous jeter quelque chose dans l'esprit. Il y a à cela deux remèdes. Le premier, c'est de les mépriser, quand elles ne font que passer par l'imagination et qu'elles ne détournent pas le cœur d'être attentif à Dieu. C'est le conseil de sainte Thérèse. L'imagination est une folle dans la maison. Elle a volé, elle vous représente autre chose. Si vous ne la suivez pas, ne vous en inquiétez pas. Restez aux pieds de ce cher enfant, objet de votre amour et de votre dévotion, disant : « Je veux être attentive, je veux vous aimer, vous imiter ».

Il y a un autre remède, c'est de se reprendre par un acte de foi formel. L'oraison est le temps de faire des actes de foi, d'espérance, d'amour. Si vous êtes trop distraite, faites des actes de foi, dites : « Mon Dieu, suis-je folle ? Je vous ai devant moi, mon Jésus. Je vous vois dans l'état où vous vous êtes mis pour l'amour de moi, et mon esprit est occupé d'autre chose. Et pourtant je crois que vous êtes mon salut et tout mon bien, que je ne peux arriver au ciel que par vous. C'est en vous que j'espère. Vous êtes ma fin, vous êtes aussi mon moyen¹⁷². C'est par vous que je puis arriver à la perfection de la sainte Enfance, j'espère en vous et je reviens à m'occuper de choses humaines ! Enfin je vous aime. »

Vous qui êtes religieuses, vous pouvez dire à notre Seigneur : « Vous êtes celui que j'ai choisi. Vous êtes non seulement mon Dieu, ma fin. Mais vous êtes celui à qui j'ai donné mon cœur, l'objet de ma préférence, de mon amour. Pour vous j'ai tout quitté, mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs, ma famille, mon chez moi, toutes choses, et je ne peux pas rester attentive à vous écouter ! Quel est donc ce mystère ? » Cherchez à vous occuper ainsi de pensées qui vous ramènent à notre Seigneur. J'ai pris la sainte Enfance, mais tous les autres sujets peuvent être traités de la même façon.

Maintenant voilà la difficulté : nous parlons à notre Seigneur, mais lui ne nous parle pas. J'ai dit cela la dernière fois, il faut que je me corrige sur ce sujet. Notre Seigneur ne vous répondra pas, en vous parlant du haut du crucifix, comme il l'a fait à quelques saints. Il vous parlera dans l'oraison, si vous êtes attentives et recueillies, si vous rentrez profondément en vous-mêmes. Il ne suffit donc pas de faire des actes de foi, d'espérance et de charité. Il est nécessaire de se taire de temps en temps pour écouter ce qu'il vous dira. Il vous dira : « Vois comme je suis pauvre. Veux-tu être pauvre aussi ? »

Il vous dira au plus intime du cœur : « Vois comme je suis soumis, abandonné, obéissant. Et toi ? Je souffre le froid et toutes choses. Et toi, comment supportes-tu ce que tu as à souffrir ? »

172. Cf. *Notes Intimes* n° 224/01, juin 1862.

Notre Seigneur vous dira toujours quelque chose qui vous porte à imiter les vertus que vous admirez en lui. Dans l'enfance ce sera souvent son silence. « Moi qui suis le Verbe du Père, qui suis venu convertir le monde, apporter le salut, je me tais. Et toi, sais-tu te taire ? Est-ce que tu es *infans*, ne parlant pas ? »

Vous savez que le saint Enfant Jésus est le modèle des parfaites novices. Si elles sont comme lui soumises, pauvres, dépouillées de tout, abandonnées entre les mains de leurs supérieures, obéissantes, ce seront de parfaites novices. L'Enfant Jésus leur dira souvent : « Et toi ? » Si vous ne l'entendez pas, posez-vous cette question à vous-mêmes. En méditant ce qu'il fait pour vous, dites-vous : « Et moi ? » Cette comparaison vous occupera, et vous entendrez quelquefois au fond de votre âme une parole que vous n'attendez pas, parole de miséricorde et de salut : *Je t'ai aimée d'un amour éternel*¹⁷³, parole de sanctification : *Marche en ma présence et sois parfait*¹⁷⁴.

Ici, mes sœurs, il est bon de vous dire qu'il ne faut pas vous figurer que tout ce que vous croirez entendre sera parole de l'Évangile. Si ces paroles vous portent à ce que notre Seigneur demande de vous ; si elles vous disent sa miséricorde, son amour ; si elles vous demandent les vertus religieuses, une attention plus grande à la présence de Dieu, ne doutez pas un instant : ces paroles viennent de lui.

Mais une parole qui vous dirait de faire de grandes choses, de vous produire, qui vous chargerait, par exemple, de mettre une statue de la Sainte Vierge sur la colonne de la place Vendôme, vous comprenez que ce serait une tromperie du démon ou une pure imagination. « Je te prépare de grandes destinées... Tu seras sainte, je veux que tu ailles très haut... » il est à craindre que ce soit encore le démon qui vous parle à l'oreille gauche. Le bon Dieu ne vous demande que d'aller très bas. « Mais si tu avais un directeur... » ou bien : « Je te charge de convertir telle personne... » Nous faisons bien de prier pour les pécheurs. Que nous soyons chargées de

173. Jr 31, 3.

174. Gn 17, 1.

monsieur un tel ou de monsieur un tel, ce n'est pas clair pour mon esprit.

Toutes les fois que ces paroles ne vous entretiendront pas de vertus solides, qu'elles ne vous porteront pas à être plus humbles, plus régulières, plus dans la vie commune, plus unies à notre Seigneur, méfiez-vous. Dites-les à vos supérieures qui, mieux que vous, verront si c'est une imagination, une tentation, au lieu d'une parole de Dieu.

Saint Ignace dit que c'est une chose étonnante comme souvent l'ange des ténèbres se change en ange de lumière. On le reconnaît à deux ou trois choses. Il ne met pas l'âme dans la paix, dans l'humilité. Il ne la dilate pas, ne la rend pas contente de son état, contente de ses devoirs, plus tendre et plus simple avec notre Seigneur.

En second lieu, ce discours, qui paraissait si beau, enfle et rend bizarre. Méfiez-vous donc. Rappelez-vous ce que dit sainte Thérèse, et gardez-vous de ne pas aller à l'oraison avec autant de confiance, de simplicité, d'abandon, parce qu'une fois vous aurez rencontré une parole venant du démon, de l'orgueil ou de l'imagination. Méprisez-la et continuez votre chemin. Le démon serait trop content s'il vous empêchait de faire bien votre méditation pour une parole qu'il vous aurait jetée dans le chemin.

Comprenez qu'il est nécessaire d'avoir un sujet tiré de l'Évangile, des paroles, des préceptes, des actions de notre Seigneur, parce que c'est la voie où nous rencontrons le moins d'illusions. Mais gardez la liberté de votre âme. S'il y en a quelqu'une qui ait de l'attrait à méditer les perfections de Dieu, je ne l'en empêche pas. J'ai connu des personnes qui méditaient facilement sur la sainte Trinité, qui se représentaient cette procession éternelle par laquelle du Père est engendré le Fils, et du Père et du Fils procède le Saint-Esprit, la joie de la sainte Trinité, ce mystère caché, incompréhensible. Je laisse faire ces âmes, mais ce n'est pas la voie commune.

Les plus grands méditatifs, saint François d'Assise, sainte Thérèse, ont marché par les paroles, les exemples, les préceptes de

notre Seigneur, le suivant pas à pas. Sainte Thérèse dit : « Ne vous séparez jamais de la sainte humanité de notre Seigneur Jésus-Christ. Tâchez de faire ce qu'il a fait, d'accomplir ce qu'il a accompli, ayez toujours notre Seigneur devant les yeux. » Je ne peux pas mieux vous dire que sainte Thérèse, cette grande maîtresse de l'oraison.



26 octobre 1884¹⁷⁵

CE QU'IL FAUT DEMANDER DANS LA MÉDITATION,
ET AVEC QUELLE FIDÉLITÉ ON DOIT Y PERSÉVÉRER.

Mes chères filles,

Dans un sujet aussi multiple et aussi important que l'oraison, et dans des causeries familières comme nous en avons ensemble, il y a toujours un point de vue qu'on n'a pas exposé comme on le voudrait. Il en est un que je tiens à développer aujourd'hui. Il est moins difficile, mais il doit animer ce que nous avons dit jusqu'à présent.

Quand on va à l'oraison, c'est pour acquérir ou augmenter en soi l'amour de Dieu. Qu'on sente ou qu'on ne sente pas cet amour, c'est la vertu la plus nécessaire, le commencement de la loi : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton esprit*¹⁷⁶. Eh bien, aimer Dieu parfaitement, aimer Dieu comme nous devons l'aimer, ce n'est pas possible par nous-mêmes. C'est un effet de la grâce de Dieu déposée dans nos cœurs, qui nous rend capables d'un amour de Dieu tel qu'il doit être dans notre âme. Il faut que nous travaillions à développer la grâce en nous par la prière.

Quand nous allons à l'oraison, ce que nous demandons, c'est l'amour de Dieu, c'est que Dieu lui-même vive en nous, qu'il nous donne la grâce, la force de faire ce qu'il veut de nous. Or ce qu'il veut, c'est que nous imitions notre Seigneur Jésus-Christ.

175. Mère Marie-Eugénie est rentrée de Lourdes le 22. Plusieurs passages de ce Chapitre sont corrigés de sa main.

176. Dt 6, 5.

Remarquez que si, dans la poursuite de la vertu, nous cherchions seulement notre propre perfection, nous ne ferions pas grand-chose, nous ne ferions même rien du tout.

Je suppose par impossible que nous nous disions : « J'ai la consolation de pouvoir me dire que je suis obéissante, je suis pauvre, régulière, vertueuse, » nous n'arriverions qu'à la perfection du pharisien qui ne s'en retourna pas justifié dans sa maison. Vous savez qu'il se disait dans le temple : *Je ne suis pas comme les autres hommes : je verse le dixième de tout ce que je gagne. Je ne suis pas comme ce publicain*¹⁷⁷.

En même temps le publicain se frappait la poitrine, et seul il rentra justifié dans sa maison. C'est que ce pharisien, si content de lui, ne venait pas demander avec ardeur et empressement l'amour de Dieu. C'est pourtant là la première loi du juif comme du chrétien. Il aurait pu le demander avec ardeur, dire avec instance : « Mon Dieu, faites que je vous aime de tout mon cœur, de toutes mes puissances, de toute ma force, de tout mon esprit, de toute ma volonté. Que tout ce que vous avez mis en moi tourne à avoir un amour aussi grand, aussi fort que j'en suis capable, un amour généreux que vous seul pouvez donner. » Au lieu de cela, il se regardait. Il était content de lui.

Sans proportion, mes sœurs, je le sais bien, il y a des âmes qui font ainsi, qui sont contentes si elles croient avoir quelques vertus. Elles se désespèrent si elles ne s'en voient pas revêtues. Je ne sais pas si c'est bien par l'amour de Dieu seul et non pas un peu par amour-propre. Elles se disent tout bas : « Je suis fervente, on voit bien que je suis régulière, que je n'ai pas de manquements, que je suis exacte à la minute, que je sais me taire quand on me fait une observation. Je suis mortifiée, je me prive de telles et telles choses. » Ce n'est pas là ce qu'il faut, quand vous allez à l'oraison : il faut y aller humblement, avec supplication, demander à Dieu cet amour parfait et sans borne dont le commencement est en vous, mais qui n'est pas encore développé comme il doit l'être. Ce que Dieu veut le plus en vous, c'est votre amour, que vous l'aimiez chaque jour

177. Cf. Lc 18, 11-12.

davantage. Chacune de vous devant Dieu vaut à proportion de son amour. *Ce n'est pas ce qu'elle fait, mais l'amour avec lequel elle le fait*, comme dit *l'Imitation*. On a de la valeur devant Dieu à proportion donc de l'amour pour Dieu, de la charité envers le prochain.

La seconde chose que je voulais vous dire, c'est que l'amour de Dieu que vous demandez à l'oraison est un bien tellement précieux, tellement nécessaire à votre âme, que vous ne devez pas considérer les peines par lesquelles il vous faut passer pour l'acquérir. Il ne faut pas regarder si l'on a de la consolation ou si l'on n'en a pas, si l'on s'ennuie ou si l'on ne s'ennuie pas : c'est le but qu'il faut chercher, c'est la fin qu'il faut voir.

Vous devez avoir un désir, un empressement d'avancer qui fasse que vous ne considériez pas le chemin par où vous passez, les peines, l'ennui que vous éprouvez, pourvu que vous augmentiez en vous ce riche trésor de l'amour de Dieu. Saint Augustin dit : *Le mendiant demande du pain avec instance. Toi, quand tu vas à l'oraison tu demandes Jésus-Christ, le pain de ton âme : qu'il vienne en toi, qu'il demeure en toi. Fais-le avec la même ardeur, la même supplication.*

Si vous n'avez pas toutes le sentiment de l'amour, vous avez toutes le sentiment de ce dont vous avez besoin. Il n'en est pas une qui ne sente qu'elle est pauvre, que Jésus-Christ n'est pas assez vivant en elle, qu'elle a besoin de ce pain de l'âme, qui est la vérité et l'amour. Si vous sentez ainsi ce qui vous manque, vous allez à l'oraison avec ardeur, supplication. Vous bravez les ennuis, les dégoûts, les non-consolations, parce que vous voyez le but où vous devez arriver.

Nous lisons ces jours-ci au réfectoire, qu'on demandait à un saint religieux de saint François comment se tirer des tentations qui s'élèvent à certains moments de la vie. Il répondit en rappelant l'exemple d'un cultivateur qui veut semer du blé dans une terre où il n'y a que des arbres et des épines. Il commence par arracher les arbres. Il se fatigue beaucoup, et ne récolte rien tout de suite. Il arrache les épines, il se pique les doigts, il a beaucoup de peine, et ne récolte encore rien. Puis, vient un premier labour, un second labour. Il fume la terre, car c'était une terre détestable. Enfin,

quand après plusieurs années d'un long travail, il récolte le blé et le range dans son grenier, il est très content, il compte sa peine pour rien. L'agriculteur est une bonne image de la vie spirituelle, où il faut arracher beaucoup de choses, se piquer les doigts, se donner beaucoup de peine. Il y a un but : acquérir l'amour de Dieu, arriver à ce que Jésus-Christ vive en nous, puisse nous regarder comme un membre vivant de son corps mystique. Quand cette précieuse semence sera rangée dans le grenier du Père céleste, nous compterons la peine pour rien.

On ne voit pas que les saints, à leur lit de mort, aient jamais dit : « Combien de peine cela m'a coûté ! que de mortifications, que d'heures de pénitence, que d'efforts faits, que de tentations vaincues ! » Mais au contraire, ils disaient comme saint Pierre d'Alcantara : « Heureuse pénitence qui m'a mérité tant de grâces ! » D'autres, comme sainte Jeanne de Chantal : « Que les mérites paraissent petits et les fautes grandes à ce moment ! »

Quand ils ont dû paraître devant Dieu, ils ont tous compté pour rien les peines, les tentations vaincues, le labourage de leur âme. Ils étaient tous très préoccupés de savoir s'ils avaient plus ou moins de ce grain, c'est-à-dire plus ou moins l'amour sans borne, la soumission parfaite, la correspondance à ce que Dieu leur avait demandé. Quand, à cette heure, ils ont été trouvés conformes à Jésus-Christ, ils ont eu une grande joie d'aller à celui qu'ils avaient toujours aimé. C'est ce qu'il faut rechercher dans l'oraison. Sainte Thérèse dit : « Quand on se met à faire tous les jours une heure d'oraison, si on se propose la consolation, on est bientôt attrapé. Mais si on veut généreusement tenir compagnie à Jésus-Christ, le suivre au jardin des Oliviers, dans les souffrances de sa Passion, lui montrer la fidélité d'un amour vrai, on est dans la voie, et on peut persévérer. »

Demandez donc l'amour. Demandez ce bien céleste et suprême qui consiste à connaître et à aimer Jésus-Christ. Demandez-lui de s'imprimer en vous, de vivre en vous, de vous donner ce pain qui est la vie éternelle. Vous me direz : « Mais je le reçois dans la communion. » Oui, mais comprenez qu'il s'y unit d'autant plus qu'il trouve en vous plus de conformité à ses sentiments. Saint François de Sales dit qu'une âme gagne quelquefois plus en une seule communion que d'autres

âmes en plusieurs, parce que notre Seigneur, trouvant en elle les dispositions qui préparent à l'union divine, s'empare d'elle et la change tout entière en lui. À l'oraison, vous demandez ces dispositions, vous vous préparez, vous faites le travail.

Je reviens à l'agriculteur qui se donne tant de peine. Il ne confie le blé à la terre qu'après avoir arraché les arbres et les épines, fumé et labouré la terre. Si, après avoir arraché le premier arbre, il avait tout de suite semé un peu de blé, ce blé n'aurait pas poussé. Il ne pouvait donner son fruit qu'après que tout ait été bien préparé. Ce blé est l'image de notre Seigneur : il est le grain céleste qui descend dans le sillon. Même quand la terre n'est encore guère bien préparée, il se donne, il descend. Mais il ne peut pas y produire trente, soixante ou cent comme dans les saints. Il faut que tout soit suffisamment préparé par l'effort, le travail, la prière, pour que le grain céleste descende avec joie, pour qu'il germe et qu'il porte fruit.

Cette explication ne va pas tout à fait à ce que je vous ai dit précédemment. Mais elle me paraît nécessaire pour que vous vous fassiez une idée juste de la méditation. Voilà ce que vous allez y faire : supplier Dieu de vous donner son amour et de vous faire la grâce de vous conformer en tout à notre Seigneur. Vous y venez pour prendre de la peine, souffrir les délaissements quand ils viennent, et suivre Jésus avec fidélité comme les saintes femmes quand il était sur la terre.

C'est encore saint François de Sales qui dit : « Quand les saintes femmes suivaient Jésus-Christ au Calvaire, croyez-vous qu'il y faisait clair, et que là, au milieu des souffrances de Jésus-Christ et des larmes de sa sainte Mère, c'était un lieu de grande consolation ? » Non, mais c'était le lieu de la rédemption et de la sanctification par excellence. Et sainte Thérèse dit qu'il faut suivre Jésus-Christ dans le chemin de la croix depuis l'agonie jusqu'au Calvaire, et se préparer par là à ce qu'il voudra nous donner de sa Passion.



7 novembre 1884¹⁷⁸

LA MÉDITATION (SUITE) – LES RÉOLUTIONS

Mes chères filles,

Nous avons eu déjà plusieurs chapitres dans lesquels je vous ai parlé de la méditation : d'abord de l'importance qu'il y a à bien se mettre en la présence de Dieu, puis de la méthode. Je vous ai dit que la méthode de saint Ignace est la plus autorisée et la plus reçue, mais qu'il ne faut pas s'en faire une gêne. Saint Ignace, ayant reçu de Dieu un esprit très juste et très précis, a basé sa méthode d'oraison sur l'analyse des actes successifs d'une âme qui fait bien sa méditation dans l'état ordinaire. Mais c'était un homme. Les âmes de femmes ne se prêtent pas tant à la méthode : elles agissent plus avec leur cœur dans la prière. Il faut leur en laisser la liberté.

Il est naturel de se proposer le sujet qu'on va méditer, de demander à Dieu la grâce d'en tirer le profit qui convient à ce sujet : voilà les deux préludes. Réfléchir, s'entretenir avec notre Seigneur de ce sujet, en tirer de bonnes affections et de bonnes résolutions : c'est ce qui répond à la composition du sujet, aux considérations, affections, résolutions. Cela ne veut pas dire qu'il faille se faire une affaire de chacun de ces points ; ce n'est pas une gymnastique que l'oraison, ce n'est pas un exercice académique.

Saint François de Sales, qui avait été formé selon la méthode de saint Ignace, dit à ce sujet le mot qui m'a paru le plus juste, le plus spirituel : « Quand vous êtes à prier Dieu, si vous vous trouvez

178. Chapitre corrigé en plusieurs endroits par mère Marie-Eugénie.

occupée de lui avant d'avoir rempli chacune des formes qui vous sont proposées, gardez-vous d'en sortir pour le faire. Vous seriez comme une personne qui va rendre visite à son ami. Elle est déjà bien en conversation avec lui et s'écrierait tout à coup : "Eh, que fais-je ! J'ai oublié de me faire annoncer, de saluer, de demander la permission de m'asseoir... donc je retourne pour remplir ces formalités". Si dès le commencement, la seule pensée de la présence de Dieu vous occupe, vous unit à lui, gardez-vous de faire autre chose. »

Je reprends la comparaison de l'ami : si, en conversation avec lui, contents d'être ensemble, on s'interrompait pour se demander : « Mais pourquoi, comment sommes-nous là, comment y sommes-nous venus ? » ce ne serait pas raisonnable. Avec Dieu non plus ce n'est pas raisonnable. Il faut donc que dès qu'on est bien avec Dieu (bien ou mal, car sur le Calvaire on n'est pas toujours bien, quoique Jésus y soit), occupé de Dieu, s'entretenant avec notre Seigneur, assez occupé de lui pour avoir des pensées bonnes, des pensées qui touchent, qui sanctifient, il faut rester là. Si la seule pensée de la présence de Dieu vous occupe, restez-y. On peut faire là tous les actes : actes de louange, de reconnaissance, d'adoration, de joie d'être à Dieu, de savoir qu'il est partout, qu'il habite au-dedans de nous. Si cela vous suffit, restez là où vous êtes touchée, c'est très important.

C'est pourquoi je vous ai dit que je redoutais qu'au commencement on se serve d'un livre avec des points et une méthode, parce que bien des personnes sont bien plus occupées de leur livre que du bon Dieu. Ce serait un désordre, jamais saint Ignace n'a voulu cela. Saint François de Sales, qui avait été élevé dans les collèges des jésuites, dit expressément à ses filles : « Dès que vous avez trouvé le bon Dieu, faites ce que vous pouvez pour vous entretenir avec lui, et ne retournez pas aux préparations que vous auriez dû faire au commencement. »

On vient alors aux résolutions. Sainte Thérèse est extrêmement sévère pour les méditations qui ne sont pas accompagnées de résolutions précises. Me sera-t-il permis, après une si grande sainte, d'être moins sévère qu'elle ? Je dirai que, si dans votre méditation

vous avez aimé Dieu, vous avez fait des actes de foi, d'espérance, d'amour ; s'il arrive que votre résolution soit moins précise une fois qu'une autre, ce n'est pas une affaire. La grande chose, c'est que la méditation vous habitue à la société de Dieu, à la conversation avec Dieu, aux pensées de Dieu. Vous devez chercher par-dessus tout ce grand trésor du ciel et de la terre : l'amour de Dieu.

Le saint amour de Dieu a des servantes (ce sont les vertus) et des conséquences. Jamais l'amour de Dieu ne s'empare d'une âme sans y établir les vertus. Voilà pourquoi sainte Thérèse a tant tenu à ce que la méditation soit toujours suivie d'une résolution, résolution d'obéissance, d'humilité, de charité, de support, de mortification, selon le besoin que vous en avez ou la lumière que vous avez reçue. Cependant vous n'allez pas prendre 365 résolutions diverses parce qu'il y a 365 jours dans l'année : une même résolution sert très longtemps.

Prenez par exemple l'humilité : « Je serai humble vis-à-vis de telle ou telle personne, humble dans l'obéissance... Quelque chose m'a contrariée... l'humilité ne veut pas cela, il faut me mettre plus bas... ». Ce sont des résolutions diverses pour chaque jour, mais toutes sur une même vertu qui vous a occupée. Vous êtes éclairée sur l'obéissance, c'est la vertu la plus essentielle, le fonds même de la vie religieuse : « Je ne suis pas toujours assez fidèle aux petites choses demandées... Je ne suis pas exacte au son de la cloche... Je ferai mieux aujourd'hui. » Tout cela, ce sont des résolutions de détail qui se rapportent à la résolution générale d'obéissance. Je ne sais pas si vous trouveriez 365 vertus différentes. Je craindrais fort, si vous couriez après tant de choses, que vous n'en attrapiez aucune.

Prenez une résolution actuelle : « Je serai douce dans mes paroles, en classe quand les enfants m'ennuient, avec les sœurs quand elles me dérangent... Je serai humble quand on me fera des observations, quand on n'aura pas l'air de faire grand cas de moi : c'est extrêmement fâcheux, c'est très injurieux et très déplacé, mais je l'accepterai. Je serai persuadée qu'on ne fera jamais aussi peu de cas de moi que je le mérite. Si on en fait cas, je penserai que c'est par erreur ou par charité. Je serai bien heureuse d'être comptée pour

rien. » *Aime à être méconnu et compté pour rien*¹⁷⁹. Il faut prendre votre résolution pour la journée dans les choses où vous avez manqué la veille. Vous faites votre examen de conscience : il vous fera voir les choses où vous devez vous appliquer.

Sur la charité, il y a bien des résolutions à prendre : « Je serai charitable dans mes paroles, charitable dans mes pensées, charitable dans le support, dans les actions, charitable pour rendre service, pour bien interpréter les paroles et les actions des autres... ».

La charité est une des choses les plus importantes. Dieu n'a pas séparé l'amour de Dieu de l'amour du prochain. Dans le Décalogue il est dit : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toutes tes forces et ton prochain comme toi-même*¹⁸⁰. Notre Seigneur a toujours parlé de ces deux amours comme joints l'un à l'autre, et saint Jean dit : *Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit est incapable d'aimer Dieu qu'il ne voit pas*¹⁸¹. Il faut donc prendre souvent la charité pour résolution, afin que l'amour de Dieu grandisse dans votre âme, puisque ces deux amours ne se séparent pas.

Cherchez vous-même, toutes les fois que vous vous en souviendrez, une résolution précise. Je dis toutes les fois que vous vous en souviendrez, parce qu'il y aura peut-être des jours où vous n'aurez pas des vues si précises et où cependant votre oraison aura été fort bonne. J'ai entendu autrefois un bon prêtre dire : « À quoi bon répandre son cœur en beaucoup de témoignages, d'expansions de tendresse, d'amour envers la Sainte Vierge, si on n'est pas meilleur après ? » C'est un avis que je ne peux pas partager : quelle que soit ensuite notre misère, ces effusions d'amour sont toujours un grand bien. Si on dit : « Mon Dieu, je voudrais vous aimer plus que les séraphins », et que l'instant d'après on soit par terre, c'est un bon mouvement tout de même et, en échauffant le cœur, il prépare de bons fruits.

Laissez-vous aller à ces heureux mouvements, à dire à Dieu, à la Sainte Vierge, aux saints que vous les aimez, que vous voudriez leur ressembler. Ne dites jamais : « À quoi servent ces témoignages ? »

179. De l'Imitation : *Ama nesciri et pro nihilo reputari.*

180. Mt 22, 37 et 39.

181. 1 Jn 4, 20.

Ils nous servent à aimer la Sainte Vierge comme une mère, la mère la plus tendre, la plus parfaite, qui ne sera jamais trop avant dans notre cœur. Sous ce rapport, je ne vous ferai jamais la guerre. Mais vous comprenez qu'on ne peut en rester toujours aux sentiments, sans montrer qu'ils sont réels. Quand vous avez ces bons sentiments, tâchez qu'il en sorte bientôt des résolutions plus généreuses et plus fidèlement gardées.



14 novembre 1884¹⁸²

L'ORAISON DE SIMPLE REMISE EN DIEU

Mes chères filles,

Je vous ai dit de mon mieux comment faire sa méditation, en se servant d'une méthode sans en être embarrassée, et sans qu'au lieu d'être un secours, elle devienne un souci et un travail.

Je veux aujourd'hui vous indiquer une autre manière, plus facile et plus fructueuse pour beaucoup de personnes. Il ne faut en général s'en servir que si on ne peut pas bien suivre la méthode ordinaire. Cette forme d'oraison convient surtout devant le saint Sacrement. Quand vous êtes aux pieds de notre Seigneur, il ne doit pas vous être difficile d'entrer dans une grande conviction de tout ce qui vous manque sous le rapport de l'esprit surnaturel et des vertus. Cette persuasion bien établie dans votre âme, ajoutez-y, ce que vous savez par la foi, qu'en vous il n'y a rien que vous n'ayez reçu. Si vous avez quelques dons naturels, c'est Dieu qui vous les a donnés. Celui qui vous a tout donné dans l'ordre de la nature, vous donne aussi tout dans l'ordre de la grâce. Tout ce qu'il y a de bon en nous vient de Dieu. Il n'y a que le mal qui soit hélas ! notre ouvrage.

Quand vous êtes aux pieds de Jésus-Christ, l'auteur et le dispensateur de la grâce, vous êtes aux pieds de celui qui, dans cet ordre, veut vous donner tous les biens, si seulement vous les lui demandez. *Jusqu'ici, vous n'avez rien demandé en invoquant mon nom. Demandez et vous recevrez : ainsi vous serez comblés de joie*¹⁸³.

182. Chapitre corrigé par mère Marie-Eugénie. Des paragraphes entiers sont de sa main.

183. Jn 16, 24.

Si donc vous manquez de tant de choses, c'est que vous n'avez pas demandé jusqu'ici, que vous n'avez pas été assez sous l'influence de l'esprit de Dieu, sous l'action de notre Seigneur Jésus-Christ, qui ne descend dans nos tabernacles que pour répandre en nous ses dons les plus parfaits et opérer en nous tout ce qui est du salut et de la perfection. *Je suis venu apporter un feu sur la terre, et comme je voudrais qu'il soit déjà allumé*¹⁸⁴.

Quand donc vous avez de la peine à tirer d'un sujet des réflexions et des affections, quand vous ne pouvez pas méditer, tenez-vous aux pieds de notre Seigneur, comme la très grande pauvreté devant celui qui est riche de tous les biens et qui peut vous les donner.

Plusieurs comparaisons ont été faites à ce sujet : vous êtes une pauvre terre qui ne produit ni fruits, ni fleurs. Terre aride, misérable, il faut qu'elle soit arrosée de l'eau de la grâce. Cette grâce vient de notre Seigneur Jésus-Christ. Il faut que cette terre soit échauffée : il est le soleil de justice et de sainteté. Exposez-vous à ses rayons. Donc, dans cette oraison où vous êtes très remplie du sentiment de votre pauvreté, du sentiment que Dieu est là, votre Sauveur plein de bonté veut se communiquer à vous, vous tâchez de vous mettre avec lui dans une relation d'adoration, d'amour, d'attention profonde, de prière instante, qui fasse que la grâce coule dans votre âme.

Si vos lèvres sont desséchées, et qu'une source se trouve devant vous, mais à quelque distance, vous comprenez que, s'il n'y a rien qui l'unisse à vos lèvres, vous resterez altérée. Il ne suffit pas que la source soit proche, que Jésus soit dans la maison, que vous alliez même à la chapelle : il faut établir un canal entre cette source divine et votre pauvre âme sèche et froide. Tâchez de l'établir par l'attention, la prière, la supplication, les ardents désirs. Il n'y a pas besoin de beaucoup de paroles. Regardez la Samaritaine. Jésus-Christ lui dit : *Si tu connaissais celui qui te dit : Donne-moi à boire, c'est toi qui lui aurais demandé et il t'aurait donné de l'eau vive*¹⁸⁵ et elle s'écrie : *Seigneur, donne-la moi cette eau !* Dieu voit le cœur. Il faut que dans cette oraison de simple présence de Dieu, ce soit le cri le

184. Lc 12, 49.

185. Jn 4, 10 et 15.

plus intime du cœur qui demande à Jésus-Christ de nous donner sa grâce, son esprit, et par là de se répandre lui-même en nous.

Vous êtes froide ? Qui n'est froid en comparaison de l'amour des saints ? Saint François Xavier était obligé d'ouvrir ses vêtements à cause de l'ardeur qu'il ressentait. Saint Philippe de Néri a eu une côte soulevée, parce que son cœur était si rempli d'amour de Dieu qu'il débordait. Comparez cela à votre peu d'amour. Voyez comme vous êtes froide. Présentez-vous donc à Dieu comme un pauvre transi de froid se présente aux rayons du soleil. Restez-y le plus longtemps que vous pourrez, laissez-vous pénétrer par le soleil de justice et d'amour. Plus vous resterez en sa présence dans ces dispositions d'humilité et de foi, plus les grâces découleront sur vous, et plus vous en tirerez de fruits.

Ne devez-vous pas reconnaître aussi que tout vous manque sous le rapport des vertus ? Si c'est de Jésus que nous recevons l'eau de la grâce, l'ardeur de l'amour, c'est de lui aussi que nous devons attendre les vertus qui sont en lui, et qui descendent dans les âmes, à mesure qu'elles se donnent et s'unissent à lui.

Notre Seigneur était infiniment humble : vous avez un désespérant orgueil. Ne vous dites-vous pas souvent : « Quand est-ce que je cesserai de faire cas de moi-même, de me raidir, de me défendre, de ne pas vouloir qu'on me touche ? » Jésus seul peut vous tirer de là et mettre ses sentiments à la place des vôtres. Jetez-vous à ses pieds, suppliez-le de verser l'humilité dans votre âme ; tâchez, par l'ardeur de votre prière, d'établir ce lien qui fera que Jésus-Christ vivant en vous dominera le malheureux orgueil de votre nature. Adorez son humilité, désirez son humilité. Suppliez-le de vous guérir, comme les pauvres malades qui se pressaient sur ses pas en Judée. Dites-lui que vous voulez tout sacrifier pour qu'il vive en vous, et que vous lui en demandez la grâce et la force. Soyez attentive, persuadée de votre misère. L'oraison se passe facilement comme cela.

Je prends l'humilité, je pourrais prendre l'obéissance, la pauvreté, la patience, toutes les vertus. Nous avons dans notre nature déçue une opposition à toutes les vertus. C'est de notre Seigneur qu'elles descendent, il faut les lui demander. J'ai vu à ce sujet des choses

étonnantes : j'ai vu une enfant qui dès sa jeunesse demandait à Dieu la pureté. C'était peut-être par une inspiration spéciale, mais elle a été certainement privilégiée sous ce rapport.

Suppliez donc notre Seigneur de s'écouler en vous avec ses vertus. Restez à ses pieds, faites tout doucement des actes de foi : « Je crois que vous êtes celui qui avez tous les biens. » Faites aussi des actes de désir, d'adoration, d'amour, de reconnaissance de votre profonde misère. Sans vous forcer, en évitant d'y mettre une activité qui vous distrairait le moins du monde de l'attention à la présence et à la personne de notre Seigneur. Si votre désir est sincère, si votre oraison part du cœur, du fond de l'âme, vous tâcherez le long du jour de correspondre à la grâce en faisant des actes de la vertu que vous aurez cherché à obtenir, en vous remettant souvent sous l'action de notre Seigneur, et en vous détournant de tout ce qui ne serait pas dans l'ordre de l'amour de Dieu et de la vie surnaturelle.

L'oraison faite ainsi s'est beaucoup pratiquée. Monsieur Olier en indique les trois principaux actes sous les noms d'adoration, communion et coopération. C'est une sorte de communion que l'union où l'on tâche de se placer avec notre Seigneur Jésus-Christ, pour pratiquer la vertu et marcher dans son esprit. Même si le don vient de lui, il faut y coopérer comme je viens de vous le dire. Beaucoup de conseils de saint François de Sales répondent à des questions faites sur ce genre d'oraison.

Sainte Jeanne de Chantal l'appelle oraison de simple remise en Dieu. Mais c'est un pas de plus. Une personne qui s'est beaucoup unie aux dispositions de l'humanité sainte de notre Seigneur arrive à se livrer toute à la volonté de Dieu et à se remettre entre ses mains, comme l'a fait notre Sauveur. C'est là le but de la vie religieuse.

Peut-être me direz-vous que vous y êtes déjà. Il faut que l'épreuve de chaque jour vérifie la confiance que vous en avez. Il est sûr que, quand vous entrez au noviciat, c'est pour obéir. Quand vous faites profession, votre volonté se livre à Dieu entièrement, puisque vous faites vœu d'obéissance. Pourtant, c'est le grand travail de l'oraison de faire que la volonté soit vraiment et en toutes choses livrée à Dieu et à ses desseins : « Oui, mon Dieu, ce que vous voulez,

comme vous le voulez, quand vous le voulez, et à mesure que les choses se présentent. »

Tous les jours il se présente quelque chose pour vous : ce sera la maladie, l'humiliation, la contradiction, les caractères difficiles, les peines de famille, les peines de toutes espèces : « Oui, mon Dieu, ma volonté vous est livrée. » Que selon la parole de sainte Jeanne de Chantal, votre luth ne sonne jamais que cette seule harmonie : « Oui, Seigneur Jésus, sans si, sans mais, sans exception, votre volonté soit faite ! »

Que votre oraison se passe à vous remettre entre les mains de Dieu, à vous livrer à lui pour tout ce qu'il voudra, pour tous les sacrifices, même les plus intimes. Voyez comme cela vous unirait à notre Seigneur Jésus-Christ. Entrant en ce monde, il dit : *Tu ne demandais ni victime ni holocauste, alors j'ai dit : Me voici*¹⁸⁶. C'est la grande parole de la vie religieuse. Ce n'est pas le bœuf et l'agneau que vous voulez, ce sont les créatures humaines ayant l'intelligence et la volonté, qui s'unissent à vous dans votre sacrifice comme vos épouses, et j'ai dit : *Oui, mon Dieu, je l'ai voulu et votre loi est au milieu de mon cœur*¹⁸⁷.

Vous ressemblez donc à notre Seigneur quand vous faites l'oraison de présence de Dieu et de parfait abandon, quand vous arrivez à être entre les mains de Dieu comme une chose de laquelle il peut disposer. Je ne dis pas une personne ayant le jugement et la volonté, je dis une chose. Quand vous êtes dans cette oraison de simple remise en Dieu, vous lui appartenez, vous lui demandez la grâce nécessaire pour que ce soit vrai, pour que vous dépendiez de lui, pour que vous soyez vraiment la branche vivant de la sève de la vraie vigne qui est Jésus-Christ.

Je reprends pour bien spécifier. D'abord vous cherchez dans l'oraison l'eau de la grâce, la chaleur de l'amour, la lumière qui vient de notre Seigneur Jésus-Christ. Vous êtes à ses pieds, reconnaissant que vous êtes pauvre et misérable. Puis vous tâchez d'obtenir les vertus dont il est l'auteur, le centre, le moyen. Vous êtes aux pieds de notre Seigneur très humble, très pauvre, très pur, très livré aux

186. Ps 39, 7-8.

187. Ps. 39, 9.

volontés de son Père. Vous tâchez d'obtenir de lui qu'il répande en vous les mêmes dispositions. Enfin vous êtes arrivée à être plus unie à lui, à avoir une même volonté avec lui : vous faites l'oraison de simple remise en Dieu, dans laquelle vous vous en rapportez à lui de toutes choses. Vous remettez tout souci et toute disposition de vous-même entre ses mains. Vous vous livrez, vous vous donnez, vous vous tenez sous son action comme une chose dont il peut disposer et qui lui appartient.

Ici il y a deux remarques à faire : la première, c'est que dans cette voie, on est souvent tenté de distractions. L'esprit n'ayant pas de considérations à suivre, de raisonnements à faire, trouve moins à s'occuper. Il n'a pas à quoi se retenir, et il s'échappe facilement à d'autres pensées. Aussi je ne vous conseille pas de faire cette oraison avant d'avoir pratiqué la méditation : vous seriez exposée à rester dans le vague. Si une personne n'avait jamais médité, n'avait jamais étudié l'Évangile pour l'appliquer à sa conduite, il est peu probable, à moins d'une grâce spéciale, qu'elle puisse s'y tenir sans distractions.

Pour y remédier, je vous conseille d'avoir toujours une parole de l'Évangile comme soutien et comme aide, même en allant à l'oraison de cette façon. Je suppose que vous ayez pris : *Si tu avais reconnu en ce jour ce qui peut te donner la paix*¹⁸⁸... ! Quand la distraction viendra, vous trouverez là un appui, vous direz : « Ma paix, c'est d'être entre vos mains, Seigneur. Ma paix, c'est qu'il n'y ait rien entre vous et moi, et voilà que mille pensées et mille affaires viennent se mettre à la traverse. » Vous reviendrez par là plus facilement à l'oraison.

De même : *C'est chez mon Père que je dois être*¹⁸⁹. Quand votre esprit s'emportera, vous vous direz : « Il faut que je sois aux choses de Dieu, toute à Dieu, à la vie de Dieu, à ses desseins, à sa volonté, à l'édification, à l'obéissance, à la perfection, et non pas aux choses qui viennent me distraire. » Ces deux paroles ne sont pas celles qui s'appliquent le mieux à ce genre d'oraison. Je les ai prises pour vous apprendre à vous servir même des autres. Mais l'Évangile est

188. Lc 19, 42.

189. Lc 2, 49.

rempli de textes qui vont à l'établir en vous. Vous les trouverez surtout dans le discours après la Cène.

La seconde remarque, c'est qu'il faut vivre le long du jour sous l'action de notre Seigneur. Comment pourrait-il se faire que vous trouviez facilement notre Seigneur, que vous vous remettiez de suite sous son action, si l'oraison finie, vous vous livrez à la distraction, à l'humeur, à la nature ? C'est impossible. Cette oraison ne s'établira que si vous la continuez le long du jour, vous tenant sous l'action de celui qui doit vivre en vous. Il est votre chef, vous êtes ses membres. Il est l'Époux, vous êtes l'épouse. Il vit en vous, il a le droit d'agir en vous. Quand on vient à vous, ce n'est pas pour trouver Madame une telle avec son caractère, son humeur. On y vient pour trouver une épouse de Jésus-Christ, qui ressemble à notre Seigneur, qui ait ses sentiments, ses pensées, qui le laisse vivre et agir en elle.

Enfin il ne faut pas vous cantonner dans une volonté à vous, quelle qu'elle soit. Vous vous fermeriez à jamais l'oraison de simple remise en Dieu. Comment dire à Dieu : « Tout ce que vous voudrez, je suis à vous, donnez-moi seulement ce qui est à vous », ou comme saint Augustin : *Donnez-moi ce que vous commandez, et commandez-moi ce que vous voudrez, donnez-moi de faire en tout votre volonté*¹⁹⁰ et se cantonner en même temps dans une volonté, si petite soit-elle, comme ce saint, qui tenait à son couteau et ne fit de grands progrès qu'après s'en être détaché ?

Ne croyez pas qu'il y ait d'exception à cela. La volonté qui vous paraît la plus légitime n'en sera pas moins un empêchement à l'union. Une novice qui dirait : « J'abandonne tout le reste, mais je veux faire ma profession à l'époque ordinaire » ce serait une volonté qui l'arrêterait. Une autre qui dirait : « Tout ce que vous voudrez, mais que je reste à Auteuil. Il me faut tel confesseur, telle occupation. Je ne peux pas vivre sans enfants, ou je ne peux pas vivre avec les enfants... Je ne peux pas vivre sans musique, ou je ne peux pas vivre avec la musique » n'importe, dès que vous serez cantonnée dans une volonté, vous vous rendrez impossible l'oraison

190. *Soliloques* X 31, 45

de simple remise en Dieu. Cette oraison dans laquelle vous êtes sous la dépendance de notre Seigneur et vous recevez son esprit, dans laquelle il finira par vivre en vous et vous tenir complètement entre ses mains. Ce qui est la perfection. Mais il faut que ce soit sincèrement fait, il ne faut pas se contenter de dire une fois : « Mon Dieu, tout ce que vous voudrez. » Il faut voir si cela durera, si le lendemain, le surlendemain vous resterez ainsi soumise à Dieu.

Saint François de Sales estimait tant ce genre d'oraison qu'il disait à sainte Jeanne de Chantal : « Ceux qui font la méditation se nourrissent de diverses viandes à la table du Sauveur ; mais celui qui reste ainsi totalement abandonné entre ses mains se place comme saint Jean sur son cœur. » Voyez comme il préfère à toute autre chose cette oraison de simple remise en Dieu, qui consiste à se tenir toujours sous l'action de Jésus-Christ, comme saint Jean reposant sur le cœur de notre Seigneur.

Cette oraison si fructueuse n'est pas très difficile. Il n'y faut pas beaucoup de talents, beaucoup de raisonnements, mais il y faut beaucoup d'amour, beaucoup de donation de soi-même, beaucoup de sincérité dans les rapports avec Jésus-Christ, un ardent désir de lui être uni, de faire tout ce qui lui plaît. Qui d'entre vous ne peut faire cela ? Il ne faut pas pour cela beaucoup d'esprit. Très peu de personnes veulent admettre qu'elles n'ont pas d'esprit, celles qui en ont acceptent encore qu'on leur en trouve peu, mais celles qui n'en ont pas sont très délicates sur ce point. Si vous n'en avez pas, cela ne vous empêche pas d'aimer Jésus-Christ. Vous êtes venues ici pour cela.

Tout ce que vous gardez n'est pour vous qu'un embarras. *Ah ! si tu avais compris, toi aussi, ce qui est pour ta paix*¹⁹¹. « Si tu savais que je suis ta paix, bien vite tu te dépouillerais de tout, tu dirais : Je n'ai jamais gardé une volonté qui ne m'ait fait le plus grand mal. Tout ce qui vient de moi, c'est mon mal. Tout ce qui vient de vous, ô mon Dieu, c'est mon bien. »

Je termine par une observation que je tiens à faire. Notre Seigneur, qui est notre fin, est aussi notre moyen¹⁹². Ne l'oubliez

191. Lc 19, 42.

192. *Notes Intimes* n° 224/01, juin 1862.

jamais, vous ne pouvez rien que par lui. Pour réussir dans l'oraison, c'est de lui qu'il faut tout attendre, et à lui qu'il faut tout demander, mais avec une confiance qui doit dépasser toute confiance. *Vous m'appellez bon Maître*, a dit Jésus-Christ. *Personne n'est bon, sinon Dieu seul*¹⁹³.

Si notre Seigneur dit cela dans l'Évangile, c'est pour nous faire reconnaître qu'il est Dieu. C'est comme Dieu qu'il a cette bonté infinie qui le faisait appeler *bon Maître*. Il veut bien nous accorder tout. Il veut bien être notre moyen par son sang, par ses souffrances, par son sacrifice, par tout ce qu'il a fait sur la terre. Il peut tout nous donner, parce qu'il nous a tout mérité. Laissez-vous faire. Ne résistez pas, livrez-vous à son action : elle ira à vous faire pauvre, petite, victime même, elle vous conduira à la Croix, mais avec lui. Vous serez plus heureuse sur le chemin de la croix que nulle créature ne l'est en ce monde dans un autre chemin¹⁹⁴.



193. Mc 10, 18.

194. Le 28 novembre, les Annales indiquent un Chapitre de mère Thérèse-Emmanuel sur l'Avent : désirer l'avènement de Jésus-Christ dans le monde et dans nos âmes.

12 décembre 1884

LES VERTUS DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Mes chères filles,

Nous sommes dans l'octave d'une belle fête de la très Sainte Vierge¹⁹⁵. Comme je n'ai pu vous en parler vendredi dernier, je veux le faire aujourd'hui.

Nous sommes les filles de la Sainte Vierge. On s'attend à trouver en nous quelque image de son caractère et de ses vertus. Ne doit-il pas y avoir quelque ressemblance entre les filles et la Mère ? Quand on parle de la Sainte Vierge, il faut commencer par parler de l'humilité, qui est son caractère le plus marqué. Beaucoup de personnes se figurent que, parce qu'elle a été conçue sans péché, la Sainte Vierge a dû être naturellement humble. Elles ne trouvent pas extraordinaire qu'elle ait su cacher tant de lumières, tant de grâces sous l'enveloppe d'une vie profondément humble.

Rappelez-vous qu'Ève n'avait pas été non plus entachée du péché originel. Elle avait été formée par Dieu dans une pureté parfaite, et en avait reçu des dons naturels et surnaturels. Cependant elle est tombée dans le péché parce qu'elle s'est enorgueillie. Il est donc possible qu'une créature née dans la pureté s'enorgueillisse, tandis que la très Sainte Vierge, très pure, a mené sans cesse une vie humble et cachée.

Vous représentez-vous la Sainte Vierge pleine de tous les dons ? Quelle sagesse, quelle perfection en toutes choses, quel don pour

195. L'Immaculée Conception.

faire du bien, quelles lumières pour conduire à la vertu ! Y avait-il sur la terre une personne qui puisse jouer un plus grand rôle et avoir une action plus merveilleuse que la très Sainte Vierge, qui puisse, à son égal, inspirer l'affection, donner des conseils, recevoir enfin de toute créature cette admiration qu'elle méritait naturellement et surnaturellement ? Car elle était une merveille dans l'ordre de la nature et une merveille dans l'ordre de la grâce.

Cependant regardez sa vie : elle se tient constamment cachée. Elle se cache dans son enfance auprès de ses parents. Elle se cache ensuite dans le temple, puis dans la maison d'un homme pauvre où elle fait les ouvrages les plus humbles. Il ne paraît pas qu'à Nazareth on ait remarqué cette merveille de grâce qu'était Marie. Elle se cache encore quand son Fils devenu plus grand demeure près d'elle, quand il la quitte pour aller prêcher et remuer la Judée par sa parole divine. Même alors, quand elle s'approche de lui, notre Seigneur lui répond par des paroles qu'une âme moins humble n'aurait pas acceptées.

Enfin, au pied de la croix, elle ne reçoit que des injures. Puis elle rentre dans la vie cachée avec saint Jean, jusqu'à ce qu'elle entre dans la bienheureuse éternité pour prendre le sceptre du monde, être élevée au-dessus des anges, des archanges, des principautés, comme reine des apôtres, des martyrs, des vierges, enfin reine du monde entier. Tout cela était le couronnement de cette vie profondément humble.

Il convient donc que les filles de la très Sainte Vierge aient cette inclination pour la vie cachée, et ne désirent jamais la louange, l'attention, l'affection d'aucune créature.

Il est dit dans une Règle – ce que saint Paul avait dit des premiers chrétiens – que les religieux et les religieuses sont donnés en spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes : à Dieu d'abord, car c'est une grande gloire pour Dieu de voir une créature pure, humble, et qui travaille à sa perfection. Dieu la regarde avec joie. Les anges aussi se réjouissent, quand ils voient une âme marchant dans la perfection religieuse. Pour les hommes, nous ne sommes un spectacle pour eux que précisément par l'humilité, l'abnégation, le silence, le recueillement, la prière.

Il y a quelque temps une personne du monde me disait : « Quand je viens voir telle personne, elle me dit : “Je suis née dans telle circonstance”, “je suis de tel pays”. Et que me fait à moi qu’elle ait vécu ici ou là ? Ce que je cherche, c’est non pas Madame une telle, mais une religieuse de l’Assomption. Qu’ai-je besoin d’autre chose pour lui confier ma fille ? » Cette personne n’avait pas tout à fait tort. C’est vous dire, mes sœurs, que l’on cherche plus souvent près de vous ce que vous devriez être que ce que vous êtes. On y cherche ce type d’humilité, de douceur, d’esprit de Dieu.

Croyez que les gens du monde ne se fâchent pas de ce qu’une religieuse leur parle de Dieu, non pas qu’il faille être prêchuses, commençant par un premier point, en ajoutant deux ou trois autres, pour finir par une conclusion. Mais, en général, on s’attend tout à fait à ce qu’une religieuse parle de Dieu, qu’elle pousse les gens à se confesser, à faire leur prière, leur conseille de bonnes lectures. On ne peut certainement pas commencer par là. Il faut attendre qu’on connaisse davantage. Même les personnes plus avancées dans la piété s’attendent à trouver en nous quelque chose qui imite la très Sainte Vierge dont nous portons le nom. Les paroles d’orgueil, de raideur, les paroles imparfaites blessent profondément les gens du monde.

Nous sommes données en spectacle les unes aux autres. Quelle édification ne donne pas une religieuse toujours humble, qui s’efface, qui laisse passer les autres, qui choisit la dernière place ? Vous en connaissez toutes plusieurs comme cela.

Je passe à une autre vertu, qui est cousine germaine de l’humilité, c’est l’obéissance. N’est-ce pas une chose bien extraordinaire que la Sainte Vierge ait passé toute sa vie dans l’obéissance ? Elle obéit à ses parents, elle obéit dans le temple. Elle obéit plus tard à saint Joseph, nous en avons la preuve dans l’Écriture : *Lève-toi, prends l’Enfant et sa mère*¹⁹⁶, dit l’ange. Marie obéit : elle part au milieu de la nuit.

Elle a commandé à notre Seigneur, il est vrai, parce que, par l’ordre de Dieu, elle avait autorité sur lui, mais en résumé elle a

196. Mt 2, 13.

toujours obéi à son divin Fils. Quand il a commencé sa vie publique, elle suivait ses conseils, puisqu'il a pu dire en parlant d'elle : *Heureux plutôt ceux qui entendent la Parole de Dieu et qui la gardent*¹⁹⁷. Enfin lorsqu'est venu le moment douloureux de la croix, quand son Fils va quitter la terre, il lui dit, en montrant saint Jean : *Femme, voici ton Fils*¹⁹⁸ et elle obéit, elle reçoit saint Jean à la place de notre Seigneur. Si elle vivait avec saint Jean comme sa Mère, elle respectait cependant en lui l'apôtre, l'évêque, elle lui obéissait en quelque sorte, puisqu'elle recevait de lui les sacrements.

Voilà la vie de la Sainte Vierge : vie d'obéissance, suite évidente de son humilité. Maintenant vous représentez-vous comment obéissait la très Sainte Vierge, avec quelle simplicité, quelle humilité, quelle facilité ? Pourriez-vous penser qu'il y ait en elle quelque résistance, quelque soulèvement ? Ne serait-ce pas comme un blasphème de se figurer autre chose que l'observance la plus simple, la plus douce, la plus humble, la plus complète dans l'obéissance ? C'est comme cela que Marie passa sa vie.

À ces deux vertus j'en ajouterai une troisième, sans laquelle les deux autres n'existent guère. Elle en est le fond : c'est la patience. Quelle vie de patience que celle de la très Sainte Vierge ! Patience vient du mot *pâtir* ; or qui dit *pâtir* dit souffrir, quoique souffrir exprime quelque chose de plus actif. On n'a pas toujours des souffrances aiguës, tandis qu'on peut toujours pâtir, avoir souvent quelque chose à supporter. C'est une grande chose que d'être patient dans l'humilité, patient dans l'obéissance, patient dans toute sa vie, patient dans les douleurs de l'âme, dans les peines de la vie intérieure, patient pour attendre les moments de Dieu, patient en toutes choses.

La Sainte Vierge est encore là, pour nous, un modèle admirable : elle est patiente dans toutes les circonstances de la naissance de notre Seigneur, de la fuite en Égypte, de la vie à Nazareth, pendant la vie publique de Jésus-Christ, et enfin au pied de la croix, supportant les injures dont elle était l'objet. C'est là qu'elle est

197. Lc 11, 28.

198. Jn 19, 26.

devenue la reine des martyrs, se tenant debout dans le silence et la patience, unie à la volonté de Dieu.

Quelle patience quand elle a dû rester sur la terre après la mort de son divin Fils ! D'après la tradition de l'Église, c'est l'amour de Dieu qui a causé sa mort. Comprenez combien ardent devait être l'amour de Jésus-Christ qui brûlait dans le cœur de la très Sainte Vierge. Quelle patience elle a dû avoir pour attendre ce moment où elle lui serait réunie. C'est ce qui fait que les apôtres, les saintes femmes, ceux qui l'approchaient alors la trouvaient si divine, si bonne, si calme, vivant de prière et de charité.

Après cela, mes sœurs, revenez sur vous-mêmes et dites-vous : « Où en suis-je sur ce point de la patience ? » La patience doit faire tout supporter dans l'obéissance. Il faut beaucoup de patience pour toujours obéir quand on vous dit : « Allez ici », « Faites cela », et que la volonté se porte vers le contraire. Dites-vous donc : « Où en suis-je ? Est-ce que je porte le joug ? Ou est-ce que je me redresse en disant : cela ne me va pas. Je n'aime pas tel lieu, telle peine, telle manière de faire : oh non ! »

Ah ! s'il ne s'élevait jamais de non en vous ! Mais il s'en élève, sans quoi vous seriez toutes parfaites. Quand il s'en élève, il n'y faut pas consentir. Il faut plier, dire : « Je veux me mettre dessous et non par-dessus ce joug qui est la croix de notre Seigneur. Je ne veux pas laisser tomber ma croix d'un côté ou d'un autre, ni la traîner. Je veux la porter à la suite de notre Seigneur et de la Sainte Vierge. »

Saint Jean de la Croix compare les desseins de Dieu à ceux d'un sculpteur qui travaille un marbre pour en faire une statue : il frappe avec un ciseau tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Si ce marbre était animé, il se plaindrait amèrement. Vous le représentez-vous disant : « Non, c'est trop fort, je ne veux pas être frappé ainsi » ? Comment se ferait la statue ? Dieu a aussi des desseins sur vous. Il veut faire de vous quelque chose de parfait, une imitation de Jésus-Christ, une imitation de la Sainte Vierge, pour vous mettre ensuite dans le ciel, où vous brillerez pendant toute l'éternité, comme des créatures que la Providence divine a conduites à toute la perfection dont elles étaient capables. Pour cela, il faut vous soumettre à toutes les conduites de Dieu.

Elles sont diverses selon les âmes : c'est par une créature, par une humiliation, une abjection, d'une façon ou d'une autre que Dieu frappe. Il faut qu'il rencontre la soumission par l'humilité, la soumission par l'obéissance, la soumission par la patience. Laissez-vous faire, mettez-vous toujours dessous. Si vous avez ce triple caractère de soumission, vous direz à Dieu : « Mon Dieu, je suis à vous, je suis ce que vous voudrez, faites de moi comme vous voudrez : *Je suis la servante du Seigneur*¹⁹⁹. » Vous direz toujours Amen à Dieu, cet Amen éternel que Dieu attend de ses épouses. Il faut le dire dans ce triple acte d'humilité, d'obéissance et de patience.

C'est ce qui m'est venu à propos de l'Immaculée Conception de la très Sainte Vierge, et si vous le faites, vous marcherez à sa suite, vous l'imiterez et l'honorerez beaucoup²⁰⁰.



199. Lc.1, 38.

200. Le 19 décembre, les Annales indiquent : « Court Chapitre de Notre Mère sur la façon de se préparer à la fête de Noël. » Aucune note n'en a été retrouvée.

26 décembre 1884²⁰¹

LA FÊTE DE SAINT ÉTIENNE

Mes chères filles,

Nous célébrons aujourd'hui la fête d'un saint, qui le premier donna son sang pour notre Seigneur Jésus-Christ. Au jour de sa fête, l'Église fait mémoire de tous les martyrs, dont il a été le premier. L'Église, dans la légende²⁰² que vous avez lue cette nuit, dit qu'il a remporté cette victoire par la foi et la charité. C'est l'ardent amour de Dieu, l'ardent amour de la vérité, l'ardent amour du prochain, qui a fait que d'un côté, il voulait répandre cette vérité, et quoique menacé par les Juifs, il n'a pas cessé de rendre témoignage par son sang pour l'honneur de Dieu et le salut du prochain. Puis, quand il a été condamné injustement, il a donné sa vie de grand cœur pour Dieu, pour le salut de ceux qui le frappaient, qui devenaient ses bourreaux, et c'est ainsi qu'il a gagné à l'Église Saul, le persécuteur, pour en faire le grand saint Paul. Après Dieu, c'est lui qui a été le moyen de cette conversion, de cet apostolat admirable.

Nous sommes au pied de la crèche. Dans ce mystère notre Seigneur se donne tout entier, il vient pour être victime. Il vient pour être sacrifié, pour se donner sans réserve, et il attend de nous que nous nous donnions sans réserve. L'honneur, le bonheur de notre état, c'est de beaucoup donner à Dieu. Toutes les fois que

201. Chapitre inédit.

202. « Légende » : mot utilisé dans la liturgie pour les lectures de Matines sur la vie des saints.

vous le ferez avec générosité et oubli de vous-même, vous trouverez le centuple ; si, au moins par le désir, vous allez jusqu'à donner votre vie et votre sang, si ce désir est accompagné d'une vraie charité pour le prochain, du soin de prier pour ceux dont on a à souffrir, vous serez heureuses aux pieds de Jésus-Christ. Vous aurez recueilli le fruit principal de ce mystère de Noël qui est le don tout entier de Dieu à l'homme. Dans la communion, il se donne à vous tout entier, il demande que vous vous donniez à lui tout entières. Méditez ces pensées et tâchez d'entrer dans la générosité complète et dans la charité complète.



ANNÉE 1885

- 6-14 janvier : Mère Marie-Eugénie fait sa retraite.
- 18 janvier : Fête du Saint Nom de Jésus. Mère Marie-Eugénie parle longuement de l'Espagne, des tremblements de terre et de nos maisons si exposées, Malaga et Grenade.
- 23 février-30 mars : Mère Marie-Eugénie est successivement à Lyon, Cannes (le 25 février), Nice (le 3 mars), Montpellier (le 16 mars).
- Au printemps, la santé de mère Thérèse-Emmanuel donne à nouveau des inquiétudes. Le 16 Avril, elle reçoit le « Sacrement des mourants ». Le noviciat n'est pas informé. Mais toutes les sœurs prient pour sa guérison. La nuit du 18 au 19 est très douloureuse. Le 20, on se reprend à espérer. Mais les hauts et les bas continuent d'alterner.
- 26 avril : Chapitre de mère Marie-Eugénie sur « la conformité à la volonté de Dieu ».
- 18 mai : Faiblesse excessive de mère Thérèse-Emmanuel. « C'est une grande différence de s'offrir à Dieu dans l'oraison ou de sentir qu'il vous détruit lentement par la maladie. »
 - *22 mai : Mort de Victor Hugo (1802-1885).*
 - *1^{er} juin : Obsèques nationales de Victor Hugo qui est inhumé au Panthéon, ancienne église Sainte-Geneviève.*
- 19 juin : Départ de mère Marie-Eugénie pour Lourdes et San Sebastian. Retour par Bordeaux et Poitiers.
- 5 août : Profession, présidée par le père Pernet, de sœur Marie de Saint Augustin (Fanny O'Neill, nièce de mère Thérèse-Emmanuel). C'est la première fois que mère Thérèse-Emmanuel revient parmi les sœurs depuis sa maladie.
- 28-29 août : Mère Marie-Eugénie est à Reims.
- 7-15 septembre : À Auteuil, retraite de la communauté, prêchée par le père Stanislas, capucin.
- octobre : Mère Thérèse-Emmanuel est toujours souffrante.

- 16 octobre : Mère Marie de la Nativité, supérieure de Cannes, quitte la maison. C'est le début de « l'affaire Nativité ».
- 15 novembre : Mère Thérèse-Emmanuel part pour Cannes avec sœur Marie-Michel, infirmière.
 - *4 décembre : En Espagne, mort du roi Alphonse XII, époux de Mercedes d'Orléans (décédée en 1878), puis de Marie-Christine de Habsbourg.*
- 19 décembre : Mère Marie-Eugénie, très fatiguée (crise cardiaque, fièvre) et bouleversée par les événements de la Congrégation, doit partir pour un repos complet dans le Midi. Arrêt à Lyon et arrivée à Nîmes le 27 décembre.

16 janvier 1885

SUR LE RENONCEMENT À SOI-MÊME²⁰³

Mes chères filles,

Nous venons de lire un article des Constitutions qui parle de l'esprit humble et vrai. En lisant ces jours-ci la vie d'un saint absolument extraordinaire sous tous les rapports²⁰⁴, ce qui m'a le plus frappée en lui, c'est le renoncement à soi-même. Ce n'est pas une vertu particulière à ce saint ; tous les saints l'ont eue.

Comment ce sentiment vient-il ? comment arrive-t-on à avoir un grand, un sincère renoncement à soi-même, qui se manifeste toutes les fois que l'on touche à vous ? C'est une chose qu'il faut souvent méditer. Nous tendons aux vertus, nous devons travailler à la perfection de l'amour. Le renoncement à soi-même fait partie de la perfection : c'est une des vertus évangéliques, c'est une des leçons de notre Seigneur. *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même*²⁰⁵ et ailleurs : *Si quelqu'un ne me préfère pas même à sa propre vie, il ne peut pas être mon disciple*²⁰⁶.

Il est certain que le renoncement à soi-même, si l'on pouvait s'y établir, serait d'abord la paix de l'âme. Toutes les fois que quelque chose vous gonfle, vous irrite, c'est qu'on a touché à vous. Il est rare

203. « Mépris de soi » : expression, courante dans la spiritualité du XIX^e siècle, employée au long de ce Chapitre par mère Marie-Eugénie.

204. Il s'agit de la vie de saint Benoît Labre, que mère Marie-Eugénie a lue durant sa retraite de 8 jours, et dont elle a déjà longuement parlé aux sœurs dès sa sortie de retraite.

205. Mt 16, 24.

206. Lc 14, 26.

qu'on se trouble parce qu'on a touché à telle ou telle sœur. Rare qu'on se mette dans un état violent, parce qu'on a vu humilier quelqu'un. Mais s'il s'agit de soi, c'est tout différent. Toute irritation, toute réclamation intérieure, tout gonflement est contraire au mépris de soi, et l'on voit que les âmes les plus calmes, les plus paisibles, les plus ordonnées dans leur conduite sont les âmes qui ont moins ces retours sur soi-même, ces gonflements, ces blessures qui font le malheur de la vie.

Je ne m'explique pas bien que nous préférions nous rendre malheureuses, plutôt que de nous dégager de nous-mêmes. Que nous préférions la raideur, la peine, l'irritation²⁰⁷, à cette solution si simple que notre Seigneur nous propose : « Je ne suis rien, je suis pécheresse. Rien ne m'est dû. C'est pour suivre notre Seigneur que je suis venue en religion : notre Seigneur a été rassasié d'opprobres, couvert d'humiliations, c'est la voie où je dois trouver la paix et l'amour. Qu'est-ce que j'ai à dire à ce qui m'est pénible ? C'est justice. »

Mais si la justice seule fait ce travail, ce ne sera pas une paix joyeuse. Si l'amour se met dans ce travail, la paix devient joyeuse, parce que là où est l'amour, notre Seigneur répand sa paix, sa joie, sa douceur. Aussi les saints ont-ils été regardés comme bienheureux par ceux qui vivaient avec eux ; ils étaient entourés d'une auréole de paix et de bonheur. Comme quelqu'un le disait dernièrement d'une personne vertueuse, c'est le commencement du ciel, de la béatitude éternelle, parce que dans un cœur où tout est soumis, humble, on trouve le bonheur.

J'ai dit que le renoncement à soi donne la paix. Il donne un bien encore plus précieux : l'amour. Une âme qui ne se recherche pas, qui ne se défend pas, qui s'humilie, arrive au renoncement à soi et trouve le parfait amour de Dieu. Elle est sûre de trouver Jésus-Christ, comme saint Jean, comme la Sainte Vierge qui est le modèle des âmes humbles. Elle suivait Jésus-Christ dans la voie douloureuse. Elle souffrait pour lui, mais elle était dans l'amour le

207 Cf. *Notes intimes* n° 236/01, 1885 « Ne jamais faire la folie de préférer une raideur à la joie d'être avec Jésus par la douceur et l'humilité. »

plus ardent. Pour ce qui lui revenait à elle fort injustement d'opprobres et de douleurs, elle ne s'en occupait pas.

Le grand moyen d'avoir l'amour de Dieu, c'est de ne pas se défendre, de ne pas se raidir, de ne pas se laisser aller à ses mouvements. Il faut tout simplement entrer dans le mépris de soi comme l'ont fait les saints, saint François de Borgia, par exemple, qui, après que son compagnon ait craché sur lui toute la nuit, disait simplement : « Mais, je ne vois pas dans la chambre de lieu plus misérable et plus vil où vous puissiez déposer vos crachats ».

Que voulez-vous que l'on fasse à des gens pareils ? On ne peut pas leur ôter la paix et la joie. Comment voulez-vous que l'amour de Dieu le plus ardent ne s'allume pas dans ce cœur ?

Ces personnes savent faire l'oraison. Les saints passaient des heures en prière. Lorsqu'ils ne le pouvaient pas, ils employaient au moins à l'oraison leurs moindres minutes de liberté, et arrivaient ainsi à comprendre de plus en plus le cœur de notre Seigneur. Un des secrets du cœur de Jésus, c'est le mépris de soi. Il a voulu être rassasié d'opprobres et il invite ses amis à en être rassasiés comme lui. Beaucoup d'amis de notre Seigneur n'en seront jamais rassasiés, c'est une nourriture où ils trouvent la justice, la générosité et l'amour : suivre Jésus-Christ dans le chemin de la croix, c'est pour eux un triomphe.

Notre Seigneur conduit à la mort, portant sa croix, maltraité par ceux qui l'entourent, traité comme on ne traite pas les criminels ordinaires ; notre Seigneur flagellé, couronné d'épines, voilà où il faut apprendre le mépris de soi. Admettons, par impossible, que nos humiliations soient plus grandes que celles de notre Seigneur, il n'en resterait pas moins que nous sommes des créatures pécheresses, à qui l'humiliation est due ; tandis que Jésus-Christ, Dieu parfait et homme parfait, mérite toute gloire et tout honneur. Quand donc nos peines seraient sans bornes, nous les méritons, nous y donnons lieu par nos péchés. Elles sont pour nous un moyen d'expier, d'effacer le passé, et aussi d'obtenir la paix ici-bas et l'amour le plus parfait qui puisse descendre dans un cœur humble.

Vous n'avez, je crois, jamais lu la règle de saint Benoît ? Dans le chapitre de l'humilité, le saint en établit douze degrés, et il termine par ces paroles : « Ces douze degrés parcourus, le moine parvient bientôt à cette charité parfaite qui bannit la crainte, et avec cet amour, les choses qu'il faisait auparavant avec travail, il les fait comme naturellement et par habitude. » Jugez chacune de votre avancement, par les difficultés que vous éprouvez, par les raideurs, les gonflements, les ennuis qui se produisent. Tout cela, c'est le fruit de l'amour-propre. Voyez donc où vous en êtes. Voyez si vous pouvez établir en vous cette paix désirable et parfaite que notre Seigneur souhaite à ses disciples, quand il leur dit : *C'est ma paix que je vous laisse, c'est ma paix que je vous donne*²⁰⁸.

Le monde croit trouver la paix quand il ne rencontre pas de contradiction. J'ai connu une personne, qui était persuadée que pour garder la paix, elle ne devait pas avoir de difficultés. Elle en était venue à ce point qu'on n'osait pas ramasser une épingle devant elle. Elle a bien vu qu'il fallait absolument changer cette manière de faire. La paix promise par notre Seigneur consiste à renoncer à soi-même, à accepter les choses pénibles, à suivre notre Seigneur dans le chemin de la croix, et à vouloir partager avec lui ce qu'il a souffert pour nous.



208. Jn 14, 27.

25 janvier 1885

LE BON USAGE DE LA CONVERSATION

Mes chères filles,

Je reviendrai aujourd'hui sur un sujet bien nécessaire : le bon usage de la conversation, le bon usage de la parole.

Dans les communautés où l'on ne parle pas du tout, comme à la Trappe, à la Chartreuse, on a d'autres tentations. La vie solitaire et silencieuse engendre souvent des tristesses, des découragements, qui peuvent être dangereux. Aussi sainte Thérèse a-t-elle voulu que ses filles eussent des récréations, afin que, débarrassées de toutes distractions et l'esprit reposé, elles puissent, en rentrant à l'oraison, y être tout entières.

Chez nous, outre les récréations, il y a beaucoup de rapports avec le prochain, avec les enfants, avec les personnes du dehors. Il ne faut pas considérer ces rapports comme une distraction, mais comme une fonction, comme une œuvre à faire en esprit de piété et d'amour. Il faut que nos conversations soient bonnes. Le moyen de ne pas tomber dans des imperfections, c'est de vouloir faire du bien, parler des bons livres qu'on a lus, des saints, des œuvres, des missions, enfin de choses qui vont au bien. Quand on sort de ces sujets-là, ne traiter les autres que de façon à ce qu'ils portent à Dieu.

Que chacune puisse se dire : « J'ai participé à la récréation de manière à ce que les sœurs en sortent plus prêtes à aller à l'oraison. Je l'ai faite avec une certaine joie, paix, satisfaction qui porte à Dieu, et que donnent des paroles de charité et de bienveillance ».

Revenez sur vous-même. Voyez si, vous étant trouvée auprès d'une personne qui vous a parlé de choses bonnes, dont vous ayez senti le bon caractère, la bienveillance, la disposition à se prêter à une conversation générale, l'oubli d'elle-même, la douceur, la bonté, vous ne sortez pas de cette récréation mieux disposée ?

Il y a des défauts contre lesquels il faut se prémunir. Le premier, c'est la critique. Je ne parle pas ici de la critique de l'autorité, qui aurait beaucoup plus d'inconvénients, mais de toute espèce de critique, même quand il s'agit des personnes du dehors. On croit montrer de l'esprit en jugeant, mais ce n'est pas l'esprit de Dieu.

C'est un grand manque d'édification que de juger que ceci ou cela n'a pas été comme cela devait être, de blâmer facilement ce qu'on a vu faire. Il faut observer cela très particulièrement pour les membres du clergé, ne pas juger, ne pas critiquer les prédicateurs. Il y a toujours dans un sermon une parole au moins qui peut édifier ; parlez de cela, et pas du reste.

Je vous dirai en second lieu qu'il faut éviter de rabaisser²⁰⁹ : on amoindrit tout doucement ce que font les autres, comme dit sainte Jeanne de Chantal. « Cette personne a des qualités, *mais...* ». C'est ce *mais* qui est mauvais. « Cette sœur a si peu de jugement, elle est si maladroite, elle garde si mal les enfants ! » Qu'on le dise à la supérieure, pour qu'elle le sache et puisse y remédier, c'est bien. Mais ce n'est pas une conversation de récréation. De même, pour les personnes du dehors, si elles ont des défauts, des ridicules, il ne faut pas les faire ressortir. Quel bien attendre de cela ? Quelle âme sera par là portée à Dieu ? Quelle âme peut dire en sortant de là : « Je suis plus contente, je me suis reposé l'esprit, je suis plus prête à rentrer en la présence de Dieu, à prier, à faire du bien. »

Il y a une autre sorte de paroles imparfaites : on se vante. C'est ridicule, cela donne envie de rire. Pour ma part, je vous avoue que, lorsque j'entends des personnes se vanter, j'ai envie de rire, et je me dis : « C'est singulier, quelle abondance, comme ils parlent d'eux ! ». Le père Monsabré, sortant d'une conversation où un personnage élevé en dignité s'était beaucoup entretenu de ses

209. « la détraction » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

œuvres, de ses travaux, se disait : « Misérable, tu as fait une œuvre diabolique, une œuvre d'iniquité : tu as flatté sa vanité ! Il faut aller te confesser. » Voilà l'effet qu'il avait produit.

Songez, des religieuses se vanter, se faire valoir ! On le fait doucement, habilement : « Je sais faire cela ; les enfants m'obéissent. Moi, je me tire toujours d'affaire ; j'ai de l'expérience, de l'habitude, des connaissances. » Une personne est allée jusqu'à me dire : « Avec l'intelligence que j'ai... » D'une façon ou d'une autre on se fait valoir, ce n'est pas bon. C'est le contraire de l'humilité, du renoncement à soi, ce n'est pas édifiant. Mais se faire valoir aux dépens des autres, par de petites paroles qui leur font de la peine, par exemple pour leur faire sentir qu'on se croit au-dessus d'elles : « Ma supérieure, Madame, est très bonne pour moi. Elle n'est pas comme pour tout le monde. » C'est très mauvais. S'il y a quelque chose de vrai là-dedans, c'est que les supérieures sont guidées par deux principes qu'indique saint François de Sales.

Dans une communauté, il y a des personnes de tant de vertu, tellement solides que la supérieure s'appuie sur elles. Ainsi il y a ici trois ou quatre personnes sur lesquelles il convient que je m'appuie. C'est la même chose pour les supérieures locales²¹⁰. Saint François de Sales disait à ce propos : « Tu n'es pas son père, mais son pair. »

Aussi une supérieure m'écrivait dernièrement d'une sœur qui la quittait qu'elle lui manquait, parce qu'elle s'appuyait sur elle, comme on s'appuie sur la vertu. La supérieure de Malaga me disait la même chose de sœur Marie-Julienne, « qu'elle avait fait un vide qui ne se remplirait jamais²¹¹. » Sœur Marie-Julienne n'était cependant pas très brillante : son intelligence était ordinaire, mais elle avait du bon sens, et quelle fidélité ! Quelle exactitude ! Quel dévouement ! Quelle charité pour le prochain ! Je vous souhaite à toutes de tendre à être un repos pour votre supérieure par vos vertus, de façon à ce qu'elles puissent s'appuyer sur vous.

Il y a ensuite, comme dit saint François de Sales, des âmes plus faibles. La supérieure peut s'incliner vers celles qui sont plus faibles, prêtes à tomber : « Cette sœur a des tentations, je vais tâcher de

210. « particulières » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

211. Sœur Marie-Julienne est morte le 27 novembre 1884.

m'en occuper davantage, de la soutenir, de l'empêcher de tomber, avoir pour elle une certaine bonté de mère. » Y a-t-il là de quoi se vanter et dire : « Notre Mère, notre maîtresse, fait pour moi ce qu'elle ne fait pas pour d'autres ? »

Ensuite, il y a l'ensemble de la communauté, celles qui ne sont ni les plus fermes, ni les plus solides, ni les plus fragiles : c'est le gouvernement ordinaire qui leur convient. Mais il y a ces deux exceptions que pose saint François de Sales. D'abord des plus vertueuses : on doit les regarder comme ses égales et les traiter avec considération. Si je voyais une supérieure traiter un peu de haut en bas une personne qui a de l'humilité, de la vertu, du dévouement, je l'engagerais à avoir pour elle la considération que mérite une longue vie de vertu, de fidélité, d'esprit religieux. De même que s'il y avait dans la communauté des esprits faibles, des personnes imparfaites, je l'engagerais à s'en occuper, à en prendre un soin particulier.

Mais j'espère qu'aucune de vous ne veut prendre ce moyen, qu'aucune ne dira : « Je veux devenir une personne toujours prête à tomber, une personne lâche qu'il faut soutenir et relever, afin qu'on me parle deux fois par jour. » Ces personnes-là, il vaut mieux ne pas les recevoir ; mais si on les a reçues, il faut tâcher de les soutenir par charité.

Après cela, il y a les religieuses ordinaires qui ne sont pas réellement encore dans la persévérance de la vertu qui donne un appui : elles tombent, puis se relèvent ; disent des paroles imparfaites, s'en accusent, et surtout les font connaître à leur supérieure : c'est là un point important.

Dans ce que je viens de vous dire sur le bon usage de la parole, il faut surtout veiller à ne rien dire qui puisse faire du mal aux autres. S'il vous arrive de dire une chose imparfaite, il n'y a pas de chose au monde qui soit plus nécessaire que de le dire à la supérieure. Quelqu'un l'a entendu, en a souffert, il est nécessaire qu'on le sache pour y remédier. Vous ne pouvez pas dire ici que c'est une chose secrète. Il peut y avoir des choses secrètes dans votre âme, mais ce n'est pas ce que vous dites.

Si vous demandez qu'on garde la chose secrète, c'est plus mal encore, c'est un mauvais système, cela ôte à la supérieure toute

confiance. Je vous avoue que, pour ma part, cela m'est arrivé avec une personne, et jamais la confiance ne s'est retrouvée. Que vous disiez à votre supérieure : « J'ai dit telle ou telle chose, je me suis laissée aller à mon habitude d'impatience ou de critique », cela n'étonnera pas. Toutes nous pouvons tomber. La supérieure elle-même peut dire une parole mal à propos, ou en avoir dit, nous connaissons cela. Si elle le sait, elle pourra y remédier. Mais surtout ne dites jamais à une sœur : « Gardez cela pour vous. » C'est très pénible pour une supérieure quand elle vient à l'apprendre. Cela nous mettrait hors de la voie de la perfection, c'est une chose dont il faut absolument se préserver.

Je reviens à ce que je vous ai dit en commençant. Tâchons de bien user de la parole ; nous sommes destinées à faire du bien aux âmes, à établir en elles le règne de notre Seigneur : que ce soit en cherchant le bien, et en nous défendant nous-mêmes des défauts où le démon voudrait nous entraîner.



1^{er} février 1885

LA SIMPLICITÉ

Mes chères filles,

Je suis bien aise de vous parler de cette simplicité qui est un des caractères de l'Assomption, mais qu'il faut entendre selon les règles, et qui ne consiste pas à dire tout droit tout ce que l'on pense et à manifester ses impressions sans égard à qui que ce soit.

Il y a la règle de la simplicité, mais tout de suite après, il y a celle de la modestie et des rapports mutuels qui nous dit : *Prévenez-vous d'honneur les uns les autres et regardez vos frères comme étant au-dessus de vous et traitez honorablement chaque personne selon sa condition*²¹². Ce point est extrêmement conforme à la théologie. Elle dit que ce qui serait une injure et une faute vis-à-vis d'une personne constituée en dignité, n'en serait pas une pour une personne d'une autre condition. Si, recevant un prince ou une princesse, vous n'aviez pas certains égards dus à son rang, vous manqueriez à ce qui lui est dû. Si vous n'avez pas de bonté pour une personne pauvre, si vous ne lui venez pas en aide, si vous la recevez sans bienveillance et ne lui donnez pas au moins une parole consolante, vous ne faites pas ce que demande sa condition. Si vous dites que ses enfants sont mal tenus, qu'elle est négligente, ce n'est pas une injure, mais une constatation. Prenez, si vous le voulez, le dernier des ouvriers : dire qu'il va volontiers chez le marchand de vin, ce n'est pas une injure ;

212. Cf. Rm 12, 10 et 1 P 2, 17.

mais si vous suspectez son honnêteté et dites qu'il est capable de voler, c'est une chose injurieuse pour lui.

Vous êtes intelligentes et comprenez que, sous prétexte de simplicité, il ne faut pas tomber dans le sans-*façon* et la rusticité.

J'ai pris pour exemple des personnes du dehors ; j'en arrive maintenant, et cela est plus grave, à ce qui est dû aux prêtres. Toutes les personnes pieuses, tous les saints ont eu pour les prêtres un respect sans bornes et le soin de se tenir vis-à-vis d'eux dans des égards, un respect, une politesse extrêmes, dans les sentiments enfin d'un inférieur vis-à-vis de son supérieur.

Le prêtre est un homme à part, choisi par Dieu, député par lui pour nous donner les sacrements, un homme qui a reçu l'onction sainte. Il faut, pour tout ce qu'il dit, pour tout ce qu'il fait, quand il donne les sacrements, avoir le respect et la discrétion. Plus on a l'esprit de foi, plus on est fille de prière, plus on en vit, et plus on trouve cela facile : le caractère sacerdotal est si digne et si grand ! Il faut donc avoir soin de ne pas parler de ce qui regarde la prédication, les sacrements, à moins qu'on ait quelque chose à louer. Encore ne faut-il pas que la louange ait l'air de comporter un blâme pour un autre prêtre, ce qui ne serait pas à propos.

Dire d'une manière générale qu'il y a des prêtres qui, malheureusement, par leur conduite, ont contribué à ce que l'Église soit moins respectée, moins aimée, cela peut se dire, mais peu, et que ce soit surtout dans le but de faire prier pour eux.

J'ai parlé des gens du dehors et des prêtres, j'en viens maintenant à l'intérieur de la communauté. Se traiter les unes les autres sans *façon* dans la communauté, c'est ce qu'il y a de plus destructif de l'esprit religieux. La politesse est née d'un sentiment chrétien, le respect des autres. Aussi voyez comme elle s'en va aujourd'hui où l'on est moins chrétien. C'est le respect, l'humilité, la bienveillance qui, réunis, font la vraie politesse ; et, même si elle était bannie du monde, on devrait la trouver dans les communautés religieuses.

Il ne faut pas oublier que c'est Dieu lui-même qui a voulu les différences, ces différences doivent être respectées. Ainsi une novice doit avoir plus de respect pour une ancienne professe que pour les autres novices ; une sœur converse doit se soumettre aux

sœurs de chœur. Pour les supérieures, il faut avoir davantage de déférence encore.

Vous me direz que ce n'est pas ce qui manque vis-à-vis de mère Thérèse-Emmanuel et de moi, et ce n'est pas étonnant : il n'y en a pas une d'entre vous, même la plus ancienne, à qui nous n'ayons donné le voile. Il faut étendre cela à d'autres, et vous représenter que si, quand vous aurez soixante ans, une petite fille, à qui vous aurez fait la classe, devient votre supérieure, cela pourra vous être plus difficile ! Pour les supérieures, je ne voudrais pas qu'on raconte quelques petits défauts qu'elles ont montrés dans leur enfance. Il ne faut pas diminuer le respect qui leur est dû.

De supérieure à supérieure, croyez-vous à propos qu'on se juge ? La supérieure de Berlin et la supérieure de Cologne ont-elles vis-à-vis l'une de l'autre le droit de se juger ? Oui, si c'est avec la Supérieure Générale. Mais si la supérieure de Berlin disait à celle de Cologne : « J'ai été à Coblenz : on y fait comme cela », ce serait absolument détestable et irrégulier. Elles n'ont pas entre elles le droit de juger les autres supérieures. Les caractères sont différents, il n'est pas possible que les mouvements ne soient pas quelquefois contraires ; les mouvements cessent, dit-on, un quart d'heure après notre mort. Telle supérieure est *facile* et *bonne*, mais sa facilité va au laisser-aller. C'est clair, la bonté a ses faiblesses. Cette autre a une main de fer, elle tient ferme, ce qu'elle fait est net : c'est comme cela que les choses se rétablissent.

À une supérieure trop ferme en succède une trop bonne. Puis il en vient une autre qui corrige la trop grande bonté par ses qualités et ses défauts. Si vous voulez que vos supérieures n'aient jamais de défauts, il faut, en sortant d'ici, aller demander à Dieu de vous donner l'ange Gabriel, l'ange Raphaël pour vous gouverner. Mais pour n'avoir point de défauts, il ne faut compter sur aucune créature humaine.

Le meilleur moyen de ne pas juger les défauts des autres, c'est de s'occuper des siens propres : « Cette personne est vive, mais moi donc, je suis vive, je suis impatiente, négligente... Cette personne a de la faiblesse, mais moi je me laisse bien aller. » Quand on est ainsi occupé de ses propres défauts, on ne se compare aux autres

que pour se donner le dessous. Dieu ne veut pas qu'on juge les autres, mais il veut qu'on se juge soi-même.

Si un coup de canon ou un tremblement de terre nous emportait toutes en ce moment devant le trône de Dieu, croyez-vous qu'aucune d'entre nous n'irait en purgatoire ? Pensez-vous que vous pourriez dire : « Il n'y a rien en moi qui déplaît à Dieu, je n'ai plus rien à payer à la justice divine » ? Une seule d'entre vous aura-t-elle la sottise de se faire ce raisonnement ? Et si vous avez des dettes envers la justice de Dieu, dites donc, quand vous avez quelque chose à souffrir : « Je l'ai mérité, je serai heureuse si Dieu l'accepte en échange de ce qui lui est dû. J'ai à supporter des vivacités, des reproches, des impatiences, ceci ou cela : j'en remercie Dieu, et je tâche d'en tirer le meilleur parti possible. »

Si l'on regarde ainsi ses torts et le besoin immense qu'on a de se purifier avant d'arriver au tribunal de Dieu, on accepte et on aime même la souffrance. Je ne vous engagerai jamais à la demander – il y a des âmes qui l'ont fait, elles s'en sont souvent mal trouvées – mais acceptez ce qui vous est envoyé, prenez-le de bonne grâce, de grand cœur, d'une manière charmante.

Faites donc régner le respect, la politesse, les égards avec la simplicité. Être simple, c'est dire ce qui est vrai, mais ce n'est pas dire tout ce qui nous passe par la tête. Si l'on vous demande votre avis, le dire simplement, franchement. Il ne faut pas se laisser aller à tous les mouvements de la langue : c'est indiscrétion, impatience, vivacité, et pas du tout simplicité.

Je vous engage, mes sœurs, à relire souvent ce chapitre de la Règle et à vous en pénétrer, afin d'avoir toujours pour les prêtres, pour les personnes du dehors et pour vos sœurs tous les égards qui leur sont dus.



8 février 1885²¹³

LA SURVEILLANCE DES ENFANTS

Mes chères filles,

Je voudrais vous faire quelques recommandations sur la surveillance des enfants.

Je crains qu'il y ait beaucoup de sœurs qui, à leur entrée dans la vie religieuse et même plus tard, ne se rendent pas assez compte de la nécessité de la surveillance. Je vois souvent des enfants aller seules d'un côté ou d'un autre, au risque d'en rencontrer d'autres et de s'arrêter avec elles. Il peut y avoir une excuse à la tranquillité des sœurs sur ce point : c'est que, préservées par des parents chrétiens, élevées dans un bon milieu, plusieurs ne comprennent pas que, dans les conversations des enfants, il puisse se glisser des dangers.

Laissez-moi vous donner un exemple que toutes vous connaissez : dans le paradis terrestre, il n'y avait qu'Adam et Ève, et les animaux soumis à l'homme, et il s'y est glissé une conversation très dangereuse. Pendant qu'Adam n'y était pas, Satan est venu faire avec Ève une conversation qui a eu pour suite le péché originel et la déchéance du genre humain. Quelque innocentes que vous soyez, vous savez toutes cela, vous savez que le démon nous tente ; et je vous assure que partout il y en a qui guettent les occasions de glisser quelque chose de déplacé dans les rapports des enfants entre elles.

213. Chapitre corrigé par mère Marie-Eugénie.

Il faut donc éviter de les laisser aller seules ; ou si elles y vont, que ce soit de manière à ne pas rencontrer d'autres enfants, ou bien encore que ce soient des élèves dont vous êtes assez sûres pour être persuadées qu'elles ne causeront pas avec d'autres et ne s'arrêteront pas. De même, quand vous les gardez toutes ensemble, trente ou quarante, plus peut-être, il peut y en avoir parmi elles qui, par le tort d'une bonne, d'un frère, de petites amies, ont appris des choses qu'elles ne devraient pas savoir, et qu'elles peuvent apprendre aux autres.

Dans l'éducation nous devons toujours nous proposer deux choses : d'abord conserver l'innocence des âmes qu'on nous confie, puis guérir les âmes qui connaîtraient déjà le péché. Comment les guérir, direz-vous ? Par la piété, par la vie occupée et aussi en évitant à l'enfant toute occasion de se trouver avec d'autres enfants à qui elle puisse dire des choses déplacées. Si elles parlent et réveillent ainsi les mauvais souvenirs, elles ne se guériront pas. Si au contraire, elles restent seules avec leur conscience, avec les sacrements, avec vos bons exemples, la piété et le travail, elles se changeront petit à petit et oublieront ce qu'elles ont appris de mal. Au moins si elles ne l'oublient pas, elles en prendront horreur. Si elles peuvent s'entretenir avec d'autres petites filles de leurs tristes secrets, vous n'aurez sur elles aucune influence et vous ne parviendrez pas à effacer les mauvaises imaginations que le démon a mises en leur esprit.

Si, dans la conversation d'Ève au pied de l'arbre de vie, il a pu se glisser un danger, comprenez qu'il a pu se glisser dans quelques familles des conversations où le diable a mis du sien. Quelque innocente que vous soyez, vous pouvez comprendre au moins cela.

Le père d'Alzon disait que le bon Dieu, pour la consolation des maîtres d'école, avait fait dans le paradis terrestre le premier essai d'un pensionnat et qu'il n'y avait pas eu de consolation, puisqu'il avait fini par chasser les élèves et mettre la clé sous la porte.

Comprenez donc, mes sœurs, combien il faut veiller : c'est pour vous un devoir de conscience. Si on mettait quelque négligence dans la surveillance des enfants, si on les perdait de vue, si on les laissait aller dans les petits coins, si on laissait s'établir des

conversations particulières, on pourrait encourir une responsabilité grave.

Supposez que, dans le paradis terrestre, le bon Dieu eût chargé un ange sous une forme visible, de suivre Ève partout et de ne la laisser entrer dans aucune conversation dangereuse. Jugez de la responsabilité qu'aurait encourue cet ange en négligeant sa tâche.

Des raisons très hautes ne permettaient pas qu'il en soit ainsi durant l'épreuve de nos premiers parents. L'homme étant libre devait avoir une occasion où il puisse montrer sa fidélité, affirmer que, même devant un mauvais conseil, il tenait à la loi de Dieu. Il fallait qu'il gagne son éternité bienheureuse par un acte personnel d'obéissance, et il était armé pour cela de tous les dons de la grâce et de tous ceux de la nature. Les pauvres enfants sont, au contraire, à un âge où on n'a pas de sagesse, pas de résistance, où on ne peut guère réagir contre le mal. Par conséquent c'est aux parents et aux maîtresses à les préserver.

Est-ce que les enfants n'ont pas toutes du plaisir à faire ce qui est défendu ? Cette inclination est une suite du péché originel. Pourquoi faire une sottise qui n'a rien d'agréable en soi, comme de se précipiter dans le jardin quand il pleut, si ce n'est pour le plaisir du fruit défendu ? Donnez-leur au réfectoire un dîner agréable ; si derrière une porte elles peuvent en manger un moins bon mais défendu, elles préféreront celui-là.

Plaise à Dieu que jamais une religieuse qui porte le saint habit et un voile sur la tête ne cherche ce plaisir du fruit défendu : échapper un peu à la Règle, faire ce qui n'est pas permis, ne pas demander toutes les permissions, n'est-ce pas le mouvement de la nature ? On le regrette tout de suite après. C'est l'attrait du fruit défendu, une suite du péché originel. Si vous, avec tant de grâces, vous pouvez sentir cela parfois en vous-même, comprenez que les enfants le sentiront cinquante fois davantage, elles qui n'ont pas choisi la voie de la perfection.

Veillez donc sur elles avec une grande fidélité aux recommandations faites à cet égard. Ne dites pas : « Qu'est-ce que cela fait, si cette enfant entre dans la ruelle d'une autre au dortoir, si elle l'embrasse matin et soir, quelle importance y a-t-il à cela ? » C'est de la plus

grande importance : toutes les choses recommandées ou défendues le sont pour de bonnes raisons, et vous devez vous y attacher par obéissance. Ainsi on ne doit pas laisser passer de papiers écrits. Si on en laissait passer, le premier serait peut-être indifférent, un autre sera impertinent, un troisième sera rempli de danger. Comment l'empêcherez-vous, si vous n'êtes pas fidèle à éviter ce qui est défendu et à tenir compte des recommandations ?

C'est par principe surnaturel que vous faites la surveillance, vous y êtes comme un ange visible. Votre surveillance ne doit pas être tracassière ; l'ange fait naître de bonnes pensées, inspire de bons mouvements. Il ne fait pas d'ordinaire ce que fit l'ange de sainte Françoise Romaine qui, lui voyant commettre une chose imparfaite, lui donna un soufflet. Ce n'est pas là le type que vous devez suivre.

Votre surveillance doit être surnaturelle, calme, affectueuse. C'est le bien des enfants que vous cherchez. Il faut qu'elles le sentent, il faut que ce soit la surveillance d'une mère, pas une surveillance étroite, tourmentée, agitée. Il faut qu'elle soit tranquille, exacte, bonne. Que la bonté se sente en vous, c'est par la bonté qu'on prend les âmes ; la bonté n'empêche pas de punir quand il le faut. Mais que ce ne soit jamais par ce sentiment d'irritation ou de petite colère que peut causer un défaut. Que votre surveillance soit religieuse, soumise, réglée par les recommandations qui ont été faites par les différentes maîtresses qui en ont la charge, comme la maîtresse du pensionnat ou des études. Quand vous êtes en second dans la classe, il faut faire exactement ce que vous recommande la première maîtresse.

D'un autre côté, ce n'est pas un service à rendre aux enfants que de toujours dissimuler leurs défauts. J'ai connu des maisons où les enfants poussent absolument comme l'herbe des prairies : elles restent paresseuses, négligentes, elles font ce qu'elles veulent. À la fin de l'éducation elles ne sont corrigées de rien. Il faut exiger des enfants une certaine perfection chrétienne. Il n'y a pas de pire éducation que celle qui laisse tout pousser. Une enfant ne veut pas travailler, elle ne travaille pas ; une autre ne veut pas jouer, elle ne joue pas ; celle-là n'aime pas qu'on lui fasse des observations, on

trouve plus commode de ne pas lui en faire ; ce n'est pas ainsi qu'il faut agir, il faut avoir toujours devant les yeux cet idéal : de former de vraies chrétiennes, d'établir en elles des vertus, de les obliger au travail.

Vous êtes chargées de leur faire apprendre certaines choses. Les parents comptent sur vous pour les obliger à étudier ce que vous leur enseignez. Donc, sous le rapport des études, il faut que vous les fassiez travailler. Sous le rapport du caractère, elles ont des défauts. Il faut les corriger et leur faire acquérir des vertus, le zèle, un peu d'humilité, un peu de patience, de la soumission, pas dans la mesure où vous devez l'avoir, mais dans une mesure suffisante pour une chrétienne.

Bien des religieuses pourraient se dire : « Est-ce que je reçois les observations, est-ce que je travaille aussi bien que je demande aux enfants de le faire ? Est-ce que je pratique toutes les vertus que je leur demande de pratiquer ? » Si ces religieuses ne le font pas, ce n'est pas une raison pour demander moins aux enfants, mais c'en est une très forte pour se demander plus à soi-même.

Je tenais à vous dire ces choses, parce que plusieurs supérieures m'ont dit qu'elles avaient toutes les peines du monde à faire comprendre à certaines sœurs qu'il peut arriver du mal, si on laisse les enfants à elles-mêmes. On dit qu'il n'y a que trois endroits où les créatures humaines puissent se trouver réunies en grand nombre sans danger moral : les chrétiens à l'église, les religieux dans un couvent bien réglé et les soldats sur le champ de bataille ; partout ailleurs, au collège, dans les ateliers, dans les fabriques, elles se font du mal.

C'est pour cela qu'on met des religieuses près des jeunes filles, pour qu'elles leur fassent du bien. Dans certains ateliers, on est arrivé ainsi à préserver les ouvrières d'une manière admirable : toute chanson légère est proscrite, on fait de bonnes lectures, on chante des cantiques, on récite le chapelet, on n'use de la parole que d'une manière réglée. Pour en arriver là il faut se donner de la peine, faire observer la Règle avec dévouement. Supposez une petite religieuse d'une congrégation, à laquelle on confie un atelier. Si elle se dit : « C'est bien dur pour ces enfants de ne pas causer entre elles : en

voilà trois du même village, je peux bien leur permettre de se parler tout bas. » Si elle permet cela, le mal se glissera bien vite. Si au contraire, elle tient à ce qui est réglé, si elle maintient le silence, elle obtiendra facilement le chapelet, les prières et des merveilles d'innocence.

Il en est de même pour nos enfants : si vous les abandonnez à elles-mêmes sans surveillance, vous verrez au bout de quelque temps des choses graves. C'est pourquoi nous devons veiller sur elles avec zèle, surtout sur les plus petites, chez lesquelles la raison et la piété ne peuvent pas encore être développées.



15 février 1885

LA RÉPARATION

Mes chères filles,

Quand l'observance du Carême était plus sérieuse, les trois jours qui le précèdent étaient, pour les gens qui cherchent le plaisir, des jours de folie où ils se livraient à tous les genres d'amusements. Dans toutes les classes de la société, l'excès du plaisir entraînait à faire beaucoup de sottises. C'est alors que l'Église a fait de ces trois jours des jours de réparation²¹⁴.

Hélas ! aujourd'hui ce n'est pas seulement dans les jours gras qu'on offense Dieu. Les jours autrefois consacrés à la pénitence et au jeûne sont aussi devenus des jours de plaisir. Pendant le Carême les cabarets ne seront pas moins remplis ; les bals publics resteront ouverts. Dans le monde on continuera à donner des fêtes et à s'y rendre. On s'amuse ; le dimanche, on voyage, on fait des parties de plaisir, on danse. On donne des fêtes les jours de jeûne. Peut-être la semaine sainte est-elle encore exceptée par le plus grand nombre. Cependant c'est le moment que les impies choisissent pour insulter la mémoire de Jésus-Christ.

La conséquence pour nous, mes sœurs, c'est qu'au lieu de consacrer ces trois jours seulement à la réparation, il nous faut répandre la réparation dans toute notre vie. La vie religieuse, pour imiter la vie de Jésus-Christ, doit s'inspirer des quatre fins du saint sacrifice de la messe, passant de l'une à l'autre : l'adoration, la

214. Cette année, le mercredi des Cendres est le 18 février. Les trois jours de réparation sont donc le 15, 16 et 17 (mardi-gras).

réparation, l'action de grâces, la prière de demande. L'âme peut se pénétrer de ces divers sentiments dans l'oraison d'abord, dans le travail, dans la maladie, dans la santé. Dans tous les emplois d'une journée on peut s'unir à ces quatre fins, et s'occuper davantage de celle vers laquelle on est porté par un attrait particulier.

Beaucoup d'âmes ont de l'attrait pour la prière de demande²¹⁵, elles réclament sans cesse. Pour quelques-unes, c'est l'action de grâces, et ce ne sont pas les moins bien partagées. Elles remercient Dieu qui ne cesse de répandre ses bienfaits sur les hommes : que de grâces, que de pardons, que d'actes de miséricorde il répand sans cesse par les sacrements et par la main des prêtres dévoués au salut des âmes ! Pour tout cela il faut rendre grâce. Enfin il y a des âmes que Dieu applique d'une façon toute particulière à la réparation. C'est cela que je veux vous recommander aujourd'hui.

Il n'est pas besoin pour avoir cet esprit d'appartenir à une congrégation particulièrement dévouée à la réparation. J'entre volontiers dans la pensée des bénédictins : ils ne comprennent pas du tout ces notions modernes de vie religieuse qui séparent chaque acte de la piété.

Nous avons toujours compris, me disait l'un d'eux, qu'il faut faire d'abord un religieux, une âme séparée du monde, consacrée à Dieu, fidèle aux trois vœux, fidèle à sa Règle. Puis, par un attrait particulier, les uns agissent, les autres prient davantage. Les uns sont plus remplis d'un esprit de piété, plus attachés à tel mystère. Mais ce n'est pas une raison pour établir une congrégation pour chaque mystère, pour chaque acte de piété : une congrégation pour l'adoration, une pour la réparation, une pour la prière, une pour l'action de grâces ; dernièrement on a parlé d'établir une confraternité pour l'action de grâces.

Les bénédictins disent : « Avant tout soyez religieux, puis suivez l'attrait de la grâce. Dieu vous fera connaître ce qu'il demande spécialement de vous. » Pourquoi dans un parterre ne mettrait-on que des roses, dans un autre que des violettes, des jacinthes ou des tulipes ? Est-ce que la beauté ne se compose pas d'un certain

215 « pétition » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

mélange ? L'Époux divin, quand il descend dans son jardin, veut y trouver des roses, des lys, des violettes ; le parfum de toutes ces fleurs qu'il a mises dans l'âme, il veut le recueillir.

L'esprit de l'Assomption aussi, mes sœurs, c'est de ne pas être exclusif. Après l'attrait personnel qui attire vers tel attribut de Dieu, tel mystère ou telle action de Jésus-Christ, il y a la série des fêtes de l'Église qui vous appelle à produire, les uns après les autres, les différents actes de la piété : actes de pénitence, de tendre compassion pour les souffrances de Jésus-Christ, pendant le Carême. Actes de joie, d'action de grâces, d'espérance du bonheur infini qui nous attend, au moment de la résurrection. La méditation de la vie publique de Jésus-Christ pendant l'été, lorsqu'on lit ses Évangiles. Mais il y a des temps, comme celui-ci, où l'Église appelle plus spécialement à la réparation, c'est pour cela que dans toutes les églises on expose le saint Sacrement, et l'on demande pardon pour tant de gens qui ne songent pas à faire pénitence.

Ce sentiment, il faut l'étendre à beaucoup d'autres temps. Quand vous entendez parler d'impiété, de blasphèmes, de sacrilèges, d'offenses de Dieu de toutes sortes, réparez, demandez pardon. Que votre cœur se pose aux pieds de Jésus-Christ comme un cœur qui veut le consoler. Immolez-lui toute peine personnelle, tout ennui propre, tout ce qui est de vous, pour n'être occupées que de ce qui l'offense, des souffrances de sa Passion qui sont renouvelées par les pécheurs, car dit saint Paul : *Tous ceux qui pêchent crucifient de nouveau Jésus-Christ dans leurs cœurs*²¹⁶.

Offrez à notre Seigneur les sentiments de Véronique : sentiments de compassion, d'amour, d'humilité, de générosité, d'attention continuelle à Jésus-Christ. Réparez, autant que vous le pourrez, par tous les petits sacrifices qui seront en votre pouvoir.



216. Cf. He 6, 6.

30 mars 1885²¹⁷

LE SACRIFICE

Mes chères filles,

Dans la semaine où nous entrons, que puis-je vous dire de mieux que de vous parler de l'esprit de sacrifice ? Dans cette grande Semaine où notre Seigneur se donne tout à nous, nous devons nous efforcer de lui sacrifier tout ce qui nous coûte. Chaque jour, nous nous faisons un devoir d'assister au saint sacrifice de la Messe, parce que le sacrifice de la Messe, qui est le sacrifice de la Croix, a été le plus grand acte de la vie de notre Seigneur. Le sacrifice tient aussi une grande place dans notre vie. Je dis que l'âme religieuse doit toujours être prête au sacrifice et à toute espèce de sacrifice, il n'y a pas de disposition plus nécessaire.

Voyons les sacrifices imprévus, puis les sacrifices intérieurs et particuliers à chacune, et enfin les sacrifices quotidiens.

Les sacrifices imprévus sont ceux qui nous arrivent sans que nous les attendions. Il n'est personne d'entre nous qui n'ait eu de ces sacrifices ou qui ne doive en attendre : c'est un changement, c'est la perte d'une personne qui nous est chère, etc. Une âme religieuse doit toujours être prête à ces sortes de sacrifices et les recevoir en union avec la volonté de Dieu. Une sainte femme, qui n'est pas canonisée, mais que l'Église a déclarée vénérable, madame Clotilde

217. Chapitre inédit. D'après les Annales, le 22 février, mère Marie-Eugénie fait un court chapitre de recommandations avant son départ, le lendemain, pour Lyon et les maisons du Midi. Au retour, elle s'arrête encore à Lyon et y tient le chapitre, le lundi saint 30 mars, avant son retour à Auteuil, très tard dans la soirée.

de Sardaigne, quand on lui apprit la mort de Louis XVI, les souffrances de la famille royale emprisonnée et les mauvais traitements de son neveu le Dauphin, a fait une réponse que j'ai toujours trouvée admirable. Son mari, ayant à lui apprendre cette pénible nouvelle, prit un crucifix, entra dans sa chambre, et lui dit qu'elle devait se préparer à recevoir un grand coup. Alors la Princesse lui répondit, sans aucune émotion : « Oh ! si c'est un sacrifice que Dieu me demande, c'est déjà fait. »

Voyez, mes sœurs, elle ne dit pas : « Quelle injustice ! Quelle cruauté ! Quel crime ! » Non, mais ce seul mot : « Dieu me demande un sacrifice ; avant de le connaître, il est déjà fait ». Quelle parole admirable ! Si nous faisons ainsi, si nous étions toujours prêtes à recevoir n'importe quel coup qui va nous frapper, quelle disposition parfaite ! Une princesse qui vit encore m'a aussi, un jour, beaucoup édifiée : c'était la Duchesse de Montpensier, après la mort de sa fille Mercedes, Reine d'Espagne. La première fois que je l'ai vue, elle m'a embrassée, et je lui disais avec un sentiment beaucoup plus humain que le sien : « Quel immense sacrifice pour une mère ! » Elle me répondit : « Oui, mais c'était la volonté de Dieu. Perdre sa mère et une fille en un mois, c'est beaucoup ; mais on ne peut pas dire à Dieu : c'est trop. »

J'ai dit aussi que l'âme religieuse doit être prête aux sacrifices particuliers. Par ceux-ci, j'entends les sacrifices que Dieu demande à chacune de nous, dans l'ordre de sa perfection : sacrifice de l'orgueil, sacrifices du côté du caractère, sacrifices dans les rapports de communauté, sacrifices du côté de la santé et sacrifices intérieurs. Il n'est aucune de nous qui n'ait à se vaincre pour un défaut à corriger ou pour une vertu à acquérir. Chacune sait, à ce sujet, ce que notre Seigneur lui demande, et il faut qu'elle soit dans la disposition de le donner. Nous avons des sacrifices du côté de notre orgueil, car nous sommes toutes orgueilleuses, des sacrifices du côté de notre caractère, dans nos rapports avec le prochain.

Puis, il y a les sacrifices dans l'ordre de la vie intérieure, pour l'oraison, etc. De tous les sacrifices, ce sont les sacrifices intérieurs qui coûtent le plus, mais aussi ce sont ceux qui nous attirent le plus de grâces, ceux qui nous unissent le plus à notre Seigneur, ceux qui

nous rendent plus dignes d'aller à lui. Avec ceux-là, il faut les autres, ou pour mieux dire, les autres disposent à ceux-là.

Plus nous serons généreuses à faire les sacrifices particuliers que Dieu nous demande à chacune, plus nous pourrons nous approcher de Dieu, plus nous nous rendrons dignes d'aller au ciel tout de suite, car nous mourrons toutes. C'est une vérité à laquelle il faut toujours revenir. Je dis : pour nous rendre dignes du ciel, mais je ne dis pas que ce sera sans passer par le purgatoire. Cependant, j'ajoute ceci : Qu'est-ce qui nous sépare de Dieu ? Qu'est-ce qui nous empêcherait d'aller tout de suite à Lui, si nous mourions ? Ce sont d'abord les péchés d'habitude, les négligences entretenues et l'état d'imperfection. Les péchés d'habitude nous empêcheraient d'aller au ciel tout de suite, si nous mourions. Mais les péchés que nous commettons par fragilité n'y mettraient aucun empêchement. Ils sont effacés par l'esprit de contrition que doit toujours avoir une religieuse. Les négligences habituelles, qui nous mettent dans l'état d'imperfection, empêchent aussi que nous puissions approcher de notre Seigneur.

Il ne faut rien entre notre Seigneur et nous. Si nous mettons une de nos mains contre l'autre, elles s'approchent tout de suite. Mais si entre elles deux nous mettons seulement une feuille de papier, les mains ne se touchent plus. Il en est de même pour notre âme. Voyons donc ce qui est une feuille de papier entre notre Seigneur et nous.

Je vous disais que nous mourrons tous, et c'est bientôt fait, mes sœurs, il ne faut pas beaucoup de temps pour aller à l'éternité. On me parlait dernièrement d'une bénédictine qui, en rentrant de l'Office, le soir, s'était mise à genoux devant son crucifix, comme elle en avait l'habitude, et qu'on a retrouvée, le lendemain matin, dans cette position. Certainement, l'Office et la prière étaient, pour elle, une excellente préparation à mourir. Sœur Marie-Casilda disait : « Quand je me couche, je tâche de dormir, je me recommande à notre Seigneur, je fais un acte de contrition ; et si je venais à mourir, qu'est-ce que je pourrais faire de plus ? » C'est vrai, nous ne ferions rien de plus que de nous recommander à notre Seigneur et de faire des actes de contrition ; mais il faut que l'âme soit prête.

26 avril 1885²¹⁸

LA CONFORMITÉ À LA VOLONTÉ DE DIEU

Mes chères filles,

Pendant ce dernier mois d'anxiété²¹⁹, ce que nous avons dû apprendre, c'est la soumission à la volonté de Dieu : au fond tout est là. L'âme qui n'a pas d'autre volonté que celle de notre Seigneur dans les grandes et les petites choses, est celle qui approche le plus de la perfection.

Dans tout ce que nous faisons, la volonté de Dieu doit être le seul motif de nos actes. Si nous accomplissons les commandements, c'est parce que Dieu les a donnés. Si nous, religieuses, nous accomplissons les conseils, c'est parce que Jésus-Christ nous les a proposés et nous a fait entendre la volonté de son bon plaisir. Si nous voulons imiter notre Seigneur, il nous faut faire comme lui la volonté de son Père. C'est tout ce qu'il a fait sur la terre. Il est venu pour cela, comme il le dit lui-même : *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé*²²⁰. Il faut que, par adoration, par amour, nous nous tenions dans une dépendance véritable de cet empire souverain qu'il exerce à chaque instant. Et pour nous, qui sommes dans un état de perfection, il faut que notre âme soit avant tout et par-dessus tout dans la disposition de faire la volonté de Dieu, de la chercher, de s'y unir, et non seulement d'accepter cette volonté, de s'y soumettre, mais de l'aimer et d'arriver à n'avoir plus qu'une volonté avec celle de Dieu.

La première raison de cela, c'est que Dieu est, et qu'il exerce son empire souverain sur nous. C'est aussi que nous devons l'aimer par-

218. Le 19 avril, les Annales indiquent un Chapitre de mère Marie-Eugénie sur les souffrances et la prière de mère Thérèse-Emmanuel et sur ses exemples admirables.

219. Maladie de mère Thérèse-Emmanuel.

220. Jn 4, 34.

dessus toutes choses, beaucoup plus que nous-mêmes, comme nous le disons tous les jours. Il faut donc, à cause de cet amour que nous lui portons, que sa volonté soit la souveraine maîtresse de notre cœur. – Saint François de Sales disait que, *s'il connaissait dans son cœur une seule fibre qui ne soit pas pour Dieu, il l'en arracherait aussitôt*. L'âme, dans laquelle la volonté de Dieu est souveraine maîtresse, est par là même établie dans la soumission, l'adhésion, l'union la plus complète.

Une autre raison, mais elle est secondaire parce qu'elle ne se rapporte qu'à nous, c'est que, dans son amour infini, Dieu daigne avoir des volontés sur nos âmes, pour procurer par elles notre sanctification. Nous ne voyons pas toujours l'acte de son amour dans ce qui nous arrive. Les volontés de Dieu peuvent être dures et nous demander de grands sacrifices. Mais Dieu est toujours bon, même quand il nous afflige, parce que c'est toujours notre bien qu'il cherche. À cause de cela nous devons être, de cœur, d'esprit, de volonté et de conduite, parfaitement soumises à ce qu'il fait de nous.

Les personnes qui sont dans ces dispositions obéissent. Elles font la volonté de leurs supérieures. Elles sont régulières : la Règle est pour elles l'expression de la volonté divine. Elles sont fidèles dans l'intérieur de leur âme. Par l'occupation de leur esprit, par leurs pensées, leurs prières, elles cherchent à entrer dans la volonté de Dieu sur elles. Elles savent que Dieu, infiniment sage, infiniment saint, est en même temps souverainement bon, et que sa volonté est toujours sainte et toujours adorable, alors même qu'elle nous coûte et nous impose des sacrifices.

Quand, au pied de la croix, la Sainte Vierge voyait son Fils mourir pour nous, c'était une volonté de Dieu. C'était le plus grand sacrifice qu'elle puisse faire. Notre Seigneur était la victime qui devait apaiser la colère de Dieu, unir le ciel et la terre, et dans ce sacrifice se trouvait pour notre Seigneur l'empire sur le monde, la Rédemption et le salut des âmes. Par son sacrifice, notre Seigneur a reçu le complément de sa gloire dont sa sainte humanité devait emporter la trace jusque dans le ciel. La Sainte Vierge devenait ainsi reine des martyrs et mère de tous les hommes. Par amour

pour Dieu elle était soumise, abandonnée. Sa volonté ne se séparait pas un seul instant de celle de son Dieu. Sa charité plus ardente, plus parfaite l'unissait aux desseins de son Fils. Dieu réservait donc, dans ce sacrifice, de grandes gloires et de grandes consolations pour notre Seigneur et pour la Sainte Vierge.

Cherchez toujours si votre volonté est parfaitement conforme à la volonté de Dieu. J'ai entendu dire d'une femme du monde, qui avait beaucoup souffert, que sa volonté était si conforme à la volonté de Dieu qu'il ne trouvait en elle aucune contradiction. Ne vous écarterez pas de cette idée, que l'âme religieuse devrait être comme cela. Ce qui ne veut pas dire qu'on n'élève pas vers Dieu la prière instante, la supplication ardente, l'amour suppliant. Ce qu'il ne faudrait jamais être, c'est une personne qui s'oppose, un esprit qui se sépare de cette volonté divine. Que jamais le moi réticent, ne s'oppose en quoi que ce soit à ce que Dieu veut. Cela, mes sœurs, c'est la plus grande paix de l'âme.

Dieu ne regarde pas tant à ce que nous faisons, dit l'Imitation, qu'au principe par lequel nous le faisons. Ce doit être un principe d'amour et de conformité à la volonté de Dieu.

Nous avons eu dans ce dernier mois tant d'heures, de minutes, de moments où nous avons pu apprendre cette conformité, que je pense que toutes nous avons dû y avancer. C'est sans doute à cause de ce grand nombre d'actes de conformité et de soumission que Dieu a fini par nous donner la joie et la consolation. Il ne le fait pas toujours, et quelquefois il exige le sacrifice complet. Il faut alors rester avec la Sainte Vierge au pied de la croix dans une résignation et une soumission parfaites.



8 mai 1885

LA SAINTE VIERGE

Mes chères filles,

Pendant ce temps du mois de Marie, il est difficile de ne pas parler au moins une fois de la Sainte Vierge. Il y a déjà un grand nombre d'années, j'ai entendu prêcher un sermon dont le fond m'est toujours resté. C'était sur la confiance en Dieu. Il se résumait en ceci : tout donner à Dieu, et tout attendre de lui. J'ai envie d'appliquer ces paroles à la Sainte Vierge, car elles me semblent résumer sa vie.

Réfléchissez un moment. Comme elle a tout donné à Dieu, et tout attendu de lui. Avec quelle plénitude elle a donné son cœur, sa volonté, son esprit, sa jeunesse, quand elle est entrée au temple. Son obéissance, comme elle l'a donnée ! À saint Joseph d'abord, quand elle vivait humblement avec lui à Nazareth. Puis, à tous les desseins de Dieu, à Bethléem où elle n'avait aucune ressource, acceptant cette pauvreté, acceptant cet éloignement de sa maison acceptant d'être au milieu d'étrangers qui la repoussaient.

Dans la Circoncision, dans la Présentation, dans la fuite en Égypte, à Nazareth, quel abandon et quelle confiance ! Comme elle donnait toujours à la grâce ce qu'elle lui demandait, même dans les choses les plus difficiles.

Voilà pour le commencement de sa vie, ce sont les mystères joyeux. Si nous passons aux douloureux, voyez comme elle a offert son Fils ! C'était pour elle le sacrifice le plus pénible.

Ayant ainsi tout donné à Dieu, quelle confiance elle avait pour tout attendre de lui ! Dans son mariage, par exemple, où la volonté de Dieu s'était manifestée par un miracle – la verge de saint Joseph avait fleuri, quand toutes les autres étaient restées desséchées – elle obéit au grand prêtre, et s'abandonne à Dieu pour la conservation de sa virginité. Plus tard, elle n'a pas parlé à saint Joseph. Elle a attendu dans la souffrance, dans l'humilité, dans l'abandon qu'un ange vînt manifester son innocence. Pour elle, elle attendait dans le silence et dans l'espérance, et là était sa force. Puis dans son départ pour Bethléem, dans la fuite en Égypte, quel abandon, quelle confiance en Dieu !

Suivez ainsi toute la vie de Marie. Voyez-la au pied de la croix : elle n'a pas défailli, sa foi est restée intacte. Elle attendait la résurrection bienheureuse, quand le doute et la douleur glaçaient d'épouvante le cœur des apôtres et des saintes femmes : Marie était debout au pied de la croix. Elle avait tout donné à Dieu en lui donnant son Fils ; elle attendait maintenant tout de Dieu. Après l'Ascension elle reste sur la terre pendant que notre Seigneur monte au Ciel : combien ne donnait-elle pas à Dieu en continuant à vivre séparée de Jésus-Christ, auquel elle désirait si ardemment être réunie ?

En prenant ainsi toute la vie de la Sainte Vierge, je voudrais que vous fassiez un retour sur vous-mêmes. Voyez si vous avez bien tout donné à Dieu : vos pensées, vos sentiments intimes, vos affections les plus chères, vos inclinations, les choses qui vous sont les plus naturelles, les avez-vous données ? Voyez si vous suivez la Sainte Vierge dans les circonstances où elle a donné sa volonté, sa jeunesse, toutes ses actions de chaque jour ; si vous l'imitiez dans son abandon à l'obéissance, à la pauvreté, à la persécution, donnant tout à Dieu, étant prête à tout. Dites-vous : « Si je suis fille de la Sainte Vierge, il faut que mes sentiments de don de moi-même ressemblent aux siens. Alors il n'y aura rien que je ne doive attendre de Dieu. »

Dieu est souverainement bon. Il éprouve sa créature, il ne l'abandonne jamais. Mes sœurs, je ne sais pas de disposition plus sanctifiante que celle-là. Le découragement, la lâcheté, la tristesse

ne peuvent trouver place dans une âme qui est constamment occupée de tout donner à Dieu, et de tout attendre de lui avec une espérance ferme.

Dieu demande quelquefois beaucoup à ses saints, mais aussi il leur donne beaucoup. Voyez saint François-Xavier : Dieu lui a donné une merveilleuse perfection, mais il l'a conduit jusqu'à cet isolement de mourir seul, pauvre et abandonné, dans une île déserte, au seuil de cette Chine où il avait tant désiré d'entrer. En revanche, comme il a payé au centuple son grand sacrifice ! Que de miracles, que de conversions ! Comme la voie a été aplanie aux missionnaires qui sont venus après lui ! Soyez fidèles, mes sœurs, ne laissez pas la nature dire : « J'ai attendu le Seigneur, et il ne m'a pas regardée. » David dit dans les psaumes : *D'un grand espoir, j'espérais le Seigneur, Il s'est penché vers moi*²²¹. Soyez sûres qu'il vous regardera toujours, soit pour vous soutenir dans le sacrifice, soit pour vous en délivrer, mais ne dites jamais : « Le Seigneur ne m'a pas entendue. » Le Seigneur est toujours là, quand on l'attend : *Il s'est penché vers moi.*

La prière est le grand moyen d'avoir cette réponse. Il faut que cette prière soit plus instante, quand on a plus de besoins ; plus fervente, plus suppliante, quand on se sent plus misérable : c'est la pensée de saint Augustin : *Le mendiant, dit-il, ne cesse pas de demander, il demande du pain. Vous, vous demandez Jésus-Christ, le pain de votre âme. Tâchez de l'obtenir à force de supplications, de confiance et de générosité.*



221. Ps 39, 2.

15 mai 1885²²²

LA NÉCESSITÉ DE TRAVAILLER À LA PERFECTION DE L'AMOUR

Mes chères filles,

En vous adressant la parole de Dieu hier, on vous parlait des ascensions que l'âme doit préparer au-dedans d'elle-même par l'imitation de notre Seigneur Jésus-Christ, et de la tendance à la perfection de l'amour à laquelle nous sommes obligées par nos vœux.

C'est pour nous une obligation d'état, mes sœurs, de tendre à la perfection de l'amour. Est-ce tendre à la perfection que de ne pas faire tous les jours quelque effort ?

Saint André Avellin avait fait le vœu d'avancer tous les jours de quelques pas dans le chemin de la sainteté. C'est le vœu d'une grande âme. Je ne vous dis pas de faire ce vœu ! Une âme religieuse devrait être dans cette disposition, et se proposer chaque matin de se défaire de quelque habitude imparfaite ou d'acquérir quelque habitude vertueuse. En effet, il ne suffit pas de poser ici et là un acte vertueux, il faut acquérir l'habitude des vertus.

Faire une pénitence, c'est certainement un acte agréable à Dieu. Mais ce n'est pas la vertu de mortification ou de pénitence. Il faut des efforts suivis pour acquérir l'habitude d'une vertu. Ainsi, si vous cherchez à acquérir l'humilité, la patience, il faut vous efforcer de bien recevoir les choses qui vous impatientent ou qui vous blessent,

222. Dans les Chapitres imprimés (1899) la date indiquée est le 16 mai, mais les Annales placent ce chapitre au 15 mai, lendemain de l'Ascension, le 14, fête à laquelle mère Marie-Eugénie fait allusion. Le père Emmanuel Bailly était le prédicateur.

prévoir d'avance les occasions que vous pourrez rencontrer, et vous proposer d'être, vis-à-vis de ces choses pénibles, humbles, patientes et douces. De cette manière vous travaillerez à acquérir cette vertu de patience qui fera que devant un sacrifice vous serez généreuses.

Le Père vous a aussi parlé de la joie que l'on trouve au fond de l'âme par la ressemblance à notre Seigneur Jésus-Christ. Beaucoup de personnes ne trouvent pas cette joie dans leur âme. Cela peut venir du caractère, des chagrins, chagrins de famille ou autres, des choses pénibles à supporter. Il arrive aussi que, dans les rapports qu'on a avec lui, Dieu ne fait sentir aucune joie à l'âme. Enfin, pour certaines âmes délicates, qui ont une plus grande connaissance de la grandeur et de la sainteté de Dieu, elles peuvent sentir douloureusement le poids du péché. Il n'est pas besoin pour cela que leurs péchés soient très grands. À des mondains sans doute ils ne causeraient pas de grandes tristesses – ils sont trop distraits pour cela – mais pour ces âmes délicates, il en va autrement.

J'ai entendu dire que la Trappe est un des lieux où la tentation de se regarder comme indigne du salut éternel est la plus fréquente. Je me rappelle une vieille visitandine qui avait peine à trouver dans son passé quelques péchés à ajouter à ses revues. Il y en avait un pourtant qu'elle se rappelait toujours avec larmes et grande contrition : c'était d'avoir, avec colère, arraché un rosier dans le jardin de son frère ! Sainte âme ! Ce n'était pas un bien grand péché. Vous voyez par là quelles peuvent être la délicatesse et la pureté d'une âme, et comme elle sent alors plus vivement le poids de ses fautes.

Quelquefois cela peut aller jusqu'à ôter la joie, si l'on retourne trop sur soi-même. On s'attriste, on se décourage, on s'abat. Ce n'est pas l'esprit de l'Assomption de retomber ainsi sur soi-même. Quand une fois on s'est confessé, quand on a le regret général de ses fautes, qu'on s'humilie d'avoir si mal servi le bon Dieu, cela suffit. Il n'est pas souhaitable de revenir sans cesse sur le souvenir des fautes passées.

Je crois enfin que ce qui ôte le plus la joie à l'âme, c'est qu'on n'est pas assez généreux avec Dieu. Faire pour Dieu beaucoup de sacrifices, travailler à se vaincre dans les choses qui ont été la source

des fautes dans le passé, faire des efforts pour ressembler davantage à notre Seigneur, pour prendre, dans l'esprit de l'Évangile, les peines, les douleurs, les sacrifices, les humiliations qui se présentent, c'est de là que naîtrait cette joie, dont parle saint Paul²²³, qui surpasse tout sentiment, la joie du sacrifice, de la générosité, de l'amour, de l'union à notre Seigneur Jésus-Christ.

C'est la doctrine constante des théologiens que, même au pied de la croix, la Sainte Vierge avait, dans la fine pointe de son âme, une certaine joie divine, tandis que tout son être était broyé par la douleur. Cela devrait être, proportion gardée, dans l'âme religieuse qui, même au milieu de beaucoup de douleurs, peut trouver la joie dans le sacrifice et dans le don total de soi-même à Dieu.

Demandons à la Sainte Vierge si généreuse, si grande dans le sacrifice, si unie à Dieu dans l'amour et l'adoration, de mettre cette touche au fond de nos âmes, afin que nous offrions toujours nos sacrifices à Dieu, avec ce grand cœur, cette volonté pleine qui fait la paix de l'âme et aussi sa joie.



223. Ph 4, 9.

29 mai 1885

LA DÉVOTION AU SAINT-ESPRIT

Mes chères filles,

Tous les ans nous assistons à la cérémonie du sacrement de confirmation²²⁴, et ce doit être pour nous une source de grâces.

Au moment où l'évêque impose les mains et appelle l'Esprit Saint dans le cœur des enfants qui ne l'ont pas encore reçu, l'Esprit Saint prend possession de leurs âmes. Il peut aussi descendre dans celles qui l'ont déjà reçu, afin de les renouveler par sa présence et de prendre en elles un développement plus grand. Il veut vivre de plus en plus dans sa créature. Ayez donc une grande dévotion, à ce moment où l'évêque étend les mains, parce qu'il est considéré comme celui où l'Esprit Saint descend dans les âmes. Priez-le à ce moment de venir en vous, d'y habiter, et d'y régner en souverain maître.

J'avoue que je ne comprendrais pas une âme religieuse qui n'aurait pas une grande dévotion au Saint-Esprit. C'est à lui qu'est attribuée l'œuvre de la sanctification. Puisque nous sommes, comme religieuses, obligées de tendre à la perfection de l'amour, il faut, si nous voulons avancer tous les jours dans les voies de la sanctification, prier sans cesse le Saint-Esprit de faire *son œuvre* en nous.

Considérez l'Esprit Saint, si vous le voulez, comme Esprit de prière. Voyez comme il nous est nécessaire. N'est-ce pas lui qui prie

224. La veille, jeudi 28, mère Marie-Eugénie assistait à la Première Communion et à la Confirmation à Lübeck.

en nous avec des *cris inexprimables*²²⁵ ? Aussi comme il faut demander cet Esprit de prière, pour qu'il achève et complète en nous l'œuvre de la perfection ! – Une âme, serait-elle la plus imparfaite de toutes, si elle prie toujours dans les dangers, dans les difficultés de toutes sortes, sera revêtue de la force d'en haut, parce que tout est promis à la prière.

Vous pouvez aussi recevoir l'Esprit Saint comme Esprit d'amour. C'est lui seul qui peut vous introduire dans cette vie, propre à l'âme religieuse, la vie de l'amour de Dieu.

Pourquoi choisit-on la vie religieuse, si ce n'est pour aimer Dieu par-dessus toutes choses, et pour avoir avec lui des rapports d'amour qui soient plus grands, plus forts, plus puissants, plus intimes que tous les amours que nous aurions pu avoir sur la terre ? Jésus-Christ n'est-il pas pour nous le père, l'époux, l'ami choisi entre mille ? Si nous avons contracté avec lui une alliance éternelle, n'est-ce pas pour l'aimer d'un amour plus ardent, d'un amour qui renferme et toutes les tendresses naturelles et toutes les grâces surnaturelles ?

Hélas ! souvent cet amour se refroidit. Le cœur est tiède. On ne sent plus ces ardeurs, cette générosité qui nous avaient attirées d'abord. C'est alors qu'il faut prier l'Esprit Saint, l'amour même de Dieu, de nous réchauffer, de nous embraser, de consumer toute notre vie propre, nos penchants trop naturels, toutes nos dispositions mauvaises, et l'amour de nous-mêmes et de toutes les choses créées, pour que Jésus-Christ vive seul et règne dans nos cœurs. Voilà l'œuvre du Saint-Esprit.

Voyez donc, mes sœurs, comme il faut être attentives pendant cette octave à toutes les belles prières que l'Église met sur nos lèvres, pour demander l'effusion du Saint-Esprit, pour demander qu'il vienne avec tous ses dons, avec ses grâces, qu'il habite en nous, qu'il domine sur nous, qu'il soit tout pour nous. Tenez-vous sous son action, qu'il soit comme l'aspiration et la respiration de vos âmes. Qu'il soit votre maître dans la prière et dans l'amour.

225. Rm 8, 26.

5 juin 1885

FRUITS QUE NOUS DEVONS TIRER DE LA SAINTE COMMUNION

Mes chères filles,

Pendant cette octave du Saint Sacrement²²⁶, je désire vous parler des fruits que nous devons retirer de la sainte communion. Notre Seigneur les a lui-même exposés, quand il a dit : *Je vous ai choisis, afin que vous alliez, que vous portiez du fruit, et que ce fruit demeure*²²⁷. Et ailleurs : *Moi je vis par le Père, de même aussi celui qui me mange doit vivre par moi*²²⁸.

C'est bien là la vie religieuse : vivre pour Jésus-Christ, vivre pour son Église. Une Religieuse de l'Assomption surtout doit vivre pour la gloire de Dieu, pour le service de Dieu, et ne pas accepter de motifs inférieurs à celui-là.

Elle doit se dire : « Je me nourris si souvent de la chair de Jésus-Christ. Est-ce que je vis pour lui ? Ce qui m'occupe, ce qui fait l'objet de mes désirs, est-ce sa gloire ? Est-ce là que tournent mes pensées, mes actions, les mouvements vifs de mon cœur ? » Sans doute, d'une manière générale et vague, ce désir est toujours dans l'âme religieuse. Mais pouvons-nous nous rendre ce témoignage que nous vivons pour Dieu, de manière à ce que tout soit dirigé vers lui, les actions, les sentiments, les pensées ?

Regardons donc où vont nos désirs : sont-ils purement pour la gloire de Dieu et son service ? Lorsque quelque chose nous

226. Cette fête a été célébrée la veille, 4 juin.

227. Jn 15, 16.

228. Jn 6, 57.

préoccupe ou nous est pénible, est-ce parce que cela intéresse la gloire de Dieu, ou s'agit-il de notre propre satisfaction ? En un mot vivons-nous pour Dieu ou pour nous-mêmes ? On vit souvent pour soi dans une certaine mesure, dans ses désirs personnels, dans ses consolations, dans ses satisfactions, dans son honneur. Je connais peu d'âmes qui ne cherchent purement que Dieu et qui, dans les difficultés, se disent : « Pourvu que Jésus-Christ soit glorifié, pourvu que Dieu soit servi, qu'importe le reste ? Je ne vis pas pour moi, mais pour Jésus-Christ. » C'est là, mes sœurs, le fruit direct de la communion, et plus ce fruit se produit dans les âmes, plus on a l'assurance que la communion est bien faite.

Des communions mauvaises, il ne s'en fait pas parmi nous. Mais des communions tièdes, ou plus ou moins sans fruit, cela peut arriver. Vous vous souvenez de cette enfant qui disait : « Je ferai quelque chose pour Dieu et quelque chose pour grappin. » Ce n'est pas pour grappin que nous faisons des réserves, mais c'est pour l'amour-propre : on se persuade qu'il est impossible de tout lui refuser, à ce pauvre amour-propre. On ne peut pas le traiter si mal, et qu'il faut bien lui accorder quelque chose.

Le jour où une âme consent à cette pensée, elle fait à Jésus-Christ une véritable infidélité. Qu'elle tombe quelquefois, c'est inévitable. Mais qu'elle ne le veuille jamais, et qu'elle se relève tout de suite, en disant : « Dieu m'a appelée pour travailler à sa gloire, que puis-je faire qui soit pour le bien de cette sœur, de cette enfant, pour la consolation de ma supérieure, pour l'édification des jeunes sœurs avec qui je suis en rapport ? Comment puis-je procurer la gloire de Dieu et employer ma vie pour notre Seigneur ? » C'est une question qu'il faut souvent se poser, afin de se tourner de ce côté avec toute l'énergie de son âme et rejeter toute autre chose.

Notre Seigneur a dit encore : *Je vis par le Père*. Comment vit-il par son Père ? Il nous l'a montré : Il vit dans la pauvreté, dans l'obéissance, dans le sacrifice. Voyez à Bethléem, à Nazareth, dans la fuite en Égypte, dans toute sa vie, c'est par le sacrifice qu'il rend gloire à son Père. C'est par le sacrifice que nous pouvons, nous aussi, glorifier Dieu et vivre pour Jésus-Christ. Le sacrifice nous

ôte à nous-mêmes, nous fait monter plus haut pour rendre à Dieu hommage, gloire et honneur.

Notre Seigneur est venu pour procurer à son Père des adorateurs en esprit et en vérité. Par ses exemples et par ses paroles, il a enseigné aux hommes à connaître et à servir Dieu. Une religieuse est apôtre à la suite de Jésus-Christ, lorsque les actions qu'elle fait, les paroles qu'elle dit ont pour but de procurer à Dieu des adorateurs en esprit et en vérité, de le faire connaître et aimer de toute créature.

Notre Seigneur est venu *apporter le feu sur la terre*²²⁹ ; à nous de faire en sorte qu'il s'embrace. C'est là notre vocation, c'est là ce qu'il faut demander dans nos communions. C'est là le fruit qu'il faut en retirer. Puisque notre Seigneur s'est entièrement anéanti pour se donner à nous, c'est bien la moindre chose qu'il nous trouve prêtes à nous anéantir dans nos recherches personnelles.

Monter sur les ailes de l'adoration jusqu'au trône de Dieu, puis redescendre vers le prochain par le zèle, pour lui apporter sainteté et lumière, et l'aider à glorifier Dieu à son tour, c'est bien là, mes sœurs, le fruit de la sainte communion²³⁰.



229. Lc 12, 49.

230. Avant le départ de mère Marie-Eugénie, le 19 juin, les Annales indiquent un Chapitre le 17 : « Notre Mère recommande de travailler à notre sanctification pendant son absence. Le moyen pour avancer dans l'union à notre Seigneur est d'accepter chaque jour, comme venant de sa main, les épreuves, les difficultés, et de les porter dans un esprit de paix et d'amour. »

6 juillet 1885²³¹

VOUS ÊTES EN NOUS, SEIGNEUR

Mes chères filles,

On dit en général que les dernières paroles sont celles qui restent le plus dans l'esprit et dans le cœur, c'est pourquoi j'ai fait choix, pour vous la recommander, d'une parole qui me semble d'une souveraine importance et que vous dites tous les jours dans l'Office de Complies : *Vous êtes en nous, Seigneur, et votre saint nom a été invoqué sur nous, ne nous abandonnez pas*²³².

Vous êtes en nous, Seigneur. Cette pensée est celle qui doit sanctifier l'âme et diriger ses efforts dans le travail sur elle-même et dans les rapports de communauté. Si l'esprit de foi nous pénètre, nous aurons l'esprit de prière. J'insiste surtout sur l'esprit de prière, car la prière est le moyen de tout obtenir. Qu'est-ce que le recueillement ? Se recueillir, c'est rentrer en soi-même pour trouver Dieu qui habite en nous. Qu'est-ce que la prière ? C'est une élévation du cœur vers Dieu, c'est le cri de l'âme vers Dieu, réclamant ce dont elle a besoin. Si Dieu n'habitait pas en nous, nous pourrions encore le prier. Mais que sera-ce s'il habite en nous ! Quelle force, quel secours que la prière qu'il fait lui-même au-dedans de nous et avec nous !

Avez-vous jamais remarqué que lorsque les apôtres ont dit à notre Seigneur : *Apprends-nous à prier*²³³, c'était à la fin d'une nuit

231. Chapitre inédit fait à Bordeaux.

232. Jr 14, 9.

233. Lc 11,1.

passée en oraison ? Ils avaient admiré dans sa prière une manière si simple et si merveilleuse qu'ils disaient : « Seigneur, nous ne savons pas prier ainsi, *apprends-nous à prier*. Notre Seigneur prie en nous. Il est là entièrement en nous, adorateur et intercesseur tout à la fois, remplissant les quatre fins du sacrifice de la messe qui sont les quatre fins de la vie chrétienne. Il est là au-dedans de nous pour nous initier à l'état dans lequel il est, surtout pour nous unir à lui, nous initier à l'acte de la prière, car c'est par la prière que l'union se fait. Elle obtient une haute idée de Dieu, un grand amour pour lui, un grand désir de le servir. Elle nous apprend à quitter toutes les bagatelles de la vie présente dans lesquelles, pour les âmes religieuses, il y a beaucoup de temps perdu, sinon l'éternité.

Cherchez quelles sont les causes de vos fautes. Lorsque vous vous confessez, ce sont moins vos fautes que la cause de vos fautes qui doit principalement vous occuper. D'où viennent tous ces mouvements d'amour-propre, de curiosité, d'impatience ? Tout cela est motivé par de petites choses terrestres, des répugnances, des susceptibilités, la peine que l'on éprouve à s'effacer. Si on sentait qu'en s'effaçant on se rapproche de notre Seigneur, que l'entretien de Jésus-Christ est avec l'âme humble et simple, si on était bien pénétré de cela, on laisserait s'effacer l'extérieur, car en diminuant l'extérieur, on entre dans l'intérieur. On laisserait s'échapper toutes ces petites choses qui sont les occasions de nos fautes. Si on était bien persuadé de tout cela, comme on rentrerait dans cette demeure intime où celui qui est la béatitude des élus ferait notre bonheur ! Mais il faut renoncer à l'amour-propre, au monde, aux imaginations, à la curiosité, aux mouvements qui remuent l'âme et qui ont sur nous une certaine prise, afin de vivre avec Jésus-Christ dans cet intime de l'âme où il demeure.

Je vous propose donc cette parole : *Vous êtes en nous, Seigneur, et votre saint nom a été invoqué sur nous. Ne nous délaissez pas, Seigneur notre Dieu*, comme une parole qui doit remplir toute votre vie. Tous les jours en la récitant à l'Office, dites-vous : « Seigneur, vous habitez en moi. » Que ce soit votre principale dévotion. La Règle

de saint Augustin dit : *Vous êtes les temples de Dieu*. Ces paroles de saint Paul²³⁴ reproduites dans notre Règle sont devenues le moyen, la forme de la sanctification dans notre vie intérieure.

Remarquez bien que, si vous considérez que chacune de vos sœurs est le temple du Saint-Esprit, la demeure de Jésus-Christ qui habite en nous et qui regarde comme fait à lui-même ce qu'on fait au plus petit des siens, vous serez par-là même portées à être très charitables, toujours respectueuses, vous aurez un sentiment habituel de respect les unes envers les autres. Une sœur me disait qu'elle avait trouvé un peu dure la parole qu'un prédicateur avait dite pendant la retraite en montrant la terre : « Votre place, elle est là, mes sœurs, sous les pieds des autres. » Eh bien, si vous considérez Jésus-Christ dans une sœur, quelle peine aurez-vous à être à ses pieds ?

Les religieuses sont non seulement des âmes baptisées, mais des âmes prédestinées par Jésus-Christ à un état surnaturel plus élevé, des âmes reçues par lui comme ses épouses. Il a choisi leurs âmes pour qu'elles soient reines dans le temps et elles seront ses épouses pour toute l'éternité. Il est très facile d'être humble avec des personnes ainsi privilégiées. Si la Reine d'Espagne entraînait dans le couvent, vous trouveriez facile de lui donner toutes les marques du respect, de la politesse de ce monde. Je dis la reine d'Espagne comme je dirais une autre. C'est l'ordre du christianisme que ce sentiment de respect pour l'autorité. Aujourd'hui ce sentiment est bien détruit parce que nous voyons le plus souvent l'autorité en des mains indignes. Mais enfin c'était un sentiment chrétien que ce respect de l'autorité quelle qu'elle soit. Il est toujours plus facile d'avoir des égards pour une personne revêtue d'une certaine majesté, pour les évêques, par exemple. C'est évident pour toute personne qui nous est supérieure par un certain caractère.

Nos sœurs sont les temples de Jésus-Christ. Il habite en elles et il regarde comme fait à lui-même ce que nous faisons à chacune d'elles. Ce n'est pas seulement des pauvres que notre Seigneur a

234. 1 Co 3, 16.

dit : *Ce que vous ferez au plus petit des miens, c'est à moi que vous l'aurez fait*²³⁵. Il n'a pas dit : « Ce que vous ferez aux pauvres », mais : *Ce que vous ferez au plus petit*. Quand notre Seigneur a dit cette autre parole : *Qui vous écoute m'écoute, qui vous rejette me rejette*²³⁶, il l'a dite des supérieurs il est vrai, mais elle est encore vraie dans l'ordre de la charité, parce que mépriser une personne unie à Jésus-Christ, c'est mépriser Jésus-Christ lui-même. Qui n'a pas pour cette personne la charité, la condescendance, le respect, la bienveillance, celui-là n'a pas pour Jésus-Christ les sentiments d'amour et de foi qu'il devrait avoir. C'est sous ces deux aspects de la présence de Jésus-Christ en nous que je vous engage à chercher les vertus qui nous sont personnelles et aussi les vertus à l'égard du prochain.

Ce qui est vrai pour les sœurs l'est aussi pour les enfants. Elles ne sont pas religieuses, c'est vrai, mais ce sont des âmes baptisées, Dieu est présent en elles. Votre surveillance et tous vos travaux auprès d'elles ont pour but d'empêcher que jamais le démon ne prenne la place de Dieu en elles. En formant leur intelligence, leur cœur, leur conduite, c'est notre Seigneur que vous formez en elles, suivant cette parole de saint Paul : *Mes petits enfants, vous que j'enfante à nouveau dans la douleur jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous*²³⁷.

Voyez votre Mère : quelle doit être sa sollicitude ? C'est que Jésus-Christ soit formé en vous et qu'il le soit toujours plus parfaitement. Quand elle combat vos défauts, l'impatience, la dissipation, ce n'est pas pour vous contrarier, ce n'est pas un péché de regarder les mouches qui volent, mais cela empêche la formation de Jésus-Christ en vous. Il y a beaucoup de personnes vives, c'est leur nature ; mais vous avez reçu comme une nature intime, la grâce qui est une participation à la nature divine et par laquelle nous sommes comme le *commencement de la créature d'en haut*²³⁸. Votre Mère a la sollicitude de former Jésus-Christ en vous, de vous

235. Mt 25, 40.

236. Lc 10,16.

237. Ga 4, 19.

238. Cf. Jc 1, 18.

corriger pour que les défauts fassent place à Jésus-Christ, et de vous encourager afin de rendre notre Seigneur plus vivant en vous.

La parole que je vous donne aujourd'hui est une parole de foi ; pour la garder, il faut vous maintenir dans une grande confiance. Toute pensée contraire à la confiance ne vient pas de Dieu. Les théologiens disent que *Dieu est un bien infini qui aime à se répandre* : cette parole, je la trouve d'or et d'une infinie consolation. *Dieu est diffusant le bien*, qui est infini en lui. Dieu, en son essence, est un bien qui aime à se répandre, qui cherche les âmes pour se donner à elles. Il nous a cherchées. Où trouverez-vous là de quoi faire naître ces terreurs dont les âmes se nourrissent trop souvent ? Quoi ! Dieu dans son essence est le bien infini, et Dieu vous a choisies pour se donner à vous plus qu'à d'autres ! Vous n'avez pas correspondu à la perfection de votre vocation, je le veux bien, mais la même bonne volonté reste en Dieu. Il est toujours bon, il veut toujours se répandre très abondamment. Reprenez-vous, rendez-vous, dites-lui enfin : « Je ne veux pas rendre votre bonne volonté pour moi plus longtemps inutile, je désire recevoir ce bien que vous voulez me donner. J'ai fait beaucoup de fautes, mais accordez le pardon. Le pardon est aussi un de vos biens. Ma volonté est faible, mais votre grâce peut la rendre forte. »

Enfin, remédiez à tout par la confiance. Je sais qu'on répond : « Mais moi ? » Je ne vous demande pas d'avoir confiance en vous ; au contraire, c'est dans la mesure où la confiance en Dieu grandit que la confiance en soi diminue. Vous n'avez pas toujours été fidèles, mais le sang de Jésus-Christ a passé en vous et il purifie tout. Vous le savez, et c'est une doctrine bien consolante : dans l'absolution, le sang de Jésus-Christ non seulement efface les fautes, mais il fait revivre nos mérites et achève ce qui était incomplet. Le mérite revient, jugez quelle bonté !

Devant une pareille bonté, il y a vis-à-vis de Dieu une injure perpétuelle de la part de ses créatures quand elles se méfient tant soit peu de lui. Non, ne faites jamais cela. Si vous voulez que Dieu demeure en vous avec joie, songez à cette parole de notre Seigneur à sainte Gertrude : « Si je pouvais être malheureux au sein de la

Béatitude infinie, ce serait si je ne pouvais pas répondre à la confiance d'une âme qui se jette dans mes bras. »

Voyez quelle confiance vous devez avoir. À l'aide de la confiance, quelle générosité, quelle fidélité, quel respect, quelle charité, quel esprit de foi vous mettez dans vos rapports et dans toute votre vie.



17 juillet 1885

L'ÉLAN DE L'ÂME VERS DIEU

Mes chères filles,

Depuis quelque temps nous avons perdu beaucoup de sœurs²³⁹. Vous êtes-vous jamais demandé quel est le premier mouvement, le premier élan de l'âme, au moment où les yeux se ferment aux choses d'ici-bas pour s'ouvrir à celles de l'éternité ? C'est une chose qui nous intéresse toutes très vivement, puisque nous quitterons ce monde les unes après les autres, et qu'il importe, quand la mort viendra, d'être prêtes pour la vie éternelle.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler que l'âme, lorsqu'elle quitte ce monde, est poussée vers Dieu par un élan si ardent, si puissant, si irrésistible qu'aucune expression de la langue humaine ne peut le rendre. La pierre qui tombe rapide vers son centre n'est qu'une faible image de l'ardeur avec laquelle l'âme, dégagée des liens de ce monde, s'élance vers Dieu.

Aussi la damnation²⁴⁰ est-elle bien plus terrible à l'âme séparée que ne l'est la peine du sens. On le comprend : cette pauvre âme qui tend vers Dieu, son principe et sa fin, avec une véhémence qu'aucune expression humaine ne peut rendre, tant les choses éternelles dépassent nos pensées, se sent en même temps repoussée par la sainteté de Dieu, et impuissante à l'atteindre, jusqu'à ce qu'elle ait achevé de se purifier dans les flammes du purgatoire.

239. Six sœurs sont mortes depuis le mois d'avril, dont trois en juin.

240. « La peine du dam » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

Vous savez, mes sœurs, que, parmi les plus grandes grâces que Dieu daigne accorder aux âmes, il y a ce que l'on appelle le vol de l'âme. Quelques âmes très saintes, sainte Thérèse entre autres, ont connu ici-bas cet élan spontané, ce mouvement, ce vol de l'âme vers Dieu. C'est une grâce merveilleuse qui leur a donné quelque idée de l'impulsion qu'éprouve l'âme au sortir de ce monde. On dit que l'âme favorisée de cette grâce, ne serait-ce qu'une seule fois, ne peut jamais l'oublier et que les choses de la terre sont désormais impuissantes à la séduire.

Si vous n'avez pas eu ce don, mes sœurs, vous avez celui de la foi et, par la foi, la lumière des choses éternelles. N'attendez donc pas de quitter ce monde pour vous tourner complètement vers Dieu. Dès à présent, tâchez que votre âme aille sans cesse trouver son centre et son repos en Dieu, et qu'elle ne le cherche pas en autre chose. Les choses créées peuvent lui manquer, mais elle a Dieu, et Dieu est l'unique nécessaire de l'âme. Il faut donc qu'elle tende continuellement vers ce bien, qu'elle s'efforce d'ôter tout ce qui l'empêcherait de l'atteindre.

Au dernier moment, une seule chose nous arrêtera pour aller à Dieu : nos péchés et nos habitudes imparfaites. Car ce ne sont pas nos péchés seulement – ils peuvent être effacés par l'absolution, par la contrition du cœur – mais il reste dans l'âme une trace, une souillure de ces péchés. Rien de souillé ne peut entrer dans la lumière inaccessible de Dieu.

Si nous étions plus pénétrées de ces pensées de la foi, comme nous combattrions nos habitudes imparfaites, nos lâchetés, nos impatiences et tout ce qui peut arrêter l'âme dans son vol vers Dieu ! C'est pour cela qu'il faut beaucoup prier pour les sœurs qui nous ont quittées. En général elles n'ont pas commis de grands péchés. Nous demandons à Dieu que le sang de son Fils les purifie au plus vite de leurs fautes vénielles et des imperfections qui les empêcheraient encore d'atteindre leur fin.

Par quel moyen ces âmes seront-elles purifiées, et comment arriverons-nous nous-mêmes à notre fin ? C'est en vertu de la Passion et du sang de Jésus-Christ que le ciel s'ouvre pour les âmes du purgatoire. C'est dans la méditation habituelle de la Passion,

c'est dans le sang de Jésus-Christ et les larmes de Marie, que nous serons purifiées.

Pendant cette vie nous sommes distraites par les choses qui nous entourent : la curiosité, le respect humain, le désir d'être estimé, d'être loué, tout cela distrait notre esprit et notre cœur de cette fin souveraine qui est d'aimer Dieu, de le désirer, de nous unir à lui. Saint Augustin a dit : *Notre cœur est inquiet, Seigneur, jusqu'à ce qu'il se repose en toi*²⁴¹. C'est une vérité absolue, mes sœurs. L'âme ne trouve ni repos ni plénitude de vie, tant qu'elle ne se repose en Dieu. La mort rend cela plus sensible, parce que tout ce qui distrait a disparu.

N'attendons pas le jour de l'éternité pour nous tourner vers Dieu. Tenons-nous tous les jours de notre vie avec Marie au pied de la croix de Jésus. Là, purifiant nos âmes dans la contrition, la pénitence, le détachement et l'amour, conformons-nous si parfaitement à Jésus-Christ crucifié qu'il puisse, à l'heure de la mort, nous admettre sans retard à l'union divine pour laquelle nous sommes faites²⁴².



241. Saint Augustin, *Confessions* I 1,1.

242. Le mercredi 29 juillet, les Annales indiquent un Chapitre de mère Marie-Eugénie sur sainte Marthe. Aucune note n'en a été retrouvée.

7 août 1885

LA VRAIE PAIX DE L'ÂME

Mes chères filles,

Dans un des Évangiles de ces derniers dimanches, notre Seigneur dit cette parole sur laquelle j'ai envie d'appeler votre attention : *Si tu avais reconnu ce qui peut te donner la paix*²⁴³.

Au moment où quelques-unes d'entre nous se préparent à entrer en retraite, il me semble que c'est une parole que l'âme fait bien de s'appliquer. Jésus, voyant Jérusalem, pleura sur elle et dit : *Ah ! si toi aussi, tu avais reconnu en ce jour ce qui peut te donner la paix ! Mais hélas ! cela est resté caché à tes yeux.* La retraite est le temps de la visite de notre Seigneur, et sa visite doit donner la paix. La paix de l'âme ne consiste pas dans les choses que l'âme peut désirer, mais dans l'union à Dieu. Être bien avec Dieu, être bien avec le prochain, être bien avec soi-même : voilà en quoi consiste la paix de l'âme.

Comment est-on bien avec Dieu ? – On est bien avec Dieu, quand on veut tout ce que Dieu veut. On reçoit la lumière qu'il donne. On écoute sa voix. On entre dans tout ce qu'il demande et on se conforme à tous ses desseins. Cette lumière intérieure, vous la recevrez plus directement pendant la retraite. Tâchez de la rendre féconde par l'amour et le sacrifice.

Comment est-on bien avec le prochain ? – Vous le savez, mes sœurs, c'est par l'humilité, la charité, c'est dans la mesure où, se

243. Lc 19, 42.

dégageant de tout amour-propre, on vit dans l'observance des règles, dans l'obéissance aux supérieures qui sont aussi un prochain avec lequel il faut être bien.

Donc, pour être bien avec Dieu, il faut vivre dans la pauvreté, la chasteté, l'obéissance que nous lui avons vouées. Pour être bien avec le prochain, il faut vivre selon la Règle et l'esprit qui nous est recommandé dans les Constitutions de la charité, de l'humilité, de l'obéissance.

Enfin, et c'est le plus difficile, comment vit-on bien avec soi-même ? – Mes sœurs, c'est en se quittant parfaitement soi-même. Tous les mouvements violents qui soulèvent l'âme, tout ce qui trouble, tout ce qui afflige vient de quelque défaut, de quelque imperfection qu'on garde en soi, d'un ferment d'orgueil qui rend exigeant, susceptible, et qui fait que tout dans l'âme n'est pas ordonné selon Dieu.

J'en appelle à votre expérience, n'est-ce pas ce qu'il y a de plus difficile que d'être bien avec soi-même ? C'est qu'on se porte toujours soi-même, et c'est lourd à porter ! Souvent on trouve plus de vertu chez les autres que chez soi. Si l'on fait des fautes, le prochain vous le pardonne, en religion surtout, parce que le prochain a de la vertu. Est-ce une raison pour en profiter ? Non, mes sœurs. Croyez-le bien, faire pratiquer la vertu de patience aux autres n'est pas ce qui donnera la paix.

J'avoue ne pas comprendre comment, dans la vie religieuse, il y a des personnes qui peuvent, au moment d'une retraite, ne pas vouloir changer leurs mauvaises dispositions, et se disent : « Partout on m'a trouvée imparfaite », sans chercher à connaître et à corriger leurs défauts.

Pour vous, mes sœurs, dites plutôt : « Il faut que je me change, que je devienne parfaite, que je fasse tous les sacrifices que demandent mes vœux. Que je vive ou que je meure, peu importe, je veux être désormais fidèle à Dieu, humble et généreuse pour le prochain, entrer dans les règles, dans l'esprit de mes vœux, et trouver dans la paix avec Dieu et avec le prochain, la paix avec moi-même, comme notre Seigneur me l'a promise, parce que j'aurai

connu le temps de sa visite. » *Si tu avais reconnu en ce jour ce qui peut te donner la paix ! Mais, hélas ! cela est demeuré caché à tes yeux.*

Notre Seigneur, après nous avoir dit ce qui est pour notre paix et ce qui peut nous préserver des attaques des ennemis, énumère tous les maux qui tomberont sur Jérusalem infidèle : *Il viendra pour toi des jours où tes ennemis viendront mettre le siège devant toi, t'encercleront et te presseront de tous côtés, parce que tu n'as pas reconnu le moment où Dieu te visitait*²⁴⁴.

Comme Jérusalem, nous avons, nous aussi, des ennemis. Si nous ne faisons pas attention à conserver notre âme dans la fidélité aux vœux, dans la charité et l'humilité, le démon l'assaille de tentations, de répugnances ; il soulève certaines antipathies qui sont comme ces murs qui entouraient Jérusalem. *Ils t'encercleront et te presseront de toutes parts.*

Le démon a une certaine puissance sur le corps. S'il ne peut pas savoir tout ce qui se passe au fond intime de l'âme, il surprend les mouvements imparfaits, les vivacités, les ennuis que nous témoignons, l'orgueil, les plaintes, les murmures. Il voit le côté faible de la place, et c'est par là qu'il dresse ses plans, pose ses batteries et nous attaque. Comme un habile capitaine qui fait le siège d'une place, il travaille en général à séparer l'âme d'avec ses supérieures, d'avec ses sœurs... Il faut garder son secret. Saint Ignace dit qu'il agit en cela comme ferait un séducteur qui commence par dire : « Vous n'en parlerez pas. »

Ainsi fait le démon : il demande le secret à l'égard des supérieures et des personnes qui peuvent aider l'âme. Ensuite il cherche à inspirer envers les supérieures certaines antipathies, certaines amertumes, certains sentiments qu'on n'est pas traité avec justice. Une fois l'âme isolée, séparée, dit saint Ignace, ce que Satan inspire, ce qu'il dicte est bien mieux écouté. C'est alors qu'arrivent les grands dangers, comme pour Jérusalem : *Ils te jeteront à terre, toi et tes enfants qui sont chez toi, et ils ne laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas reconnu le moment où Dieu te visitait.*

244. Luc 19, 43-44.

Je le sais, il y a dans les paroles de notre Seigneur un sens matériel, il parlait des malheurs et des jugements qui seraient exercés sur la ville coupable, malheurs et cruautés qui lui vinrent de ses propres enfants. Malheurs que ses ennemis eux-mêmes auraient voulu conjurer et qu'ils n'ont pu arrêter.

Mais notre Seigneur parlait aussi de l'âme quand elle n'est pas fidèle. Elle ne veut pas accepter toute la lumière qui lui est donnée pour son bien et se laisse entourer de circonvallations par l'ennemi. Il parlait de ce travail que le démon fait autour de l'âme, alors qu'elle sort de retraite sans avoir donné à Dieu tout ce qu'il prétendait, sans avoir accepté la paix qu'il voulait lui apporter à l'heure de sa visite. Alors l'âme est exposée à toute la méchanceté, à toute la cruauté de l'ennemi à qui elle a donné prise vis-à-vis d'elle. Selon la parole de l'Évangile, la trouvant purifiée dans une certaine mesure, il va chercher sept autres esprits plus méchants que lui, et vient faire le siège de cette âme, s'en empare, en sorte que son second état est pire que le premier²⁴⁵.

Donc, mes chères sœurs, faites votre retraite avec une générosité absolue. Faites-la en présence de celui qui vous regarde sans cesse, de celui qui voit tout, le plus intime, le plus profond. Notre Seigneur vous regarde à toute heure du fond de son tabernacle. Il est là, Dieu et homme tout ensemble, et son regard vous pénètre tout entières. Faites en sorte que rien en vous ne lui soit douleur, qu'il n'ait point de larmes à verser sur vous comme sur Jérusalem, mais qu'il puisse vous dire : « Je t'ai fait connaître ce qui est pour ta paix, et tu l'as accepté. »

Remarquez-le, mes sœurs, n'importe les sacrifices que notre Seigneur nous demande, c'est toujours pour notre paix, pour notre bonheur du temps et de l'éternité qu'il les demande. « Tu as connu le temps de ma visite, vous dira-t-il. Moi, je te défendrai contre ces ennemis cruels, qui voulaient ta perte et dressaient leurs plans d'attaque contre toi. Sans réserve tu t'es donnée à moi, et moi, je me donne à toi. Je serai ta lumière et ta force. Ne crains rien, ce qui d'abord te paraît dur se tournera en douceur par ma grâce. »

245. Cf. Mt 12, 45 et Lc 11, 26.

Si tu avais reconnu ce qui peut te donner la paix ! Au contraire, vous pouvez vous en souvenir, toutes les fois que vous avez gardé un mauvais sentiment, un défaut, quelque chose d'imparfait, vous avez été malheureuse. On sait cela, et cependant on y tient ; on tient à ses défauts, bien qu'ils fassent souffrir. C'est le mystère du péché originel. Ce sont des doutes sur le prochain, sur la bienveillance des supérieures, sur ce qu'on ne vous a pas assez aimée, estimée. Tout cela est mauvais et malheureux, tout cela est la conséquence du péché qui nous aveugle et nous fait chercher notre bien et notre consolation en dehors de Dieu et de sa volonté.

Nous croyons nous aimer nous-mêmes en faisant ainsi. Mais non, mes sœurs, en tout et toujours cette vérité reste la dernière : Jésus-Christ seul nous aime et sait ce qui est pour notre paix. Il nous aime d'un amour fort, tendre, intelligent, fidèle. Un amour qui veut notre bien en ce monde comme en l'autre. Abandonnons-nous donc entièrement à sa conduite, c'est là tout l'homme.



21 août 1885

L'ACTION DE GRÂCES

Mes chères filles,

Il me semble que je vous ai peu parlé de l'action de grâces. Cependant la vie spirituelle, la vie intérieure se remplit beaucoup de ce sentiment.

Saint François de Sales conseille de toujours rendre grâces à Dieu des biens naturels et surnaturels que nous avons reçus de lui. En effet, Dieu nous a donné la vie et plus que la vie : il nous a donné la grâce, il nous a fait naître dans l'Église catholique. C'est par sa bonté toute miséricordieuse que nous avons reçu un enseignement chrétien, participé aux sacrements et que tant de lumières et de dons divins ont rempli notre vie.

Nous devons encore tous les jours, d'après saint François de Sales, rendre grâces à notre Seigneur de son Incarnation et de sa Passion. Si le Verbe éternel, Fils du Père, est descendu sur la terre pour nous et pour notre salut, n'est-il pas bien juste que ce soit pour nous le sujet de continuelles actions de grâces ? Sa Passion très douloureuse, excès d'amour et de souffrances, n'est-ce pas encore un sujet d'action de grâces continuelle ?

Je crois bien qu'étant pénétrées du sentiment de notre indigence, nous savons demander à Dieu. Avec la conscience de nos fautes, nous le prions de nous les pardonner. Nous comprenons que Dieu étant notre créateur et notre souverain maître, il faut l'adorer. Mais en général nous pensons très peu à rendre grâces.

Si la vie intérieure, spirituelle, surnaturelle était plus constamment occupée de l'action de grâces, il y aurait beaucoup moins d'agitation. Les côtés tristes par lesquels on s'abat seraient emportés par les flots de la louange et de la reconnaissance. Si l'on remerciait Dieu sans cesse, si l'on reconnaissait qu'il a fait pour nous, en se faisant homme, en souffrant sur le Calvaire, ce qu'aucune créature n'aurait jamais pu deviner, l'âme se remplirait de reconnaissance, au lieu d'être remplie d'une foule de petits désirs, de petites craintes, de petites agitations, de petites tristesses, évidemment moins agréables à Dieu que l'action de grâces.

Je ne vous ai pas encore parlé de ce qui doit être pour nous, religieuses, le motif d'actions de grâces perpétuelles : la vocation. La vocation, dit saint François de Sales, est un appel particulier, un choix spécial de Dieu. Nous avons été, bien qu'indignes, l'objet de ce choix, de cet appel plein d'amour.

Vous me direz peut-être, et c'est vrai, que vous êtes fidèles à cet appel. Il y a eu des sacrifices à faire, vous sentez qu'il faut en faire encore. Eh bien, je ne sais pas si ce n'est pas une des choses dont il faudrait rendre grâces ! Comment ! Dieu nous a tout donné, Dieu s'est sacrifié lui-même pour nous : n'est-il pas juste de le remercier, s'il nous a rendues dignes et jugées capables de souffrir quelque chose pour lui en union avec notre Seigneur, de répondre par nos sacrifices à ce sacrifice sans bornes qui s'appelle la Passion ? Si quelquefois nous nous sentons comme écrasées sous le poids de nos sacrifices, c'est que nous ne les prenons pas assez du côté de l'action de grâces.

Essayez dorénavant, mes sœurs. Si vous avez quelque chose à souffrir, dites : « Merci, mon Dieu, de ce que vous m'aimez assez, moi, pauvre petite créature, pour me mettre en état de vous rendre quelque chose, de faire ou de souffrir quelque chose pour vous. Quand vous m'envoyez la souffrance, vous m'honorez de votre ressemblance. Tantôt vous honorez mon corps, tantôt mon esprit ou mon cœur, quand vous leur donnez à souffrir quelque chose de ce que vous avez souffert. »

Voyez notre Seigneur au moment où il est livré entre les mains de ses bourreaux, trahi par un de ses disciples, renié par un autre,

abandonné de tous. Il ne voit que sa Mère au pied de la croix, mais dans une douleur qui ajoute encore à ses douleurs. S'il regarde le ciel, il se voit comme abandonné par son Père, frappé par son Père comme le pécheur universel, parce qu'il s'est chargé de l'iniquité de nous tous ! C'est ainsi qu'aux plus grandes souffrances physiques, notre Seigneur a joint les plus grandes souffrances du cœur et de l'âme. Toutes ces souffrances, elles sont offertes pour nous. Notre Seigneur n'en trouve pas une de trop pour nous racheter. Il les embrasse toutes pour notre amour.

Quand nous avons quelque chose à souffrir dans nos corps, songeons aux douleurs physiques de notre Seigneur. Rendons-lui grâce de ce qu'il nous honore de sa ressemblance, en nous donnant quelque chose d'analogue à souffrir.

Peut-être notre souffrance viendra-t-elle d'une prière douloureuse ! Quelle prière plus douloureuse que celle de l'agonie au jardin de Gethsémani ? Quelle prière plus douloureuse que celle de la Croix ? Mais aussi quelle prière plus efficace, plus sainte, plus puissante ? Quand c'est du côté de l'esprit que nous avons quelque souffrance, regardons l'esprit de Jésus-Christ si grand, si lumineux, si admirable, envahi par la tristesse et par la crainte, par l'angoisse et par la douleur, soit à Gethsémani, soit au Calvaire.

Que restait-il de son Église au pied de la croix, où il expirait, délaissé des siens, délaissé même de son Père ? Il voyait bien, comme Dieu, que son Église était fondée et qu'elle subsisterait jusqu'à la fin des siècles, en dépit des persécutions et de la rage de l'enfer. Mais comme homme, il souffrait d'une indicible souffrance, de la fuite des apôtres et de l'abandon des siens. Seule Marie était là pour s'associer à sa douleur, avec saint Jean et quelques saintes femmes.

Quand donc il y a des angoisses, des souffrances que Dieu ordonne ou permet, disons-lui : « Mon Dieu, je vous rends grâce. Vous me faites en quelque chose à votre ressemblance. Vous vous imprimez en moi non seulement au-dehors par la mortification, mais encore au-dedans et jusqu'au plus intime de mon être. »

Il y a encore une autre raison, mes sœurs, de rendre grâce, quand nous souffrons : c'est que toutes nos souffrances peuvent effacer nos

péchés, si nous les acceptons en esprit d'expiation et d'amour, avec le désir sincère qu'elles impriment en nous la ressemblance de Jésus-Christ sur la croix. Alors non seulement les biens, mais les peines et les sacrifices, devenant pour nous l'occasion d'actions de grâces, nous sommes comme le demandait saint Paul : *Rendez grâce en toute circonstance*²⁴⁶.

Essayez un peu, mes sœurs, de l'action de grâces dans la vie spirituelle. Joignez-la aux lumières, aux connaissances, aux grâces d'oraison et de prière que vous avez reçues. Vous verrez si elle ne vous portera pas plus haut, si elle ne vous rendra pas plus généreuses dans l'amour de notre Seigneur, et plus unies à lui.

L'amour, c'est le grand but de tout ce que nous faisons : prière, souffrance, vocation, tout cela doit agir sur notre âme pour lui donner un amour plus ardent, plus reconnaissant et plus fidèle.



246. 1 Th 5, 18.

18 septembre 1885

SIMPLICITÉ POUR FAIRE LA VOLONTÉ DE DIEU
ET CHERCHER EN TOUTES CHOSES À LUI PLAIRE

Mes chères filles,

Vous avez fait votre retraite, et vous venez d'entendre une parole²⁴⁷ qui a admirablement exposé les détails et les devoirs de la vie religieuse, sans rien voiler de ce qu'il y a d'efforts à faire pour les bien accomplir.

Je viens vous dire aujourd'hui que, pour bien garder vos résolutions, le meilleur moyen est de rentrer dans votre cœur et d'y chercher, d'y trouver Jésus-Christ. *Qui marche avec simplicité, marche avec confiance*²⁴⁸, dit l'Écriture. C'est donc dans une grande simplicité que je vous engage à chercher Jésus-Christ. Ne le cherchez pas dans l'inquiétude, la multiplicité des devoirs, dans une certaine ardeur naturelle, parce que tout cela vous détournerait de la simplicité.

Je vous indiquerai deux points principaux. D'abord la simplicité à faire la volonté de Dieu. Que ce soit la volonté de Dieu que vous cherchiez en toutes choses. Vous êtes consolée ou vous ne l'êtes pas ; vous avez des lumières ou vous n'en avez pas, mais vous faites la volonté de Dieu en vous appliquant à la prière, parce que vous savez que notre Seigneur a dit : *Il faut toujours prier sans se décourager*²⁴⁹.

Simplicité à faire la volonté de Dieu dans les peines, dans les chagrins, dans les difficultés qu'on peut rencontrer. On est moins estimé qu'on ne voudrait l'être. On a des sacrifices à faire, des

247. Le père Stanislas, capucin.

248. *Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter*. Pr 10, 9 (Vulg.).

249. Lc 18, 1.

emplois qui ne plaisent pas, une chose ou une autre qui nous coûte. Mais plus est grande la simplicité à faire la volonté de Dieu, plus la peine s'en va. Quand le cœur est entièrement à Jésus-Christ, on éprouve une paix, une joie qui ôtent la moitié de la peine.

Simplicité à faire la volonté de Dieu dans les efforts que vous devez faire sur vous-même. Vous savez très bien que Dieu veut que vous soyez de parfaites religieuses. L'apôtre l'a dit : *La volonté de Dieu, c'est votre sanctification*²⁵⁰. Mais pour se sanctifier, il y a des efforts à faire sur soi, efforts pour être toujours régulière, efforts pour renoncer à bien des adoucissements dont il semble que nous avons besoin. Efforts pour s'humilier, quand l'occasion de s'humilier se présente. Efforts pour se conformer à toute heure à nos différentes règles, pour y faire constamment attention, et l'attention est difficile.

Simplicité enfin, pour ne voir en toutes choses, et du matin au soir, que la volonté de Dieu. Si l'on se lève, c'est parce que Dieu le veut, et alors on le fait promptement. On va ensuite à l'oraison pour plaire à Dieu. De même pour les repas, on n'y va pas pour satisfaire à un besoin naturel, mais parce que Dieu veut que nous réparions ainsi nos forces. Il ne faut pas que le motif qui nous détermine soit nous-mêmes, il faut que le motif soit toujours de faire la volonté de Dieu dans la Règle.

Je passe maintenant à ma deuxième recommandation, qui est de vouloir être agréable à Dieu en toutes choses, de chercher à lui plaire avec une grande simplicité de cœur par toutes nos pensées, nos affections, nos actions, en sorte que nous réalisions vraiment la parole de l'Écriture : *Comme les yeux de la servante vers la main de sa maîtresse, nos yeux, levés vers le Seigneur notre Dieu, attendent sa pitié*²⁵¹.

Voyez, mes sœurs, dans quelle simplicité de cœur cela peut vous établir ! Ne croyez pas que vous pourrez garder vos résolutions, si vous n'y êtes fidèles par une union véritable de cœur et de volonté avec notre Seigneur, par une dépendance entière de lui. Vous pourrez chercher des moyens extérieurs, vous appuyer sur ceci ou

250. 1 Th 4, 3.

251. Ps 122, 2.

cela. Il faudra toujours revenir à ce moyen souverain que je vous indique : vous appuyer sur Jésus-Christ, en lui donnant votre volonté, en lui donnant votre cœur. *Mon fils, prête-moi attention*²⁵². Cette parole revient sans cesse, sous une forme ou sous une autre, dans la sainte Écriture. C'est là surtout ce que Dieu demande à sa créature. Jésus-Christ, qui nous a donné son cœur, veut qu'en retour nous lui donnions le nôtre, avec une grande pureté d'intention, avec droiture et simplicité. *La simplicité doit être dans l'intention, la pureté dans l'action*, est-il dit dans l'*Imitation*. Alors la vie est paisible.

J'ai vu des âmes très éprouvées dans le monde et qui avaient de grandes croix. Leur chemin était hérissé d'obstacles et de difficultés. Cependant elles savaient trouver une paix profonde dans cette union à la volonté de Dieu, dans cette pureté d'intention et cette droiture. À combien plus forte raison doit-il en être ainsi de l'âme religieuse, si elle ne met pas son *moi* entre les choses et Dieu ! Son unique affaire doit être de contenter notre Seigneur. Elle n'a pas besoin de regarder au-dessus, à côté, à droite ou à gauche, comme les gens du monde, pour savoir si notre Seigneur est content. Il voit le fond du cœur. S'il vous trouve fidèles à vos résolutions, s'il vous voit marcher humblement et simplement, que voulez-vous qu'il demande de plus ?

C'est là ce qui conduit au ciel, à l'amour parfait. C'est aussi ce qui donne à l'obéissance et à l'effort de l'humilité une douceur qui fait trouver suave le joug de Jésus-Christ et son fardeau léger.

Tâchez donc dans vos résolutions de vous tourner de ce côté-là. Persuadez-vous bien que ce n'est pas par le dehors que vous devez travailler à votre perfection, mais par le côté intérieur. Je dis ceci pour les plus jeunes sœurs comme pour les plus anciennes. Nous devons toutes nous appliquer au recueillement intérieur, à la présence de Dieu, à la dépendance intérieure de Dieu, cherchant du matin au soir à lui plaire, à faire sa volonté dans les choses les plus ordinaires et les plus communes.

252. Pr 23, 26.

25 septembre 1885

COMME ÉPOUSES DE JÉSUS-CHRIST, NOUS DEVONS
LE CONSOLER, RÉPARER LES OUTRAGES QUI LUI SONT FAITS,
ET LE SUIVRE DANS SA VOIE DOULOUREUSE

Mes chères filles,

Depuis quelque temps notre Seigneur reçoit des outrages de toutes sortes : outrages contre sa croix, outrages contre sa personne même au saint Sacrement, puisque c'est presque tous les jours qu'il y a des vols sacrilèges, et qu'à chaque fois les hosties sont profanées et jetées par terre. Je viens aujourd'hui vous proposer une forme de réparation qui sera chère à votre cœur, et d'un grand prix, d'un grand mérite devant notre Seigneur.

Vous communiez souvent. Chaque fois représentez-vous notre Seigneur couvert de plaies, couvert d'injures, dans l'état de l'*Ecce Homo*²⁵³, quand, présenté aux hommes, les hommes n'ont pas voulu de lui et ont crié : *Qu'on le crucifie ! Son sang, qu'il soit sur nous et sur nos enfants !*²⁵⁴ C'est dans cette souffrance, dans ce dédain, dans cet abandon universel, puisque son Père même l'abandonne, que notre Seigneur vient à vous, et demande à son épouse un asile dans son cœur !

Si vous aviez été à ce moment de la Passion sur la place de Jérusalem, si l'on vous avait permis d'ouvrir une petite chambre, d'offrir un asile à notre Seigneur, n'auriez-vous pas été heureuse de panser ses plaies, de lui prodiguer vos soins, de l'entourer

253. « Voici l'Homme » Jn 19,5.

254. Mt 27, 22-25.

d'hommages, de respect, d'adoration, d'amour ? Eh bien, c'est votre cœur qu'il faut lui ouvrir ainsi, quand vous allez le recevoir dans la sainte communion.

Il vient à vous avec toutes ses plaies. Vous comprenez que pour pouvoir les panser toutes, pour ôter les traces des épines, les douleurs de la flagellation, il faut qu'il ne trouve en vous rien qui lui soit *épine* ! Pour cela, que votre cœur se dépouille entièrement, qu'il se donne sans partage et dise : « Mon Dieu, s'il y a quelque chose en moi qui vous soit encore une épine, j'y renonce de tout mon cœur. Si c'était mon œil, je l'arracherais aussitôt. Ma main droite, je la couperais et la jetterais au feu. Si c'était même le sentiment le plus fort, le plus vif de mon âme, de mon cœur, mon honneur, ma volonté... j'y renonce pour vous être dès ce moment un lieu sans épine, sans blessure, un lieu où vous vous trouviez bien. Un lieu où vous soyez reçu avec respect, amour, soumission parfaite, où tout ce que j'ai de cœur soit employé à guérir vos plaies et à adoucir vos douleurs, au lieu de vous en causer jamais une seule ! »

Ce premier sentiment vous aidera beaucoup, car je ne crois pas qu'il y ait rien qu'on ne veuille accepter, rien qu'on ne soit prêt à redresser, en face de notre Seigneur Jésus-Christ blessé, flagellé, couronné d'épines.

J'arrive à la seconde pensée. Si notre Seigneur vous demande votre cœur comme à ses épouses, s'il entre chez vous si souvent par la sainte communion, s'il y vient couronné d'épines, avec ses plaies, avec ses blessures, est-ce pour que vous n'en ayez jamais ? Croyez-vous qu'en ouvrant cette petite chambre, ce sanctuaire, ce domaine de votre cœur à notre Seigneur, et voulant le recevoir et le consoler, ce soit à la condition que vous ne ressentiez rien de ses douleurs ? Que vous n'ayez jamais ni coups, ni blessures, ni épines, ni délaissements ? Que personne ne dise de vous ce qu'on a dit de notre Seigneur : « Qu'elle devienne ce qu'elle voudra..., qu'elle meure... qu'avons-nous à faire d'elle » ?

*Le disciple n'est pas au-dessus de son maître*²⁵⁵, a dit notre Seigneur. Si le serviteur doit accepter d'être traité comme son maître, à plus

255. Mt 10, 24.

forte raison l'épouse doit-elle accepter les mêmes conditions et toujours ouvrir son cœur à Jésus-Christ couronné d'épines. Si elle veut lui être une épouse fidèle, après avoir pris la résolution de ne le blesser jamais, elle doit prendre ensuite la résolution d'accepter toutes les épines dont il est couronné. La vie est remplie d'épines : tantôt c'est une petite épine, tantôt c'est une grande. Il faut les accepter, si l'on veut consommer l'union qui ne se fait jamais mieux qu'à la croix.

Remarquez, mes sœurs, que ce sont deux choses consolantes que je vous propose : la première, de recevoir notre Seigneur et de le consoler par votre amour ; la seconde, de le consoler encore en acceptant ce qu'il voudra vous donner de sa couronne d'épines, de ses souffrances et de ses délaissements. Il y aura certainement un jour où toutes nous aurons à passer par la douleur, par des douleurs extrêmes, c'est quand nous quitterons ce monde. Il ne faut pas vous figurer qu'on meurt sans des douleurs extrêmes. Pour pouvoir les accepter, il faut s'être habituée à avoir sans cesse sous les yeux Jésus-Christ dans sa Passion, Jésus-Christ crucifié.

Voyez la pauvre sœur Marie-Marthe. Dieu a disposé d'elle et l'a appelée à lui hier soir à onze heures et demie. Les derniers jours ont été très douloureux. Elle avait des étouffements, des souffrances, des angoisses de toutes sortes. Mais elle regardait notre Seigneur, et elle acceptait tout pour son amour, parce que, croyez-le bien, elle s'était habituée de bonne heure à souffrir pour Dieu.

Habituez-vous donc à souffrir. J'ajouterai, habituez-vous à porter les croix en silence, aux pieds de notre Seigneur, les unissant à l'état dans lequel je vous le représente, état de souffrance qui est aujourd'hui celui où notre Seigneur est réduit dans la société.

Il n'en était pas ainsi autrefois. Quand on faisait la procession du saint Sacrement, tout le monde s'agenouillait. On se découvrait à la vue d'une croix, et on n'avait pas l'idée d'arracher les croix des cimetières, de les briser, de les profaner, comme on le fait de nos jours. C'est triste à dire, mais chez les peuples les plus sauvages, chez les Cochinchinois, notre Seigneur est mieux traité que chez nous.

C'est à nous à le consoler, mes sœurs, à baiser ses plaies, à souffrir quelque chose pour lui. Je ne vous demande pas des souffrances que vous chercheriez vous-même. Je vous demande d'accepter toutes celles que Dieu vous envoie, dans cette double disposition de générosité et d'amour de Jésus-Christ crucifié, afin de vous disposer à recevoir les fruits de cet état dans lequel était notre Seigneur dans sa Passion, état dans lequel il est encore aujourd'hui, insulté et méprisé dans le sacrement de son amour²⁵⁶.



256. Le 9 octobre, les Annales indiquent un Chapitre sur saint François d'Assise : « Dieu se manifeste aux humbles et aux petits. » Le 16, pas de Chapitre, « Notre Mère est souffrante. » Le 23, Chapitre sur la prière, « Notre Mère n'a dit que quelques mots. »

6 novembre 1885

L'HUMILITÉ

Mes chères filles,

Je suis contente qu'on ait lu le chapitre de l'humilité. En pensant cette semaine à cette armée triomphante des saints dont nous devons faire partie un jour, j'ai pensé que, de toutes les dispositions qui peuvent nous conduire à la perfection, l'humilité est la plus sûre. Dieu répand ses grâces, mais il les répand de préférence sur les créatures humbles et abaissées qui, dans tous les événements de la vie, répondent par l'humilité à tous ses desseins.

Parmi les saints que nous honorons, il y a beaucoup de saints cachés, inconnus. C'est pour eux surtout que cette grande fête de la Toussaint a été instituée. Il y a beaucoup de saints personnages dont on ne fait jamais la fête. Dans quelle retraite, dans quel silence, dans quel état effacé ont-ils passé leur vie ! Que de religieux et de religieuses dont on n'a connu ni les travaux, ni les tentations, ni les difficultés, ni les luttes ! Humbles dans la vie, ils ont obtenu la couronne éternelle. Si saint Ignace était mort à Manrèse avant d'avoir fondé son institut, nul n'aurait su les combats qu'il y a supportés. Si la bienheureuse Marguerite-Marie était morte avant les grandes révélations du Sacré-Cœur, nul ne saurait les combats, les humiliations, les contradictions par où elle a passé.

Si nous revenons à nous-mêmes, il faut nous dire : « Je répondrai par l'humilité à tous les desseins de Dieu sur moi. C'est par l'humilité que je sortirai des épreuves, des combats, des luttes et de toutes les tentations qui pourront m'assaillir. »

Si nous étudions la vie des saints, des martyrs, nous verrons toujours que les plus grands, les plus admirables parmi ceux qui ont donné leur sang en témoignage de leur foi à Jésus-Christ, ce sont ceux qui se confiaient le moins en eux-mêmes, en un mot les plus humbles, qui ont remporté la palme. Tandis que ceux qui, s'appuyant sur eux-mêmes, disaient : « Que ne ferais-je pas pour Jésus-Christ ? » sont quelquefois tombés. Ce n'est que par l'humilité qu'ils ont pu se relever et reconquérir la palme qu'ils avaient perdue une première fois.

Venons maintenant aux apôtres, aux princes de la milice céleste. Comme notre Seigneur a permis que ceux-là même soient humiliés, abaissés ! Il leur avait bien dit : *En dehors de moi, vous ne pouvez rien... C'est moi qui vous ai choisis, et établis*²⁵⁷. Il leur avait aussi prédit que, *le pasteur étant frappé, le troupeau serait dispersé*²⁵⁸. En effet, au temps de sa Passion, toutes ces colonnes de l'Église sont tombées. On croit même que la foi avait péri dans le cœur des apôtres, et qu'elle ne subsistait plus alors que dans le cœur de la Sainte Vierge, la plus humble de toutes les créatures.

Saint Pierre, le chef des apôtres, est tombé plus bas, afin qu'il voie mieux sa misère et mette davantage sa confiance en Dieu. Sa chute est bien la plus profonde qu'un homme puisse faire puisque, voyant notre Seigneur dans la souffrance et livré à ses ennemis, il l'a renié par trois fois, jurant avec serment qu'il ne connaissait pas cet homme ! Mais, après leur chute, saint Pierre et les apôtres se sont humiliés. Ils avaient appris cela de leur maître. Ils se sont abaissés sous la main de Dieu. Ils ont pleuré amèrement leur faute et mis en Dieu toute leur confiance. Un seul ne l'a pas fait, Judas. Il était apôtre aussi. S'il avait su pleurer sa faute, il aurait été sauvé comme les autres.

Mes sœurs, quelles que soient vos fautes, vos épreuves, vos tentations, attachez-vous à l'humilité, de laquelle sort la confiance qui fait les saints. Ayez cette humilité qui attend tout de Dieu, qui se confie en lui, qui se redonne sans cesse à Dieu, et demeure toujours souple sous sa main.

257. Jn 15, 5 et 16.

258. Mt 26, 31, d'après Za 13, 7.

La très Sainte Vierge Marie n'est la reine des saints que parce qu'elle a été la plus humble de toutes les créatures. *Il s'est penché sur son humble servante*²⁵⁹. Ayant reçu de Dieu les plus grands dons, elle est restée la plus humble de ses servantes. Par là, elle a mérité d'être le soutien et l'appui de ceux qui sont tombés. La tradition rapporte que les apôtres sont allés auprès d'elle pendant la Passion et après la mort de Jésus-Christ. C'est près d'elle qu'ils ont cherché la force, et qu'ils se sont relevés pour devenir les colonnes de l'Église.

Pour nous, mes sœurs, qui ne pouvons pas faire de grandes choses pour Dieu, nous pouvons toujours être humbles, avoir un profond sentiment de notre bassesse, nous mettre à la dernière place et tâcher, dans les rapports avec le prochain, d'être basses, petites, humbles. Vous me direz que c'est difficile, que vous y sentez une extrême répugnance : je le sais bien. Mais ce que vous ne pouvez pas faire, Dieu le fera, pourvu que vous l'en priiez avec ardeur. car *ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu*²⁶⁰.



259. Lc 1, 48.

260. Cf. Mt 19, 26.

13 novembre 1885

LES DISPOSITIONS DES ÂMES DU PURGATOIRE

Mes chères filles,

Après la fête de la Toussaint et cette octave, pendant laquelle nous avons eu l'âme occupée des saints qui triomphent dans le ciel, il faut nous occuper aussi des âmes saintes qui souffrent dans le purgatoire. C'est l'intention de l'Église que l'on pense à ces âmes.

Quelles sont leurs souffrances ? Elles sont au-delà de toutes celles que nous connaissons sur cette terre : souffrances très cruelles dans leurs corps. Bien qu'elles soient séparées de leurs corps, Dieu peut les faire souffrir comme si elles en avaient, de même que les personnes qui ont une jambe coupée souffrent dans le membre qu'elles n'ont plus. Dieu peut donc permettre qu'elles sentent toutes les souffrances qu'elles pourraient sentir dans leurs corps.

Surtout elles souffrent dans leur âme : souffrance de purification, d'anéantissement, de la privation de Dieu mieux connu, souffrance qui pénètre dans tous les replis de l'âme, qui va la purifiant, la lavant, car cette flamme vengeresse et intelligente va partout, pour ôter tout ce qui n'est pas conforme à la sainteté de Dieu.

Ces âmes prient, elles souffrent. Aussi elles demandent des secours. Nous devons donc prier pour elles. Mais ce n'est pas là le point sur lequel je veux m'étendre aujourd'hui : c'est sur leurs dispositions.

Que ces dispositions sont admirables, mes sœurs, et quel modèle pour nous ! C'est l'amour le plus pur, amour toujours croissant à travers les souffrances et la conformité la plus parfaite à la volonté

de Dieu. Il n'est pas une de ces souffrances dont l'âme voudrait s'exempter. Elle veut tout ce que Dieu veut, parce qu'il le veut, comme il le veut. C'est l'union à Dieu dans l'amour, dans la souffrance, dans l'angoisse et l'humilité.

Cherchons si nos dispositions ressemblent à celles de ces saintes âmes. Et d'abord, comment supportons-nous nos souffrances ? Je ne parle pas des souffrances extraordinaires, mais de ce qui se présente tous les jours, de ce que l'on sent, de ce qu'on rencontre en soi-même, de tout ce que l'on a à supporter dans la vie, d'angoisses, de purifications, d'efforts : efforts dans la vertu, efforts dans la prière, efforts dans l'humilité, efforts dans la vie commune. Je parle de ce que Dieu fait au fond de l'âme quand il veut la purifier. Comment acceptons-nous d'être serrées de près par Dieu, quand son joug nous paraît plus étroit, et qu'il exige de nous un sacrifice plus complet ?

Quand Dieu touche ainsi une âme en ce monde, c'est qu'il veut la purifier, afin de lui éviter les purifications du purgatoire. Vis-à-vis de toutes ces volontés de Dieu, mes sœurs, pouvons-nous dire que nous avons une conformité parfaite ? Cette conformité peut se trouver en ce monde, et vous avez sûrement connu quelque âme toujours inclinée à la volonté de Dieu et entrant dans tous ses desseins. Saint François de Sales disait : *Que la volonté de Dieu soit faite sans si, sans mais, sans objection*. Nous devrions le dire après lui, pour que tout en nous soit prêt à être touché par Dieu comme il lui plaît.

La conformité à la volonté de Dieu conduit vite à l'amour. Aimons Dieu, mes sœurs, et tout nous deviendra facile. Aimons-le de plus en plus à mesure que nous nous sentirons plus misérables, à mesure que les circonstances de la vie seront plus douloureuses ou plus pénibles. Aimons-le quand la prière, l'oraison, la vie religieuse nous coûtent davantage. Aimons Dieu, en un mot, comme l'aiment les âmes du purgatoire, comme l'ont aimé les saints et les martyrs, sans murmures, sans objections, mais toujours *rendant grâce en toutes circonstances*²⁶¹.

261. Cf. 1 Th 5, 18.

On dit quelquefois que le martyr est le sacrifice d'un instant. Ce n'est pas exact. Qui a visité les prisons des martyrs ne dira jamais cela. Vous avez vu à Lyon la case où saint Pothin et sainte Blandine ont passé de longs jours et de longues nuits sans secours, sans soutien, presque sans nourriture, avec des plaies qui n'étaient pas pansées. Oh ! non, les prisons où l'on enfermait les martyrs étaient quelque chose d'effroyable, et le martyr n'est pas le sacrifice d'un instant. C'est le sacrifice de la conformité à la volonté de Dieu dans tout ce qu'il demande. C'est le sacrifice de l'amour dans le don de ce qui coûte le plus.

Voilà, mes sœurs, les dispositions dans lesquelles nous devrions être : c'est la patience qui les résume. Quand la mort viendra, elle nous prendra dans l'état de conformité, d'amour, d'union à Dieu où nous serons. Après, nous n'y ajouterons plus rien. Pouvons-nous perdre un seul instant pour parvenir aux dispositions que nous voudrions avoir alors ?

Avez-vous déjà entendu raconter qu'une religieuse bénédictine d'Angleterre fut trouvée morte à l'endroit où, chaque soir, elle s'agenouillait près d'un crucifix pour prier après Matines²⁶². Sa préparation était excellente. Que sera la nôtre ? Notre Seigneur a dit : *Veillez donc car vous ne savez pas quand viendra le moment²⁶³, la mort viendra comme un voleur²⁶⁴*. Mettons-nous donc dans cette disposition qui fera que Dieu nous trouvera toutes saines, comme il nous veut, lui étant unies, livrées, le servant, le priant, le glorifiant, l'aimant comme notre Seigneur Jésus-Christ nous en a donné l'exemple !

Voyez notre Seigneur montant au Calvaire, écrasé sous le poids de sa croix que rendaient si lourde nos péchés et l'indignation de son Père. Avec quel amour, quelle soumission sans borne il la porte, cette croix ! Nous devons à sa suite porter nos croix, qui ne sont pas si grandes, dans ce chemin que tous les élus doivent suivre pour aller au ciel et le moins possible en purgatoire.

262. Ce même exemple est cité au Chapitre du 30 mars 1885.

263. Mt 25, 13 et Mc 13, 33.

264. Cf. 1 Th. 5, 2.

Je ne comprends pas les gens qui ne craignent pas le purgatoire. Pour moi, j'avoue que je le crains beaucoup. D'abord, cela retarde la possession de Dieu. Puis, nous qui sommes si délicats en ce monde, comment supporterons-nous le feu du purgatoire ? Le père d'Alzon avait essayé de laisser brûler une allumette sous son bras, pour se rendre compte de ce qu'était le feu. Je ne vous engage pas à en faire autant. Si le feu d'une allumette, qui semble si peu de chose, lui a paru beaucoup, il faut avouer que nous ne sommes pas assez effrayés de ce qui nous attend dans peu d'instants peut-être : la vie est courte, et le terme nous en est inconnu ! Prions donc, mes sœurs, prions beaucoup pour les âmes du purgatoire, et demandons-leur, en retour, de nous communiquer leurs saintes dispositions.



27 novembre 1885

LE TEMPS DE L'AVEUT

Mes chères filles,

Nous entrons après-demain dans le temps de l'Avent. C'est un des temps où, pour l'âme religieuse, il y a beaucoup à gagner, à recevoir de Dieu, si nous réclamons sans cesse la grâce, qui doit compléter en nous l'état religieux. Deux choses peuvent nous occuper pendant l'Avent.

D'abord un sentiment profond de ce qu'est l'âme qui n'a pas Jésus-Christ. Quelle pauvreté, quelle misère, quelle impuissance ! Tout ce qui est en nous, nous le devons à notre Seigneur Jésus-Christ. La grâce est en lui, il nous l'a donnée, et sans cette grâce nous ne sommes rien.

Quelle devait être l'attente de l'ancien monde, de tous ceux qui, sous l'ancienne loi, attendaient et désiraient Jésus-Christ ! Aussi, comme les prophètes, les patriarches soupirent après la venue de ce Désiré des nations ! Il faut entrer dans leurs dispositions, mes sœurs. Comment ne pas désirer ardemment Jésus-Christ ? Nous sommes encore si pauvres de notre Seigneur. Nous avons reçu la grâce, mais notre Seigneur n'est pas encore en nous tout ce qu'il devrait y être. Il devrait animer toute notre vie : vivre dans notre extérieur par la modestie, vivre dans nos actions par la charité, l'obéissance, la régularité, la sainteté ; vivre dans notre intérieur par la prière et la charité parfaite.

Certes nous n'en sommes pas là. Aussi pendant l'Avent, devrions-nous sans cesse représenter à Dieu nos misères, pour qu'il

viennent les couvrir ; tout ce qui manque en nous, pour qu'il nous le donne, afin de nous mieux préparer à Noël.

L'amour est le second sentiment qui devrait nous animer à passer saintement ce temps de l'Avent. Nous sommes les créatures de Dieu. Jésus-Christ a commencé en nous son œuvre par l'amour. Il la complétera par l'amour. Ce n'est pas de son côté qu'il manquera rien, mais du nôtre, hélas ! Il faut donc l'attirer, le prier de mettre en nous l'abondance de ses grâces : les grâces de petitesse, d'humilité de sa sainte enfance, de son adolescence, les grâces de sa vie enseignante, l'abandon et le sacrifice de sa vie crucifiée.

Dans la préparation de l'Avent, dans la nuit de Noël, il faut le prier de nous ôter à nous-mêmes et de se donner, lui, tout entier. Ce qui empêche Jésus-Christ d'entrer dans les âmes, c'est qu'elles ont encore une certaine possession d'elles-mêmes, une certaine plénitude d'elles-mêmes. Si le *moi* n'y était pas, notre Seigneur entrerait. Quelque chose de nous-mêmes empêche Jésus-Christ d'entrer.

Passons les jours qui nous séparent encore de Noël à nous ôter le plus possible de nous-mêmes, à aspirer vers Dieu, à appeler de tous nos désirs et de toutes nos forces cette vie nouvelle que notre Seigneur est venu apporter sur la terre, et dont il renouvelle les grâces au jour de ses anniversaires.

Pourquoi l'Église solennise-t-elle le temps de l'Avent et la fête de Noël comme elle le fait, si ce n'est pour nous engager à désirer, à appeler, à attirer en nous celui qui est le don suprême et qui, en venant sur la terre, veut surtout vivre en nous et faire de nous d'autres Jésus-Christ.



ANNÉE 1886

- 7 janvier : Mère Marie-Eugénie, partie d'Auteuil le 19 décembre, arrive à Cannes, pour se reposer. On espère que le climat et la proximité de mère Thérèse-Emmanuel la remettront.
- Pendant ce temps, à Auteuil, suite de « l'affaire Nativité », crise avec le père Picard : « interdit » mis sur le Petit Couvent.
- 30 janvier : Mère Louise-Eugénie, supérieure du Petit Couvent, vient à Cannes, parler de la situation avec mère Marie-Eugénie.
- 11 février : Mère Marie-Eugénie repart de Cannes avec mère Louise-Eugénie. Arrêt à Montpellier et à Nîmes.
- 12 mars : L'« interdit » mis sur le Petit Couvent est levé par le père Picard.
- 3-7 avril : Mère Marie-Eugénie est à Poitiers avec mère Marie du Christ.
- 2-10 mai : Retraite de mère Marie-Eugénie.
- 9 mai : Mère Marie-Eugénie rappelle mère Thérèse-Emmanuel dans ce moment grave pour l'unité de la Congrégation. Mère Agnès-Eugénie est chargée du noviciat.
- 13 mai : Retour de mère Thérèse-Emmanuel.
- 24 mai : Lettre de Convocation au Chapitre Général spécial du mois d'août, qui doit régler la question de l'autorité des Pères de l'Assomption et celle de la Supérieure Générale.
 - 9 juillet : Mort du cardinal Guibert, archevêque de Paris. Monseigneur Richard lui succède.
- 25 juillet-2 août : Retraite préparatoire au Chapitre, prêchée par l'abbé Céméraire, sur « la doctrine de saint Jean de la Croix et sur la vie religieuse. »
- 4 août : Séance préparatoire au Chapitre, sous la présidence de mère Marie-Eugénie.
- 5-12 août : Chapitre, présidé par monseigneur d'Hulst. Les capitulantes se prononcent sur un projet de gouvernement. L'achèvement des Constitutions permettra de présenter à Rome une

demande en vue de leur approbation. L'unité est renforcée autour de mère Marie-Eugénie. Avec les Pères de l'Assomption, les relations seront de direction spirituelle et d'entraide mutuelle. Mais l'épreuve a été douloureuse et laissera longtemps des traces.

- Mère Marie du Christ est prêtée au père Picard « pour un temps indéterminé ». Elle aidera à la formation des Oblates de Paris.
- 24 août : Célébration de l'anniversaire de mère Marie-Eugénie. Avec mère Thérèse-Emmanuel elle parle beaucoup « de la pensée première de l'Assomption, de l'éducation, des idées de monsieur Combalot et du père d'Alzon à ce sujet, de l'école menaisienne, etc. »
- 25 septembre : Mère Thérèse-Emmanuel repart pour Cannes avec l'infirmière, sœur Marie-Michel.

26 février 1886

LA MORT DE SŒUR MARIE D'ASSISE

Mes chères filles,

Nous avons célébré cette semaine la fête de la prière de notre Seigneur Jésus-Christ au jardin des Oliviers. Dans cette agonie, notre Seigneur a vu nos péchés et s'en est chargé. Il a vu aussi nos douleurs et nous a préparé le moyen de les sanctifier. Enfin, tant dans cette agonie au jardin que dans son agonie sur la croix, il a vu, prévu, sanctifié l'agonie des âmes qui lui seraient unies.

Quelques jours avant cette fête nous avons eu la douleur de perdre sœur Marie d'Assise²⁶⁵. Elle a eu une agonie dont on ne s'est pas aperçu. Elle est allée de la vie à la mort sans peut-être s'en apercevoir elle-même. Mais c'était une âme très unie à notre Seigneur Jésus-Christ. Elle se tenait le plus qu'elle pouvait sous l'action du Saint-Esprit. Toujours, à toute heure, elle s'y remettait.

Elle menait une vie simple, humble, obéissante. Notre Seigneur, par la vertu de son agonie, a certainement sanctifié la sienne. Si elle ne l'a pas vu, lui-même a donné les mérites de sa Passion à tout ce qu'elle a souffert dans ce sacrifice, plus grand pour nous que pour elle. Elle ne tenait pas à la vie, et nous, nous tenions à la conserver.

Faites de votre côté tout pour vous tenir unies à notre Seigneur. Ayez soin de vous recueillir, d'avoir une fin surnaturelle dans vos

265. Sœur Marie d'Assise est morte le 19 février.

actions, de vous tenir cachées dans le trou de la pierre, c'est-à-dire dans la croix de Jésus-Christ, dans son agonie, dans ses souffrances.

À votre dernière heure – que vous ayez ou non le temps de vous reconnaître – ce sera lui qui vous offrira à son Père ; lui-même sanctifiera, par sa vertu toute-puissante, ces dernières angoisses et ces dernières douleurs par lesquelles il faut passer pour aller à l'éternité.



19 mars 1886

FÊTE DE SAINT JOSEPH

Mes chères filles,

Je ne sais pas si nous avons jamais parlé de saint Joseph, objet d'une si grande dévotion après la Sainte Vierge, qui est généralement la première dévotion des âmes pieuses.

Je ne peux pas vous parler longuement aujourd'hui. Je vous rappellerai seulement que le caractère distinctif de saint Joseph, c'est l'humilité. Si nous avons une grande dévotion à saint Joseph, il faut nous demander comment nous l'imitons dans cette vertu principale, nécessaire, et que saint Augustin recommande par-dessus toutes les autres.

Il est des vertus qu'on peut ne pas avoir. Mais l'humilité est absolument nécessaire, et celui qui veut suivre Jésus-Christ doit marcher dans la voie de l'humiliation. C'était bien le sentiment de saint Augustin. Comme on lui demandait un jour quelle était la vertu la plus nécessaire : *L'humilité*, répondit-il. *Et ensuite ? – L'humilité. – Puis après ? – Toujours l'humilité*²⁶⁶. C'était l'esprit dans lequel il voulait qu'on marche. Toute sa Règle l'indique. Dans nos Constitutions, nous avons un article très beau sur l'humilité.

Malgré cela je dois reconnaître qu'il ne m'est jamais arrivé, comme à sainte Jeanne de Chantal, qu'on m'ait demandé si mes filles ne faisaient pas un quatrième vœu d'humilité ! Je serais très heureuse si l'on me posait un jour cette question.

266. Cf. Lettre 118, à Dioscore.

Je ne veux pas dire, mes sœurs, que l'humilité consiste à ne pas reconnaître en soi les dons de Dieu, les grâces reçues. Ce serait une erreur. Saint Joseph reconnaissait les dons de Dieu. Il savait qu'il était le chef de la sainte Famille, qu'il était l'ombre du Père, qu'il avait sous son autorité le Fils de Dieu et sa très sainte Mère, la reine des vierges. Par conséquent, qu'il était élevé à un état de grâces incommensurables. Il l'a reconnu, il en a remercié Dieu. Par l'humilité, il s'est conduit d'une manière digne des grâces qu'il avait reçues.

Que doit-on donc attendre d'une personne humble qui a en elle de grands biens ? D'abord, qu'elle n'ait pas besoin de les produire. « J'ai certains biens en moi, de la sagesse, des talents, des vertus, et je voudrais les produire, être quelque chose sur la terre. » C'est là que l'humilité intervient pour combattre les tendances de la nature.

Il n'est pas nécessaire en effet, mes sœurs, qu'on estime ce que Dieu a mis en vous. Regardez la place que saint Joseph a occupée. C'était un pauvre ouvrier, le chef d'une famille inconnue. Il a été persécuté, obligé de s'enfuir, à cause de notre Seigneur. Bien qu'il occupe dans le ciel une place admirable, il n'y a que peu de temps, quelques siècles à peine, qu'on la lui reconnaît. Son culte s'est répandu partout. Notre Seigneur l'a ainsi permis, et saint Joseph l'a accepté. Il n'a pas réclamé, il n'a pas dit : « Comment se fait-il, Seigneur, que vous ayant commandé sur la terre, il y ait si peu d'autels élevés en mon nom ? » S'il l'avait demandé, certainement notre Seigneur aurait inspiré plus tôt à son Église de mettre saint Joseph au premier rang.

Le développement de la dévotion à saint Joseph ne remonte guère au-delà du XVI^e siècle. C'est tout récemment qu'on l'a nommé protecteur de l'Église universelle²⁶⁷. Ainsi dans ce monde il est resté caché, inconnu. Il n'a pas été produit, et ne s'est pas produit lui-même. Enlevé par Dieu et glorifié dans le ciel, il est resté quinze siècles peu connu, peu honoré, sans être, comme il l'est aujourd'hui, l'objet d'une dévotion spéciale et universelle.

267. Patronage de saint Joseph, proclamé par Pie IX le 8 décembre 1870.

Notre humilité n'a pas besoin de durer quinze siècles, mes sœurs. Il suffit qu'elle dure le temps que nous serons sur la terre. Dans le ciel les élus sont profondément humbles. Dieu seul vit en eux. Ils glorifient Dieu et n'ont jamais la tentation de produire leur personnalité : cela ne pourrait pas être dans le ciel. Il faut donc que les flammes du purgatoire purifient les élus de leurs moindres taches, pour que l'Agneau les illumine, lui qui est la lumière unique de l'éternité. Vous le voyez, mes sœurs, le premier effet de l'humilité, c'est de ne pas faire étalage de soi. Le second, c'est d'aimer les choses basses, communes, ordinaires, et de prendre volontiers la dernière place, comme saint Joseph l'a fait.

Il s'occupait tous les jours à un travail commun, ordinaire, sans éclat. Quel travail plus ordinaire en effet, que de fabriquer des jougs de charrue ? Saint Joseph s'y est appliqué, le faisant le mieux possible. C'est l'ordre de la perfection, de bien faire ce que l'on fait et de s'y appliquer de tout son pouvoir.

Vous donnez des leçons à des classes diverses. C'est l'ordre de la perfection de prendre le temps nécessaire pour les préparer et les bien donner. Le père d'Alzon, dans les derniers temps de sa vie, nous citait l'exemple de monsieur Durand, qui avait été reçu premier à l'agrégation et qui, après trente ans d'enseignement, préparait ses leçons pendant une heure, comme le premier jour. C'est là un acte d'humilité. C'est ne pas avoir confiance en soi-même.

Il faut faire le mieux possible tout ce que l'on fait : si l'on balaie, balayer bien ; si l'on fait la cuisine, la faire de son mieux : *Dieu ne regarde pas ce que vous faites, mais l'intention dans laquelle vous le faites*. Donnez donc une intention sainte à tout ce que vous faites. Que votre état habituel soit l'état d'une âme en qui Jésus-Christ vit, et qui ne veut pas se produire elle-même. Si toute votre vie vous n'aviez à faire, comme saint Joseph, que des jougs de charrue, vous auriez un grand mérite devant Dieu, pourvu toutefois que l'humilité sincère et l'esprit de foi aient accompagné ce travail.

Je vous dirai en troisième lieu, et cela rentre un peu dans ce qui précède : l'humilité consiste à ne jamais chercher des places qui aient un peu d'éclat. Pourquoi vouloir être avant telle ou telle

sœur ? Faire ceci ou cela ? Est-ce plus agréable à notre Seigneur ? – Oui, il y a une place qui lui est plus agréable, il l’a dit lui-même, c’est la dernière. Celle-là, notre Seigneur s’est donné la peine de nous l’indiquer, comme lui étant vraiment la plus agréable.

On demande beaucoup de choses à saint Joseph, nous disait le bon abbé Tardif : on lui demande de l’argent pour faire marcher sa maison... Qu’on lui demande donc un peu les vertus. Demandez-lui l’humilité.

Il est un acte d’humilité plus nécessaire encore que tous les autres : ne jamais se souvenir de ce qui nous a blessées. Nous n’avons qu’un désir : être toutes à notre Seigneur. Nous disons tous les jours : *Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*. Il faut pardonner de tout cœur, ne jamais se souvenir de ce qui a blessé l’amour-propre, mettre cela sous ses pieds, de quelque façon que cela vienne, de droite, de gauche, d’en haut, d’en bas : c’est une chose que nous devons aimer.

Saint François de Sales, qu’on trouve si doux – ce qu’il demande là n’est pourtant pas si commode – voulait que l’amour de l’abjection ne quitte pas plus ses filles que l’ombre ne quitte le corps. Au moins, mes sœurs, supportons nos humiliations, si nous ne savons pas encore les aimer. Acceptons d’être humiliées, et que par là quelque chose de nous soit détruit. C’est alors seulement que nous connaissons la béatitude des doux, la paix et la joie des cœurs.

Saint Joseph a été un homme extrêmement heureux. Il a vécu avec la Sainte Vierge, avec notre Seigneur, une grande partie de sa vie. Il leur appartenait, et eux aussi lui appartenaient. On ne peut pas imaginer sur la terre un bonheur plus parfait. Mais il n’aurait pas été heureux, si l’humilité n’avait pas été au fond de son cœur pour lui faire aimer son abjection. À Nazareth, il ne devait pas manquer de gens qui le traitaient sans façon. Croyez-vous que la sainte Famille n’ait pas été critiquée ? Ne disait-on pas plus tard avec mépris : « Qui est ce Jésus ? *N’est-il pas le fils du charpentier ?* » Notre Seigneur dit lui-même : *Un prophète n’est méprisé que dans sa patrie et dans sa propre maison*²⁶⁸. Il n’a pas pu faire là les signes et les

268. Mt 13, 55-57.

miracles qu'il faisait ailleurs. Les miracles sont proportionnés à la foi.

Donc, dans son propre pays, notre Seigneur n'a pas été reconnu. Il a été contredit ! Est-ce qu'on ne peut pas trouver à redire à tout le monde ? Les vertus de la sainte Famille étaient des vertus cachées, modestes. Dans cette humble maison, dans ce pauvre atelier où travaillaient Jésus, Marie et Joseph, le miracle de la prière, de l'union à Dieu, de la perfection a atteint son summum. La Sainte Vierge dépasse tous les anges et tous les saints. Saint Joseph est plus élevé que la plupart des saints. Les hommes ne voyaient pas cela. Mais qu'importait à saint Joseph le regard des hommes ?

Cherchons-nous aussi, mes sœurs, à avoir la joie, la paix de l'âme, le bonheur parfait par cette humilité qui efface le souvenir et même la trace de ce qui a pu blesser, qui le fait oublier, dépasser, jeter au fond de la mer ?

Le bon Dieu a eu la bonté de dire que *nos péchés, si nous revenons à lui, seront jetés au fond de la mer*²⁶⁹. *Seraient-ils rouges comme l'écarlate teinte deux fois, ils deviendront blancs comme la neige*²⁷⁰. Faisons de même pour tout ce qui a pu nous toucher, pour tout ce qui nous regarde ou nous est propre. Jetons-le au fond de la mer. Couvrons notre âme et toutes les âmes du sang de Jésus-Christ, cette parure si magnifique, afin que nous trouvions la parfaite charité dans la pratique sincère et constante de l'humilité.



269. Cf. Mi 7, 19.

270. Is. 1, 18.

2 avril 1886

FÊTE DES CINQ PLAIES DE NOTRE SEIGNEUR

Mes chères filles,

Je désire vous parler aujourd'hui de la contemplation des cinq plaies de notre Seigneur : beaucoup de fruits et de grâces s'y trouvent pour l'âme religieuse.

Je commencerai par la force et le soutien dans toutes les tentations. Vous savez aussi bien que moi qu'il y a des tentations où le premier mouvement doit être de fuir : ce sont les tentations contre la pureté, contre la foi, et certaines tentations contre la charité. Non pas qu'il ne faille pour ces dernières revenir ensuite pour les combattre, mais dans le premier moment, où l'on sent malgré soi une sorte de soulèvement, il faut fuir. Mais où fuir ? Dans les plaies de notre Seigneur. C'est là qu'il faut se faire une demeure. Se retirer alternativement dans les plaies de ses pieds si blessés, de ses mains, mais surtout dans la plaie de son cœur, se tenant là, cachée au démon, cachée au monde, laissant passer ce premier flot qui trouble.

Il est impossible dans la vie de n'avoir pas de ces flots qui troublent, c'est pourquoi je vous conseille au premier moment de fuir. Si vous avez des tentations d'irritation, d'antipathie, et que vous raisonnez avec vous-même, vous serez emportée par le flot.

C'est bien pis dans les tentations plus pénibles, dans les tentations contre la foi. On est sûr en y réfléchissant de s'embrouiller soi-même, si même on ne s'expose pas à quelque faiblesse, à quelque demi-consentement, à quelque chute. Tandis

que, dès que la chose se présente, si, par l'horreur qu'on en a, on se réfugie dans les plaies de notre Seigneur, plus tard dans la prière on peut y revenir, mais en présence de Dieu, de Jésus crucifié, dont on adore les plaies douloureuses.

Quelle mort que celle de notre Seigneur ! Quelles douleurs plus acerbes que celles qu'il a endurées ! Cependant il est toujours adorant, toujours priant, toujours aimant et se sacrifiant.

Vis-à-vis de Jésus crucifié, on peut donc revenir sur ses tentations, jamais sur celles contre la foi et contre la pureté, mais sur celles contre la charité. On peut y revenir à l'oraison et se dire : « J'ai eu un moment d'irritation, de colère, qu'est-ce que je vais mettre dans mon cœur pour que la charité y soit toujours conservée ? » Mais je vous le répète, ce n'est pas au premier moment que vous pourrez faire cela. Prenons d'autres espèces de tentations, le découragement, par exemple, qui est une tentation si commune. Si on pensait à l'amour de Jésus-Christ et aux trésors de grâces qui s'échappent de ses plaies, on ne se découragerait pas.

Tous les saints, les martyrs, les vierges, tout ce qui a illustré l'Église est sorti de ces plaies bénies. Ce sang précieux a transformé les plus grands pécheurs en grands saints. Il a coulé aussi pour laver nos âmes et leur communiquer une force, une puissance qu'elles ne pouvaient avoir naturellement.

Quand on se met ainsi au pied de la croix et en face de Jésus-Christ, on n'ose pas se décourager, on n'ose pas dire à notre Seigneur : « Bien que vous ayez donné un prix infini pour me sauver, je ne crois pas qu'il puisse suffire à me rendre meilleure. Vous l'avez donné par un amour infini qui a rendu saints des hommes, de grands pécheurs qu'ils étaient. Moi qui ne suis pas une grande pécheresse, je ne crois pas que vous puissiez faire de moi quelque chose d'à peu près bon. »

Vous savez toutes, je crois vous l'avoir déjà dit, que Pie IX, à ses derniers moments, voyant approcher la mort, dit avec angoisse à son confesseur : « Paraître devant Dieu après avoir eu la charge de l'Église universelle, quel compte à rendre ! » – « Très Saint-Père, lui répondit le cardinal, vous avez toujours eu une dévotion immense aux cinq plaies de notre Seigneur, réfugiez-vous là. » –

« Oh ! Oui, vous avez raison, dit le Pape, je vous demande pardon de ce moment d'inquiétude et de trouble. Il faut que je me réfugie dans ces plaies sacrées. C'est là que je trouverai ma paix, mon salut, mon espérance et ma vie. » Ce qu'il disait à cette heure, nous pouvons, mes sœurs, le dire à toutes les heures de la vie.

Je ne prendrai pas les autres tentations. Mais je veux vous dire que la contemplation des plaies de notre Seigneur produit deux autres effets admirables : la patience et la générosité. Quand notre Seigneur a tant souffert pour nous, osera-t-on être impatient pour les petites peines ? Je sais bien qu'elles ne sont pas petites pour nous. *Pour une fourmi, une paille est une poutre*, disait un saint personnage. Nous sommes de petites fourmis, chaque paille nous paraît une poutre... C'est bien dur, bien lourd, bien difficile à porter. C'est bien cruel, un petit mépris, une contradiction, une abjection !

En voyant les peines de l'Église, la trahison, les injures, les mépris, toutes les peines de l'âme, et ce qu'il y a de plus cruel dans les souffrances du corps ; en voyant que notre Seigneur les porte avec une entière générosité, qu'il verse jusqu'à la dernière goutte de son sang avec un amour si généreux, ne pourrions-nous pas avoir aussi un peu de patience, et souffrir ce qui nous vient sans l'avoir cherché ? Être généreuse, c'est quelque chose de plus, c'est se donner tout entière par la conduite, par le cœur et par la volonté, et se donner jusqu'au sacrifice.

Puisez donc, dans la contemplation des plaies de notre Seigneur, ces dispositions de patience et de générosité. Voyant en lui tant d'amour, efforcez-vous d'y répondre par l'amour.

Je vous indique ces considérations, vous en trouverez bien d'autres aux pieds de votre crucifix : adorez souvent les plaies du Sauveur. Placez-vous sous les effusions de son sang. Voyant comment Jésus-Christ vous a aimées et s'est donné pour vous, donnez-vous à lui tout entières et sans réserve.

16 avril 1886

FÊTE DE LA COMPASSION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Mes chères filles,

Nous célébrons aujourd'hui une des fêtes les plus touchantes et les plus belles de ce temps de la Passion, la fête des douleurs de la Sainte Vierge.

Nous sommes les filles de Marie, et en suivant notre Seigneur Jésus-Christ dans le chemin de sa Passion, il faut nous habituer à y suivre aussi sa Mère. Entrer dans les sentiments, dans les pensées, dans les douleurs de cette Mère admirable, qui était absolument sans tache et qui cependant a été la reine des martyrs. Je prendrai deux choses dans les dispositions de la très Sainte Vierge, pour qu'elles vous servent plus spécialement de modèles.

La première, c'est l'entière désoccupation d'elle-même. La Sainte Vierge souffrait autant qu'on peut souffrir dans son âme et dans son corps. Ses souffrances, selon la croyance de l'Église, dépassaient celles de tous les martyrs. Son cœur a été percé d'un glaive. Elle a eu des angoisses qu'augmentaient sa pureté, sa sainteté, sa perfection, son amour ardent pour Jésus-Christ. Dans cet état, croyez-vous qu'un seul instant elle ait pensé à elle, à ses propres souffrances, à l'abandon où elle allait se trouver, à son délaissement ? Pensez-vous que son présent, que son avenir aient été un moment l'objet de ses préoccupations ? Je ne le crois pas. Notre Seigneur y a pensé pour elle. C'est sur la croix qu'il a dit à

saint Jean : *Voici ta mère*²⁷¹. Il a pensé à elle, quand il a dit cela. Elle-même n'y a point pensé. Elle ne s'est pas demandé le lieu où elle coucherait, quel asile lui serait ouvert, quelle pauvreté, quel abandon, quels mépris, quelles souffrances, quels dangers l'attendaient. Elle n'a pensé à aucune de ces choses sur le chemin du Calvaire. Elle n'y était occupée que de son divin Fils.

C'est un grand exemple. Tout serait arrangé dans notre vie, si l'occupation de notre Seigneur l'emportait toujours sur l'occupation de nous-mêmes, si jamais une pensée, une préoccupation personnelle ne venait au travers de notre méditation sur la Passion.

J'ai dit que je prendrais une seconde disposition. Elle est évidemment liée à celle-là : c'est l'ardent amour de Marie. Pourquoi la Sainte Vierge n'était-elle pas occupée d'elle-même ? Parce qu'elle aimait notre Seigneur. C'est à lui qu'elle pensait, de lui qu'elle était occupée. En son âme immaculée, si parfaite et si sainte, elle offrait le sacrifice de son Fils unique, s'unissant aux dispositions admirables dans lesquelles notre Seigneur s'immolait lui-même, non seulement pour nous qui sommes ses disciples, mais pour les pécheurs les plus misérables, pour les créatures les plus rebelles et les plus ennemies.

Pour nous, pauvres créatures pécheresses, il nous faut d'abord offrir un sacrifice de justice et reconnaître, si nous avons des peines, petites ou grandes, que nous les avons bien méritées. Jésus et Marie ne méritaient aucune peine, et ils ont tout accepté par amour : comment n'accepterions-nous pas de souffrir pour expier nos péchés ? N'est-ce pas une miséricorde de Dieu, de nous envoyer en ce monde des peines qui nous purifient ? Il nous faudrait peut-être demeurer longtemps en purgatoire, pour achever d'expier nos péchés ! Les vertus naissent aussi des peines de cette vie : elles grandissent au milieu des souffrances et sont comme le fruit de la croix.

Mais ne nous contentons pas d'offrir nos souffrances en sacrifice de justice et d'expiation, acceptons-les surtout par amour. Le père d'Alzon, quand il avait quelque chose à souffrir, disait à Dieu :

271. Jn 19, 27.

« Mon Dieu, je le mérite, mais ce n'est pas la raison pour laquelle je vous l'offre. Je vous l'offre parce que je vous aime. » Disons de même à Dieu : « Seigneur, c'est pour votre amour que j'accepte la souffrance, je suis heureuse d'avoir quelque part à votre croix. Je sais que la communion à votre croix est presque aussi grande que la communion à l'Eucharistie, qu'elle est le caractère des saints, le caractère des élus. Au dernier jour, quand vous paraîtrez pour juger le monde, si je n'avais jamais rien souffert qui m'unit à votre croix, que deviendrais-je ? puisque c'est à votre croix qu'il faut que je sois trouvée conforme. »

Mes sœurs, grandes ou petites seront vos peines. Mais si elles sont acceptées comme cela, si vous prenez dans le cœur de Marie un premier acte d'humilité, de confusion ; un second acte d'amour, de générosité, qui vous attache à Jésus crucifié, vous aurez bien passé cette fête des Sept-Douleurs. La Sainte Vierge vous regardera avec amour, parce qu'elle vous aura trouvées dans les dispositions qui lui sont le plus chères.



24 avril 1886

QUELLES SONT LES LARMES QUE NOTRE SEIGNEUR
A PROMIS DE CONSOLER

Mes chères filles,

Aujourd'hui samedi saint, nous sommes placées entre les larmes d'hier et la joie que dans la nuit prochaine, la résurrection du Sauveur va apporter à toute l'Église de Dieu.

C'est par anticipation que nous avons chanté l'*Alléluia* à la Messe, et que les cloches ont repris leur voix pour saluer le Christ ressuscité²⁷². Ces saintes cérémonies ne devraient avoir lieu qu'à onze heures du soir. Nous ne sommes ni assez fortes, ni assez ferventes, pour soutenir les saintes veilles que portaient autrefois nos pères. Le samedi saint n'en demeure pas moins le jour des larmes de la très Sainte Vierge, et le jour où les âmes pieuses sont invitées à honorer, accompagner et consoler Notre-Dame dans ses désolations.

Heureux ceux qui pleurent, a dit notre Seigneur, *ils seront consolés*²⁷³. Au pied de la croix, la Sainte Vierge a pleuré : elle a pleuré sur les péchés des hommes et sur les souffrances de son divin Fils. Pour que nos larmes aient quelque mérite, et pour qu'elles puissent couler avec l'espérance que Dieu les consolera, gardons-les, mes sœurs, pour ce double motif : nos péchés et les douleurs de Jésus-Christ.

272. L'*Alléluia* était chanté au matin du samedi saint. Ce n'est que sous Pie XII que la Vigile Pascale a été remise au soir.

273. Mt 5, 5.

Pleurer ses péchés et les péchés des autres, sinon avec les larmes aux yeux (il ne dépend pas toujours de nous d'en répandre), du moins avec les larmes du cœur ! Détester toute offense faite à Dieu, grande ou petite, toutes les racines que le péché a en nous. Détester tous les péchés publics, tous les crimes sociaux, tous les scandales. Pleurer sur tant d'âmes exposées au mal ou vivant dans le mal. Pleurer aussi les péchés de nos enfants : ce sont là des larmes bien employées. À ceux qui pleurent ainsi avec Marie, on peut dire : *Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés.*

Le péché est la cause de tous les maux : il a fait sortir l'homme du paradis terrestre. Il amène dans le monde la douleur et la mort. C'est lui qui a ouvert le purgatoire et creusé l'enfer. Pourtant, le dirai-je devant des personnes consacrées à Dieu ? Nous n'avons pas un sentiment suffisant du péché, nous n'avons pas du péché une contrition assez grande !

Vous avez lu dans la vie de sainte Catherine de Sienne, qu'ayant prié Dieu d'accorder à son confesseur, le bienheureux Raymond de Capoue, la grâce la plus grande qu'il puisse lui accorder, Dieu lui donna du péché une contrition si vive que ses larmes commencèrent à couler en abondance, et coulèrent avec amertume de cœur pendant vingt-quatre heures. C'était là une grâce de choix que sainte Catherine de Sienne lui avait obtenue de Jésus-Christ. Demandons souvent à Dieu, mes sœurs, de nous donner une horreur profonde du péché et une contrition habituelle des moindres fautes. C'est là ce qu'il faut désirer et ambitionner, toutes les fois que nous nous approchons du sacrement de pénitence.

Il y a une seconde espèce de larmes que nous ne verserons jamais assez : ce sont celles que nous répandons sur les souffrances de notre Seigneur. Là aussi, la Sainte Vierge est notre modèle. Comme elle a pleuré, comme elle a souffert ! Il semble qu'elle ait épuisé la source des larmes. Les saintes femmes étaient avec elle sur le Calvaire : quel honneur pour nous !

Vraiment, le vendredi saint c'est le beau jour des femmes ! Elles étaient là près de la Sainte Vierge, pleurant et souffrant avec notre Seigneur. Sur la voie douloureuse, c'est une femme qui se présente avec empressement, librement et volontairement, pour essuyer les

larmes et le sang qui voilaient la face du Sauveur, tandis qu'il a fallu contraindre un homme, Simon de Cyrène, pour qu'il aide Jésus à porter sa croix. Les filles de Jérusalem suivaient aussi Jésus-Christ, en pleurant et se lamentant. Si notre Seigneur semble leur faire un reproche, croyez cependant que ces larmes volontaires et libres, ces cris de douleur ont été bénis et sanctifiés. Ils sont devenus pour elles la source des consolations éternelles.

Dieu bénira, sanctifiera et consolera de même vos larmes, mes chères filles. Celles que le péché fait répandre seront consolées par la contrition. Il y a en effet une grande consolation à sentir qu'on déteste ses péchés. J'en appelle à votre expérience. N'avez-vous pas toutes éprouvé cette joie ? Dans la jeunesse, au moment d'une confession générale, on est souvent touché d'une manière particulière. N'est-on pas alors très content ?

Quant aux larmes versées sur les souffrances de notre Seigneur, celles-là aussi seront consolées. Aujourd'hui même, la Sainte Vierge a vu notre Seigneur rayonnant de la lumière de l'éternité. Ce pauvre corps brisé, qui hier portait la trace des clous, des fouets, des épines, et qu'on avait remis inanimé dans ses bras, le voilà. Elle le voit ressuscité, tout rayonnant de lumière et d'éclat ! Chacune de ses plaies est devenue la lumière du monde. Elle en voit sortir la sainteté des âmes, la perfection et la gloire de l'Église, tout ce qui se fera à jamais de bien dans le monde. Pensez-vous quelle doit être la joie de Marie, et comment elle reçoit dès cette heure la consolation de ses larmes ?

Après elle, Madeleine l'a reçue, et les saintes femmes qui, les premières, avaient annoncé aux disciples la résurrection. Notre Seigneur n'a même pas voulu refuser cette suprême consolation à ceux qui l'avaient abandonné. Saint Pierre l'avait renié. Mais le regard du Sauveur tombant sur lui avait fait jaillir de ses yeux une source de larmes, qui finit par creuser comme des sillons sur ses joues. Les apôtres aussi s'étaient enfuis à l'heure de la Passion. Ils s'étaient cachés dans les grottes qui entourent Jérusalem. Peut-être revinrent-ils ensuite trouver la très Sainte Vierge et chercher soutien et consolation près de cette mère de miséricorde. Notre Seigneur, oubliant l'infidélité des apôtres, se manifesta à eux avec

ses plaies glorieuses, leur apportant la paix et le pardon. Il apparut ensuite aux disciples d'Emmaüs. Nous verrons dans ces beaux évangiles de Pâques, comment le Sauveur, dans ses nombreuses apparitions, vient apporter la lumière et la joie à tous ceux qui ont pleuré.

Je tirerai de là, mes sœurs, une conséquence très pratique : faites en sorte de ne jamais perdre vos larmes, puisqu'elles sont si précieuses. Employez-les toujours à la contrition et à l'amour. Que ce soit sur les plaies de notre Seigneur, sur ses souffrances, sur ses angoisses que vous versiez des larmes : « Mon Jésus, c'est à vous que je veux les donner, c'est sur les offenses qui vous sont faites, c'est sur vos douleurs que je veux les verser, afin de les consoler, afin de vous voir dans votre gloire, et que de vos plaies divines descendent sur moi des flots de grâces, de sainteté et de bénédictions. »



14 mai 1886

LES PAROLES DE NOTRE SEIGNEUR

Mes chères filles,

Notre vocation nous appelle à suivre notre Seigneur Jésus-Christ d'aussi près que possible, et par conséquent, à étudier beaucoup ses paroles, ses pensées, ses sentiments à l'égard des différentes créatures dont il a été entouré.

Dans la fête d'apôtre que nous célébrons aujourd'hui, l'Office est presque entièrement composé des paroles adressées par notre Seigneur à saint Philippe. J'ai donc pensé à vous proposer d'étudier les paroles de notre Seigneur, sa manière d'être, ses sentiments vis-à-vis des différents ordres de ses élus et même de ses ennemis.

Prenons d'abord les apôtres, c'étaient ses amis fidèles et dévoués. Quoique faibles encore et capables de tomber un moment, ils étaient cependant ses amis, ses serviteurs. Par eux le règne de Dieu devait être établi sur la terre. Voyez comme, dans ce qu'il leur dit, chaque parole est faite pour établir en eux la vérité ! Nous devons faire de même avec nos amis, avec les personnes qui vivent plus intimement avec nous. Il faut que nos conversations, nos paroles aillent toujours à des choses bonnes, excellentes. Cherchons toujours à donner la vérité, l'amour de Dieu, à porter les âmes en haut. Le discours après la Cène est admirable sous ce rapport.

Notre Seigneur a eu des ennemis. Bien qu'il n'ait considéré personne comme tel, cependant des créatures ont eu le malheur de le trahir et de se dresser contre lui. Il faut considérer ses paroles, sa manière d'être avec ces créatures-là, avec Judas par exemple.

Quelle parole calme, douce ! Comme, jusqu'au dernier moment, il fait tout ce qu'il faut pour le ramener ! Il lui lave les pieds comme aux autres. Il ne lui refuse pas la communion. C'est la chose du monde la plus extraordinaire, puisqu'il savait ses desseins et voyait jusqu'au fond de son âme. Notre Seigneur a pu avoir pour les pharisiens, ses contradicteurs, des paroles fortes, parfois même des paroles dures. Pour Judas, jamais !

Notre Seigneur a eu des rapports avec des caractères bien différents. Avec des caractères empressés, comme sainte Marthe ; il dit : *Tu t'inquiètes et tu t'agites pour bien des choses*²⁷⁴. Avec des âmes plus calmes, plus recueillies, comme Madeleine, ses paroles portent à se remettre de plus en plus entre les mains de Dieu, à l'écouter toujours : *Le Maître est là, il t'appelle*²⁷⁵. Voyez encore le divin Maître dans ses rapports avec Pierre, avec Jean, avec Philippe : comme chacune de ses paroles est appropriée à chacun d'eux, pour leur faire plus de bien ! Ce n'est pas toujours la plus grande consolation qu'il donne, mais toujours la lumière pour mieux servir Dieu en ce monde et mieux connaître sa doctrine.

D'autres paroles, des paroles de plainte, il n'y en a pas dans l'Évangile, excepté peut-être sur la croix, où il dit : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné* ?²⁷⁶ Mais des paroles d'amertume, vous n'en trouverez pas.

Il est donc très utile, très avantageux, et je vous y engage, d'étudier les paroles de notre Seigneur, sa doctrine, sa manière d'être avec les créatures, et de vous appliquer ces exemples à vous-mêmes.

Regardez donc ce qu'est Jésus-Christ vis-à-vis de ses apôtres, de ceux qui contredisent sa doctrine, de celui qui le trahit, de ses ennemis, de ses bourreaux auxquels il s'abandonne complètement. Regardez-le vis-à-vis des différents caractères de ceux qui le suivent, de Marthe, de Madeleine, de la Sainte Vierge, des apôtres, et dites-vous : « Moi aussi, dans mes rapports avec les créatures, il faut que je tâche d'avoir le même esprit, de porter les âmes vers

274. Lc 10, 41 et 42.

275. Jn 11, 28.

276. Mt 27, 46.

Dieu, et de laisser tout amour-propre. » Nous ne sommes en ce monde que pour servir Dieu et procurer sa gloire, non pour nous chercher nous-mêmes. Il faut donc que tout ce que nous faisons et disons contribue à l'affermissement du règne de Dieu.

Cela aurait été une chose bien belle, bien consolante, de suivre les apôtres après la Pentecôte. Quelle sainteté, quelle générosité, quelle plénitude de Dieu ! Comme ils étaient ardents à le faire connaître et aimer des créatures, et quelles créatures ! Des créatures mauvaises, pécheresses, ignorantes ! Chez les apôtres la charité se joignait toujours au zèle, pour faire accepter la vérité. C'est ainsi que saint Pierre, saint Jean, saint Philippe, saint Barthélemy et les autres apôtres ont gagné tant d'âmes, et conquis les nations à Jésus-Christ. Ils étaient pleins de sa manière de faire, d'agir, de parler. Par la grâce du Saint-Esprit, ils étaient devenus d'autres Jésus-Christ sur terre.

Nous sommes appelées, comme eux, à suivre Jésus-Christ et à le reproduire dans notre vie. Tâchons de nous former à cette divine ressemblance, dans nos occupations habituelles et dans nos rapports avec les personnes qui nous entourent. Alors chacune de nos paroles ira à la charité et à la paix : elle sera bonne, aimable, surnaturelle, parce qu'elle sera pleine de Dieu.



23 mai 1886

LA FERVEUR

Mes chères filles,

Je vous ferai aujourd'hui une recommandation générale qui s'applique à toute la vie : soyez ferventes. Que serait en effet la vie religieuse sans ferveur ? La vie religieuse est un état dans lequel nous sommes entrées volontairement, et qui nous met en dehors des conditions ordinaires de la vie, pour embrasser plus librement la pratique des conseils évangéliques. En entrant en religion, nous avons promis à Dieu un amour plus généreux, plus constant, plus fidèle. L'émission des vœux, considérée comme l'acte d'amour parfait, est un second baptême qui nous a purifiées de toutes les taches de notre vie passée.

La vie religieuse cependant ne met pas à l'abri de la tiédeur. Il faut se mettre en garde contre ce mal. Être tiède, c'est se laisser aller facilement à des fautes vénielles, à des imperfections. C'est ne pas mettre assez de générosité dans les œuvres que l'on a à remplir. La ferveur est tout le contraire, et je voudrais vous montrer ce qui la caractérise dans les pensées et dans les actes.

Dans les pensées d'abord. La ferveur n'est pas autre chose qu'un grand amour de Dieu : Dieu préféré à toutes choses et à soi-même. L'âme cherchant à rendre à Dieu un témoignage constant de son amour. On fuit avec horreur tout ce qui peut offenser Dieu, on combat tout péché véniel, toute imperfection, tout ce qui pourrait déplaire à Dieu. L'amour ne veut rien qui déplaise ! Quand on aime ainsi Dieu par-dessus toutes choses, il n'y a plus ni peines, ni

préoccupations qui puissent nous détourner de lui. C'est là une des marques de la ferveur dans les pensées.

J'en ajouterai une autre : recevoir tout de la main de Dieu, laisser là les causes secondes pour voir Dieu qui conduit toute chose, et s'abandonner pleinement à sa conduite. Je ne dis pas qu'on puisse toujours faire cela au premier moment. Mais quand une impression pénible dure un peu, il faut tâcher à l'oraison de *s'acoiser*²⁷⁷ à la volonté de Dieu, comme disait saint François de Sales, se soumettre aux desseins de sa Providence.

Dieu nous prépare des grâces souvent mêlées de croix. C'est par la croix qu'on va au salut éternel. C'est l'acte de l'amour et c'est aussi l'acte de la sagesse, de préférer la conduite de Dieu à toute autre conduite, et de penser, s'il nous envoie des peines, qu'il les a préparées pour notre bien, d'une manière très sage et très excellente.

Si vous aimez Dieu, vous aimez ce qu'il veut, vous avez pour toutes ses volontés cette inclination du cœur qui fait dire en toutes circonstances : « Oui mon Dieu, ce que vous voulez, comme vous le voulez, et quand vous le voulez. » Recevoir tout ainsi de la main de Dieu, purifier ses intentions pour avoir en tout celle de plaire à Dieu et de lui obéir : voilà le moyen de faire toute chose saintement et d'être très fervente.

Voilà pour les pensées. Pour les actes, c'est bien simple : il faut faire tout ce que la Règle et l'obéissance nous proposent, avec générosité et coûte que coûte. Cela revient à ce que dit le catéchisme : *connaître Dieu, l'aimer, le servir*. Si on le connaît, on se remet à sa Providence. Si on l'aime, on se confie à lui. Si on veut le servir, c'est par tous les actes de sa vie qu'on le fait, le plus parfaitement possible, Dieu très parfait, méritant d'être servi ainsi.

Voyez, mes sœurs, si vous remplissez ce programme, si votre cœur, votre intelligence, votre esprit sont pleins d'union à la volonté de Dieu, d'adoration de ses droits, si l'amour est le principe de votre conduite, s'il purifie vos intentions. Voyez ensuite dans vos

277. « S'acoiser » : se pacifier, s'apaiser, se mettre d'accord avec.

actes, si vous faites le mieux possible ce qui est de la Règle, de l'obéissance, comme servante fidèle de Dieu.

Quand vous avez rencontré une religieuse qui agissait ainsi, vous avez dû vous dire : « Voilà une âme fervente, elle passe par-dessus les difficultés (car il y a toujours des difficultés à obéir et à pratiquer sa Règle), mais elle passe par-dessus avec *un grand cœur et une âme qui accepte volontiers*²⁷⁸. Elle aime Dieu, et parce qu'elle l'aime elle veut être fervente dans toute sa conduite. »

Toutes, j'espère, mes sœurs, vous vous dites : « Je ne veux pas être une âme tiède, je veux être fervente. Donc il faut que j'aime Dieu, il faut que je lui donne une preuve continuelle de mon amour par l'élévation des principes et des sentiments avec lesquels je chercherai à le servir et à accepter en toutes choses les conduites de sa Providence. »

Ce n'est pas difficile à comprendre, mais c'est encore assez difficile à faire. Aussi, pendant ce mois de Marie, il faut beaucoup se recommander à la Sainte Vierge. Elle a toujours adhéré à la volonté de Dieu et aimé Dieu d'un amour *surabondant*. Toujours elle a fait ce qui a plu à Dieu avec toute l'obéissance, la fidélité et la perfection possible.

Demandons-lui de nous faire participer à la même grâce dans une mesure inférieure assurément, mais qu'elle nous accorde de la suivre, puisque nous sommes ses filles. Qu'aucune de nous ne tombe dans la tiédeur, ni dans la négligence.



278. *Corde magno et anima volenti.*

30 mai 1886

CHERCHER EN TOUT LA GLOIRE DE DIEU

Mes chères filles,

En vous parlant l'autre jour de la ferveur, je ne vous ai pas dit que le plus puissant moyen d'être fervente et la vraie marque de la ferveur, c'est de chercher en tout la gloire de Dieu, la chercher en toutes choses, dans toutes ses actions, et ne se proposer jamais que la gloire de Dieu pour fin.

Dieu a tout fait pour sa gloire. Les créatures laissées à elles-mêmes n'auraient pu la procurer : il n'y a pas de proportion entre elles et un Dieu infini. Aussi dans sa bonté et dans son amour, Dieu a donné son Fils unique à la terre. Par lui, toutes les créatures qui lui seront unies par la grâce et les sacrements, peuvent rendre à Dieu une gloire d'un prix infini et proportionné à sa majesté.

En effet, tout ce qui passe par Jésus-Christ a un prix infini. Il dépend de nous, par une union constante à notre Seigneur, par une imitation qui nous rende un peu semblables à lui et nous fasse d'autres Jésus-Christ ; il dépend de nous, de rendre à Dieu une gloire immense dans nos pensées, nos paroles, nos actions, nos sentiments. Tout ce que vous faites peut rendre gloire à Dieu : vous récitez l'Office, et sans cesse vous répétez : *Par Jésus-Christ notre Seigneur*. L'Office, passant par lui, rend une très grande gloire à Dieu.

Notre Seigneur a prononcé toutes les paroles des psaumes. Sur la croix il a dit : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné* ?²⁷⁹ Il a récité en entier ce psaume, qui est le psaume propre de la Passion. Il est très croyable que la récitation des psaumes était la prière habituelle de notre Seigneur et des apôtres. En récitant ces paroles qui ont été sur les lèvres de Jésus-Christ, nous devons les dire en union avec lui, pour faire sa sainte volonté. Unissant là notre cœur, notre âme, notre intelligence à l'Église, nous rendons à Dieu une très grande gloire.

Portez cette intention de rendre gloire à Dieu dans toutes les actions de la journée, et d'abord dans l'action des actions : l'assistance au saint sacrifice de la messe. La sainte messe est l'acte qui rend à Dieu le plus de gloire, parce qu'elle renouvelle le sacrifice de Jésus-Christ. Là, il s'offre lui-même à son Père. C'est lui-même qui prononce les paroles de la consécration par la bouche du prêtre, et il rend ainsi à son Père une gloire souveraine.

Dans toutes vos actions, vos pensées, vos œuvres, si vous vous conformez à notre Seigneur Jésus-Christ, si vous vous unissez à lui, vous pouvez rendre à Dieu une gloire continuelle. Je ne vois pas de motifs plus hauts, de pensées plus consolantes, ni qui nous arracheraient plus à nous-mêmes. Je ne connais pas non plus de principe ou de sentiment qui sanctifie davantage et qui rende plus fervent dans tout l'ensemble de la vie, que ce zèle de la gloire de Dieu.

Je tenais à vous en parler, car on ne peut parler de la ferveur sans parler de la gloire de Dieu. La dernière fois je vous ai dit plutôt ce qui est opposé à la tiédeur, aujourd'hui je vous demande de raviver et d'exciter en vous le désir ardent de glorifier Dieu par tout ce que vous êtes, et par tout ce que vous faites.

Ayez une grande dévotion au sacrifice de la messe, pour vous unir à Jésus-Christ et vous offrir à lui, une grande dévotion au mystère de l'Eucharistie qui est l'objet de notre adoration sur l'autel. Dans ce mystère, soyez très unies à l'immolation, au silence et à la prière de Jésus-Christ. Puis, dans la journée, toutes les fois que vous priez,

279. Mt 27, 46 et Ps 22, 2.

que vous agissez, dans le bien que vous faites aux âmes, dans votre emploi, tâchez de tout faire en union avec celui qui donne un mérite infini à nos actions, et qui rend à Dieu une gloire continuelle.

L'Imitation dit que *Dieu ne regarde pas tant les actions que nous faisons que le principe par lequel nous les faisons*. Ce principe de la gloire de Dieu animera donc toujours nos actions les plus humbles.

La Sainte Vierge n'a pas fait d'actions importantes. Elle a fait des actions fort ordinaires : elle cousait, elle travaillait, elle balayait la maison, elle faisait la pauvre cuisine de notre Seigneur et de saint Joseph. Plus tard elle a continué le même service dans la maison de saint Jean. Avec quel amour, quelle prière, quelle union à Jésus-Christ elle faisait tout cela, et quel mérite infini elle a donné ainsi à des actions fort ordinaires ! C'est ce qui a fait d'elle la plus sainte de toutes les créatures. Dieu a reçu par elle la gloire la plus grande qu'il ait pu recevoir d'une simple créature.

Vous êtes ses filles, que votre résolution soit donc, pour la fin de ce mois de Marie, de rendre gloire à Dieu dans vos actions les plus ordinaires, par la régularité, l'obéissance, la simplicité de cœur et l'union à notre Seigneur Jésus-Christ.



7 juin 1886

EFFETS DE L'ESPRIT SAINT DANS LES ÂMES

Mes chères filles,

Nous avons peu parlé cette année des joies de Pâques. Il me semble impossible de ne rien dire de cette retraite du Cénacle où, pendant dix jours, la très Sainte Vierge, unie aux saintes femmes et aux apôtres, demande, dans une prière ardente et continuelle, la plénitude de l'Esprit Saint.

Elle la demande pour elle d'abord. Si sainte qu'elle soit, elle voulait se sanctifier encore et mériter une communication, une plénitude plus parfaite, de celui qui régnait déjà en elle. Marie a commencé, disent les Pères, là où finissent les saints de la terre. Elle a monté, monté toujours, dans une perfection dont nous n'aurons quelque idée que dans l'éternité.

Marie demandait donc pour elle, mais elle demandait surtout pour nous : devenue au pied de la croix la mère de tous les hommes, elle demandait pour eux cette plénitude de l'Esprit Saint, qui est un si grand trésor. Elle le demandait pour nous, mes sœurs, qui sommes ses filles à un titre si particulier, qui portons son nom et devons avoir une certaine ressemblance avec notre Mère. C'est cette ressemblance qu'elle nous obtiendra par la grâce et l'effusion du Saint-Esprit.

Quels sont les effets de ce divin Esprit ? Il enivre d'abord, c'est un des premiers effets qu'il produit dans les âmes. Quand les apôtres eurent reçu le Saint-Esprit, ils semblaient aux Juifs comme des gens ivres de vin nouveau. C'était un enivrement de joie, d'amour.

Ils paraissaient tout hors d'eux-mêmes et entièrement livrés à l'esprit de Dieu.

Je vous ai déjà raconté qu'au séminaire de Grenoble, du temps de l'abbé Combalot, il arriva que le directeur, homme fort modeste, sortit de sa cellule un jour de Pentecôte et, tout enivré de l'amour de Dieu, il s'en allait par les corridors répétant ces mots : « Dieu est amour, Dieu est amour ! » On alla prévenir le supérieur qui, s'approchant du saint homme, le rappela de son transport et le reconduisit à sa cellule. L'amour divin l'avait comme enivré. Il n'avait pas conscience de lui-même.

Nous sommes filles de l'Assomption, et nous devrions nous élever joyeuses, de la terre au ciel, comme notre Mère. Qu'est-ce qui fait que nous sommes tristes ou joyeuses à propos des choses terrestres ? C'est, hélas ! que nous ne nous laissons pas assez embraser et enivrer du feu de l'Esprit Saint. Beaucoup de petites choses nous font verser des larmes. Ou, si la raison empêche d'en verser, on s'attriste, on se préoccupe, on s'afflige, au lieu de se livrer à l'Esprit Saint pour qu'il nous élève au-dessus de nous-mêmes.

J'ai dit que le Saint-Esprit enivre, j'ajoute qu'il fortifie. Voyez les apôtres timides, craintifs : ils ont abandonné leur Maître, ils l'ont renié à la voix d'une servante. Mais comme ils sont forts après la Pentecôte ! Ils se présentent aux magistrats et ne craignent pas de leur dire : *Est-il juste devant Dieu de vous écouter, plutôt que d'écouter Dieu ?*²⁸⁰ Ils se partagent le monde, ils bravent tous les dangers et meurent martyrs, en confessant la divinité de Jésus-Christ.

Pourquoi donc, nous qui avons reçu le Saint-Esprit, sommes-nous si faibles ? Pourquoi y a-t-il si peu de personnes qui soient fortes contre l'humiliation, les souffrances, les épreuves de la vie intérieure et de la vie extérieure ? Le Saint-Esprit cependant habite en nos âmes : *Vous êtes les temples de Dieu*²⁸¹. Nous sommes les temples du Saint-Esprit, de l'esprit de force, de l'esprit de prière, de l'esprit d'amour. Mais nous sommes faibles, parce que nous ne recourons pas assez à cet Esprit divin et que, vivant trop avec les

280. Ac 4, 19.

281. Cf. 1 Co. 3, 16.

choses que nous voyons, nous ne demeurons pas assez avec lui et ne le laissons pas assez devenir notre maître.

Enfin, le Saint-Esprit soulève les âmes. Il les porte en haut. J'en appelle à votre expérience : comme la prière est facile sur les ailes de l'Esprit Saint ! N'avez-vous pas senti, à certains jours bénis, que l'Esprit Saint soulevait votre âme, et que par lui elle pouvait monter plus haut ?

C'est bien l'esprit de l'Assomption de monter, de s'élever toujours par l'amour, par les lumières qui viennent d'en haut, par la chaleur et la force du Saint-Esprit. Pendant le temps de Pâques, nous avons entendu saint Paul nous dire : *Vous êtes ressuscités avec le Christ. Recherchez donc les réalités d'en-haut*²⁸². Le Christ est ressuscité : nous avons dit *Alléluia*, cette prière du ciel. Il faut nous laisser soulever. Il faut offrir au Saint-Esprit la prière que la Sainte Vierge a faite dans le Cénacle pour elle, mais bien plus encore pour nous. La Sainte Vierge a obtenu pour les apôtres qu'ils ne soient plus des hommes de la terre. Demandons-lui pour nous cette même grâce. Que cette fête ne passe pas parmi nous sans produire ces effets.

J'ai pris l'enivrement de préférence à la consolation, quoique le Saint-Esprit soit appelé l'Esprit consolateur. C'est quelque chose de plus que la consolation de se laisser embraser, de se laisser toucher jusqu'aux dernières fibres de son être, pour devenir insensible aux choses de la terre. C'est cet enivrement qui nous élève au-dessus de tout, qui ne permet plus aux âmes embrasées de l'amour divin de descendre ou de se baisser aux épines du chemin.

On lisait dernièrement dans *La Croix* l'histoire d'un enfant chrétien martyrisé par les Juifs, qui, au milieu des tortures, ne se plaignait pas et ne dit que cette parole : « On m'a donné cinq coups de plus qu'à mon Sauveur. » Par une grâce extraordinaire, Jésus-Christ vivait tellement en lui que, pendant les tortures les plus affreuses, il lui donnait une patience qui ressemblait à la sienne : il avait plu à Dieu d'inonder cet enfant des grâces de l'Esprit Saint.

282. Col 3, 1.

Nous sommes religieuses de l'Assomption, élevons-nous, embrasons-nous, laissons-nous toucher par le Saint-Esprit. Prions qu'il vienne, qu'il demeure en nous et, au jour où nous chanterons à neuf heures le *Veni Creator*²⁸³, croyons qu'il peut descendre d'une manière toute nouvelle, toute forte, toute pleine de grâces, si nous l'appelons comme il veut être appelé.



283. À la Pentecôte, les sœurs chantaient l'Heure de Tierce à 9 heures.

18 juin 1886

NUL NE PEUT VENIR À MOI,
SI MON PÈRE QUI M'A ENVOYÉ NE L'ATTIRE

Mes chères filles,

Je crains de ne pas exprimer clairement ce que je voudrais vous dire aujourd'hui. Vous le complétez chacune par vos réflexions.

Nous avons lu avant-hier ce bel évangile de saint Jean où il est dit : *Personne ne peut venir à moi, si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire vers moi*²⁸⁴. Surtout nous avons lu cette magnifique homélie de saint Augustin²⁸⁵, dont j'ai déjà emprunté quelque chose pour vous parler de l'attraction de l'amour, qui augmente et perfectionne la liberté, bien loin de la détruire. Je voudrais aujourd'hui m'arrêter à une autre parole de cette homélie qui explique comment c'est le Père qui attire au Fils, parce que c'est la révélation de la divinité dans le Christ qui nous attire à lui. Si nous l'adorons, si nous l'aimons, si nous lui donnons notre dévouement, c'est parce que nous voyons en lui toutes les perfections divines, et que ces perfections nous attirent.

La foi est le fondement de l'amour. Notre vie est une vie de foi, la foi en est la base. Il faut sans cesse renouveler, agrandir, fortifier en nous toutes les pensées, tous les sentiments de la foi. Nous n'aurons jamais assez de foi.

Un des grands effets du Saint-Esprit, c'est précisément d'éclairer notre esprit, d'agrandir notre foi. C'est pourquoi l'Église nous fait

284. Jn 6, 44.

285. Saint Augustin, commentaire sur l'Évangile de Jean. Cette lecture est proposée par le bréviaire actuel pour le jeudi de la 28^e semaine.

lire cette homélie de saint Augustin pendant l'octave de la Pentecôte. Les trois grands effets du Saint-Esprit sont la lumière, l'amour et la force. Nous avons besoin de lumière et nous avons besoin d'amour pour croire, selon cette parole de saint Paul : *La foi du cœur obtient la justice*²⁸⁶. C'est par le cœur que l'on croit. Enfin nous avons besoin de force pour produire les œuvres de la foi et de l'amour.

Toutes les œuvres de la vie religieuse sont des œuvres de foi et d'amour. L'obéissance d'abord : c'est parce qu'on a la foi à ce qui est réglé par l'Église que les supérieurs, infirmes et imparfaits par eux-mêmes, sont cependant pour nous les représentants de l'autorité divine, les organes de sa volonté. Derrière eux on voit Jésus-Christ. C'est un acte de foi des plus difficiles. Dans l'Eucharistie nous ne voyons pas notre Seigneur. Mais au moins nous ne voyons rien qui répugne à sa perfection, tandis que dans nos supérieurs nous pouvons voir des choses qui répugnent à la perfection de Jésus-Christ. Par la foi, nous soumettons notre esprit, notre volonté, nous voyons Jésus-Christ et nous lui obéissons.

De même la régularité est un acte de foi. C'est plus encore un acte d'amour et de force. Il faut de la force pour se remettre à chaque instant dans l'esprit de régularité comme servante de Jésus-Christ, pour tenir les yeux sans cesse attachés sur ses mains divines, comme il est dit dans le psaume, et pour faire, à chaque instant, en toutes choses, à toute heure, ce qui est réglé, parce que c'est la volonté de Dieu. Il faut de la force pour cela.

L'humilité, si nécessaire à la vie religieuse, est encore un acte de foi, d'amour et de force. Ce n'est pas facile de se mettre entièrement de côté, de ne pas tenir compte de soi, ni de son honneur, d'accepter d'être compté pour rien, de se mettre à la dernière place.

La nature y répugne. Il faut pour cela de la force. Il faut aussi de l'amour, il faut aimer assez Jésus-Christ pour ne pas s'aimer soi-même, comme le dit saint Augustin en parlant des deux cités,

286. *Corde creditur ad justitiam*. Rm 10, 10.

*la cité du bien ou l'amour de Dieu poussé jusqu'à l'oubli de soi, et la cité du mal ou l'amour de soi poussé jusqu'à l'oubli de Dieu*²⁸⁷.

J'aurais bien d'autres conséquences à tirer de ces principes. Je les laisse à vos méditations. En lisant cette belle homélie de saint Augustin sur le Père qui révèle le Fils, cherchez-y les forces dont vous avez besoin pour votre vie intérieure. C'est toujours la vue de Dieu en Jésus-Christ qui anime cette vie.

Dans la sainte hostie que nous recevons, et dans toutes les grâces si abondantes qui tombent sur nous, c'est Dieu qu'il faut voir. Celui qui a fait lever le paralytique, qui lui a dit : *Lève-toi, prends ton brancard et rentre chez toi*²⁸⁸, celui-là est le Tout-puissant : il peut nous défendre contre nos ennemis et contre nous-mêmes. Il est là avec la plénitude de sa force, de son amour et de sa miséricorde, toujours prêt à nous aider, à nous soutenir, à nous soulever, à nous sanctifier.

Nous avons beaucoup à demander au Saint-Esprit, c'est pourquoi l'Église met si souvent sur nos lèvres ces paroles : *Viens Esprit Saint*. Qu'il nous donne un esprit nouveau et une foi nouvelle, cet Esprit créateur et vivificateur. Qu'il nous rende capables de toutes les œuvres de la perfection religieuse et de la sainteté.



287. Cf. *La Cité de Dieu* XIV, 28.

288. Mc 2, 9-11.

27 juin 1886

TOUT DONNER À DIEU ET TOUT EN ATTENDRE

Mes chères filles,

Je voudrais vous rappeler cette belle parole que nous avait laissée autrefois un des supérieurs de cette maison, monsieur Deplace, à la fin d'une retraite où il avait soutenu et élevé la Communauté : « Tout donner à Dieu et tout en attendre. » Je désire l'appliquer à l'adoration du saint Sacrement.

Pendant cette octave, les sœurs viennent plus souvent et plus nombreuses se prosterner aux pieds de notre Seigneur. Le zèle, l'amour qu'elles doivent avoir en tout temps, elles l'ont plus ardent dans ce moment où le saint Sacrement est tout particulièrement l'objet de la dévotion de l'Église. Approchez-vous du saint Sacrement. Vous êtes sûres que Dieu vous donnera tout, si vous lui donnez tout. Renouvelez donc votre don, rendez-le plus pur, plus entier, plus ardent et plus parfait.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler que le plus grand don d'une religieuse, c'est le don de toute sa volonté, de toute sa liberté. C'est là ce que nous donnons à Dieu par l'obéissance. Quand nous le renouvelons, nous disons à Dieu : « Mon Dieu, je veux que ma volonté soit tout entière à votre service, que du matin au soir, en toutes choses, à toute heure, elle soit toujours à votre disposition. » Vous comprenez que c'est un grand don que notre volonté, c'est ce qui est nous, c'est nous-même.

Dans la vie chrétienne ordinaire il y a des âmes qui veulent servir Dieu parfaitement, se conforment aux préceptes, cherchent à être

fidèles. Mais c'est d'une toute autre manière que nous nous donnons par le vœu d'obéissance. Dieu a voulu que l'homme soit libre, que dans chaque action, ce soit sa volonté qui agisse. Il est libre, non seulement dans ses actions, mais encore dans ses pensées. Il choisit librement ce qui est bon ou ce qui est imparfait. C'est cette liberté, ce choix que nous sacrifions dans la vie religieuse. Nous donnons notre volonté par le vœu d'obéissance et par l'obligation où nous sommes de tendre à la perfection et de choisir toujours le meilleur.

Je ne dis pas que nous le ferons toujours. En faisant nos vœux, nous déterminons notre volonté à choisir le meilleur, autant qu'elle en est capable. C'est cette disposition que nous devons renouveler dans la prière et l'adoration, disant à Dieu sans cesse : « Mon Dieu, je vous donne toute ma volonté, toute ma liberté. Je veux qu'elle soit employée toujours à faire tout ce que vous voulez et ce qui vous est le plus agréable. »

En faisant ainsi, vous rendez votre volonté plus forte, plus puissante, plus digne d'un être raisonnable. Qu'est-ce qu'une volonté employée à des choses imparfaites ? Ce n'est pas une volonté vraiment noble et vraiment libre, tandis que nous élevons notre volonté en la donnant à Dieu et en déterminant son choix vers les choses excellentes.

Nous l'employons alors comme les bienheureux emploient la leur, à faire toujours ce qui plaît à Dieu. C'est être comme la Sainte Vierge, *servante du Seigneur*, dire avec elle à toute heure : « Seigneur, que voulez-vous de moi ? Toutes vos volontés, je les embrasse, je les veux, je les aime. Tout ce que vous voulez, comme vous le voulez, quand vous le voulez. » Il faut dire aussi : « par qui vous le voulez. » Car les événements nous arrivent souvent par un côté auquel nous ne nous attendons pas. Il faut voir par derrière ces événements la volonté de Dieu, et nous rappeler le don entier que nous lui avons fait de notre liberté.

Après le don de la volonté, il y a celui du cœur. Peut-être aurais-je dû le mettre en premier, pourtant il faut que la volonté soit bien à Dieu pour pouvoir lui dire vraiment qu'on lui donne tout son cœur. Ce don n'est sincère que lorsque habituellement on préfère

Dieu à toutes choses. L'acte suprême de l'amour, c'est de donner sa liberté, ses préférences, toutes choses, afin de pouvoir dire comme saint François de Sales : *Je ne veux pas en mon cœur une seule fibre qui ne soit de Dieu et pour Dieu. Si j'en voyais une, je l'arracherais aussitôt.* Je ne veux pas dire par là que vous ne deviez pas avoir d'affections. J'ai cité déjà cette parole d'un grand philosophe : *Les grandes et légitimes affections sont celles qui viennent de la raison*, dont la raison a approuvé la justesse parfaite, et qui sont coordonnées aux desseins de Dieu. Vous aimez votre père et votre mère. C'est conforme au quatrième commandement, c'est selon la raison, selon le devoir. Vous vous aimez les uns les autres. C'est la volonté de Dieu qui est que vous aimiez votre prochain, et il n'est pas de prochain plus proche que celui avec lequel nous sommes en religion.

Aimer Dieu par-dessus toutes choses, c'est ôter de son cœur ce qui ne lui plaît pas. Ce n'est pas en ôter les affections légitimes que la raison éclairée par la foi a approuvées, parce que celles-là sont selon Dieu. Ce dégagement est le fruit de votre chasteté. Pourquoi avez-vous renoncé aux affections du monde, si ce n'est pour être plus libres de vous donner entièrement à Dieu ? *Celle qui reste vierge*, dit saint Paul, *a le souci des affaires du Seigneur*²⁸⁹. Les femmes qui sont dans le monde sont partagées : elles ont des devoirs de famille, des devoirs d'épouses. Nous, nous n'avons pas d'autre devoir que d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, de nous attacher à lui, d'avoir le cœur pur et libre. Voilà ce qu'il faut renouveler à l'adoration.

Il faut donner encore votre intelligence, votre mémoire, votre esprit, vos pensées. Penser beaucoup à Dieu, à ce dont il nous a chargées. Quand des pensées se présentent qui ne sont ni de Dieu, ni pour Dieu, ayez la ferme volonté d'y renoncer. Voilà un grief, un mécontentement, une blessure : est-il utile d'en garder la mémoire ? C'est à Dieu que j'ai donné mon esprit, ma mémoire, mon intelligence. Je veux remplir mon intelligence de ses splendeurs, mon esprit de ses vérités, ma mémoire de ses bienfaits, des devoirs qu'il m'a confiés.

289. 1 Co 7, 34.

Vous êtes religieuses enseignantes. Employez votre esprit à bien savoir ce que vous enseignez. Vous employez votre intelligence selon Dieu lorsque vous cherchez à l'éclairer des rayons de la foi, à la développer, afin de faire du bien aux enfants en les éclairant à leur tour. Mais voici qu'une vaine curiosité se présente : tel livre n'est guère utile, telle question est oiseuse, la curiosité vous porte à regarder. Vous n'employez pas votre intelligence comme Dieu le veut. C'est un peu ce qu'a fait notre première mère. Curieuse de savoir ce qu'il allait lui révéler, elle a mis la main sur le fruit défendu, et cela a été la cause de tous nos maux.

Il ne faut pas qu'une âme, qui aime Jésus-Christ par-dessus toutes choses, étende jamais la main sur un fruit que Dieu ne lui dit pas de cueillir. Je ne parle pas du fruit défendu, mais simplement du fruit que Dieu ne lui dit pas de cueillir. Dieu vous dit de cueillir le fruit de la science, de développer ce qu'il a mis en vous.

Si vous avez du talent pour les arts, Dieu vous dit de développer ce talent. Il ne veut pas que nous diminuions notre intelligence. Sa volonté est que nous ayons tous les développements légitimes. Une religieuse de l'Assomption doit avoir quelque chose d'élevé, un cercle de connaissances aussi large que possible, pourvu que ce soit pour le bien, dans le dévouement, dans l'amour et dans la volonté de Dieu.

Voyez comme ces trois dons se réunissent pour que nous soyons à Dieu tout entières. Dieu se donne tout entier dans le saint Sacrement. Il est sur l'autel avec tous ses dons, avec toute sa divinité, toute son humanité. Il vous écoute, vous entend, vous bénit. À votre tour, tâchez d'avoir une sainte émulation pour lui donner aussi quelque chose. Ce quelque chose, c'est vous-mêmes que vous donnerez sans réserve.



18 juillet 1886

PRIÈRE ET ABANDON

Mes chères filles,

Saint Alphonse de Liguori a fait un livre sur le grand moyen de la prière. Je ne sais quelles sont celles d'entre vous qui l'ont eu entre les mains, mais je désire fort qu'il passe successivement à toutes.

Nous allons avoir le grand Chapitre. C'est par la prière que ce Chapitre sera fécond. C'est par la prière que la retraite sainte qui nous sera prêchée sera féconde, car notre Seigneur a promis que ceux qui demanderont seront exaucés.

On ne sait pourtant jamais si les choses que l'on demande sont les meilleures, sont justement celles que Dieu veut. *Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, dit l'Écriture, autant mes chemins sont élevés au-dessus des vôtres, mes pensées au-dessus de vos pensées*²⁹⁰. Donc, tout en demandant avec confiance, avec ardeur et supplication les choses que l'on croit meilleures, il faut ajouter à sa demande une entière conformité aux desseins et aux volontés de Dieu, quels qu'ils soient. Il est notre Dieu, il peut nous conduire par un chemin où nous ne voudrions pas marcher.

Avez-vous jamais remarqué cette parole des Lamentations : *Il a barré ma route avec des pierres de taille*²⁹¹. Le père d'Alzon commentait souvent cette parole. Eh bien, s'il plaît à Dieu de fermer notre route par des pierres de taille, que faire ? Dire avec le

290. Is 55, 9.

291. Lm 3, 9.

Prophète : *Je me prosternai à terre sans rien dire*²⁹², j'ai accepté, parce que c'était le Seigneur. J'ai respecté, j'ai adoré les desseins de Dieu.

Je vous recommande extrêmement ces deux côtés de la vie surnaturelle : prier, demander avec instance, avec foi, avec confiance ce que vous croyez le meilleur, le plus saint, le plus utile à votre perfection. Puis, vous laisser conduire avec soumission et confiance en la bonté paternelle de notre Père céleste, qui nous mène à notre bien, même quand nous ne le voyons pas.

Je demande beaucoup à celles qui font partie du Chapitre, d'entrer dans ces dispositions de prière et d'abandon à Dieu, afin qu'il nous accorde des grâces abondantes et ce qu'il sait être le meilleur pour nous. Quand un enfant demande du pain à son père, est-ce qu'il lui donne une pierre²⁹³ ? Si nous demandons à Dieu de nous faire connaître ce qui est le meilleur, pourquoi ne nous l'accorderait-il pas ?



292. Dn 10, 15.

293. Cf. Mt 7, 9.

20 août 1886

AVANT TOUTES CHOSES QUE DIEU SOIT AIMÉ,
ET PUIS LE PROCHAIN

Mes chères filles,

Il y a longtemps que je pense à vous expliquer la Règle de saint Augustin. Je n'ai pas entre les mains ce qu'il faudrait pour vous en parler utilement. Il y a des commentaires très bien faits que je demanderai à ceux qui les ont, et sans lesquels il est assez difficile de pouvoir tout bien dire. Aujourd'hui je ne prendrai que le prologue de la Règle : *Avant toutes choses que Dieu soit aimé, et puis le prochain, car ces commandements nous ont été particulièrement donnés.*

Ce prologue n'est pas dans la Règle faite par saint Augustin lui-même et adressée tout d'abord aux religieuses de son diocèse. Mais cette parole : *Avant toutes choses*, etc. résume si bien toute la doctrine de saint Augustin, tout son cœur, tout son esprit, toute son âme que, d'un commun accord, elle a été adoptée pour les religieux et pour les religieuses et commence la Règle.

C'est une belle chose que d'avoir une Règle commençant par la profession d'un amour souverain pour Dieu. Dieu aimé à cause de ses perfections. C'est là tout saint Augustin. J'ai peu lu ses œuvres. Il est difficile qu'une femme les lise beaucoup, en les comprenant, parce que saint Augustin a une doctrine très élevée, et sa manière de l'exprimer est difficile à saisir, même pour des gens capables. Nous en avons la preuve quand nous voyons des hommes qui, comme les jansénistes, avaient pâli sur les œuvres de saint Augustin, s'en faire une arme contre l'Église catholique, et Luther

lui-même qui, avant d'être apostat, était moine augustin, abuser étrangement de cette doctrine.

Il faut l'aide de Dieu, l'intelligence, l'étude et des connaissances approfondies pour comprendre saint Augustin. Il y a cependant des ouvrages de lui qui sont à notre portée, comme les *Méditations*, les *Soliloques*, le *Traité de la virginité*, les *Commentaires* sur saint Jean et sur les Psaumes. Dans ces ouvrages, quel élan, quel épanchement d'amour de Dieu ! Comme saint Augustin s'embrace de cet amour qui a Dieu pour objet à cause de ses perfections !

La perfection de l'être d'abord. Dieu est l'être toujours existant, toujours plein, toujours immense, toujours lui-même, toujours sans défaillance. Tandis que nous sommes des êtres d'un jour qui passent comme ces fleurs des champs qui sont le matin, et le soir sont flétries et fanées : avant le soir nous défailons, nous sommes incomplets. Nous sommes peu de chose par l'intelligence, par le corps, par tout notre être qui va à la décrépitude et à la mort, car la mort chaque jour fait un pas sur nous.

De cette considération sur notre néant, retournons à cet être toujours plein, toujours lui-même, qui ne connaît pas la défaillance, qui vit dans un présent éternel, dans une activité qui donne la vie à toutes choses, dans un repos qui donne la paix à toute créature, dans une plénitude enfin que nous avons toute la peine du monde à nous figurer, à comprendre.

Nous ne connaissons l'Être de Dieu qu'en niant de lui les choses qui nous sont connues. Quand on dit qu'il est infini, nous entendons qu'il n'est pas fini ; immense, qu'il n'est pas mesurable ; éternel, qu'il n'est pas sujet au temps. C'est ainsi que nous connaissons Dieu, et j'ai commencé par l'être, parce que c'est à la plénitude de l'être que se rapportent toutes les autres perfections.

Dieu est bon, il est le bien infini. C'est dans sa bonté que son être repose : là se groupent la sainteté, la justice, la miséricorde, l'amour, tout ce qui appartient au bien. Un dans sa Trinité, admirable dans son amour, Dieu est encore la beauté. De cet Être et de ce bien résulte une beauté sans pareille qui nous charme, nous séduit, et attire notre cœur.

Savoir que Dieu est, qu'il est le bien infini, la vérité absolue. Il nous appelle. Il nous a faits pour lui, nous attache à lui d'un amour qui n'a pas d'autre raison que ses perfections. Remarquez qu'il s'agit ici d'un amour chaste, sans recherche de soi-même, d'un amour qui aime Dieu pour sa beauté absolue, sa bonté sans égale, son infinité, en un mot à cause de ce qu'il est en lui-même. C'est bien là ce que résume la magnifique parole de notre Règle : *Avant toutes choses que Dieu soit aimé.*

Et puis le prochain. Il faut aimer le prochain, parce que Dieu en a fait un commandement, parce qu'il nous a créés de sa main puissante pour que nous soyons l'image de ses perfections, pour que nous nous aimions les uns les autres. Pour une raison bien plus forte encore, parce que notre Dieu, qui est Jésus-Christ, nous a tous réunis dans un même corps, le sien.

Il est la tête, et nous sommes les membres. Nous devons nous aider, nous aimer comme les membres d'un même corps. Arrive-t-il que la main droite déchire la main gauche, ou que la main s'occupe à couper le pied pour lui faire mal ? Non. Tous les membres s'aident, se conservent, se soutiennent, vivent dans l'unité la plus parfaite. Saint Augustin, dans sa doctrine, répète sans cesse : *Vous êtes le corps du Christ, vous devez vous aimer les uns les autres, pour dépendre de Jésus-Christ, et laisser couler dans le corps entier qui est l'Église l'influence de cette tête adorable qui est le Christ.*

Avant toutes choses que Dieu soit aimé, et puis le prochain... Donc, surtout pour nous autres, baptisées en Jésus-Christ, le prochain doit être aimé en Dieu, pour Dieu, dans l'union, la dépendance et l'esprit de Jésus-Christ notre chef, qui vit en nous. Pour que tout ce qui est secondaire, tout ce qui est de la terre, ne vienne pas troubler l'affection qui s'adresse aux membres de Jésus-Christ.

Il est naturel d'avoir des préférences, mais il ne faut pas que la prédilection, c'est le terme dont se servent les théologiens, puisse jamais nuire à la dilection. La dilection ne doit pas être troublée, surtout dans un corps religieux dont les membres sont bien plus étroitement unis entre eux que ne le sont les membres du corps de l'Église, étrangers l'un à l'autre. Uni à Jésus-Christ qui est la tête de ce corps, et à la Sainte Vierge qui en est la mère, chacun des

membres, protégé par Marie, abrité sous le manteau de Marie, doit s'unir dans une dilection qu'aucune prédilection ne puisse jamais diminuer.

Ce prochain avec lequel vous vivez ne forme avec vous qu'un seul corps. Ce sont les épouses de Jésus-Christ qu'il faut chèrement aimer à cause de lui. Ayez ce sentiment qui vous montre, derrière la plus petite d'entre vous, notre Seigneur vous disant : *Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait*²⁹⁴.

Vivez unies ensemble par ce lien que vous avez contracté, comme étant filles de la Sainte Vierge. Vous avez été acceptées par elle au pied de la croix. Vous êtes devenues siennes plus que les chrétiens de la terre puisque vous êtes filles de son Assomption, filles d'une Congrégation qui est à elle. Vous devez, par ce lien d'amour et de charité, vous attacher les unes aux autres et vous regarder comme les membres d'un même corps.

Où les membres seront-ils plus étroitement unis pour servir Jésus-Christ que dans la religion ? L'une marche, c'est pour le service de la religion. Une autre enseigne, c'est pour le service de la religion. L'une parle, l'autre se tait et souffre dans la maladie, c'est pour le service de la religion. Une autre fait la cuisine, ou bien soigne la maison, une autre surveille les enfants : tout cela, c'est pour le service du même corps religieux dont Jésus-Christ est la tête et que la Sainte Vierge a adopté : Jésus-Christ et la Sainte Vierge regardant comme leur corps ces religieuses qui travaillent de diverses façons à faire l'œuvre que la Congrégation leur propose.

C'est ici qu'il est encore plus vrai de dire que la main droite ne fera pas la guerre à la main gauche. Si la main droite trouve le poids trop lourd, la main gauche l'aidera à le porter. Si le pied droit est malade, le pied gauche travaillera davantage. Tous vos membres s'aident l'un l'autre. C'est l'image de ce que vous êtes appelées à faire dans la vie religieuse avec Jésus-Christ comme tête et sous la direction de la Sainte Vierge, notre reine et notre mère.

294. Mt 25, 40.

29 août 1886

ESPRIT D'UNION

Mes chères filles,

Je n'ai pas autre chose à vous dire aujourd'hui, que de recommander à celles qui s'en vont, d'emporter bien l'esprit d'union, de charité, d'attachement au centre de la Congrégation. À celles qui restent, de travailler aussi à la conservation de cette union parfaite et essentielle qui, heureusement, existe si entière avec nos maisons des pays non français. Je dis exprès *pays non français*. Je ne veux pas dire *pays étrangers*, parce qu'il n'y a pas parmi nous d'étrangères : toutes sont filles de la Congrégation et sont pour nous, avant d'être anglaises ou espagnoles, des religieuses, nos sœurs et nos mères.



17 septembre 1886

LA PARFAITE PURETÉ DE MARIE

Mes chères filles,

Bien que nous ne soyons plus dans l'octave de la Nativité, je voudrais vous parler de la Sainte Vierge : cela peut être utile, et il est toujours très consolant de parler de la Sainte Vierge.

Vous avez dû lire dans les homélies de saint Bernard, qu'en Marie les vertus les plus communes devenaient singulières et admirables, parce qu'elle les possédait au plus haut degré. Ainsi cette pureté parfaite, qui l'honore et la glorifie par-dessus tous ses autres privilèges, n'est en Marie que la réunion de toutes les vertus, comme l'arc-en-ciel est formé de la réunion de toutes les couleurs.

Pour nous, pauvres créatures pécheresses, nous apportons en naissant le germe des sept péchés capitaux. En Marie, aucune semence, aucune trace de péché. Son Immaculée Conception l'avait préservée de tout germe mauvais. Par l'abondance des grâces qu'elle avait reçues de Dieu, et par sa parfaite fidélité, toutes ces vertus avaient pris en elle de merveilleux accroissements. À la place de l'orgueil, Marie avait l'humilité la plus parfaite. En elle aucune trace de vanité, d'amour-propre, de suffisance²⁹⁵, d'entêtement. Aucune de ces choses par lesquelles on affirme son *moi*.

Nous devons être jalouses de suivre la Sainte Vierge. Demandons-nous si, au lieu des mauvaises inclinations du péché originel, nous avons cherché à établir en nous les vertus opposées.

295. « Personnalité » : mot employé par mère Marie-Eugénie (sens péjoratif).

Si, à partir de maintenant, nous voulons, à l'aide de la grâce de Jésus-Christ, commencer à combattre l'orgueil, l'amour-propre, la vanité, la suffisance²⁹⁶, toutes les manifestations imparfaites qui viennent de l'orgueil.

Plusieurs d'entre vous ont lu saint Jean de la Croix. Il a sept chapitres pour prendre les péchés capitaux, non plus dans leur manifestation grossière, mais dans ce qu'il appelle les manifestations spirituelles de ces défauts. Il les traite de main de maître, ces défauts : l'orgueil spirituel, l'avarice spirituelle, cette espèce de sensualité spirituelle par laquelle on veut avoir des consolations, des jouissances, et l'on recherche dans les choses spirituelles ce qu'on a cessé de rechercher dans les choses terrestres.

Dans la Sainte Vierge, il ne pouvait y avoir aucune manifestation ni inférieure, ni spirituelle de ces péchés. Éluë pour être la bien-aimée du Père, la Mère du Fils, l'Épouse du Saint-Esprit, et conçue sans péché, rien de souillé ne pouvait être en elle. De plus, elle avait cultivé les vertus ordinaires, développé l'humilité spirituelle aussi bien que l'humilité dans les choses extérieures de la vie, une pauvreté admirable dans tout ce que l'âme peut rechercher pour sa consolation, dont elle peut se faire une attache, aussi bien que la pauvreté dans ce qui est de la vie présente.

Laissez-moi vous dire que cette pauvreté spirituelle est le seul moyen d'être vraiment abandonnée entre les mains de Dieu : on ne peut pas l'être, si l'on tient à quelque chose. Si la Sainte Vierge avait tenu à ses saints parents, cela aurait été légitime. Mais elle les quitte à trois ans. Tenir au temple, aux instructions, aux grâces, aux consolations intérieures qu'elle y recevait, aurait encore été légitime – car la Sainte Vierge vivait dans le temple de Dieu, le centre de la race juive, où se portait l'ardeur de tous les enfants d'Israël. Tous les psaumes sont remplis d'élangs à cet égard : *De quel amour sont aimées tes demeures, Dieu de l'univers*²⁹⁷. Mais elle quitte le temple sans difficulté, dans une pauvreté absolue pour tout ce qui est richesse spirituelle. Elle quitte le grand prêtre, les maîtresses qui

296. « Personnalité » : mot employé par mère Marie-Eugénie (sens péjoratif).

297. Ps 83, 2.

l'avaient enseignée, et elle va vivre dans une pauvre maison à Nazareth.

Là encore, il était impossible qu'elle n'aime pas le lieu où l'ange lui était apparu, lui avait annoncé qu'elle serait la Mère de Dieu, où la seconde personne de la sainte Trinité, son Seigneur bien-aimé, cette fleur de grâce et de sainteté, s'était incarné dans son sein. Elle le quitte cependant pour aller se faire inscrire à Bethléem, où son enfant naîtra dans la pauvreté et la misère, sans un lieu où reposer sa tête. Il était le Fils de Dieu, elle l'aimait par-dessus tout. Mais elle n'a nulle attache qu'à la volonté de Dieu.

Quand plus tard il plaît à notre Seigneur de vivre avec elle tant d'années à Nazareth, quel sanctuaire, quel lieu de délices ! Quand il sort pour prêcher, on ne sent en elle nulle attache. Quelquefois elle le voit. D'autres fois il la laisse derrière lui, pour se donner à des hommes sans délicatesse, sans générosité, jusqu'à ce que le Saint-Esprit les ait transformés. Judas était l'un d'eux ! Quel abandon complet de la part de la Sainte Vierge !

Vous pouvez continuer sans moi. Vous pouvez aller jusqu'à la croix. Vous la trouverez partout dans l'abandon parfait. Elle n'aurait pu y être, s'il n'y avait pas eu en elle l'humilité sur toute la ligne, la pauvreté sur toute la ligne, et une pureté qui non seulement éloigne tout ce qui est imparfait, mais qui se forme de toutes les vertus réunies.

Au contraire de l'envie, quelle charité brille en Marie, quelle patience, quel support ! Voyez-la au pied de la croix... Quand son divin Fils a quitté la terre, comme fut admirable sa longue patience à attendre le ciel où elle était appelée !

Enfin, pour l'action, Marie est encore un modèle. Dans le temple et à Nazareth, la Sainte Vierge travaillait assidûment, sans que le travail puisse interrompre sa prière. Plus tard, après l'Ascension de notre Seigneur, elle a travaillé pour l'Église naissante. Elle s'y est donnée avec dévouement, parce que l'obéissance le voulait d'elle et qu'elle est la reine des vertus. En toutes choses, la Sainte Vierge suivait la volonté de Dieu. Elle faisait toujours ce qui lui était agréable, dans un détachement complet d'elle-même.

Je ne sais, mes sœurs, si vous trouverez de la consolation dans cette méditation. Pour moi, j'en ai trouvé beaucoup, c'est pour cela que j'ai voulu vous en parler. Il n'y a rien de consolant comme de penser que la Sainte Vierge est notre Mère, et de se mettre à sa suite pour les pas que nous avons à faire dans la perfection. Ils ne sont pas faits parce que nous les avons compris, mais ils se font petit à petit.

Désirons beaucoup les faire tous. Prions la très Sainte Vierge de nous aider à acquérir cette pureté parfaite qui se compose de toutes les vertus, de tous les détachements et de l'abandon complet à la volonté de Dieu.



1^{er} octobre 1886

L'OBÉISSANCE

Mes chères filles,

Je voulais précisément vous dire un mot sur l'obéissance. Il y a un passage de notre Règle que je désire vous rappeler, parce qu'on n'y fait pas toujours attention : *Si une sœur qui a autorité sur elles, soit comme maîtresse, soit comme officière, leur refuse quelque chose, elles ne le demanderont pas à la supérieure sans la prévenir du refus. Mais ce qui leur aura été refusé par une supérieure, elles ne le demanderont à aucune inférieure*²⁹⁸. C'est-à-dire que si la supérieure générale refuse quelque chose, on ne peut pas et on ne doit pas le demander à la supérieure locale. Si la supérieure de la maison refuse quelque chose, on ne peut pas le demander à l'assistante ou à une personne d'une autorité inférieure.

J'ai remarqué que depuis quelque temps on oubliait cette règle. On demande à la supérieure de la maison une permission que j'ai refusée. Cette permission n'est pas valable. Une chose a été arrangée par la Supérieure générale, on ne doit pas passer outre. Je suppose en revanche que la maîtresse des novices refuse quelque chose : on peut recourir à moi, mais en me prévenant du refus.

Je dirai qu'il faut avoir aussi cet esprit d'humilité, de subordination pour tout ce qui regarde le pensionnat. Si la maîtresse du pensionnat dit de faire quelque chose, on peut recourir à la supérieure de la maison, mais en lui disant ce que la

298. Constitutions, chapitre : *De la simplicité, de la modestie et des rapports mutuels.*

maîtresse du pensionnat avait réglé. Si on vient lui dire simplement : « Est-ce que vous ne trouvez pas que tel arrangement serait meilleur, que telle chose serait mieux de cette façon ? ».

La pauvre Mère peut répondre oui, ne sachant pas que cela avait été refusé. De même, si la première maîtresse de classe a refusé quelque chose, on ne peut pas le demander à la seconde sans la prévenir du refus de la première.

Cela s'étend à toute la vie. Qu'il s'agisse de la cuisinière, de l'économe, de l'infirmière. Il faut toujours faire attention, et éviter de donner des permissions sans savoir ce qu'a dit la personne chargée de l'emploi. Comment, par exemple, la supérieure pourrait-elle deviner qu'une dépense est inutile, que l'économe a encore des provisions, si on ne l'en avertit pas ? C'est là une question d'obéissance, de subordination.

On m'a dit que chez les jésuites, si pendant le noviciat on répond une fois, non pas : « Je ne veux pas » mais : « Je ne peux pas », cela passe ; une seconde fois, cela passe encore, mais à la troisième fois on vous renvoie. C'est peut-être un peu sévère, mais cela se comprend. On ne saurait trop habituer les religieux à une obéissance prompte et respectueuse.

C'est très difficile de nos jours, parce que les enfants ne sont pas formés à obéir. Ils sont pairs et compagnons avec leurs parents et sont habitués à imposer leur volonté. Il y a donc de nos jours une plus grande difficulté qu'autrefois, pour les personnes qui entrent en religion, à obéir promptement et simplement, et à reconnaître l'autorité de celles qui sont au-dessus d'elles : les malades ont l'infirmière ; dans chaque emploi il y a une officière à qui il faut obéir. Ainsi vous êtes trois au dessin. Sœur Anne-Marguerite est au-dessus de vous. Si l'une disait : « J'ai commencé cela, je vais l'achever de telle façon parce que je l'ai commencé ainsi », cela serait naturel. C'est ce qu'on aurait pu faire avec son père et sa mère, s'ils l'avaient souffert, mais ce n'est pas du tout religieux.

En commençant l'année scolaire, proposez-vous d'être déférentes et obéissantes dans tous vos rapports d'emploi. Sans doute vous aurez à pratiquer la patience, mais pensez-vous que les supérieures n'ont pas à la pratiquer aussi ? Ne vous faites pas cette illusion.

Celles qui sont en charge ont à pratiquer la patience, et il faut que les autres la pratiquent de même dans l'humilité et la soumission.

Je vous en prie, rappelez-vous, mes sœurs, que la perfection de l'amour repose sur la pratique de ces trois vertus : l'humilité, la patience et la charité. Tâchez d'acquérir ces vertus, c'est le meilleur moyen d'avancer dans l'amour.

Saint Augustin dit que par l'humilité on arrive au *parfait amour qui bannit la crainte*²⁹⁹. J'ajoute qu'on y arrive aussi par la patience et la charité. Regardez comme perdue une journée passée sans pratiquer un peu de patience, d'humilité et de charité. Prenez pour résolution cette parole que j'ai dite à plusieurs : *Sois vainqueur du mal par le bien*³⁰⁰. Vaincre par le bien, par la vertu, par le bon esprit, par la charité, les petits maux que vous rencontrerez en ce monde – ils ne sont pas bien grands – et si même vous rencontriez un jour la révolution, la persécution, la méchanceté, là encore il faudrait se tenir dans le bien, dans la vertu, dans l'amour du prochain, et, à l'aide de l'amour de Dieu et du prochain, vaincre le mal par le bien.

Lutter parce qu'on a raison, c'est ce qu'il y a de moins religieux au monde. « J'avais raison. » Le grand malheur de céder si vous avez raison ! Je connais un directeur qui faisait conjuguer à ses pénitentes le verbe : *J'ai tort*, rien qu'à la première personne : – « j'ai tort, j'ai eu tort, j'aurai tort » – il trouvait cela très utile à la perfection. Il est sûr que si l'on se donnait toujours tort, on aurait déjà fait un très grand pas dans la perfection de l'amour.



299. Cf. 1 Jn 4, 18.

300. Rm 12, 21.

17 octobre 1886

FÊTE DE LA PURETÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Mes chères filles,

Voilà de bien belles fêtes de la Sainte Vierge. Il est difficile de les laisser passer sans en dire un mot. Cependant comme je vous ai beaucoup parlé de la Sainte Vierge depuis quelque temps, je me bornerai à vous rappeler deux mots que l'Église lui applique dans l'Office d'aujourd'hui et qui peuvent être pour nous de quelque instruction : la Sainte Vierge est *un jardin clos, une fontaine scellée*³⁰¹. Le Seigneur a aussi posé un sceau sur l'âme religieuse, et elle doit être, comme la Sainte Vierge, une source close et une fontaine scellée.

En Marie, toute sainte, toute pure, le démon n'a pu faire aucune incursion, pas même celle qu'il fait dans l'âme des petits enfants avant leur baptême. Marie, par le privilège de son Immaculée Conception, n'a jamais connu la tache originelle. Après cette faveur, cette pureté première, le Seigneur a placé sur elle un sceau admirable afin qu'elle fût entièrement à lui. De son côté, Marie s'est gardée pour Dieu seul. Jamais elle n'a laissé entrer dans son âme ni impressions, ni sentiments qui eussent affinité à la moindre imperfection.

Et nous, dans quelle mesure laissons-nous entrer le démon dans notre âme, le démon de l'orgueil, de la vanité, et toutes ces

301. *Hortus conclusus, fons signatus*. Ct 4, 12.

impressions du dehors qui troublent l'âme et lui ôtent sa parfaite pureté ? C'est ce qu'il convient de nous demander aujourd'hui.

Saint Jean de la Croix veut que l'âme soit comme une page blanche où le Seigneur seul écrit. Pour cela il faut fermer les portes à nos sens : les yeux pour ne pas voir, les oreilles pour ne pas entendre et ne laisser arriver à l'âme que ce qui vient de Dieu et peut conduire à lui. La Sainte Vierge a toujours été un *jardin fermé*, dont les fleurs et les fruits étaient réservés au Seigneur. Rien n'est entré en elle qui puisse diminuer la fécondité, la pureté, la perfection de cette terre choisie de Dieu.

Marie est aussi une *fontaine scellée*. Sur la terre, les eaux les plus pures descendent des hauteurs et coulent en bas. Mais du cœur de la Sainte Vierge tout rejaillissait vers le ciel : le Seigneur avait placé un sceau sur cette fontaine dont l'eau n'a jamais pu se troubler, ni descendre vers les bas-lieux.

C'est là l'image de l'âme religieuse. Son oraison, ses affections très pures montent vers le ciel avec un grand amour. À propos de tout, elle monte à Dieu, s'attache à lui. Toujours purifiée dans les eaux de la grâce, elle ne laisse rien de souillé entrer en elle.

Au jour de notre profession religieuse, le Seigneur a mis sur nous une sorte de sceau qui nous sépare, nous consacre, et nous aide à imiter la pureté, l'amour de la Sainte Vierge.

En méditant ces paroles : *jardin clos, fontaine scellée*, vous y découvrirez bien d'autres choses et vous verrez combien elles peuvent s'appliquer à l'âme religieuse.



31 octobre 1886

VEILLE DE LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS

Mes chères filles,

Nous célébrons demain la fête de la Toussaint, c'est bien le moment de penser à ce qui fait la sainteté.

Si vous considérez bien l'état d'une âme sainte, vous verrez que c'est une âme toujours prête à faire la volonté de Dieu et à l'accepter. Une âme qui, dans les grandes et les petites choses, est toujours prête à s'unir à cette divine volonté et attend tout de sa conduite. Quel que soit le saint que vous considérez, vous trouverez toujours ce caractère.

Les anges ont toujours les yeux attachés sur Dieu, prêts à partir au moindre signe de sa volonté. Les patriarches, les apôtres, les martyrs, tous les ordres de saints, c'est toujours la volonté de Dieu qu'ils ont accomplie. Enfin notre Seigneur, notre modèle à tous, qui nous a enseigné la vraie sainteté, nous dit dans l'Évangile : *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé*³⁰².

Donc une âme sainte est une âme toujours tournée vers Dieu, toujours à sa disposition. Elle ne veut que ce qu'il veut, de préférence à ce qu'elle pourrait vouloir. Elle aime Dieu plus qu'elle-même. Elle est plus attachée aux desseins de Dieu, à ses dispositions, à ses volontés, à tout ce qu'il permet ou ordonne, qu'à ce qu'elle pourrait choisir. Voilà l'avantage de l'état religieux.

302. Jn 4, 34.

Toutes les personnes qui se sont sanctifiées, l'ont fait par la conformité à la volonté de Dieu dans l'accomplissement des devoirs de leur état. Pour nous, ces devoirs sont définis par les trois vœux, surtout par le vœu d'obéissance qui nous dépouille de notre propre volonté pour que nous nous conformions à la volonté de Dieu. Cela non seulement dans toutes les choses qui se présentent, événements ou conduites de la Providence, mais dans toutes les actions de notre vie, parce que nous avons toujours quelqu'un qui nous indique comment elles doivent être faites, quand ce n'est pas la Règle qui le détermine. Ainsi la sainteté pour nous est l'accomplissement parfait des règles et de l'obéissance.

Un pape a dit que si un religieux avait parfaitement accompli la Règle toute sa vie, il le canoniserait, quand même il n'y aurait eu ni miracles, ni actes extraordinaires.

J'insiste là-dessus, parce que la sainteté revêt souvent à nos yeux des gloires dont Dieu l'honore quelquefois : les visions, les extases. C'est là une sorte d'auréole dont il a souvent plu à Dieu de glorifier ses serviteurs, mais ce n'est pas la sainteté en elle-même. Dieu n'a pas donné ces faveurs à tous les saints, à saint Vincent de Paul par exemple. On ne dit pas qu'il ait eu des visions. Une fois peut-être, en célébrant la messe pour sainte Jeanne de Chantal qui venait de mourir, il a vu deux globes de feu qui montaient au ciel en s'unissant : c'est la seule vision qu'on signale dans sa vie, et saint Vincent de Paul est pourtant un géant parmi les saints.

Mais ce caractère, de faire toujours ce que Dieu veut, d'être toujours à la disposition de Dieu, de ne pas avancer plus que la Providence, d'observer sa Règle, de marcher en esprit de foi et d'obéissance, jamais vous ne trouverez un saint chez qui ce ne soit un caractère fondamental.

J'en conclus qu'en priant les saints demain, nous devons leur demander de former en nous cette disposition d'être toujours attentives à Dieu, pour obéir à toutes ses volontés dans l'accomplissement parfait de nos règles et de nos Constitutions, et dans le plus grand dépouillement possible de nous-mêmes.

Nous, nous ne devons pas compter. Il ne s'agit pas de savoir ce que nous pensons ou voulons, mais ce que Dieu veut de nous.

Chaque matin, quand, faisant le signe de la croix, nous demandons à Dieu « de prendre notre cœur afin qu'aucune créature ne s'en empare », il faut que nous nous mettions sous la main de Dieu, pour qu'il fasse de nous ce qu'il voudra tout le long du jour, et disions, au moindre signe de sa volonté : « Oui, mon Dieu, ce que vous voulez, comme vous le voulez, quand et par qui vous le voulez. N'importe le lieu et la façon, ce que je veux c'est qu'à votre exemple ma nourriture soit de faire la volonté de mon Père céleste. J'écoute la cloche, parce que c'est votre voix qui m'appelle. J'écoute l'obéissance, parce qu'elle est l'organe de votre volonté. Je veux aller toujours à ce qui vous plaît, et je sais que tous les points de la Règle vous plaisent. Je veux apprendre à vous aimer tous les jours davantage, à m'unir plus à vous, à n'avoir plus enfin d'autre volonté que la vôtre. »

Saint François de Sales disait : *Je n'ai pas beaucoup de volontés, mais si j'avais à me refaire je voudrais n'en point avoir du tout.* Disons ainsi, et tâchons, comme les anges, d'avoir toujours les yeux tournés vers Dieu pour accomplir ses ordres. C'est une grande joie que de faire ce que Dieu veut. C'est une grande paix que d'être toujours conforme à Dieu, et c'est aussi une grande gloire. « Si je vais ici ou là, c'est parce que cela plaît à Dieu, qu'ai-je besoin d'autre chose ? Pourvu que je fasse ce qui plaît à Dieu, qu'importe le reste ? »

Ne confondez jamais, mes sœurs, ce qui est le moyen de la sainteté avec la sainteté elle-même. La mortification, c'est un moyen, ce n'est pas la fin. La prière est un moyen nécessaire, indispensable, qui doit être incessant, ce n'est pas encore la fin. Les directions, les secours spirituels sont des moyens que l'Église nous donne, ce n'est pas la fin. La fin, c'est de s'unir à Dieu, à la volonté de Dieu, de l'accomplir à chaque instant.

Je vous ai cité trois moyens. Je pourrais en citer bien d'autres : le lieu où vous êtes et où vous avez trouvé des grâces, la consolation que telle personne vous donne : tout cela ce sont des moyens. Mais au-dessus de tous les moyens, il faut s'attacher à Dieu, notre unique fin.

J'ai vu des personnes du monde qui se sont sanctifiées admirablement dans l'accomplissement des devoirs de leur état,

quelque pénibles qu'ils puissent être. Un mari, des enfants, le service de Dieu à faire passer par-dessus tout, cela peut être parfois écrasant.

Je me rappelle entre autres une femme du monde, dont le mari avait peu de bonne volonté pour faire instruire ses enfants de leurs devoirs de chrétiens. Cette femme allait dans le monde tous les soirs pour obéir à son mari, se couchait fort tard. Ses fils se rendaient au collège tous les matins. Elle se levait à six heures pour leur faire le catéchisme, avant qu'ils ne partent. Pendant qu'on les habillait, elle les instruisait de leurs devoirs de chrétiens. Pendant des années, l'insuffisance de sommeil lui causait des vomissements. Elle a fini par succomber. Après sa mort, son mari a reconnu qu'elle avait une grande vertu, qu'elle avait eu une bonne influence sur ses fils, et qu'il fallait leur donner une éducation chrétienne pour compléter l'œuvre commencée par la mère.

Je vous ai cité cet exemple, qui est fort éloigné de notre vie. Mais dans notre vie pouvons-nous dire que nous faisons autant que cela ? Allons-nous bien jusqu'au bout pour être toujours dans l'obéissance, dans la Règle, dans l'abandon parfait à la volonté de Dieu, pour répondre toujours : « Oui, mon Dieu, votre volonté ! Parce que vous le voulez, je l'agrée, je l'accepte, je l'aime, cela me plaît. Vous, mon Dieu, voilà ce à quoi je m'attache. Vous êtes mon seul désir et l'espérance de mon âme. »



7 novembre 1886

DÉDICACE DES ÉGLISES DE FRANCE

Mes chères filles,

Vous savez qu'autrefois on célébrait, dans toutes les églises de France, par une fête propre et en grande pompe, l'anniversaire de leur consécration. La Révolution est venue. Elle a fermé, détruit, sécularisé les temples. Comme il était difficile ensuite de retrouver la date de la consécration de chaque église, le Saint-Siège a décidé qu'une fête solennelle avec octave serait établie, pour réunir le souvenir de toutes les dédicaces des églises de France.

Pourquoi la sainte Église veut-elle solenniser ainsi le souvenir de cet acte, un des plus saints de la religion, qui consacre à Dieu un édifice pour en faire sa demeure propre et un lieu de sainteté ? C'est qu'elle veut nous inspirer pour nos temples un profond respect. Tout ce que la sainte Écriture dit du temple de Jérusalem peut s'appliquer à nos temples, mille fois plus favorisés que celui de l'ancienne loi. Si Dieu se manifestait dans le Saint des Saints, il n'y demeurerait pas personnellement, tandis que Jésus-Christ réside sur nos autels et qu'il y répand sans cesse ses grâces.

Si, du temple matériel, nous venons maintenant à cet autre temple que Dieu daigne habiter par sa grâce, à nos âmes devenues la demeure du Saint-Esprit par le baptême, de quel respect encore faudra-t-il entourer ces temples ? Saint Augustin dit dans la Règle : *Honorez les unes dans les autres Dieu de qui vous êtes devenues les temples.* Et saint Paul : *Le temple de Dieu est sacré, et ce temple c'est*

*vous*³⁰³. Si ces paroles s'appliquent à toute âme baptisée, à combien plus forte raison à des religieuses.

La consécration d'une église n'est pas un sacrement, c'est une cérémonie sainte et solennelle. Pour nous aussi, après que Dieu nous a choisies, des cérémonies saintes et solennelles, accomplies par l'autorité du pontife, de l'évêque du diocèse, viennent nous consacrer. C'est d'abord la prise d'habit, puis les premiers vœux. Enfin la profession complète et solennelle qui nous consacre à Jésus-Christ et imprime en nos âmes une marque particulière.

L'Église reconnaît et respecte tellement cette consécration que quiconque ose toucher une vierge consacrée encourt la même excommunication que s'il portait la main sur un prêtre. Cependant le prêtre est dans un état bien plus élevé ! Vierge ou veuve, peu importe. Celles qui ont suivi Jésus-Christ, qui ont été consacrées à la vie religieuse par le pontife ou par son représentant, sont désormais dans l'Église la portion choisie et le temple de Dieu, bien plus encore que les autres chrétiens.

Vous êtes donc, mes sœurs, le temple de Dieu. Que fait-on dans les temples, et que devez-vous y faire ? Sous peine de manquer de respect à Dieu, dans l'église on se recueille, on prie, on entend la parole de Dieu, on offre des sacrifices. C'est là aussi ce qu'il faut faire dans l'intime de l'âme, pour que ce temple ne serve pas à des usages profanes.

Vous pouvez faire autre chose, sans doute. Vous devez employer votre activité à quelque service utile. Mais l'intime de votre âme doit désormais être consacré à Dieu par le recueillement. Dieu parle, vous devez l'écouter. Il parle par la sainte Écriture, par les sermons, par les instructions, par les conseils que vous recevez. Surtout il parle par lui-même à l'âme, avec autorité et puissance : il demande certaines choses, il a une voix intime et secrète, que l'on entend quand on se recueille et qu'on se tait, par laquelle il conduit l'âme au salut éternel et à la perfection de l'amour.

Il faut donc se recueillir dans l'intime de l'âme pour entendre la parole de Dieu. Il faut prier d'une prière habituelle, notre Seigneur

303. 1 Co 3, 17.

nous l'a dit : *Il faut toujours prier sans se décourager*³⁰⁴. Il faut qu'une prière habituelle de supplication et d'amour s'élançe sans cesse de l'âme vers celui qui y demeure. Dans ce commerce intime, l'âme parle pour adorer, pour supplier, pour se remettre entre les mains de Dieu et se confier à lui. Dieu parle pour dire sa volonté, sa conduite sur nous : vous l'entendrez si vous êtes vraiment silencieuses et recueillies. Cela arrivera toujours à un moment ou à un autre, peut-être pas aujourd'hui. Il y aura des moments où vous l'entendrez, où dans le recueillement vous connaîtrez (je ne dis pas par des paroles précises) ce que Dieu veut de vous.

Vous le connaissez déjà par la vie de notre Seigneur : son humilité, sa patience, son obéissance, sa résignation dans les souffrances, sa générosité vous apprennent ce que vous devez faire. Mais il y a je ne sais quelle touche intérieure qui vous fait connaître qu'à ce moment Dieu demande cela plus particulièrement de vous : plus de patience, ou d'humilité, plus de renoncement. Vous le saurez, si vous écoutez la parole de Dieu dans le silence.

Ce silence n'est pas détruit par l'acte d'amour, par lequel vous priez et vous vous remettez entre les mains de Dieu. Vous avez ainsi un entretien fréquent, presque continu, avec Dieu, l'aimant, le remerciant même de ce qui vous coûte. Avez-vous remarqué qu'à la messe il est dit que nous devons rendre grâces en tout temps, en tout lieu. Si vous vous abandonnez, si vous vous remettez entre les mains de Dieu, lui rendant grâces de tout, vous êtes admirablement disposées pour entendre et écouter celui qui parle au-dedans de vous, sans paroles, dans un silence admirable.

Enfin ce qui se passe de plus grand dans nos temples, c'est le sacrifice. Notre Seigneur descend tous les jours comme victime sur nos autels : c'est pour mieux nous pénétrer de l'esprit du sacrifice que le corps et le sang de Jésus-Christ sont séparés – non pas qu'il y ait séparation réelle, physique, car vous savez toutes qu'une fois ressuscité, notre Seigneur ne meurt plus : son sang ne peut donc plus être séparé de sa chair ; quand vous recevez son corps, vous recevez aussi son sang, son âme et sa divinité – mais c'est afin de

304. Lc 18, 1.

mieux nous pénétrer de son état de victime que le corps et le sang de notre Seigneur semblent séparés sur l'autel. Par là encore, le Seigneur veut figurer le sacrifice et l'immolation que nous devons accomplir par l'offrande continuelle de nous-mêmes.

Nous aurons toutes à faire ce sacrifice à l'heure de la mort. On ne meurt pas sans souffrir. Dieu nous trouvera-t-il à ce moment douces, soumises, prêtes au sacrifice, l'acceptant dans son étendue, nous pliant à toutes ses volontés, rendant grâces, même quand ce sera dur ? C'est un chemin dur, et il faut beaucoup d'humilité et de douceur pour s'y soumettre.

Rien ne nous préparera mieux à ce dernier sacrifice que la mortification habituelle. Tâchez donc, mes sœurs, de bien mourir à vous-mêmes dans ces mille occasions qu'on rencontre tous les jours, qu'on soit novice ou professe. Sous une forme ou sous une autre, chacune a ses sacrifices. Je ne puis entrer dans le détail, mais chacune de vous les connaît bien. Il faut y mettre une certaine ardeur, une certaine générosité qui nous fasse dire : *O bonne croix, envoyée par le Maître, reçois celui qui a tant soupiré après toi*³⁰⁵ !

Hélas ! Nous ne pouvons pas dire que, depuis que nous sommes en religion, nous avons toujours désiré la croix. Saint André n'avait pas assez d'expressions pour montrer son amour de la croix : *O croix désirée depuis si longtemps, aimée avec sollicitude, je t'aime, je te loue, je t'embrasse, reçois celui qui va être par toi rendu semblable au Maître*³⁰⁶ ! C'est là le langage des saints. Si nous ne sommes pas aussi ardentes, encore faut-il que dans nos petites croix, dans nos petits sacrifices, nous mettions une certaine ardeur.

Je vais vous dire quelque chose d'étonnant : il est plus facile de porter quelque chose en l'acceptant de bon cœur qu'en s'y traînant. Si vous vous plaignez, si vous gémissiez à chaque pas, vous n'avancerez jamais, mais avec un peu d'élan, de générosité, d'ardeur, tout devient facile. Par exemple, si on vous méprise – je ne sais pas si on vous méprise, mais vous le croyez – eh bien, si vous dites : « C'est ce que je voulais, j'ai désiré l'humiliation, la voilà, je la veux, je l'embrasse », vous passez par-dessus avec des ailes. Mais si vous

305. Antienne de Laudes pour la fête de saint André.

306. Antienne du Magnificat pour la fête de saint André.

calculez : « Cette sœur ne m'a pas regardée, elle ne m'a pas seulement dit bonjour. Elle a trouvé que j'avais l'air dissipé, elle ne me l'a pas dit, mais je l'ai vu dans ses yeux », vous comprenez alors que tout est odieux et insupportable.

Au lieu de cela, si vous mettez un peu d'ardeur et de générosité à vos sacrifices, quels qu'ils soient ; si vous les unissez au sacrifice de notre Seigneur, vous immolant avec la victime sainte descendue du ciel pour répandre sur vous son sang précieux, par lequel vous êtes purifiées, sanctifiées, justifiées, et par lequel vous serez un jour glorifiées : alors vos sacrifices unis à ce sang précieux seront plus légers, et cette ardeur, cette générosité donnera à votre âme une grande joie. Il n'est pas de plus grande consolation que de se dire : « Il est vrai que j'aime notre Seigneur, puisque j'ai fait pour lui ce sacrifice qui me coûtait. »

Je vous engage, aujourd'hui dans cette fête, à rentrer en vous-mêmes pour réfléchir à la grande sainteté de l'Église et de ses temples. À la grande sainteté du lieu où nous allons prier et où demeure Jésus-Christ. Pensez à cela quand vous entrez à la chapelle, mais dites-vous aussi : « Mon âme, ma pauvre âme est également un temple consacré à Dieu. Elle lui a été consacrée d'abord par les sacrements, et puis par la main du pontife, quand il m'a dédiée au service de Dieu. Eh bien, là, dans cet intime de l'âme, je veux adorer, je veux prier, je veux écouter notre Seigneur. Je veux être toujours prête à faire sa volonté, à lui offrir des sacrifices avec tout l'amour et toute la générosité dont je suis capable ».



28 novembre 1886

L'AVÈNEMENT DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST DANS NOS ÂMES

Mes chères filles,

Nous sommes aujourd'hui au premier dimanche de l'Avent. L'esprit de l'Avent est une aspiration continuelle vers notre Seigneur Jésus-Christ. La sainte Église l'appelle par ses magnifiques antiennes, par toutes ses prières, par les leçons tirées d'Isaïe qu'elle nous fait lire à matines. Toutes les âmes doivent aussi appeler notre Seigneur Jésus-Christ et aspirer à son avènement au jour de Noël, à son avènement dans l'âme d'une manière pleine et entière, et à son avènement de la fin des temps, lorsqu'au dernier jour il ouvrira aux élus la porte du ciel.

Voilà les trois avènements de Jésus-Christ. Celui qui maintenant doit nous occuper davantage, c'est l'avènement au-dedans de nos âmes. Comment notre Seigneur sera-t-il parfaitement maître de ces âmes, dont les unes lui appartiennent déjà totalement et les autres veulent lui être consacrées ? C'est dans la proportion où nous nous séparerons plus de ce qui est du monde et de nous-mêmes.

Par la pauvreté, qui nous délivre des biens du monde, nous laissons derrière nous toutes nos attaches pour aller à Jésus-Christ, comme c'est par là que lui-même vient à nous. Nous verrons, à la fin de ce mois, la très Sainte Vierge quitter, non les richesses – elle n'en avait pas – non les grandes possessions, mais quitter sa propre maison où elle avait le pain assuré tous les jours, où elle avait de quoi coucher l'Enfant Jésus et des langes pour l'envelopper, et pour elle-même un abri. Elle quitte Nazareth pour aller de la pauvreté à

ce qu'il faut appeler la misère. N'est-ce pas la misère pour une jeune mère que de n'avoir pas même un lieu pour se retirer, d'être obligée de prendre la demeure des animaux pour y mettre au monde le Fils de Dieu ? Notre Seigneur nous enseigne par sa pauvreté comment on quitte le monde et soi-même, et comment, par là, on arrive à une union plus étroite avec lui.

Pendant l'Avent, regardons où nous en sommes pour la pauvreté : si nous sommes bien dépouillées ; si, étant dans une maison assez bien pourvue, nous sommes prêtes à la quitter et à aller dans une fondation, où nous ne trouverons rien de ce qu'il nous faut ; si nous sommes dans la voie d'accepter non seulement le dépouillement des biens extérieurs, des personnes et des choses, mais aussi le dépouillement des consolations, qui fait qu'on ne tient plus à aucune créature, qu'on se regarde véritablement comme voyageurs sur la terre, et voyageurs à la façon des apôtres. Qui plus que les apôtres a été voyageur sur la terre ? Ils ont parcouru les pays inconnus, n'ayant qu'une occupation, qu'une pensée : faire connaître et aimer notre Seigneur Jésus-Christ.

Mais à la pauvreté doit se joindre, pour que nous sortions de nous-mêmes, la pénitence. Le temps de l'Avent est un temps consacré à la pénitence. Je vous ai dit, et la Règle le dit aussi : *que d'ordinaire notre travail suffit pour dépenser nos forces*³⁰⁷. Nous ne pouvons pas faire grand'chose dans l'ordre de la pénitence. Je dis cependant que parmi nous il y a des personnes qui, n'ayant plus d'emplois actifs auprès des enfants ou n'en ayant jamais eu, peuvent faire un peu plus de ce côté-là.

Mais ce qu'il faut surtout, c'est d'accepter tout ce que Dieu nous envoie. C'est d'avoir la mortification de l'esprit, la mortification du cœur, de la volonté, et celle des sens – qui ne peut manquer dans une vie de zèle et de dévouement – d'accepter tout ce qui coûte, avec amour et avec joie, sans se plaindre et sans retomber sur soi-même.

J'ajoute qu'il faut avoir la pénitence du renoncement à soi³⁰⁸, qui consiste à se donner tort volontiers et à s'humilier quand on vous

³⁰⁷ Constitutions, chapitre *De la mortification : La vie laborieuse qu'elles mènent suffit d'ordinaire à dépenser leurs forces.*

³⁰⁸ « Mépris de soi » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

humilie, ce qui est plus difficile – il est beaucoup plus aisé de s’humilier quand on ne vous humilie pas – mais c’est un acte de pénitence et de réparation pour les fautes qu’on fait. C’est une grande vertu de s’humilier parfaitement, et particulièrement quand on vous humilie.

Je passe à la troisième chose qui doit nous sortir de nous-mêmes et nous rendre capables d’aspirer à Jésus-Christ et de ne vouloir plus que lui : c’est l’obéissance. L’obéissance est le grand dépouillement de soi-même, par lequel on donne sa volonté. Quand on obéit simplement, parfaitement, on marche dans la voie qui conduit à Jésus-Christ. Voyez comme on sort, comme le monde est loin, quand on fait cela ! Le monde n’estime que la richesse, l’honneur, l’indépendance, la satisfaction de ses goûts et de ses volontés. Aussi faut-il chercher le contraire, la pauvreté, l’humiliation, la pénitence et l’obéissance, pour trouver Jésus-Christ.

À ce beau jour de Noël, Jésus viendra comme petit enfant dans une extrême pauvreté, dans une vie où il n’y a rien pour les aises, mais où tant de choses doivent le faire souffrir. Il viendra avec des larmes, avec des sacrifices, avec l’obéissance la plus parfaite. La Sainte Vierge le pose, le prend, lui donne sa nourriture quand elle le juge à propos, et il accepte tout.

Faites donc, mes sœurs, beaucoup d’aspirations d’amour vers l’Enfant Jésus ! Ouvrez-lui vos cœurs, c’est l’acte d’amour. Il n’y a que l’amour qui puisse faire oublier tout ce qui est derrière soi, et qui fait qu’on ouvre son cœur, qu’on l’élargit, qu’on l’agrandit pour recevoir Jésus-Christ. Cet amour, cet ardent désir de notre Seigneur doit nous inspirer le besoin de lui dire tous les jours : « Venez, Seigneur Jésus, comment irais-je à vous, si je ne vous connais pas ? Si je quitte toute autre chose pour vous, c’est dans le but unique que vous, saint et divin Enfant Jésus, vous veniez dans mon cœur, et que vous en preniez une pleine et entière possession ».



12 décembre 1886

LES ABAISSEMENTS DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Mes chères filles,

En ce moment, nous méditons les abaissements de notre Seigneur Jésus-Christ. Nous avons bien raison de les méditer, puisque nous avons tant de peine, nous, pauvres êtres d'un jour, à nous compter pour rien, à nous abaisser, tandis que nous voyons Dieu, le roi de l'éternité, qui s'abaisse, s'humilie, s'anéantit pour l'amour de nous !

Je voudrais vous recommander aujourd'hui une chose importante pour la méditation. C'est de se demander, quand on va aux pieds de notre Seigneur : « Qui est celui qui est là, et pour qui est-il dans ces abaissements ? » Bien entendu, vous répondrez : « C'est pour moi. »

Chacune de nous a le droit de considérer les mystères de la foi et de la vie de notre Seigneur comme accomplis pour elle toute seule. Ce que notre Seigneur fait pour toutes les âmes, il le fait pour la nôtre en particulier. Dans un amour éternel pour vous qu'il voyait dans l'avenir, il s'est fait homme. Pour vous il s'est caché dans le sein de la Vierge Marie. Pour vous il est né dans une étable. Vous comprenez quelle reconnaissance plus grande vous avez, en considérant ces choses faites pour chacune de vous en particulier.

Quel est donc, mes sœurs, celui qui est descendu sur un peu de paille ? Comme le chante la sainte Église, il n'a pas eu horreur du sein d'une Vierge et s'est fait homme. Eh bien, c'est le Fils unique de Dieu, la seconde personne de la sainte Trinité, celui par qui tout

a été fait, celui qui jugera les vivants et les morts. Celui qui est la sagesse infinie, la perfection infinie, l'Être souverain. C'est celui-là qui s'abaisse ainsi et se fait enfant.

Quand il est descendu sur la terre, aurait-il été trop de le recevoir dans des basiliques comme Saint-Pierre de Rome, la cathédrale de Reims, Notre-Dame de Paris, ou tout ce que nous pouvons imaginer de plus grand et de plus beau ? Certainement, ce n'aurait pas été trop pour le roi des siècles, et plus tard on lui a, en effet, bâti ces temples magnifiques.

Si Jésus, descendant du ciel, avait été reçu dans Saint-Pierre de Rome, si les hommes s'étaient entendus et avaient fait ce qu'il y a de plus magnifique pour acclamer sa venue, il n'y aurait pas eu encore de proportion avec ce qu'il est. Mais enfin il y aurait eu quelque convenance, on aurait dit : « Les hommes font ce qu'ils peuvent, bien qu'ils n'aient pas de grands moyens. » Mais non, c'est dans un lieu absolument délaissé, sur un peu de paille, dans une étable, dans un lieu habité par des animaux que Jésus-Christ a été reçu. C'est là tout ce que la terre a su lui offrir. Il l'a voulu, il l'a accepté. C'est par un dessein de sa sagesse que les choses se sont passées ainsi. C'est lui qui a voulu descendre à cet extrême abaissement.

Il y a, mes sœurs, plusieurs conclusions à tirer. Quelle est cette sagesse infinie qui préfère le plus grand abaissement, le plus grand dénuement, la plus grande humiliation, qui préfère être le plus rejeté possible des créatures ? C'est la sagesse de notre Époux, c'est la sagesse de notre Dieu. Et pourquoi cette sagesse a-t-elle si peu de part en nous ? Quand nous rêvons quelque chose, il est rare, très rare, que nos désirs nous portent de ce côté.

Il est raconté de l'abbé Boudon que, lorsqu'il était malade, il se distrait en pensant à la joie qu'il aurait s'il était chassé de la maison, s'il trouvait dans la rue un fumier sur lequel il chercherait à s'établir et qu'un homme de police vienne le chasser de là, en lui disant qu'il mettrait le désordre dans la rue aussi bien que dans la maison. C'était une chose très sainte, mais il faut bien le dire, pas très commune.

Combien y a-t-il de gens qui désirent, avant la fin de leur vie, être repoussés et rejetés de toutes les créatures, dans un délaissement complet, dans une misère absolue, être enfin dans l'état où était notre Seigneur quand il est né ? Car *il n'y avait pas de place pour lui dans la salle commune*³⁰⁹. Dans toutes les maisons de Bethléem, il n'y avait de place ni pour lui, ni pour la très Sainte Vierge, cette merveille de grâce, ni pour saint Joseph, le protecteur de la sainte Famille, celui qui a été honoré de la mission la plus grande sur la terre, puisqu'il a passé pour le père de Jésus-Christ.

On ne voulait pas d'eux. On disait : « Qui sont ces gens-là ? Pourquoi les recevoir ? La maison est pleine. Allez-vous-en. » On les a délaissés, méprisés absolument. N'ayant pas de lieu où se retirer, ils ont trouvé un endroit abrité qui donne ouverture à une cave, comme on en voit encore en Palestine aux abords des villes. L'abri sert aux hommes, et la cave creusée dans le rocher est l'endroit où se mettent les bestiaux.

La très Sainte Vierge, qui désirait la solitude pour prier, n'est pas restée dans la première partie de la grotte. Elle s'est retirée dans la cave où étaient les animaux. C'est là qu'elle a donné naissance à notre Seigneur. Entre un âne et un bœuf, et peut-être d'autres animaux, elle a mis au monde notre Seigneur Jésus-Christ, le plaçant sur un peu de paille, et l'enveloppant de pauvres langes. Là il a souffert la pauvreté et le délaissement le plus extrême ! Là, il est vrai, les anges ont chanté : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*¹⁰. C'était par le sacrifice continu que notre Seigneur venait faire de lui-même, qu'il a ainsi donné gloire à son Père et apporté la paix aux âmes de bonne volonté.

Il est bon de se représenter ces choses, mes sœurs. Il est bon de se dire que c'est pour nous que notre Seigneur a fait tout cela. Je suppose que nous ayons la joie d'être méprisée, délaissée, chassée de la maison – bien que ce ne soit pas l'ordinaire – au moins d'être traitée comme peu de chose dans la maison. Il faut nous dire : « Quelle proportion y a-t-il entre Dieu et moi ? Si Jésus, le Fils de

309. Lc 2, 7.

310. Lc 2, 14 (Vulg.).

Dieu fait homme, à qui sont dus tout honneur et toute gloire, a voulu pour mon amour être méprisé et repoussé des hommes qu'il venait sauver, que ne dois-je pas accepter, moi pécheresse, dans l'ordre des délaissements, de l'humiliation et des mépris. Ne devrais-je pas même désirer me substituer à vous, mon Maître et mon Roi, pour souffrir à votre place dans cette dépendance si cruelle à la nature humaine ? »

Jésus-Christ s'est mis pour nous dans cette parfaite dépendance : on fait de lui tout ce qu'on veut ! C'est ce que vous voyez encore tous les jours à la sainte messe. Regardez notre Seigneur. Vous verrez quelle est la dépendance dans laquelle il vit dans la sainte hostie. Le prêtre la prend, la pose, la donne à qui il veut, la refuse à qui il lui plaît. C'est la dépendance de l'enfant enfermé dans les langes.

Eh bien, ce serait ma place, à moi, ô mon Époux. Je ne devrais user de rien, car j'ai abusé de tout. J'étais condamnée en naissant. Comme il serait juste que je sois à votre place dans la dépendance, dans la pauvreté, dans le mépris et le rejet des créatures ! Voilà ma place, si les choses se passaient en justice sur la terre. Notre Seigneur est descendu de sa gloire divine pour moi pécheresse : il a pleuré, il a souffert. Comme je l'adore et je l'aime, il devrait m'en coûter bien moins de penser que cela m'arrive à moi, que de penser que cela arrive à lui, car je dois le préférer à moi-même.

Dans l'acte de charité vous dites : *Mon Dieu, je vous aime par-dessus toutes choses et beaucoup plus que moi-même.* Tous les chrétiens le disent. Il paraît souvent difficile en pratique d'aimer le bon Dieu beaucoup plus que soi-même, de toujours lui désirer tous les honneurs, toutes les gloires, tous les biens, et d'être prête à accepter pour soi ce qui nous est si bien dû comme pécheresses, et que notre Seigneur a bien voulu endurer pour nous. Depuis sa naissance jusqu'à sa mort, Jésus-Christ a toujours enduré, toujours souffert. Il a toujours été contredit, il a toujours obéi, toujours dépendu. Il s'est toujours offert. Il a toujours prié. Il a toujours été victime de propitiation. Il s'est toujours placé entre la terre coupable et son Père, comme une victime choisie.

Vous le voyez, mes sœurs, j'entre dans le détail de la méditation. Quelquefois on se dit : « Que faire dans la méditation ? » Eh bien, il faut toujours se dire : « Qui est-il et qui suis-je ? Il m'aime tellement à ses dépens qu'il a fait tout cela pour moi : que ferai-je donc pour lui ? »

Ce sont là des méditations très pratiques. Elles donnent plus ou moins de consolation selon que le cœur est plus sensible à ce que notre Seigneur a souffert pour nous. Elles disposent à accepter en ce monde, et même à désirer une place humble et cachée, une place de sacrifice, de pauvreté, d'obéissance qui nous mette au dernier rang, tandis que je ne sais par quelle folie, nous qui sommes des êtres d'un jour, nous avons la prétention d'être quelque chose. On a cette prétention dès l'enfance. On l'a même presque plus grande dans la jeunesse que dans la vieillesse. On veut être quelque chose, quelqu'un, comme cette petite fille qui se croyait *a deal of people*, beaucoup de monde. On ne peut pas souffrir d'être inconnu, d'être compté pour rien. C'est cependant à quoi il faut arriver : *Aime être méconnu et compté pour rien*³¹¹ dit *l'Imitation*. Le religieux qui ferait cela serait bien vite un religieux parfait.



311. *Ama nesciri et pro nihilo reputari.*

24 décembre 1886

SI QUELQU'UN NE RENAÎT DE L'EAU ET DU SAINT-ESPRIT,
IL NE PEUT ENTRER DANS LE ROYAUME DES CIEUX³¹²

Mes chères filles,

Nous célébrons aujourd'hui la fête de la naissance de notre Seigneur, et en même temps nous renouvelons nos vœux. Que nous demande Jésus naissant ? Que signifie ce renouvellement de notre profession religieuse ? N'est-ce pas que nous devons renaître et prendre une vie nouvelle avec Jésus-Christ ? Mais comment renaître ?

Cette question, vous le savez, fut posée à notre Seigneur lui-même par un pharisien si craintif encore, qu'il n'osait aller le trouver que pendant la nuit. Vous connaissez toutes ce récit évangélique. Vous savez que notre Seigneur lui ayant dit qu'il fallait renaître, Nicodème répondit : *Comment est-il possible de naître quand on est déjà vieux ?* Alors notre Seigneur lui dit : *Toi, tu es chargé d'instruire Israël, et tu ne connais pas ces choses-là ? Personne, à moins de naître de l'eau et de l'Esprit ne peut entrer dans le Royaume de Dieu*³¹³. » C'est ce récit que je m'approprie en ce moment, mes sœurs, pour vous dire comment il faut renaître de l'eau et de l'Esprit Saint.

Toutes, par la grâce de Dieu, nous avons reçu le saint baptême. Toutes nous avons eu cette première naissance qui nous a faites chrétiennes par l'eau et le Saint-Esprit. Mais l'Église ne nous fait

312. Chapitre corrigé par mère Marie-Eugénie, mais pour lequel il n'existe pas de texte original.

313. Cf. Jn 3, 4-10.

pas considérer Jésus naissant, elle ne nous fait pas renouveler nos vœux en cette nuit de Noël, sans nous inviter à entrer dans une nouvelle vie de grâce, plus haute, plus parfaite et plus sainte. Comment donc y entrerons-nous ?

Dans l'office de saint Clément je trouve deux antiennes qui vont m'aider à vous le dire : *J'ai vu sur la montagne l'Agneau debout et de sous son pied coulait une source d'eau vive*³¹⁴, et dans l'antienne suivante : *Celui d'où s'échappe une source d'eau vive, c'est celui qui réjouit la cité de Dieu*. Celui qui se montrait ainsi à son vicaire et à son martyr, c'est cet enfant qui nous est promis, mes sœurs. Il vient avec la grâce, et la grâce nous est représentée partout, dans les saintes Écritures et dans l'Évangile, comme une eau jaillissante. La gloire nous est aussi proposée comme une eau abondante qui doit couler dans la cité de Dieu et réjouir ses élus.

Vous savez toutes les effets de l'eau : elle purifie, elle désaltère, elle féconde, elle réjouit. C'est justement ce que la grâce produit en nous.

J'ai dit : l'eau *purifie*. Nous avons toutes à nous purifier en nous plongeant dans la source d'eau vive qui coule sous les pieds de l'Enfant divin. *Si tu savais le don de Dieu*, disait notre Seigneur à la Samaritaine, tu n'aurais pas à venir puiser dans ce puits si profond. *Si tu connaissais celui qui te dit : donne-moi à boire, c'est toi qui lui aurais demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive. L'eau que je donnerai deviendra une source d'eau jaillissante pour la vie éternelle*³¹⁵.

Eh bien, mes sœurs, c'est celui-là que nous attendons cette nuit. C'est sa naissance que nous voulons honorer. De ses pieds, de ses mains, de son cœur divin coule la source des eaux de la grâce, qu'il dépend de nous de recevoir en ouvrant nos cœurs par l'humilité, l'amour et la foi, et par un sincère désir de nous séparer de tout ce qui en nous déplaît à Dieu.

Il y a certainement en nous une purification commencée, mais ne devez-vous pas être encore plus pures que vous n'êtes ? N'apercevez-vous pas, à la lumière de Dieu, des taches, des ombres, des imperfections que notre Seigneur voudrait faire disparaître ?

314. Cf. Ap 22, 1.

315. Jn 4,10 et 14.

Je n'en doute pas. J'espère que vous n'en doutez pas vous-mêmes : chacune de vous voit quelque chose à purifier dans son cœur, dans sa vie. En l'ôtant, elle veut se préparer à suivre Jésus-Christ, à l'imiter, et à marcher avec lui dans une nouvelle vie, où elle deviendra enfant et pourra accomplir tout ce que Jésus veut d'elle.

J'ai dit ensuite que l'eau *désaltère*. Quel est le cœur qui n'a pas soif ? Il n'y a pas de tourment plus terrible que la soif. Si la pauvre femme de Samarie cherchait, dans les entrailles de la terre, de l'eau pour apaiser sa soif et celle de ses troupeaux, et disait à notre Seigneur : *Notre père Jacob nous a donné ce puits, et il y a bu, lui-même avec ses enfants et ses bêtes*³¹⁶, pourquoi ne pas nous efforcer de boire à la source qui va jaillir sous les pieds de l'Enfant divin ? Écoutez-le vous dire, comme à la Samaritaine : *Si tu savais le don de Dieu et celui qui te parle*. Nous ne le savons pas assez ! Il ne faut pas croire que nous, qui sommes dans la plénitude des mystères et de la foi, nous savons quel est celui qui nous parle et à qui nous parlons. Nous ne savons pas assez quelle est cette source d'eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. Soyons-en altérées, mes sœurs, et cette nuit, quand vous serez à ses pieds, et tous les jours qui suivront, demandez l'eau vive qui seule peut vous désaltérer, vous donner la vie, et vous ôter la soif de tous les biens naturels.

Car il y a en nous une soif qui n'est pas bonne. Nous l'avons apportée en naissant, parce que nous ne sommes pas comme la Sainte Vierge, qui n'a eu aucune atteinte, aucune trace du péché originel. Notre nature a soif des biens naturels, des satisfactions, des joies, des amitiés, des consolations. L'eau du Sauveur calme cette soif, elle détourne l'âme des biens qu'on possède ici-bas et la tourne tout entière vers les biens éternels, vers les richesses de la grâce et les dons merveilleux que Jésus apporte avec lui, et qu'il veut faire découler dans nos âmes.

Il fait cela de deux façons, en achevant d'éteindre le feu de la concupiscence d'où découlent tous les désirs humains, et en nous donnant abondamment les biens qui viennent de la grâce et dont il

316. Jn 4, 12.

est la source, les biens de la foi, les biens de l'espérance, les biens de l'amour, de la générosité, du renoncement à soi-même.

Il réjouira vos âmes si, après vous être appliquées à vous purifier, vous vous désaltérez à cette source répandue sur la terre pour féconder et sanctifier les âmes. J'ai dit *féconder*, c'est la même chose. Si vous recevez abondamment les eaux de la grâce, vous produirez sûrement les fruits des vertus. Sainte Thérèse a dit quelque part : *Mon jardin était sec, il n'y poussait pas de vertus. Le Seigneur a répandu son eau, l'eau qui vient du ciel, et je suis étonnée d'y voir pousser des fleurs et d'y trouver des vertus.* Remarquez qu'elle ne dit pas que cela se fasse sans qu'on y travaille. Au contraire, c'est avec travail et avec peine qu'on peut faire jaillir cette eau, difficile à obtenir au commencement, et qui plus tard, se répand plus abondamment dans l'âme.

Il faut notre travail. Il faut aussi la grâce de Dieu, sans laquelle nous ne pouvons même pas avoir une bonne pensée. Cette grâce qui nous prévient, il faut l'aspirer par tous les pores de notre âme et la faire fructifier en nous. Pour cela, le travail le plus nécessaire, c'est de mourir à nous-mêmes et de renaître dans une prière constante, ardente et fervente, une prière qui se renouvelle sans cesse, pour demander à toute heure cette eau divine dont nous avons besoin pour nous purifier et pour nous féconder.

Je finis en disant que l'eau de la grâce nous *réjouit*. J'ai toujours été frappée que dans toutes les descriptions de la cité céleste, on parle de fontaines d'eau vive qui réjouissent les hommes. À la fin de l'Apocalypse, saint Jean parle d'un fleuve de cristal, fleuve abondant et magnifique qui se répand dans tous les cœurs pour réjouir la cité céleste. C'est encore une image de la joie de la vie éternelle. Il est dit que ce fleuve sort du trône de Dieu et de l'Agneau : c'est alors une grâce changée en gloire, c'est la Divinité se manifestant. C'est ce saint Enfant Jésus que nous adorons dans l'humilité de la crèche, répandant dans ses élus la joie pour l'éternité, et des trésors de lumière et de pureté toujours plus grands, car, vous le savez, dans la cité céleste on ira de clarté en clarté.

Je vous ai dit qu'il nous faut renaître par l'eau. Je devrais ajouter : et par l'Esprit Saint, mais du moment que je prends la grâce, c'est

l'eau fécondée par l'Esprit Saint. Toutes les fois que nous sentirons quelque soif des biens naturels, écoutons Jésus-Christ nous dire comme à la Samaritaine : *Si tu connaissais celui qui te parle, tu lui demanderais à boire et tu n'aurais plus soif*³¹⁷. Non, vous dira Jésus, tu ne connaîtras plus la soif des biens d'ici-bas, cette soif terrestre, cette soif dévorante. Mais tu auras une autre soif plus sainte et plus haute, une soif qui s'adressera à moi tout entière, à moi Verbe éternel, à moi fontaine d'eau vive qui réjouit dans le ciel tous mes confesseurs, tous mes saints, à moi qui ai apparu sur la terre comme un petit agneau sous les pieds duquel sortait une source d'eau vive. C'est moi qui répandrai en toi cette vie intime, cette vie profonde, cette vie d'union qui t'ôtera toute soif, et après laquelle tu ne pourras plus désirer autre chose.



317. Cf. Jn 4, 10.

INDEX DES NOMS CITÉS

1883 – 1886

Acarie (madame) (bienheureuse) (1565-1618)

Jeanne-Barbe Avrillot, née à Paris, épouse de Pierre Acarie (un des chefs de la Ligue pendant les guerres de Religion) promeut l'introduction en France du Carmel réformé. À la mort de son mari, elle entre au Carmel d'Amiens prenant le nom de sœur Marie de l'Incarnation. Elle mourra dans celui de Pontoise. Épouse heureuse, mère comblée avec six enfants, dont trois filles qui se feront carmélites. Mystique qui devait exercer une grande influence, en relation avec saint François de Sales, saint Vincent de Paul et le cardinal de Bérulle. Elle termina sa vie dans les souffrances et l'humiliation comme sœur converse du Carmel qu'elle avait fondé.

11/02/1883

Agnès-Eugénie de Nazareth (mère) (1840-1919)

Eugénie Garnier née le 25 décembre 1840 à Arlon, entrée le 10 mai 1858, prise d'habit le 2 septembre 1858, vœux perpétuels le 15 avril 1860, morte le 9 décembre 1919, à Gênes. Supérieure de Lyon en 1880, de Nîmes en 1885. Maîtresse des novices en avril 1886, pendant la maladie de mère Thérèse-Emmanuel. Elle prit part au Chapitre spécial de 1886. En 1888, pour le Jubilé du Cinquantenaire, c'est elle qui composa les paroles du chant *Au milieu des grands bois*. Après le Chapitre de 1894, elle quitta Auteuil pour le Nicaragua (fondation en 1892), puis prépara la fondation de Santa Ana, Salvador (1895). Relevée de sa charge en 1909, elle rentra à la Maison-Mère et prit part en qualité de conseillère au Chapitre de 1910, à Rome. Envoyée ensuite à Gênes, elle y mourut le 9 décembre 1919.

18/08/1884

Alphonse-Marie de Liguori (saint) (1696-1787)

Avocat, il se fit prêtre pour devenir l'apôtre des humbles. Prédicateur et théologien napolitain. Il se consacra à la rechristianisation des campagnes et fonda les *Rédemptoristes* (1772). Évêque en Campanie (1762-1775), il fut rejeté de sa famille religieuse et renié par ses fils. Il prêcha la toute-puissance de la prière et de la confiance en Marie. Docteur de l'Église. Fête le 1^{er} août.

12/10/1883 ; 18/07/1886

Alzon, Emmanuel d' (père) (1810-1880)

Né au Vigan, le 30 août 1810. Prêtre le 26 décembre 1834. Vicaire général à Nîmes pendant 45 ans. Ami de l'abbé Combalot, il rencontre Anne-Eugénie Milleret par son intermédiaire à Chatenay, près de la Côte-Saint-André, en octobre 1838. Après le départ de l'abbé Combalot, en mai 1841, il devient conseiller et directeur spirituel de mère Marie-Eugénie. En 1845, à Nîmes, il fonde la congrégation des *Augustins de l'Assomption*, et en 1865, au Vigan, celle des *Oblates de l'Assomption*. Avec mère Marie-Eugénie, ce sont quarante années d'amitié humaine et spirituelle, avec leurs lumières et parfois leurs ombres. Le père d'Alzon est mort à Nîmes le 21 novembre 1880.

08/02/1885 ; 13/11/1885 ; 19/03/1886 ; 16/04/1886 ; 18/07/1886

André Avellin (saint) (1521-1608)

Né en Sicile. Après avoir fait ses études de droit, il entra dans les Ordres sacrés et ne plaïda plus qu'au for ecclésiastique. Mais il renonça bientôt pour toujours au barreau et entra chez les *Théatins*. Son grand amour pour la croix lui fit donner le nom d'André. Devenu supérieur de son Institut, il donnait tout le temps que lui laissait sa charge à la prière et au soin des âmes. Il mourut à Naples, le 10 novembre 1608, frappé d'une attaque d'apoplexie au pied de l'autel où il allait célébrer la messe. Fête le 10 novembre.

16/05/1885

Angèle de Foligno (sainte) (1248-1309)

Née à Florence, elle y passa toute sa vie. Après avoir perdu son mari et ses enfants, elle entra dans le Tiers-Ordre franciscain. Ses visions et les réflexions qu'elles lui inspirèrent, révélées après sa mort par son confesseur, la mettent au rang des grandes mystiques. Fête le 4 janvier.

07/09/1883

Anne-Marguerite de Marie Immaculée (sœur) (1843-1928)

Marguerite Petit-Lafitte, née à Offenbourg (Grand Duché de Bade), entrée le 28 juillet 1871, prise d'habit le 6 février 1872, premiers vœux le 27 février 1873, vœux perpétuels le 16 mars 1875. À Auteuil jusqu'en 1894. A peint les fresques des murs du réfectoire des sœurs (adaptation de la procession des saints, de Flandrin) et celles du cloître (mystères de la vie de la Vierge). À San Sebastian de 1901 à 1904. En 1912 à la fondation de Rio de Janeiro (Brésil) où elle resta jusqu'à sa mort le 3 juin 1928.

01/10/1886

Antoine de Padoue (saint) (1195-1231)

Fernand, né à Lisbonne, entra très jeune chez les Ermites de Saint-Augustin, où il reçut le sacerdoce. Le martyr des Frères franciscains au Maroc le bouleversa et il demanda à être reçu dans leur famille, sous le nom de frère Antoine. Il prêcha en Afrique, en Italie et en France. Canonisé moins d'un an après sa mort. Docteur de l'Église. Fête le 13 juin.

13/06/1884

Augustin d'Hippone (saint) (354-430)

Né à Tagaste en novembre 354. Converti vers le milieu de 386, baptisé la veille de Pâques 387. Prêtre en 391, évêque en 395. De 396 à 430, année de sa mort, évêque d'Hippone. Deux de ses ouvrages, les *Confessions* et *La Cité de Dieu*, figurent parmi les grands classiques de la littérature universelle. Dès les origines, la Congrégation adopta la Règle de saint Augustin. Des références à ses œuvres sont fréquentes dans les écrits de mère Marie-Eugénie. Le nom de *Religieuses Augustines de l'Assomption* témoigne de cette appartenance spirituelle. Fête le 28 août.

22/06/1883 ; 07/09/1883 ; 23/11/1883 ; 13/06/1884 ; 22/06/1884 ;
26/10/1884 ; 14/11/1884 ; 08/05/1885 ; 06/07/1885 ; 17/07/1885 ;
19/03/1886 ; 18/16/1886 ; 20/08/1886 ; 01/10/1886 ; 07/11/1886

Benoît de Nursie (saint) (480-547)

Fondateur de l'*Ordre bénédictin*. Après avoir mené une vie érémitique à Subiaco, il fonda en 529 l'abbaye du Mont-Cassin. Sa règle reste fondamentale. Vénéralisé comme patriarche des moines d'Occident. Fête le 11 juillet.

29/07/1883 ; 16/01/1885

Bernard de Clairvaux (saint) (1091-1153)

Moine à Cîteaux en 1112, il fonda Clairvaux en 1115. En 1128, il fit reconnaître l'Ordre des Templiers, dont il rédigea les Statuts. En 1146, à la demande du Pape Eugène III, il prêcha la 2^e Croisade. Homme d'action et de spiritualité. Docteur de l'Église. Fête le 20 août.

29/07/1883 ; 18/01/1884 ; 17/09/1886

Blandine (sainte) (159-177)

Cette esclave de dix-huit ans fait partie du groupe de 48 martyrs de Lyon, dont l'histoire nous est connue par une lettre de saint Irénée, successeur comme évêque de saint Pothin, à Lyon. Torturée, exposée aux bêtes, elle

exhorta ses compagnons à rester fidèles dans la foi. Enfin on la livra dans un filet à un taureau furieux, puis on l'égorgea. Après avoir brûlé son corps, on jeta ses cendres dans le Rhône. Fête le 2 juin.

13/11/1885

Boudon, Henri-Marie (abbé) (1624-1702)

Né en Picardie, élevé chez les jésuites, puis à la Faculté de Paris, il se fit remarquer par son ardeur au travail, sa piété et son extrême pauvreté. Ordonné prêtre en 1655 à Évreux, il se montra très zélé pour la discipline ecclésiastique et la régularité du clergé. Il suscita par là de violentes oppositions et fut victime de graves calomnies, qu'il supporta avec patience et confiance en la Providence. Prédicateur apostolique et auteur de nombreux ouvrages, il mourut le 31 août 1702. Ses *Œuvres complètes* furent publiées en 1856.

12/12/1886

Catherine d'Alexandrie (sainte)

De temps immémorial, sainte Catherine était en vénération au monastère du Mont-Sinaï, quand, au XV^e siècle, les moines découvrirent son corps. La légende a fait d'elle une jeune chrétienne d'Alexandrie, repoussant les avances de l'empereur Maximin Daïa et convainquant d'erreur un groupe de savants réunis pour l'amener à renier le Christ. Son corps aurait été transporté sur le Mont-Sinaï par les anges. Les philosophes honorent sainte Catherine comme leur patronne. Fête le 25 novembre.

05/01/1883

Catherine de Gênes (sainte) (1447-1510)

Mystique italienne, fille du vice-roi de Naples. Elle soigna les pestiférés à l'hôpital de Gênes. Auteur du *Dialogue* et du *Traité du Purgatoire*. Fête le 15 septembre.

28/03/1884

Catherine de Sienne (sainte) (1347-1380)

Catherine Benincasa, mystique italienne du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Accomplit deux missions en Avignon et finit par convaincre le Pape Grégoire X de rentrer à Rome (1377). N'ayant pu empêcher le Grand Schisme (1378), elle prit parti pour Urbain VI. Docteur de l'Église en 1970. Sa fête, autrefois le 30 avril, a été fixée au 29 avril lors de la réforme liturgique qui a suivi le Concile Vatican II.

05/08/1883 ; 14/12/1883 ; 18/04/1884 ; 24/04/1886

Claire d'Assise (sainte) (1193-1253)

Claire Offreduccio, d'une famille riche d'Ombrie, vint se mettre à 18 ans à la suite de François d'Assise. L'amour de la pauvreté lui amena vite des compagnes, les *Pauvres Dames*, pour lesquelles François rédigea une « formule de vie. » Après la mort de saint François, Claire dut défendre son idéal avec obstination pour obtenir du Pape le « privilège de la pauvreté. » Fête le 11 août.

08/02/1884

Charrier, Pierre (monsieur) (1803-1871)

Prêtre des Missions Étrangères, missionnaire en Chine. Ayant échappé au supplice, il fut ramené à Paris par un vaisseau français, avec un seul désir : retourner en Chine. Il y parvint en se cachant et put continuer sa mission encore quelques années. Rappelé par ses supérieurs, il fut directeur du séminaire des Missions Étrangères et professeur de théologie. Il est mort à Paris en janvier 1871.

12/10/1883

Chaugy, Jacqueline-Philippine de (madame) (1611-1680)

Mère Françoise-Madeleine, religieuse de la Visitation. Nièce et fille spirituelle de sainte Jeanne de Chantal, elle fut sa secrétaire à partir de 1632, chargée de recueillir les mémoires des commencements de l'Institut et de travailler à la canonisation de saint François de Sales.

30/09/1883

Clément (saint) (? -101)

Né à Rome, il a été le quatrième pape. Considéré comme un des Pères apostoliques. Auteur d'une *Épître aux Corinthiens*. Origène et saint Jérôme se réfèrent à lui comme disciple et collaborateur de saint Paul. L'église de saint Clément, probablement bâtie sur l'endroit où se trouvait sa maison, est une des plus anciennes paroisses de Rome. Son nom est cité au Canon Romain (1^e prière eucharistique). Fête le 23 novembre.

24/12/1886

Clotilde de Sardaigne (1760-1802)

Sœur du roi de France Louis XVI, épouse en 1775 de Charles-Emmanuel, héritier du trône de Sardaigne, devenue Reine de Sardaigne en 1796. La campagne d'Italie menée par Napoléon Bonaparte en 1796 et un décret du

Directoire obligèrent le couple royal à vivre en exil à travers Parme, Plaisance, Florence... La reine Clotilde mourut à Naples le 7 mars 1802. La même année, Charles-Emmanuel renonça au trône, embrassa l'état religieux et mourut en 1811, membre de la Compagnie de Jésus.

30/03/1885

Combalot, Théodore (monsieur) (1797-1873)

Second d'une famille de quatorze enfants. Entra à 19 ans au Séminaire de Grenoble, alors gouverné par des prêtres qui avaient connu la Révolution et souffert pour la foi. Prêtre en 1820. Disciple de Lamennais dont il se sépare au moment de sa condamnation par l'Église. Depuis un pèlerinage à Sainte-Anne-d'Auray, en 1825, il porte le projet de la fondation d'une congrégation religieuse pour l'éducation chrétienne des jeunes filles. Après un essai infructueux en 1825, il découvre Anne-Eugénie et, les mois suivants, celles qui seront les premières sœurs de l'Assomption. La fondation a lieu le 30 avril 1839. Le 3 mai 1841, c'est la rupture, devenue inévitable, avec le « fondateur », généreux, passionné, mais violent et aux idées changeantes. Ultramontain, l'abbé Combalot poursuit une œuvre de « missionnaire apostolique » jusqu'à sa mort en mars 1873.

02/05/1884 ; 07/06/1886

Delobel (père)

Rédemptoriste. A prêché la retraite de la communauté du 5 au 12 septembre 1879.

31/08/1883

Deplace, Charles (monsieur) (1808-1871)

Prêtre, ayant quitté la Compagnie de Jésus pour raison de santé. Auteur de *Manrèse*, il est envoyé providentiellement à la communauté de Chaillot, sans prédicateur pour la retraite de 1847. Cette retraite fut importante pour mère Marie-Eugénie et marquante pour les sœurs. Au moment de l'affaire Véron (1866-1867), il aide et conseille mère Marie-Eugénie. Supérieur ecclésiastique des Religieuses de l'Assomption de 1868 à 1870. Curé de Notre-Dame de Paris à partir de 1868.

27/06/1886

Durand, Eugène Germer-Durand (monsieur) (1812-1880)

Professeur et membre du Tiers-Ordre chez les Religieux de l'Assomption, à Nîmes. Correspondant de mère Marie-Eugénie autour de la traduction de la Règle de saint Augustin.

19/03/1886

Étienne, Jean-Baptiste (père) (1801-1874)

Né à Longueville-les-Metz (Moselle). Entré dans la Congrégation des *Prêtres de la Mission* ou *Lazaristes*, le 10 octobre 1820, il fit profession en 1822 et fut ordonné prêtre en 1825. De 1825 à 1827, il fut secrétaire du Vicaire Général et procureur de la maison, puis secrétaire général. Le 4 août 1843, il fut élu supérieur général. Au moment du départ pour le Cap, mère Marie-Eugénie est en correspondance avec lui, à propos des Constitutions pour les missionnaires. Décédé le 12 mars 1874, 95 rue de Sèvres, à Paris.

31/08/1884

François d'Assise (saint) (1181-1226)

Religieux italien, fondateur de l'Ordre des *Frères Mineurs* ou *Franciscains* (1209). Du jour où, à Saint-Damien, il entendit le Crucifié lui dire : « va, répare mon Église en ruine » (1206), au jour où, sur l'Alverne, il reçut les stigmates de la Passion (1224) et à celui où il mourut, étendu à terre, près de Sainte-Marie-des-Anges, tout au long de la vie itinérante qu'il mena avec ses frères, François n'a pas eu d'autre souci que de mettre ses pas dans ceux de Jésus pour vivre les Béatitudes. Fête le 4 octobre.

31/08/1883 ; 14/12/1883 ; 13/06/1884 ; 10/10/1884

François de Borgia, (saint) (1510-1572)

Descendant du pape Alexandre VI Borgia, il passa une partie de sa vie à rassembler les titres et les charges les plus enviables. Quelques revers le firent réfléchir. Il était déjà tertiaire franciscain, il entra chez les jésuites, d'abord secrètement en 1548, puis ouvertement en 1550, après l'établissement de ses huit enfants. En 1565, il devint supérieur général de la Compagnie de Jésus. Il mourut à Rome le 1^{er} octobre 1572. Fête le 10 octobre.

16/01/1885

François de Sales (saint) (1567-1622)

Prêtre, il se consacra à la conversion des Calvinistes du Chablais, évêque de Genève (1602). Il fonda l'*Ordre de la Visitation* avec sainte Jeanne de Chantal. Auteur de *l'Introduction à la vie dévote* et du *Traité de l'Amour de Dieu*. Fête le 24 janvier.

12/01/1883 ; 21/01/1883 ; 29/06/1883 ; 22/07/1883 ; 19/08/1883 ;
31/08/1883 ; 07/09/1883 ; 14/12/1883 ; 25/01/1884 ; 18/04/1884 ;
18/08/1884 ; 10/10/1884 ; 26/10/1884 ; 07/11/1884 ; 14/11/1884 ;
25/01/1885 ; 26/04/1885 ; 21/08/1885 ; 13/11/1885 ; 19/03/1886 ;
23/05/1886 ; 27/06/1886 ; 31/08/1886

François-Xavier (saint) (1506-1552)

Né à Xavier, en Navarre, étudiant à Paris, il s'agrégea à la première équipe ignatienne, en 1534. En 1541, il fut désigné par saint Ignace pour la mission des Indes portugaises. En onze années de travaux, où la pénitence et la prière tiendraient autant de place que la prédication, il parcourut des dizaines de milliers de kilomètres pour annoncer la Bonne Nouvelle en Inde, à Ceylan, aux Moluques et au Japon. François mourut seul, au seuil de la Chine, dans l'île de San Choan, à 46 ans. Fête le 3 décembre.

14/11/1884 ; 08/05/1885

Françoise Romaine (sainte) (1384-1440)

Elle fut au XV^e siècle, parmi les dames de la noblesse romaine, le type achevé de l'épouse chrétienne. Après la mort de son mari, elle se retira du monde pour vivre dans un monastère d'oblates fondé par elle, près du Tibre. On y observait la Règle de saint Benoît. Dieu la favorisa de la présence visible de son ange gardien, avec lequel elle conversait familièrement. Elle mourut en 1440 et fut enterrée en l'église Sainte-Marie-la-Neuve, appelée depuis Sainte-Françoise-Romaine. Fête le 9 mars.

08/02/1885

Gay, Charles-Louis (monseigneur) (1815-1892)

Prêtre en 1845. Recommandé à mère Marie-Eugénie par le père Lacordaire pour la direction spirituelle de mère Thérèse-Emmanuel, dont il se chargea à partir de 1849 et jusqu'à la mort de celle-ci (1888). En 1857, vicaire général de M^{sr} Pic, évêque de Poitiers (1815-1880), puis son auxiliaire en 1877. Supérieur ecclésiastique de la communauté de Bordeaux. En 1867, membre des commissions préparatoires au Concile Vatican I. Auteur de nombreux

ouvrages spirituels et d'une abondante correspondance de direction. Sa *Lettre aux religieuses de l'Assomption sur le nom, l'esprit et le but de leur congrégation* (1866) est un texte important. Après la mort de M^{gr} Pie (1880), M^{gr} Gay résida à Paris où il est décédé le 19 janvier 1892.

21/09/1883

Gertrude (sainte) (1255-1302)

L'abbaye d'Helfta, en Saxe, où Gertrude fut donnée au Seigneur par ses parents à l'âge de cinq ans et où elle vécut jusqu'à sa mort, était un milieu où l'on cultivait les lettres et les arts. Elle venait d'avoir vingt-cinq ans lors de la vision qui détermina sa conversion. Alors commença pour la moniale une vie toute d'humilité, de patience dans la maladie, d'attention aux autres. Elle a laissé dans ses *Révélations* et ses *Exercices spirituels* un témoignage sur sa propre vie d'intimité avec Dieu. Fête le 16 novembre.

22/06/1884

Grégoire le Grand (saint) (pape) (540-604)

Moine, puis diacre du pape Pélage II qui l'envoya à Constantinople. Il succéda à Pélage. Pasteur, il nourrit son peuple de pain aussi bien que de la Parole de Dieu. Il envoie des missionnaires en Angleterre. Son recueil de prières liturgiques est pratiquement resté jusqu'à nos jours le Missel romain. Docteur de l'Église. Fête le 3 septembre.

07/09/1883 ; 12/10/1883

Hilaire (saint) (vers 320-vers 368)

Évêque de Poitiers, il fut au IV^e siècle un des grands champions de la foi catholique en la divinité du Christ. Ses prédications, son traité *De la Trinité*, ses interventions dans les Conciles, son audace à combattre l'empereur arien Constance, font de lui l'apôtre intrépide de la vraie doctrine. Pie IX l'a proclamé docteur de l'Église. Il mourut en 367. Fête le 14 janvier.

22/06/1884

Hulst, Maurice Le Sage d'Hauteroche d' (monseigneur) (1841-1896)

Étudia au Collège Stanislas où il obtint douze prix au Concours Général, de 1856 à 1859. Séminariste à Issy-les-Moulineaux, puis à Saint-Sulpice. Prépara à Rome le doctorat de théologie et de droit canon. Prêtre en 1865. Très zélé pendant la Commune. En 1872, il devint secrétaire du Cardinal

Guibert, archevêque de Paris, puis vicaire général. Après le vote de la loi sur la liberté de l'enseignement supérieur (1875), il organisa les trois facultés de l'Université libre de Paris. Rénovateur de la philosophie scolastique, il fonda une Société de Saint-Thomas-d'Aquin (1884). Supérieur ecclésiastique de la communauté d'Auteuil de 1874 à 1890. Conférencier de Notre-Dame de 1891 à 1896.

07/09/1883 ; 18/01/1884

Ignace de Loyola (saint) (1491-1556)

Fondateur de la *Compagnie de Jésus*. Gentilhomme blessé au siège de Pampelune (1521), se convertit, fit retraite à Montserrat puis à Manrèse où il connut l'expérience mystique qui est à la base des *Exercices spirituels*. Il entreprit des études en Espagne puis à Paris. C'est là qu'il groupa ses premiers disciples. Ils prononcèrent des vœux à Montmartre le 15 août 1534. La *Compagnie de Jésus* fut approuvée en 1540. Canonisé en 1622. Fête le 31 juillet.

22/06/1884 ; 18/08/1884 ; 10/10/1884 ; 07/11/1884 ; 07/08/1885 ;
06/11/1885

Jean Chrysostome (saint) (349-407)

Prêtre d'Antioche ayant pratiqué la vie ascétique, devint célèbre par sa prédication (Chrysostome = bouche d'or). Patriarche de Constantinople (398). Docteur de l'Église. Fête le 13 septembre.

06/07/1883 ; 18/01/1884

Jean de Dieu (saint) (1495-1550)

D'origine portugaise, Jean de Dieu fut d'abord berger, marchand, puis soldat. Converti vers l'âge de quarante ans, il se consacra au soin des aliénés et se montra, dans cette tâche ingrate, un véritable novateur en même temps qu'un saint d'un héroïsme surhumain. Il fonda l'*Ordre des Frères Hospitaliers* qui porte son nom et qui fut reconnu en 1586. Saint Jean mourut à Grenade le 8 mars 1550. Léon XIII l'a désigné comme patron des hospitaliers et des malades. Fête le 8 mars.

22/06/1883

Jean de la Croix (saint) (1542-1591)

Carme et mystique espagnol, participa aux premières fondations des Carmes déchaussés et à la réforme du couvent de l'Incarnation d'Avila dont sainte

Thérèse était prieure. Persécuté par ses frères, il enseigna à trouver Dieu dans les plus profondes souffrances. Il écrivit *La vive flamme d'amour*, *La Nuit obscure*, *La Montée du Carmel*. Docteur de l'Église. Fête le 14 décembre.

07/09/1884 ; 12/12/1884 ; 17/09/1886 ; 17/10/1886

Jeanne de Chantal (sainte) (1572-1641)

Françoise Frémiot, épouse de Christophe de Rabutin, baron de Chantal. Veuve en 1601, elle se plaça sous la direction de saint François de Sales et fonda avec lui la *Visitation Sainte-Marie-d'Annecy* en 1610. Fête le 21 août.

21/01/1883 ; 11/02/1883 ; 31/08/1883 ; 07/09/1883 ; 21/09/1883 ;
30/09/1883 ; 08/02/1884 ; 18/08/1884 ; 26/10/1884 ; 14/11/1884 ;
25/01/1885 ; 19/03/1886 ; 31/10/1886

Laurent (saint) (? –258)

Diacre et martyr. Une église lui est dédiée à Rome, près du cimetière de Campo Verano. Fête le 10 août.

10/08/1884

Léon (saint) (pape) (vers 395-461)

Appelé sur le siège de saint Pierre en 440, à un moment où les barbares rompaient les frontières de l'Empire et où l'Église était déchirée par l'hérésie. Sa rencontre avec Attila, « le fléau de Dieu », qu'il détermina à battre en retraite aux portes de Rome, est restée célèbre. C'est lui qui fit définir par le Concile de Chalcédoine, en 451, l'existence des deux natures, divine et humaine, en l'unique personne du Christ. Il mourut en 461. De nombreuses oraisons du missel ont été composées par lui, et ses sermons étaient lus au Bréviaire. Docteur de l'Église. Fête le 10 novembre.

29/06/1883

Lobel, de – voir **Delobel**

Louis (saint) (1214-1270)

Louis IX, fils de Louis VIII et de Blanche de Castille. Il n'a que douze ans à son avènement. La Reine sa mère assume la Régence. En 1234 Louis épouse Marguerite de Provence. Son gouvernement est marqué par la sagesse et l'autorité. À l'extérieur, il cherche à protéger le Royaume et à

prêcher la concorde « pour le bien de la paix. » En 1248 il conduisit la 7^e Croisade pour la libération des Lieux Saints. Il fut fait prisonnier à Mansourah et libéré contre une lourde rançon. Il fit construire la Sainte Chapelle, la Sorbonne et l'hôpital des Quinze-Vingts. Sa réputation d'intégrité et de vertu lui valut l'estime universelle et fit de lui l'arbitre désigné de nombreux conflits. En 1270, il partit pour la 8^e Croisade, mais peu après le débarquement à Carthage, la maladie décima l'armée et le Roi mourut le 25 août 1270. Il fut canonisé en 1297. Fête le 25 août.

31/08/1883

Louis XVI (1754-1793)

Petit-fils du roi Louis XV et de la reine Marie Leszczyńska. Roi de France de 1774 à 1792. La fin de son règne est marquée par la Révolution. Jugé, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, il est guillotiné le 21 janvier 1793.

30/03/1885

Louis de Gonzague (saint) (1568-1591)

Fils d'un haut dignitaire de la cour de Philippe II d'Espagne, il renonça à ses droits de prince héritier de Mantoue. Adolescent, Louis se croyait plus apte à commander qu'à obéir, et il ne devint pas saint sans labeur ni tout de suite. Jésuite, il fit son noviciat à Rome où il prononça ses premiers vœux (1587). Il se dévoua aux pestiférés mais mourut peu après. Il est le patron de la jeunesse chrétienne. Fête le 21 juin.

05/08/1883

Loup (saint) (383-478).

Né à Troyes, de noble famille, il épousa une sœur de saint Hilaire d'Arles. Après six ans de mariage, ils se séparèrent pour être tout à Dieu. Loup entra chez les moines de Lérins, mais revenu à Mâcon pour y vendre ses biens et les donner aux pauvres, il fut appelé à devenir évêque de Troyes. Il resta fidèle à son idéal monastique de pénitence et de prière. Il accompagna saint Germain en Angleterre pour combattre l'hérésie pélagienne. Lors de l'invasion par les Huns d'Attila, Loup sut faire preuve d'énergie et de sang-froid. Attila l'emmena en otage. Fête le 29 juillet.

22/06/1884

Luther, Martin (1483-1546)

Réformateur religieux allemand, professeur à l'université de Wittenberg. Il dénonça la vente des indulgences en 1517. Il publia des manifestes pour affirmer l'autorité de la seule Écriture sainte et préciser la doctrine de la justification par la foi. Excommunié en 1521.

20/08/1886

Maintenon (madame de) (1635-1719)

Françoise d'Aubigné, petite-fille de l'écrivain Agrippa d'Aubigné, marquise de Maintenon. Élevée dans la religion calviniste, elle se convertit au catholicisme et épousa le poète Scarron. Veuve, elle fut chargée de l'éducation des enfants de Louis XIV et de madame de Montespan. Après la mort de la reine Marie-Thérèse, elle épousa le Roi, en 1683. Elle exerça sur lui une influence notable, surtout dans le domaine religieux. Après la mort du Roi en 1715, elle se retira dans la Maison de Saint-Cyr, qu'elle avait fondée pour l'éducation des jeunes filles nobles et pauvres.

11/02/1883

Marguerite-Marie Alacoque (sainte) (1647-1690)

Née dans le diocèse d'Autun. Entrée chez les Visitandines de Paray-le-Monial à 23 ans. Dans un siècle de jansénisme, elle répandit la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus à la suite d'apparitions du Christ. Canonisée en 1920. Fête le 16 octobre.

21/09/1883 ; 06/11/1885

Marie d'Assise du Cœur de Jésus (sœur) (1834-1886)

Marie Baron, née le 8 janvier 1834 à Givry (Saône et Loire), entrée en octobre 1855, prise d'habit en janvier 1857, vœux perpétuels en septembre 1858. En 1870, elle fut envoyée comme supérieure d'un petit groupe de sept sœurs à Chézelles (Touraine) pour fuir le danger de la guerre, puis à l'avancée des troupes prussiennes, ce fut le départ pour l'Angleterre. Le retour eut lieu durant l'été 1871. En 1877, elle était professeur à Poitiers et en 1878, à Auteuil, comme maîtresse des études. Très artiste, elle a laissé de nombreuses enluminures, un évangélaire et un missel « chef-d'œuvre où elle a mis toute son âme ». Sa vie a été écrite. Décédée à Auteuil le 19 février 1886.

26/02/1886

Marie-Casilda du Verbe Incarné (sœur) (1864-1911)

Edith Whittle, née le 16 août 1864 (Lancashire), entrée le 21 mai 1879, prise d'habit le 26 février 1880, premiers vœux le 24 mai 1881, vœux perpétuels le 2 février 1883 à Malaga, où elle est depuis ses premiers vœux. Décédée le 23 juin 1911.

30/03/1885

Marie-Catherine du Précieux Sang (sœur) (1828-1871)

Louise Combié, née à Nîmes le 26 novembre 1825, entrée le 18 septembre 1855, prise d'habit le 2 février 1856, vœux perpétuels le 10 février 1857, décédée le 18 juillet 1870 à Auteuil. Chargée de la fondation de Bordeaux en 1860, elle y tomba malade et dut revenir à Auteuil en 1861. Déléguée de Londres au Chapitre de 1870 (les maisons « lointaines » choisissaient une déléguée à la Maison-Mère ou en France), elle ne put y assister et mourut à Auteuil le 18 juillet 1870, pendant le Concile du Vatican. Elle était la tante de mère Marie-Catherine de l'Enfant Jésus, Amélie Doumet, décédée supérieure générale, à Rome, le 15 décembre 1921.

08/02/1884

Marie-Félix (sœur) (1837-1883)

Delphine Bielesse, née en décembre 1837 dans le Gard, entrée le 15 décembre 1862, prise d'habit le 5 mai 1864, premiers vœux le 30 juillet 1865, vœux perpétuels le 24 août 1868, morte le 28 novembre 1883 à Bordeaux, où elle a passé toute sa vie religieuse après le noviciat.

07/12/1883

Marie-Julienne du Saint-Sacrement (sœur) (1819-1884)

Caroline de Bure, née le 25 juillet 1819 à Paris, entrée le 15 mai 1852, prise d'habit le 2 octobre 1852, vœux perpétuels le 21 novembre 1853. Vécut successivement à Nîmes (1856-1870), à Malaga (1870-1876), Madrid pour la fondation, puis de nouveau Malaga (1877) où elle mourut le 27 novembre 1884.

25/01/1885

Marie-Louise de la Sainte-Famille (sœur) (1825-1855)

Louise Beiling, née le 19 octobre 1825 à Munich. Envoyée par Eugène et Léon Boré, elle est entrée le 14 février 1844, prise d'habit le 14 août 1844, vœux perpétuels le 29 décembre 1845, décédée le 26 août 1855 à Chaillot.

18/08/1884

Marie-Madeleine de Pazzi (sainte) (1566-1607)

Catherine de Pazzi, carmélite italienne, mena une vie d'extases et d'épreuves.
Fête le 29 mai.

14/09/1884

Marie-Marthe du Sauveur (sœur) (1855-1885)

Noélie Daudet, née le 16 janvier 1855 à Nîmes, entrée le 7 juin 1882, prise d'habit le 21 novembre 1882, premiers vœux le 8 décembre 1883, vœux perpétuels le septembre 1885 sur son lit de mort. Décédée à Nîmes le 24 septembre 1885.

25/09/1885

Marie-Séraphine du Cœur de Jésus (mère) (1834-1918)

Augustine Deroudilhe, née le 13 novembre 1834 à Roches (Ardèche), entrée le 2 février 1862, prise d'habit le 22 août 1862, premiers vœux le 8 septembre 1863, vœux perpétuels le 28 septembre 1865, décédée à Cannes le 23 décembre 1918. A été à Auteuil, puis en diverses maisons, Rome et Cannes, jusqu'en 1892. Supérieure de la fondation de Boulouris en 1892 jusqu'à sa mort en 1918.

06/04/1883

Marie-Thérèse de l'Incarnation (mère) (1811-1882)

Joséphine de Commarque, née le 1^{er} septembre 1811 à La Bourlie (Périgord), entrée à Meudon le 9 octobre 1839 (la quatrième des sœurs de l'Assomption), prise d'habit le 14 août 1840, premiers vœux le 25 mai 1842, vœux perpétuels et 4^e vœu le 25 décembre 1844, décédée le 18 avril 1882. Infirmière de la communauté dès les premiers temps. Prépare la fondation de Sedan en 1854, participe à la fondation de Bordeaux en 1860. Supérieure de Nice en 1868. Conseillère toute sa vie. A laissé un cahier de « Souvenirs ».

18/08/1884

Martin (saint) (vers 315-397)

Un des saints les plus populaires de France. D'une famille païenne de Pannonie, il s'était enrôlé dans l'armée. Baptisé à dix-huit ans, il se fit ermite, s'initia à la vie monastique en Orient, puis vint en Gaule où, encouragé par saint Hilaire, il fonda en 350 le monastère de Ligugé, près de Poitiers. Devenu évêque de Tours en 371, il fonda un second monastère à Marmoutiers, non loin de sa ville épiscopale. Son activité d'évêque eut un rayonnement extraordinaire. Il est considéré comme l'apôtre des Gaules. Il mourut à Candes, près de Tours, en 397. C'est le premier des saints non martyrs que l'Église ait placé sur les autels. Fête le 11 novembre.

22/06/1884

Monsabré Jacques-Marie O.P. (Louis) (père) (1827-1907)
Prédicateur de Notre-Dame de 1873 à 1890.

25/01/1885

Montpensier, Mercedes de (reine) (1860-1878)

Fille d'Antoine, duc de Montpensier, et de Marie-Louise-Fernande de Bourbon. Élève d'Auteuil de 1873 à 1876. Épouse d'Alphonse XII, roi d'Espagne, le 23 janvier 1878, elle meurt le 24 juin de la même année.

30/03/1885

Montpensier (duchesse de) (1832-1897)

Marie-Louise-Fernande de Bourbon, sœur d'Isabelle II d'Espagne, épouse d'Antoine, duc de Montpensier (1824-1890), dernier fils de Louis-Philippe, roi des Français (1830-1848) et de Marie-Amélie de Bourbon-Deux-Siciles.

30/03/1885

Olier, Jean-Jacques (monsieur) (1606-1657)

À la demande de Condren (successeur de Bérulle à la tête de l'Oratoire), Olier, tout acquis à la spiritualité bérullienne, fonda en 1641, un séminaire à Vaugirard. Celui-ci le suivit lorsqu'il fut nommé curé de Saint-Sulpice, en 1642. En 1645, afin d'assurer des cadres de valeur à son séminaire, il fonda la *Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice*.

14/11/1884

Patrice ou Patrick (saint) (385-461)

Né vers 385 dans les Îles britanniques, Patrick fut enlevé très jeune par les Irlandais, au cours d'un raid en Angleterre, et vendu comme esclave. Au bout de six ans, il s'enfuit sur le continent, se fit moine et reçut les ordres. Après quoi il retourna en Irlande pour y prêcher l'Évangile. Durant les trente ans de son apostolat, il couvrit l'île d'églises et de monastères. En 444, il fonda la métropole d'Armagh. Après quinze siècles, il reste pour les Irlandais le grand évêque qu'ils vénèrent comme leur père dans la foi. Fête le 17 mars (fête d'obligation et fête nationale en Irlande).

22/06/1884

Philippe de Néri (saint) (1515-1595)

Il eut une enfance joyeuse, fit ses études au couvent des dominicains de Florence, où les luttes entre les Florentins et les Médicis lui donnèrent

l'amour de la liberté en général et l'horreur du pouvoir absolu. Envoyé chez un oncle pour se former au négoce, près du Mont Cassin, il fréquenta l'abbaye et se décida à vivre en ermite à Rome. Il fréquenta la *Confrérie du divin amour* qui s'efforçait de rétablir la visite des hôpitaux, et qui devint *L'Oratoire du divin amour*. Il fut aussi un grand apôtre des jeunes. Philippe est le saint de la joie. Canonisé le 14 mai 1622, avec Ignace de Loyola, Thérèse d'Avila et François-Xavier. Fête le 26 mai.

23/11/1883 ; 14/11/1884

Pie, Louis-Désiré (monseigneur) (1815-1880)

Né près de Chartres, d'une famille modeste. Boursier au Petit Séminaire, puis à Saint-Sulpice. Prêtre en 1839, il est vicaire à la cathédrale de Chartres, puis vicaire général. Il prêche le panégyrique de Jeanne d'Arc à Orléans, ce qui fait sa réputation d'orateur. Évêque de Poitiers en 1849, il y crée une faculté de théologie. Il accomplit une grande œuvre pastorale. Ami de Dom Guéranger, il restaure Ligugé. Il fut vite le chef de file des évêques ultramontains. Légitimiste, il refusa les mandats de député ou de sénateur et s'opposa à la politique romaine de Napoléon III. Sa formule était : « Tout restaurer dans le Christ. » Nommé théologien du Concile du Vatican, il présenta le rapport introductif sur l'infaillibilité. Nommé cardinal en 1879. Mort le 18 mai 1880.

28/09/1884

Pie IX (pape) (1792-1878)

Giovanni Mastai Ferretti, né en 1792, a été évêque de Spolète puis d'Imola avant d'être élu pape en 1846, après la mort de Grégoire XVI. Chassé de Rome par la révolution de 1848, l'intervention de l'Autriche et de la France assurèrent la restauration de son pouvoir temporel. En 1854, il proclama le dogme de l'Immaculée Conception. En 1864, par l'encyclique *Quanta cura* et le *Syllabus*, il condamnait les erreurs de son temps. En 1869, il réunit le Concile du Vatican qui définit, en juillet 1870, le dogme de l'infaillibilité pontificale. En septembre 1870, la prise de Rome par les troupes de Victor-Emmanuel mit fin aux États Pontificaux, annexés au Royaume d'Italie. Pie IX se considéra comme prisonnier au Vatican, où il mourut le 7 février 1878. Il a été béatifié en 2000. C'est sous son pontificat que les Statuts et l'Institut des Religieuses de l'Assomption ont été approuvés (1855 et 1867).

02/04/1886

Pierre d'Alcantara (saint) (1499-1562)

Originaire d'Alcantara, en Espagne, Pierre avait seize ans quand il entra, à Valence, dans l'ordre franciscain. Très fidèle observateur de la Règle primitive, il mena une vie fort austère. Il fut un des directeurs spirituels de sainte Thérèse d'Avila et l'encouragea dans sa réforme du Carmel. Sa grande dévotion pour la Passion de Jésus fit naître en lui un amour extraordinaire de la pénitence. Il mourut le 1^{er} octobre 1562. Fête le 19 octobre.

26/10/1884

Place, de – voir Deplace

Pothin (saint) (? -177)

Évêque martyrisé à Lyon sous Marc-Aurèle. Agé de 90 ans et infirme, Pothin est roué de coups de manière si violente qu'il meurt deux jours plus tard. Fête le 2 juin.

13/11/1885

Raymond de Capoue O.P. (saint) (1330-1399)

Né dans une noble famille, à Capoue, étudiant à Bologne, il entra chez les Dominicains à 20 ans. Il enseigna à Rome, Bologne puis Sienna, où il fut le confesseur de sainte Catherine, avec qui il travailla pour le retour du Pape à Rome. Élu maître général des dominicains en 1380, il reforma son Ordre et visita fréquemment ses frères. Béatifié par Léon XIII en 1899. Fête le 5 octobre.

24/04/1886

Rodriguez, Alphonse S.J. (1538-1616)

Né à Valladolid. Entré à 19 ans au Collège de Salamanque pour être admis dans la Compagnie de Jésus. Profès des premiers vœux en 1559, prêtre en 1562. Il fut un temps maître des novices à Salamanque et pour la Province d'Andalousie et il fit partie d'une commission chargée de réviser la traduction officielle des *Écrits Spirituels* de saint Ignace. Il publia en 1609 *Exercices sur la perfection et sur les vertus chrétiennes*, utilisant et adaptant les conférences données aux novices, et en 1610 *Pratiques sur la doctrine chrétienne*. En 1924, Pie XI recommandait son œuvre comme lecture spirituelle pour la formation des novices.

21/01/1883

Romuald (saint) (vers 951-1027)

Fondateur de l'*Ordre des Camaldules*, une des branches italiennes de l'Ordre de saint Benoît où la vie érémitique est alliée à la vie de communauté. Il mourut en 1027, après une vie de prière et de très grande austérité. Fête le 7 février.

21/09/1883

Sévigné (marquise de) (1626-1696)

Marie de Rabutin-Chantal, petite-fille de sainte Jeanne de Chantal, femme de lettres française. Elle écrit, pendant plus de trente ans, des *Lettres*, qui forment un témoignage pittoresque sur les mœurs du temps.

01/02/1884

Stanislas O.F.M. (père)

« Gardien » des Capucins, rue de la Santé. En correspondance avec mère Marie-Eugénie de 1861 à 1881.

18/09/1885 (note)

Tardif de Moidrey, René (prêtre) (1828-1879)

Né à Metz d'une famille de magistrats, il fut d'abord juge avant d'entrer au séminaire de Rome en 1856. Il publia *Le livre de Ruth* et *L'essai d'interprétation morale offert aux méditations des âmes pieuses*. Il était en relation avec Léon Bloy, avec qui il alla en pèlerinage à La Salette. En 1870 il exerça son ministère avec dévouement durant le siège de Metz par les Prussiens. Il mourut au pied de la montagne de La Salette le jour de Notre-Dame des Sept-Douleurs 1879.

29/07/1883 ; 19/03/1886

Taulère ou **Tauler**, Jean O.P. (1300-1361)

Né à Strasbourg d'une famille aisée. Prédicateur célèbre auprès des communautés de moniales. Il côtoya Maître Eckhart. Son œuvre réside en *Sermons*. On lui a attribué, après sa mort, des écrits d'autres personnes, d'où les critiques dont il a fait l'objet après sa vie. Sa doctrine est centrée sur le thème de la grâce.

07/09/1883

Térèse-Marie du Sacré-Cœur (mère) (1845-1888)

Madeleine de Foucault, née le 16 septembre 1845 à Coulans (Sarthe), entrée le 18 septembre 1868, prise d'habit le 9 avril 1869, premiers vœux le 26 avril 1870, vœux perpétuels le 8 avril 1872. Supérieure à Montpellier (1876-1878), puis à

Bordeaux (1878-1888). Venue à Auteuil pour le Chapitre Général de 1888, elle y tombe gravement malade et meurt le 22 décembre 1888. Sa vie a été écrite.

07/12/1883

Tertullien (vers 155-222)

Né païen, il se convertit vers 175 au christianisme au service duquel il mit sa solide formation de rhétorique et de droit. Il exerça en Afrique du Nord (Carthage) un véritable magistère doctrinal. Son œuvre est à la fois une critique du paganisme, *Aux nations*, et une défense du christianisme avec l'*Apologétique*, son chef-d'œuvre, polémique contre les adversaires de la foi chrétienne. Il est le premier des écrivains chrétiens de langue latine.

31/08/1883

Thérèse (ou Tère) d'Avila (sainte) (1515-1582)

Teresa de Cepeda y Ahumada, née le 28 mars 1515, carmélite espagnole. Elle a mené la réforme des Carmels, œuvre pour laquelle elle a reçu l'aide de saint Jean de la Croix. Mystique et femme d'action, elle a laissé des ouvrages qui la classent parmi les grands maîtres de la spiritualité : *Livre de la Vie*, *Chemin de Perfection*, *Les Fondations*, *Le Château Intérieur*. Morte le 4 octobre 1582 à Alba de Tormes. Canonisée en 1622. Docteur de l'Église en 1970. Fête le 15 octobre.

12/01/1883 ; 02/03/1883 ; 22/06/1883 ; 29/06/1883 ; 29/07/1883 ;
19/08/1883 ; 07/09/1883 ; 12/10/1883 ; 21/12/1883 ; 18/01/1884 ;
25/01/1884 ; 01/02/1884 ; 08/02/1884 ; 30/05/1884 ; 22/06/1884 ;
18/08/1884 ; 10/10/1884 ; 26/10/1884 ; 07/11/1884 ; 25/01/1885 ;
17/07/1885 ; 24/12/1886

Thérèse de Saint-Augustin (sœur) (vénérable) (1737-1787)

Louise de France, née à Versailles le 15 juillet 1737, 8^e fille du roi Louis XV et de la reine Marie Leszczyńska. Élevée à l'abbaye de Fontevault, rentrée à 14 ans à la cour où elle vécut une intense vie intérieure, jusqu'à la mort de sa mère. En avril 1770, avec le consentement du roi, elle entra au Carmel de Saint-Denis, réputé pour sa grande austérité. Elle prit l'habit le 10 septembre 1770 et fit profession le 12 septembre 1771, sous le nom de Thérèse de Saint-Augustin. Maîtresse des novices, prieure plusieurs fois réélue, elle se consacra à la conversion de son père et à la restauration du Carmel. Elle mourut empoisonnée le 23 décembre 1787. Ses restes furent profanés par la Révolution en 1793. De nombreuses grâces ayant été obtenues par son intercession, elle fut déclarée vénérable en 1873.

14/09/1884

Thérèse-Emmanuel de la Mère de Dieu (mère) (1817-1888)

Catherine O'Neill, née le 3 mai à Limerick (Irlande), entrée le 5 août 1839 à Meudon, prise d'habit le 14 août 1840, premiers vœux le 14 août 1841, vœux perpétuels et 4^e vœu le 25 décembre 1844, décédée le 2 mai 1888 à Cannes. Maîtresse des novices et Assistante pendant près de 40 ans. Fondatrice et supérieure de Richmond de 1850 à 1852. Supérieure de la Maison-Mère de 1868 à 1870 et de 1872 à 1882. Considérée comme cofondatrice des Religieuses de l'Assomption.

06/04/1883 ; 12/10/1883 ; 01/02/1885

Thiers, Adolphe (monsieur) (1807-1877)

Homme politique et historien français. Il publia une *Histoire de la Révolution*, fonda le journal *Le National* et contribua à l'établissement de la Monarchie de juillet (1830). Plusieurs fois ministre. Président de la République en août 1871, il réorganisa la France vaincue. Il préconisa ouvertement le régime républicain et fut renversé en 1873, par les monarchistes conservateurs. Jusqu'à sa mort, il resta le chef de l'opposition républicaine.

28/09/1884

Thomas d'Aquin (saint) (1227-1274)

Théologien et philosophe italien, surnommé le « Docteur angélique », en raison de la sainteté de sa vie. Entra dans l'Ordre des Dominicains en 1240, étudia au Mont-Cassin, à Naples, puis Cologne et Paris. Fut élève de saint Albert le Grand. Sa *Somme théologique* est la tentative la plus complète du Moyen-Âge pour penser la religion chrétienne. Canonisé en 1323. Fête le 28 janvier.

28/09/1884

Urbain II (saint) (pape) (1042-1099)

Odon ou Eudes de Lagery, né en 1042 à Chatillon-sur-Marne, pape de 1088 à 1099, promoteur de la première Croisade au Concile de Clermont, en 1095. Fête le 29 juillet.

18/08/1884

Vincent de Paul (saint) (1581-1660)

Prêtre français, précepteur des enfants du Duc de Gondi. Fonda les *Filles de la Charité* avec Louise de Marillac, puis les *Lazaristes*. Aumônier général des Galères. Sous la régence d'Anne d'Autriche, fit partie du Conseil de Conscience où il influa notamment sur les nominations épiscopales. Fête le 27 septembre.

11/02/1883 ; 07/09/1883 ; 31/08/1884 ; 31/10/1886

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
ANNÉE 1883.....	II
<i>5 janvier 1883</i> La joie, esprit des fêtes de Noël	15
<i>12 janvier 1883</i> L'enfant Jésus, modèle d'obéissance	18
<i>21 janvier 1883</i> Faire chaque jour quelques progrès dans la perfection de l'amour	22
<i>26 janvier 1883</i> La vie cachée de notre Seigneur à Nazareth.....	27
<i>11 février 1883</i> La Sainte Vierge, notre modèle dans le mystère de la Présentation de notre Seigneur au temple	31
<i>2 mars 1883</i> Fête des cinq plaies de notre Seigneur	36
<i>9 mars 1883</i> La parfaite soumission à la volonté de Dieu.....	40
<i>23 mars 1883</i> La soumission à la volonté de Dieu, par amour.....	43
<i>15 avril 1883</i> Recommandations de notre Mère générale avant une absence	49
<i>22 juin 1883</i> Travailler à détruire en soi toute suffisance	50
<i>29 juin 1883</i> L'esprit de foi dans l'obéissance aux supérieures.....	54
<i>6 juillet 1883</i> L'œuvre de l'éducation chrétienne	58
<i>22 juillet 1883</i> La connaissance de Dieu comme le bien infini qui tend à se répandre	61

<i>29 juillet 1883</i>	
Sainte Marthe et sainte Madeleine, modèles de la correspondance de l'âme au travail de Dieu	67
<i>5 août 1883</i>	
Fête de Notre-Dame des Neiges.....	73
<i>19 août 1883</i>	
Obstacles à l'esprit surnaturel	78
<i>31 août 1883</i>	
La vertu de silence	84
<i>7 septembre 1883</i>	
Se conformer en toutes choses aux usages de la Maison-Mère.	91
<i>21 septembre 1883</i>	
La stabilité dans le devoir	95
<i>30 septembre 1883</i>	
Parole de saint Paul : que toutes vos œuvres se fassent dans la charité.....	99
<i>12 octobre 1883</i>	
Le recueillement	104
<i>19 octobre 1883</i>	
La préparation qu'il faut apporter aux grandes fêtes	110
<i>23 novembre 1883</i>	
L'humilité et la prière : moyens les plus sûrs pour avancer dans la perfection	112
<i>7 décembre 1883</i>	
Sur la mort de sœur Marie-Félix.....	115
<i>14 décembre 1883</i>	
La préparation éloignée à l'oraison	119
<i>21 décembre 1883</i>	
Préparation à Noël en union avec la très Sainte Vierge	124
ANNÉE 1884	129
<i>11 janvier 1884</i>	
L'étoile des Mages : correspondre à l'appel de Dieu	133

<i>18 janvier 1884</i>	
Explication de cette parole : « Tous, nous ne formons qu'un seul corps »...	136
<i>25 janvier 1884</i>	
Parole de notre Seigneur à sainte Thérèse : « Comme une vraie épouse, tu auras le zèle de mon honneur »	139
<i>1^{er} février 1884</i>	
« Je t'ai aimée d'un amour éternel, c'est pourquoi je t'ai attirée ayant pitié de toi »	144
<i>8 février 1884</i>	
Le travail.....	149
<i>15 février 1884</i>	
Le travail qui consiste à établir la vie de Dieu en nous	151
<i>28 mars 1884</i>	
Rapport entre la vie religieuse et la sainte Communion.....	154
<i>18 avril 1884</i>	
La manière de faire les récréations avec esprit de foi	158
<i>2 mai 1884</i>	
L'anniversaire de la fondation	161
<i>9 mai 1884</i>	
La dévotion à la Sainte Vierge	166
<i>16 mai 1884</i>	
La pureté de l'amour de la très Sainte Vierge	169
<i>23 mai 1884</i>	
L'éducation.....	173
<i>30 mai 1884</i>	
L'éducation (suite)	179
<i>13 juin 1884</i>	
Explication de la parole de saint Augustin : l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi.....	182
<i>22 juin 1884</i>	
Respect et amour que nous devons avoir pour les cérémonies de l'Église.....	188
<i>3 août 1884</i>	
La vie commune	194

<i>10 août 1884</i>	
Leçon à tirer de cette parole : « Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » ...	196
<i>18 août 1884</i>	
Mettre la retraite sous la protection de la Sainte Vierge.....	200
<i>31 août 1884</i>	
S'habituer à se rendre maître de soi.	
Moyens de garder les résolutions de la retraite	208
<i>7 septembre 1884</i>	
La vie éternelle c'est de te connaître, toi, le seul Dieu, le vrai Dieu, et de connaître celui que tu as envoyé, Jésus-Christ.....	212
<i>14 septembre 1884</i>	
La présence de Dieu.....	216
<i>28 septembre 1884</i>	
La méditation : trois manières de se mettre en présence de Dieu	220
<i>10 octobre 1884</i>	
La méditation (suite)	228
<i>26 octobre 1884</i>	
Ce qu'il faut demander dans la méditation, et avec quelle fidélité on doit y persévérer	235
<i>7 novembre 1884</i>	
La méditation (suite) – les résolutions	240
<i>14 novembre 1884</i>	
L'oraison de simple remise en Dieu.....	245
<i>12 décembre 1884</i>	
Les vertus de la très Sainte Vierge	254
<i>26 décembre 1884</i>	
La fête de saint Etienne	260
ANNÉE 1885	263
<i>16 janvier 1885</i>	
Sur le renoncement à soi-même.....	267

<i>25 janvier 1885</i>	
Le bon usage de la conversation.....	271
<i>1^{er} février 1885</i>	
La simplicité.....	276
<i>8 février 1885</i>	
La surveillance des enfants.....	280
<i>15 février 1885</i>	
La réparation.....	286
<i>30 mars 1885</i>	
Le sacrifice	289
<i>26 avril 1885</i>	
La conformité à la volonté de Dieu	292
<i>8 mai 1885</i>	
La Sainte Vierge.....	295
<i>15 mai 1885</i>	
La nécessité de travailler à la perfection de l'amour	298
<i>29 mai 1885</i>	
La dévotion au Saint-Esprit	301
<i>5 juin 1885</i>	
Fruits que nous devons tirer de la sainte Communion	303
<i>6 juillet 1885</i>	
Vous êtes en nous, Seigneur	306
<i>17 juillet 1885</i>	
L'élan de l'âme vers Dieu	312
<i>7 août 1885</i>	
La vraie paix de l'âme	315
<i>21 août 1885</i>	
L'action de grâces.....	320
<i>18 septembre 1885</i>	
Simplicité pour faire la volonté de Dieu et chercher en toutes choses à lui plaire.....	324
<i>25 septembre 1885</i>	
Comme épouses de Jésus-Christ, nous devons le consoler, réparer les outrages qui lui sont faits, et le suivre dans sa voie douloureuse	327

<i>6 novembre 1885</i>	
L'humilité	331
<i>13 novembre 1885</i>	
Les dispositions des âmes du purgatoire	334
<i>27 novembre 1885</i>	
Le temps de l'Avent	338
ANNÉE 1886	341
<i>26 février 1886</i>	
La mort de sœur Marie d'Assise	345
<i>19 mars 1886</i>	
Fête de saint Joseph.....	347
<i>2 avril 1886</i>	
Fête des cinq plaies de notre Seigneur	352
<i>16 avril 1886</i>	
Fête de la compassion de la très Sainte Vierge.....	355
<i>24 avril 1886</i>	
Quelles sont les larmes que notre Seigneur a promis de consoler	358
<i>14 mai 1886</i>	
Les paroles de notre Seigneur.....	362
<i>23 mai 1886</i>	
La ferveur.....	365
<i>30 mai 1886</i>	
Chercher en tout la gloire de Dieu	368
<i>7 juin 1886</i>	
Effets de l'Esprit Saint dans les âmes	371
<i>18 juin 1886</i>	
Nul ne peut venir à moi, si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire	375
<i>27 juin 1886</i>	
Tout donner à Dieu et tout en attendre.....	378
<i>18 juillet 1886</i>	
Prière et abandon.....	382

<i>20 août 1886</i>	
Avant toutes choses que Dieu soit aimé, et puis le prochain	384
<i>29 août 1886</i>	
Esprit d'union	388
<i>17 septembre 1886</i>	
La parfaite pureté de Marie	389
<i>1^{er} octobre 1886</i>	
L'obéissance	393
<i>17 octobre 1886</i>	
Fête de la pureté de la très Sainte Vierge.....	396
<i>31 octobre 1886</i>	
Veille de la fête de tous les Saints	398
<i>7 novembre 1886</i>	
Dédicace des églises de France.....	402
<i>28 novembre 1886</i>	
L'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ dans nos âmes.....	407
<i>12 décembre 1886</i>	
Les abaissements de notre Seigneur Jésus-Christ	410
<i>24 décembre 1886</i>	
Si quelqu'un ne renâit de l'eau et du Saint-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume des cieux	415
INDEX DES NOMS CITÉS 1883-1886	421

Achévé d'imprimer
sur les presses de France-Quercy,
à Cahors, en juin 2006

